

01 - Le paralytique de Bethesda (Jn 5, 1-9)

Il est là, couché depuis trente-huit ans sur le bord de la piscine miraculeuse. Depuis trente-huit ans, l'ange y est descendu bien des fois pour y porter la guérison mais jamais ce n'a été pour lui car il est seul et, de lui-même, il ne peut faire le pas qui le mènerait au salut. Dieu veut qu'en ce malade; nous sachions reconnaître l'image, l'annonce de tel de nos frères qui vit à côté de nous, avec nous, peut-être sous le même toit et qui, peut-être confusément, attend lui aussi le salut.

Ce n'est pas le monde qui manque autour du paralytique.

Beaucoup s'affairent autour de lui, autour de lui beaucoup cherchent le salut mais pas un qui s'intéresse à lui, qui s'attache à lui. Certes, ce n'est pas facile car il s'agit bien de s'attacher à lui. L'ange ne descend pas tous les jours dans la piscine. Pour aider le pauvre infirme à profiter de sa visite, il faut rester patiemment à attendre à côté de lui. Attendre, rester à côté du malade, des années peut-être, sans un geste d'impatience, se faire comme paralysé soi-même, renoncer à courir après tant d'objets qui sollicitent la curiosité, l'amour du changement, le zèle même. Peut-être le malade mourra-t-il avant que l'ange ne descende ? Alors toute la peine, toute l'attente aura été perdue, perdue sauf aux yeux de celui qui voit tout et qui tient compte de tout.

Comme ce paralytique n'a plus de famille, comme il ne connaît personne, il n'osera jamais arrêter un des inconnus qu'il voit passer autour de sa civière pour lui demander ce service extraordinaire, inouï de rester auprès de lui, sans se lasser, des années. Il faudrait que l'initiative vienne d'un de ces heureux qui peuvent marcher mais, sans doute, ont-ils autre chose à faire ou n'osent-ils pas car il faut oser pour offrir un service à quelqu'un. Il faut s'offrir avec tant de délicatesse et d'autant plus que le don sera plus total. Ensuite, de plus en plus, il faudra toujours plus de délicatesse car l'intimité la plus profonde en demande toujours davantage. On se lasse si vite de voir autour de soi les mêmes visages. Il faudra que cet ami sauveur disparaisse parfois, souvent même, qu'il se fasse petit mais qu'il reste toujours là pour ne pas laisser passer la grâce du salut. D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi que la grâce agit avec nos âmes ? la grâce prévenante qui s'offre toujours, même au risque d'être repoussée; la grâce discrète, si petite, si cachée au fond de nos âmes; la grâce qui épouse toutes les particularités de notre être si intimement que nous avons le sentiment d'être un alors qu'en réalité nous sommes deux; la grâce patiente qui sait attendre.

Ce qui manque au paralytique, c'est quelqu'un qui le considère comme son prochain. Autour de lui, beaucoup croient avoir au coeur l'amour des hommes mais peu songent à servir leur prochain. « Qui est notre prochain ? » disaient les scribes à Jésus. Le prochain, c'est celui qui est proche, celui que tu peux aider. Il n'y en a pas tant, pauvre âme raisonneuse, de gens que tu puisses aider. Ceux que tu vois, pour la plupart, ne font que te frôler et disparaître. Ouvre donc les yeux, regarde près de toi et sache reconnaître en tel de tes amis, en tel de tes collègues, en tel de tes voisins, en tel que tu rencontres, ton prochain à qui je veux te donner. Ceux à qui j'ai confié des fonctions officielles et de grandes responsabilités se doivent à tous. Dans l'intérêt de tous, ils ne peuvent se donner entièrement à chacun. Mais ton rôle, à toi que j'ai placé comme un de mes petits au milieu de ce monde si grand, c'est de te donner sans réserve à ces quelques-uns qui sont autour de toi. Sois à leur disposition, donne-leur ton temps, ton amour et, s'ils le veulent, laisse-toi prendre toi-même par eux. Va t'asseoir au chevet de ce paralytique, il a besoin de toi. Ne crains pas, mon enfant, qu'en ce service humble et borné, ton coeur ne puisse se dilater. N'ai-je pas désiré te faire aimer tous les hommes ? C'est en ce malade que je te ferai servir le monde, c'est par ce service que je te ferai accéder à l'amour universel. Ce que je veux aussi, c'est que tu sois fidèle et persévérant. Rien ne servira à ton pauvre frère souffrant si, après quelques jours ou quelques mois d'attente, tu viens à l'abandonner. Il faudra lui rester fidèle même si tu ne fais rien, même si tu crains de ne pouvoir jamais rien faire. Que d'âmes j'ai vu désemparées parce qu'on n'a pas su attendre avec elles ! Ce n'était pourtant pas leur faute si rien ne s'opérait en elles. Ce n'est pas la faute du paralytique si mon ange ne descend pas plus tôt dans la piscine. Mystère de ma grâce ! Il en est qui sont appelés dès le matin, d'autres devront rester en attente tout le jour et je ne les appellerai qu'au soir. Autrefois, auprès de la piscine Probatique, on pouvait reconnaître à n'en pas douter quand l'heure de Dieu était venue, l'eau s'agitait soudain et l'on savait que l'ange était descendu ? Mais cette heure, il fallait la guetter jour et nuit. Aujourd'hui, la tâche est plus difficile. La vigilance ne suffit plus. Souvent, si pers-picaces soient-ils, nos yeux de chair ne verront rien bouger. Il faudra nous décider sur ces lumières obscures que l'esprit saint allume dans nos âmes, sur ces inspirations qu'on n'est jamais sûr de ne pas confondre avec les mouvements de la nature mais qui sont cependant nos seuls guides ici-bas. C'est sur de telles indications qu'il faudra, non seulement nous engager nous-mêmes mais encore intervenir dans la vie d'un autre au risque, si nous nous sommes mépris et trompés, de lui faire du mal. Jeter l'infirme à contre-temps dans la piscine, c'est lui infliger un bain glacé et non lui donner la guérison. Il n'empêche qu'à l'instant providentiel, il faudra laisser là toute prudence humaine et agir. Entre la pusillanimité et l'empressement d'un zèle sans raison, Seigneur, conduisez-nous.

« **Veux-tu guérir** » disait Jésus au malade. Ce malade n'était atteint que dans son corps, indemne du mal plus profond qui touche l'âme même. Comment aider ces singuliers malades qui ne connaissent pas leur état, comment les aider sans qu'ils aient l'impression d'une violence ? Il y faut beaucoup de hardiesse, de douceur et de foi. La foi pour croire qu'au fond de toute âme de bonne volonté ma grâce demeure toujours, complice fidèle qui me reste dans la place la mieux gardée, petite flamme d'amour brûlant sans cesse, toujours vivante quoique souvent cachée, toujours prête à tout embraser. C'est à toi de révéler aux âmes cette vie divine qu'elles portent en elle et qu'elles ignorent. Il te faudra assez de perspicacité et de hardiesse surnaturelles pour t'adresser directement au-delà de leur moi conventionnel et extérieur, à ce sens obscur qui dort en elles et qui constitue pourtant leur être le plus réel. Il ne s'agit pas de faire pression sur leur volonté la plus intime et la plus profonde car, hormis les fils de perdition, il n'est pas de malade de l'être ni du corps qui ne désire sa guérison, qui ne tende à se libérer du mal pour se soumettre au bien et au vrai. Seulement, il faut les guider, les éclairer, les aider à vouloir et tout cela avec combien de douceur. C'est bien là, Seigneur, le mystère des mystères. Il y a des âmes qui veulent et ne peuvent pas. Le paralytique veut être guéri mais justement son mal l'empêche de faire le pas qui le mènerait au salut. Combien d'âmes en ce monde à qui la bonne volonté ne manque pas mais qui pourtant demeurent paralysées, trop de choses trop lourdes les collent à terre et dont elles ne sont pas responsables : impossibilités psychologiques ou morales, aussi pesantes qu'une incapacité physique. Elles auraient besoin de quelqu'un qui les aide, qui les prenne sur ses épaules, comme jadis vous l'avez fait, vous le bon pasteur pour la brebis épuisée et restée en arrière du troupeau. A toutes ces âmes, votre rédemption a entrouvert les portes du salut car vous êtes le sauveur, vous qui nous avez délivrés de l'esclavage de satan et de tous les liens qui nous pressent. Mon fils, j'ai remporté sur l'ennemi la grande et l'unique victoire. A toi maintenant d'en appliquer le bienfait à tes frères puisqu'en toi, je vis et je me continue. Va t'asseoir auprès du paralytique et soutiens-le de tes bras plus robustes pour l'aider à marcher quand mon ange le visitera, vers la plénitude de vie où ma grâce le fait aspirer.

02 - Catalogue N°1

1) Théologie

K.Adam	Le vrai visage du catholicisme
G. Allo	Foi et systèmes
Battifol Pierre	Étude d'histoire et de théologie positive (2 tomes) 1- la Pénitence 2- l'Eucharistie
Bérulle	Discours sur l'état et les grandeurs de Jésus
Brémond H.	1- Newman : le développement du dogme catholique 2- Newman : Psychologie de la foi
Brunhes	La foi et la justification rationnelle
Grandmaison (de)	Le dogme chrétien
Klein	Le fait religieux
Lebreton	Histoire du dogme de la Trinité (2 tomes) I- Les origines II- De St Clément à St Irénée
Lemonnyer	La théologie du Nouveau Testament
Lepin	L'idée du sacrifice de la messe d'après les théologiens depuis l'origine jusqu'à nos jours
Mersh	Le Corps mystique du Christ
Newman	Discours sur la théorie de la croyance religieuse
Sertillanges	Catéchisme des incroyants
De la Paille	1- Esquisse du mystère de la foi 2- L'oraison contemplative
Tourville	Lumière et vie

2) Philosophie

Archambault, Blondel et cie	Le procès de l'intelligence
Baudin	La raison et la foi du Moyen-Âge à nos jours
Bergson	1- Les deux sources de la morale et de la religion 2- L'énergie spirituelle 3- Essai sur les données immédiates de la conscience 4- L'évolution créatrice

	5- Matière et mémoire
	6- Le rire
Blondel	1- Extraits de l'action
	2- Vinculum substantiale (d'après Leibniz)
Brémont	1- Prière et poésie
	2- La poésie pure
Cahiers de la nouvelle journée	1- Où chercher le réel ?
	2- Qu'est-ce que la mystique ?
	3- Qu'est-ce que la science ?
	4- Saint Augustin
Claudel	L'art poétique
Dimnet	L'art de penser
Dorlodot	Le darwinisme au point de vue de l'orthodoxie catholique
Gilson	1- La philosophie de St Bonaventure
	2- L'introduction à l'étude de St Augustin
	3- La philosophie du Moyen-Âge
	4- St Thomas d'Aquin
Guehenne	Conversion à l'humain (livre non catholique)
Gouhier	La philosophie de Malebranche
Huby	La conversion
Ivanov et Gerschenson	Correspondance d'un coin à l'autre (livre non catholique)
Joly Henri	La psychologie des saints
Lefèvre Frédéric	L'itinéraire philosophe de M. Blondel
Le Senne	1- Introduction à la philosophie (livre non catholique)
	2- Le devoir (livre non catholique)
Maine de Biran	Journal intime
Montmorand	Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes
Newman	1- La foi et la raison
	2- Grammaire de l'assentiment
Poincaré Henri	La valeur de la science
Rimaud J.	Thomisme et méthode
Rousselot	L'intellectualisme de St Thomas
Samson	1- Le christianisme, métaphysique de la charité
	2- L'inquiétude humaine et le christianisme
	3- L'inquiétude humaine
Schmidt	Origine et évolution de la religion
Soloviev	Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion
Thamiry	Fondements de la morale
Tourville	Précis de philosophie fondamentale
Valensin Auguste	A travers la métaphysique
Valéry	M. Teste
Vialadoux	Le discours et l'intuition

3) Spiritualité

Adam	Le Christ, notre frère
Angèle de Foligno	Oeuvres
Archambault	Pages choisies de St François de Sales
St Augustin	1- Les confessions
	2- Élévations, prières, pensées
Baudin	Pascal
Bertrand	Les plus belles pages de St Augustin
Bérulle	1- Extraits
	2- Vie de Jésus
	3- Élévation sur Ste Madeleine
Brémont	1- Âmes religieuses
	2- L'inquiétude religieuse
Butler	Le monachisme bénédictin
Cassien	Conférence avec les Pères du désert

Caussade	L'abandon à la divine providence
Charles	La prière de toutes les âmes
Charles Elisabeth	Journal d'une mère de famille
Chautard	L'âme de tout apostolat
Chevalier (Dom)	Le cantique spirituel de St Jean de la Croix
Delattre	La pensée de Newman
Elisabeth de la Trinité	Souvenirs
Etchegayon	L'amour divin
Charles de Foucauld	Écrits spirituels
St François de Sales	1- Élévations, prières, pensées 2- Lectures choisies 3- Traité sur l'amour de Dieu
Guardine	L'esprit de la liturgie
St Jean de la Croix	Oeuvres (4 tomes)
Lavallée	1- Solitude et union à Dieu 2- Béatitudes
Lallemant	Extraits de la doctrine spirituelle
Légaut	Prières d'un croyant
Lesueur	Lettres sur la souffrance
Mansfield	1- Lettres (livre non catholique) 2- Journal

4) Vie chrétienne (Lecteurs avancés)

Battifol	St Grégoire
Bertrand	1- Ste Thérèse 2- St Augustin 3- Sanguis martyrum 4- Autour de St Augustin
Bessières	Gaston de Renty et Henri Buch
Blondel	Léon Ollé-Laprune
Bougaud	Histoire de St Vincent de Paul
Brémond Henri	1- L'abbé Tempête 2- Le bienheureux Thomas More 3- Newman (essai de biographie)
Bruno	St Jean de la Croix
Chestetton	St François d'Assise
Coste P.	M. Vincent
Cuthbert	St François d'Assise
Goyau	St Bernard
Guitton	Léon Harmel
Hoornaert	Ste Thérèse, écrivain
Joergensen	St François d'Assise
Klein	Madeleine Sémer, convertie et mystique
Monceaux	La vraie légende dorée
Plus	Consummata
Ponnelle	St Phil. de Néri et la soc. romaine de son temps (1515-95)
Prat	St Paul
Quinard	Vie de la Sainte Vierge
Rouet du Journal	Madame Svetchine
Trochu Francis	Le curé d'Ars

5) Histoire

Battifol	Leçons sur la messe
Bertrin	Histoire critique des événements de Lourdes
Brémond	1- Apologie pour Fénelon 2- Hist. Litt. du sentiment religieux en France depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours I- Humanisme dévot II- L'invasion mystique

	III- L'école française
	IV- L'école de Port-Royal
	V- L'école du P. Lallemand
	VI- Marie de l'Incarnation
	VII et VIII- Métaphysique des saints
	IX et X- La vie chrétienne et la prière sous l'anc. régime
	XI- La retraite des mystiques - Étude de la quiétude
Duchesne	1- L'Église au VI ^e siècle
	2- Origine du culte chrétien
Dufourcq	L'avenir du christianisme
Ferrata (cardinal)	Mémoires
Fliche	St Grégoire VII
Fontaine	St Siège, A.F. et catholiques intégraux
Grandmaison	Jésus-Christ
Huby	Christus
Lecanuët	1- Les dernières années du pontificat de Pie IX
	2- Les premières années du pontificat de Léon XIII
	3- Les signes avant-coureurs de la Séparation
	4- La vie de l'Église sous Léon XIII
Maurice	Constantin le Grand
Rivière	Le modernisme dans l'Église
Soloviev	La Russie et l'Église universelle
Thureau-Dangin	1- La renaissance catholique en Angleterre
	I- Newman et le mouvement d'Oxford
	II- De la conv. de Newman à la mort de Wiseman
	III- De la mort de Wiseman à la mort de Manning
	2- Newman catholique
Verneil	Jean Adam Mülher et l'école catholique de Tübingen

6) Exégèse et Histoire des origines chrétiennes

Allo	1- St Jean - l'Apocalypse (étude biblique)
	2- Le scandale de Jésus
Battifol	1- Le siège apostolique
	2- Le catholicisme de St Augustin
	3- La paix constantinienne et le catholicisme
	4- Six leçons sur l'évangile
Chaine	L'épître de St Jacques (étude biblique)
Delatte	Les épîtres de St Paul
Demefeld	Histoire des livres de l'ancien testament
Desnoyer	Histoire du peuple d'Israël (3 tomes)
Dhorme	Le livre de Job (étude biblique)
Dufourcq	Histoire ancienne de l'Église
Durand	1- Evangile de St Jean (Verbum salutis)
	2- Evangile de St Matthieu “
Eusèbe	Histoire ecclésiastique
Huby	1- Evangile selon St Marc (Verbum salutis)
	2- Evangile selon St Luc “
	3- L'évangile et les évangiles
Jacquier	1- Les actes des apôtres (étude biblique)
	2- Histoire des livres du nouveau testament - St Paul
St Justin	1- Dialogue avec Tryphon
	2- Apologie
Lagrange	1- évangile selon St Jean (étude biblique)
	2- “ “ St Matthieu “
	3- “ “ St Marc “
	4- “ “ St Luc “
	5- l'évangile de Jésus-Christ “
	6- St Paul : épître aux Galates “
	7- “ épître aux Romains “

- 8- La morale de l'évangile
- 9- Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande
- 10- Méthode historique
- 11- Synopse des quatre évangiles (traduit par Lavergne)

Pères apostoliques

Valensin et Huby

Évangile selon St Luc (Verbum salutis)

7) Questions sociales et pédagogiques (pour normaliens et autres)

Breckk L.	Idées pédagogiques de Dom Bosco
Brémond Arnold	Une explication du monde ouvrier
Constant Léonard	Vie éternelle et vie sociale
Chénon	Le rôle social de l'Église
Croizier	Pour faire l'avenir
Garric	Belleville
Goyau G.	1- Autour du catholicisme social 2- Pages catholiques sociales
Granet	Civilisation chinoise
Jouve Raymond	La conquête d'une banlieue
Lhande	1- Le Christ dans la banlieue 2- L'évangile par-dessus les toits
Mauritain	Primauté du spirituel
Semaines sociales de France : La loi de charité, principe de vie sociale	

03 - Extraits du catalogue de la bibliothèque

Allo	Le scandale de Jésus
Barrès	La colline inspirée
Battifol	1- St Grégoire 2- l'Église naissante et le catholicisme 3- Le catholicisme de St Augustin 4- La paix constantinienne et le catholicisme 5- Le siège apostolique
Bazin	Charles de Foucauld
Bernanos	1- Sous le soleil de satan 2- L'imposture
Blondel	1- Léon Ollé-Laprune 2- Extraits de l'Action
Brémond	1- Le développement du dogme chrétien selon Newman 2- Histoire du sentiment religieux en France (8 vol.) 3- Prière et poésie
Brunhes	La foi et sa justification rationnelle
Buttler	Le monachisme bénédictin
Calvet	Oeuvres choisies de Bossuet
Chénon	Le rôle social de l'Église
Chesterton	L'homme éternel
Constant	Vie éternelle et vie sociale
Duchesne	Histoire ancienne de l'Église (3 vol.)
Ferrata	Ma nonciature en France
Garric	Belleville
Gilson	La philosophie du Moyen-Âge
Gratry	Les sources
Guerrin	Jésus tel qu'on le vit
Huc	1- Dans le Chine 2- Dans la Tartarie 3- Dans le Thibet
Huymans	La cathédrale
Levesque	Nos quatre évangiles
Papini	La vie du Christ

Péguy	1- Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc 2- Morceaux choisis (prose)
Poincaré	La valeur de la science
Rivière et Claudel	Correspondance
Sertillanges	La vie intellectuelle
Ternier	1- La joie de connaître 2- A la gloire de la terre
Thamery	Les fondements de la morale
de Tourville	Lumière et vie
La vie et les oeuvres de quelques grands saints (2 vol.)	

04 - **Catalogue Perret J.** 39 rue Galilée

Alain Fournier	Le Grand Meaulnes Miracles
Arnould	Âmes en prison
Jacques d'Arnoux	Paroles d'un revenant
Barrès	La colline inspirée Le mystère en pleine lumière 25 années de vie littéraire
Baudin	Cours de psychologie Introduction à la philosophie
Baumann	3 villes saintes : Ars, Compostelle, Mt St Michel
Bazin	La terre qui meurt Le blé qui lève
Bernanos	Sous le soleil de Satan La joie
Bertrand	Autour de saint Augustin La Grâce du soleil et des paysages Sanguis martyrum
Blois	Exégèse des lieux communs La femme pauvre
Bordeaux	Le lac noir La peur du vivre Les Roquevillard
Bourget	Le disciple Le sens de la mort
Brémond	Prière et poésie La poésie pure L'enfant et la vie
Châteaubriant	Monsieur des Lourdines
Chesterton	L'homme éternel
Chevalier	L'habitude Bergson Descartes Pascal
Claudel	Art poétique Connaissance de l'Est Cinq grandes odes Corona benignitatis Feuilles de saints L'annonce faite à Marie L'otage Le soulier de satin Tête d'or La ville Positions et prépositions Morceaux choisis
Delattre	La pensée de Newman
Delbos	Figures et doctrines de philosophes
Dimier	La vie raisonnable de Descartes

Dimnet	L'art de penser
Dorgelès	Le réveil des morts
Duhamel	Civilisation 1914-1916
Fabre	La vie des insectes
Foerster	L'école et le caractère
Fumet	Le procès de l'art
Garric	Belleville
Gilson	Le philosophie du Moyen-âge
Green Julien	Adrienne Mesurat
	Léviathan
	Mont Cinère
Huysmans	La cathédrale
	En route
	L'oblat
Jammes	La divine douleur
	De l'angelus de l'aube à l'angelus du soir
Le Cardonnel	Poèmes
Lefèvre	L'itinéraire philosophique de Maurice Blondel
Maurois	Les discours du docteur O'Grady
	Les silences du colonel Bramble
	La vie de Disraeli
	Dialogues sur le commandement
Mauriac	La vie de Jean Racine
	Dieu et Mammon
Mercier Louis	Voix de la terre et du temps
Marie Noël	Les chansons et les heures
Nouveau Germain	Poésie d'Humilis
Péguy	Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc
	Morceaux choisis en prose
	Morceaux choisis en vers
	Le mystère des Saints Innocents
	Le porche du mystère de la 2 ^{ème} vertu
Philippe Charles-Louis	La mère et l'enfant
Pourrat	Gaspard des montagnes
Reynès Monlaur	Après la neuvième heure
Rivière Jacques	A la trace de Dieu
Rivière et Claudel	Correspondance
Sanson	L'inquiétude humaine
Schwob René	Moi, Juif
Soloviev	3 entretiens sur la guerre, la morale et la religion
Tagore	La maison et le monde
	L'offrande lyrique
Valensin	A la suite de Pascal
Valéry	Eupalinos Variété 1
Verhaeren	Les Heures
Verlaine	Sagesse
Yver Colette	Le mystère des Béatitudes

05 - Gethsémani I

Le Christ pense à l'ingratitude de son peuple. Ce sont les lamentations que l'église met dans sa bouche au jour du vendredi saint. « O mon peuple, que t'ai-je fait ou en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Egypte que tu as dressé une croix pour ton sauveur ? Qu'aurais-je dû faire pour toi que je n'ai pas fait ? Je t'ai plantée comme la plus belle de mes vignes et tu n'as eu pour moi qu'amertume ». En même temps que le passé, c'est l'avenir qui se déroule devant ses yeux, l'avenir où tant d'âmes l'ignoreront pratiquement. C'est bien l'échec de l'amour. On ne peut donner plus grande preuve d'amour qu'en mourant pour ses amis. Il l'a fait et bien peu l'aiment. La plupart des hommes font leur vie en dehors du Christ. C'est de cette indifférence qu'il souffre. Il a voulu être aimé, il a fait tout ce qu'il a pu, pour rien. Certes, ils seront sauvés, ils n'auront pas eu assez de malice pour se perdre mais la puissance d'amour qui était en eux ne se sera pas tournée

vers le Christ ou se sera atrophiée. Le Christ a beaucoup fait, il a beaucoup aimé et c'est en cette proportion même qu'il souffre de voir son action si restreinte et son amour si peu conquérant. La croix se lève ainsi pour toute âme qui s'est donnée complètement, quand elle s'aperçoit que, dans le monde, rien de total et de définitif ne répond au don total et définitif qu'elle a fait d'elle-même. Il faut avoir aimé entièrement, aimé sans réserve, aimé jusqu'à en mourir, jusqu'à un point au-delà duquel on ne peut plus souffrir de cette souffrance. Plus nous aimons, plus nous agissons, plus nous rêvons l'oeuvre grande et plus nous nous enfonçons dans la matière. Le poids de l'oeuvre entreprise devient chaque jour plus lourd sur nos épaules. L'amour et l'action entraînent et nécessitent sacrifices et abnégations. En nous enfonçant dans le monde à sauver, nous nous purifions d'autant pour parvenir à l'état de pureté spirituelle mais ce n'est pas encore la croix. Quand nous nous sommes dépouillés de tout, nous nous sentons bornés irrémédiablement car nous expérimentons les limites de notre nature, le caractère atomique de notre effort apparaît en plein jour. Nous avons donné tout ce que nous avons et c'est si peu dans l'oeuvre totale du monde. Ce sentiment n'est pas dépit car ce n'est pas à nous que nous le rapportons, nous sommes le serviteur qui a fait tout ce qu'il a pu pour son maître et qui constate son impuissance, impuissance d'autant plus douloureuse qu'il a fait tout ce qu'il a pu et qu'il ne peut faire plus. Quand l'âme éprouve cette souffrance d'amour qui n'est possible que dans une purification absolue, c'est alors que son oeuvre est achevée et qu'elle est mûre pour la mort. Une âme qui s'est donnée complètement, qui a ôté successivement tous les obstacles qu'elle mettait elle-même à l'oeuvre de Dieu ne peut plus que se consumer d'amour et mourir sur place quand elle se voit incapable de faire aimer le Père davantage. Seuls, les purs, ceux qui ont beaucoup aimé et agi montent sur la croix. Le malade impuissant sur son lit monte sur la croix. Beaucoup de gens veulent agir mais peu consentent à échouer, c'est-à-dire à monter sur la croix. On comprend que la croix ne soit que pour la fin de notre vie, au moins autant que notre vie est une car, lorsque nous avons fait tout ce que nous avons pu pour une oeuvre (conquête d'une âme, diffusion d'une idée) et que l'oeuvre a échoué ne nous laissant que la souffrance, c'est bien une croix à chaque fois. La croix est symbolique de passivité. Le crucifié a les mains et les pieds cloués, il ne peut plus agir sur la terre. Pour souffrir, prier, aimer, on peut passer dans l'autre monde. D'ailleurs cette souffrance est la souffrance de l'amour. Pourquoi cette souffrance, cet échec, pourquoi faut-il que toute vie vienne s'achever sur la croix ? C'est le péché qui en est la cause. En ce monde pécheur et désorganisé par le péché, rien de grand ne peut se faire sans que, d'une façon ou d'une autre, il y ait du sang versé. Ceux qui veulent marcher droit doivent marcher dans les épines. Les grandes routes battues ne mènent plus vers Dieu. Chacun des travailleurs de l'oeuvre nouvelle se sent déchiré en lui-même ou du dehors. C'est la haine, l'incompréhension des hommes, c'est surtout la formidable inertie collective d'un monde pécheur depuis des milliers d'années, inertie contre laquelle tous nos efforts, tous nos élans personnels semblent venir se briser en vain. Et pourtant il a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ».

06 - Gethsémani II

Seigneur, nous savons combien les Juifs vous firent souffrir en s'opposant à vous d'abord avant de vous crucifier. Mais il est une douleur cachée, infiniment plus poignante que nous ne pouvons que deviner, l'amère désillusion qui saisit votre coeur devant la médiocrité des vôtres, de ceux que vous aviez voulu former à votre image. Ce n'est pas à Judas que je pense. Vous aviez vu venir de loin sa trahison. Avant même qu'il y pensât, vous saviez qu'il n'était pas des vôtres, son esprit s'opposait trop au vôtre. Mais c'est aux autres. Dans l'évangile, si nous vous voyons si souvent partir seul comme ce soir pour prier, si nous vous voyons fuir vos apôtres aux grandes heures de votre vie comme celle où sonna la mort de Jean-Baptiste, c'était certes pour vous recueillir mais aussi, car on souffre si heureusement en famille quand on est compris, parce que vos disciples ne vous comprenaient pas. Gethsémani fit peser sur vous, unies dans la même cruauté et pauvreté, la haine des Juifs et la lâcheté des vôtres et, derrière eux, dans la perspective universelle de votre divinité, la révolte éternelle de ce qui n'est pas de vous et l'astucieux et lamentable péché de ceux qui se disent vos disciples. Seigneur, ces heures, nous les vivrons un jour, nous aussi, à notre taille, si nous ne sommes pas des faux prophètes que le monde bénit parce qu'il les reconnaît siens, à la fin de notre vie active, après avoir été rejetés. Nous pouvons déjà les atteindre à la lumière de vos enseignements mais, vous le savez vous-mêmes par expérience, elles surprennent toujours, comme l'ouragan qu'on voit venir, par leur perfide violence. Heure de suprême tentation, en cet ultime combat de vos serviteurs, souvenez-vous que vous l'avez aussi connue. Ce n'est pas dans l'action que l'on connaît les élancements du désespoir. On est alors trop pris par elle, trop absorbé par la tension continue qu'elle exige et qui galvanise l'âme en l'extériorisant. C'est après, après avoir quitté le gros de ses apôtres, lorsque Jésus se détendit dans l'intimité de ceux qu'il aimait, qu'il sentit la tristesse s'emparer de lui. L'amorce de cette angoisse était là, en son coeur, depuis longtemps. Combien de fois n'avait-il pas dit à ses apôtres ce qui l'attendait ? Combien de fois n'avait-il pas dit ce qui les attendait à leur tour, plus tard, eux, ses disciples ? Sous l'éminence impérieuse de l'événement, sous l'impression pénétrante et mystérieusement efficiente de la cène, l'angoisse rédemptrice éclata. Elle brisa toutes les barrières que la vie oppose instinctivement à ce qui la menace. Elle brisa, mystère insondable, tous les barrages providentiels qui tenaient enfouie en Jésus la passion divine, comme la divinité de sa personne était cachée sous l'abaissement de sa chair. Transfiguration douloureuse où votre divinité, Jésus, éclata comme l'autre, par-delà la présence aimée de vos plus chers disciples.

Seigneur, qui dira ce qui se passa alors en vous, drame étrange que seule l'union parfaite et sans confusion de vos deux natures rendait possible, drame unique où un coeur humain vit s'abattre sur lui la douleur d'un Dieu. Jésus qui avait pris avec lui ses disciples les plus aimés, s'en sépare. Il les quitta, s'éloigna d'eux. La solitude essentielle de son âme désolée par l'angoisse divine qui montait en lui appelait la solitude extérieure, l'y poussait. Elle l'écarta d'eux car déjà, en vérité, il était plus le Dieu inconcevable que le maître qui enseigne. Seigneur, il ne nous est pas possible d'aller à vous en le lieu de votre agonie. Votre douleur nous terrasserait comme la splendeur de votre divinité rayonnante au Thabor. Il nous faut demeurer loin de ce mystère. Et pourtant ce mystère est nôtre totalement car, en cette heure solennelle, vous êtes autant nous-mêmes que le fils bien-aimé du Père. Si vous nous avez quittés et laissés loin de vous, vous nous avez retrouvés et combien plus intimement dans l'angoisse créatrice et réparatrice du Verbe de Dieu, à tel point que vous êtes plongé en nous par le mouvement divin qui nous fait être. Vous êtes plongé en nous non seulement de l'extérieur comme celui qui aime s'unit à l'aimé mais de l'intérieur, d'une façon unique et ineffable qui n'appartient qu'au Créateur. Ainsi le monde trouve en vous un esprit pour penser, un coeur pour sentir. Et le monde se prit à penser en vous comme une nouvelle personne. En vous, sa révolte contre Dieu monta. En vous aussi, son désir de vivre. Le monde pensait en vous sa révolte et vous pensiez dans la soumission qui imprégna toutes les heures de votre vie et, en vous, Dieu pensait son amour et son pardon. Le monde pensait en vous son désir de jouir, de vivre de soi et sur soi, et vous pensiez le détachement qui fut l'esprit intérieur de votre vie. En vous, Dieu pensait l'amour jaloux et sacré pour ce qui est de lui. Oh ! mystérieuse confrontation dans la conscience d'un homme de la révolte du monde et de l'amour miséricordieux de Dieu, de l'étreinte divine que l'on refuse ! Mystérieux assujettissement à la conscience d'un homme du pardon de Dieu et de l'opposition de l'homme. En toi, l'un et l'autre devaient être consommés éternellement. Oh ! Sainteté de Jésus prise entre la haine du monde qui te possède par l'extase de ton humanité en lui et l'amour du Père qui t'engendre. Oh ! Jésus, homme-Dieu et parce que Dieu en cette extrémité, monde autant que la création peut être faite sienne avec le Créateur, médiateur entre Dieu et le monde en votre humanité, toute votre vie ici-bas était tournée vers cet achèvement. Le chemin qui vous y a conduit avait la rectitude et la sécurité de votre pureté et de votre force. Vous n'avez pas déçu le Père. A cette heure, vos disciples dormaient. Ce n'était pas la fatigue qui les faisait dormir mais la tristesse. Ce n'était pas la tristesse de l'homme qui a peur pour sa vie. Ils s'étaient montrés courageux jusqu'à présent, même présomptueux. N'avaient-ils pas été jusqu'à prévoir de sang-froid leur propre mort ? Ce n'était pas non plus la tristesse que connurent les autres apôtres, ceux que vous aviez laissés loin de vous, ensemble. Que pensaient-ils alors en attendant votre retour ?

C'était une tristesse inconnue. Ceux qui ne travaillent pas à l'oeuvre de Dieu ne la connaissent pas. Beaucoup, même de ceux qui travaillent pour Dieu, ne la connaissent pas non plus car ils s'agitent sans voir le drame mystérieux des âmes. Leur tristesse les assaille de l'extérieur et l'échec de leurs entreprises vient du dehors, en pleine lumière, les étreindre et les faire souffrir. Mais celle-là sourd par le dedans et sa venue est si cachée aux yeux des hommes qu'ils en souffrent sans savoir pourquoi. Irradiations lointaines mais efficaces de la passion de Jésus, de celle qui le jeta à terre. Ce n'est pas le regard qui la porte. Il faisait nuit. Ce n'est pas l'intelligence non plus, les apôtres étaient si ignorants du drame qui se passait près d'eux.

C'est la liaison unique, créatrice, qui joint l'homme à Jésus, le Verbe de Dieu. C'est la liaison nouvelle, rédemptrice, qui joint l'homme par deux fois au Christ. Souffrances de l'enfantement du monde qui se sont concentrées au coeur de Jésus comme au foyer du miroir et dont l'intensité se fait d'autant plus sentir qu'on est plus près de lui. Souffrances qui ne sont pas seulement celles de la propre croissance spirituelle de l'âme mais aussi la résonance de celles du monde entier dans la mesure où nous prenons conscience du monde non seulement par intelligence humaine mais surtout par communication divine, car l'humanité est un être nouveau qui grandit et qui grandit en Dieu. Souffrances qui ne sont pas seulement le reflet et la résonance de celles des autres par une sympathie ou un amour qui unit par l'extérieur mais souffrance physique qui fait que, lorsqu'une cellule d'un corps souffre, toutes les autres souffrent. Plus une cellule est évoluée, plus elle souffre.

Il n'est pas de souffrance plus continuellement menaçante ou présente. Les autres cessent avec leurs causes. La cause de celle-ci n'a pas de fin ici-bas. L'homme qui l'a un jour connue connaît la grande tentation de la fuir et de rentrer dans ce monde de l'inconscient d'où il s'était échappé avec joie. Le sommeil, non pas celui qui répare les forces mais l'autre, celui qui fait oublier que l'on est, est tout proche de lui. C'est le seul anéantissement que l'homme puisse se donner, lui qui ne s'est pas donné l'être.

Quelle lutte pour tenir contre cette souffrance ! quel sursaut d'énergie ! quelle conversion spirituelle il faut sans cesse refaire ! Sans cesse notre nature s'échappe comme le cheval devant l'obstacle. Sans cesse le doute fondamental, non pas celui qui se donne des raisons mais l'autre, celui dont la force est faite de tous nos appétits déçus par cette lutte sans trêve, nous menace. Pendant ce temps-là, l'homme qui n'est pas le reflet passif de son milieu, qui pousse plus loin l'oeuvre créatrice, souffre. S'il connaît parfois l'éclair du Thabor, c'est pour vite retomber dans les ténèbres longues et angoissées de Gethsémani.

Oui, l'esprit est prompt et l'âme voit dans la joie son heureuse évasion des sphères inférieures où l'homme vit sur soi, comme la plante ou l'animal. L'âme entend l'appel pour un dépassement mystérieux qui la mettra aux confins de ce qui est et de ce qui veut être, de l'être et du néant. Elle entend l'appel unique du Verbe. Elle l'entend avec joie comme si cela, cette oeuvre, était soi plus encore qu'elle-même. Elle se sent possédée par ce quoi même elle désire enfanter. Elle y donne sa vie.

Mais la chair est faible et l'ardeur de l'âme pénètre dans sa lourdeur comme la balle s'amortit dans le sable. Il y a l'être qui dégénère, la vie qui devient mécanisme et la spontanéité, habitude. Il y a le grand appel froid et immobile de l'espace stabilisé et stérile dont la paix immense est celle d'un immense tombeau.

Seigneur, à votre suite, les apôtres, et derrière eux nous-mêmes, ont connu ces deux pôles du monde. Tour à tour, votre voix nous appelle et le silence des astres morts nous sollicite. Ah ! ne laissez pas s'éteindre en nous l'esprit. Mais les apôtres ne surent pas veiller et prier, ce soir unique. Lorsque Jésus fut saisi par les Juifs, ils se montrèrent plus lâches qu'avant la nuit.

07 - Les deux morts

La mort lente,

1- celle qui vous tient pendant des années, celle qui vous travaille et vous tenaille pendant des jours et des semaines et des mois et des années, celle qui lentement, comme savamment, avec une espèce de raffinement, vous interdit les joies de la terre et vous ôte tout espoir de reprendre la vie de chaque jour, celle qui vous retranche du monde, de ce monde libre et joyeux qui va par les rues, celle qui vous crée un autre monde, un monde à part...

2- celle qui vous oriente, celle qui vous oblige à vous tourner vers la seule lumière et la seule vie, celle qui vous donne le temps de penser aux préparatifs, préparatifs jamais terminés, pour l'éternité, celle qui vous aplanit tous les chemins, qui fait sauter d'une poussée invincible toutes les barrières d'illusions dont s'entoure la bonne santé, cette mort progressive et qui se fait désirer...

est une véritable bénédiction du ciel, une grâce, la plus grande peut-être parmi celles que Dieu dispense aux hommes, la grâce extraordinaire qui fait goûter sur cette terre les vraies délices du paradis pour lesquelles il faut une âme purifiée, passée au feu du sacrifice, celle qui, en vérité, unit dans sa chair et dans son sang la créature souffrante à Jésus-Christ souffrant et crucifié.

Oui, cette mort qui vient toujours et ne vient pas est un don magnifique du ciel. Écrasant parfois dans sa splendeur royale, joyau de beauté, de grandeur, de puissance, doux joyau pour l'âme vraiment grande, droite, courageuse, diamant qui fait rayonner, qui transfigure, qui multiplie à l'infini les feux de l'esprit et du coeur, qui fait souvent les génies humains et les saints de Dieu.

Mon Dieu, préservez-moi de la mort brutale, de celle qui vous frappe, vous renverse, vous saisit au dépourvu, au détour de la route, comme un voleur. Préservez-moi, Seigneur, de cette mort sans rémission, sans préparation, qui, quoi qu'on fasse, ne vous trouve jamais prêt tant il est trompeur, ce voile que le monde étend sur l'homme. Préservez-moi de cette mort qui vous prend et vous dépose sans préparation devant votre face majestueuse, qui vous prend, qui vous dépose tout pantelant, tout effaré, tout apeuré, qui vous fait passer tout d'un coup des ténèbres à la lumière, à celle qui éblouit, à la redoutable lumière, à la lumière qui tue.

Faites que j'aperçoive de très loin cette sainte lumière, qu'elle dissipe les ténèbres qui m'environnent et que, à l'heure solennelle qui fixera ma destinée à jamais, je me présente devant vous avec toute la paix, la transparence, la pure simplicité du fils aimé et laborieux qui retrouve son Père.

Ainsi soit-il.

08 - La fraternité chrétienne

Notre attitude envers le péché de nos frères contre nous

Pardon illimité, non pas passif, oublie de l'injure, mais actif, aide donnée à notre frère pour sortir du péché, réparation du manque d'amour par des actes d'amour.

- « Seigneur, combien de fois mon frère pêchera-t-il contre moi et lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui répondit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (Mt 5,31).
- « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient » (Mt 3,44).

Indulgence totale basée sur la connaissance de notre misère personnelle car il n'est point de faute dont ne nous soyons capables, en fait, en pensée, en tendance.

- « Ne jugez point... , ne condamnez point... , pardonnez » (Lc 6,37).
- Ne fallait-il pas que vous eussiez pitié de votre compagnon comme j'avais eu pitié de vous ? » (Mt 18,33).
- Quiconque se met en colère contre son frère méritera d'être condamné au jugement » (Mt 5,22).
- « Soyez miséricordieux comme votre Père » (Lc 6,36).

Aide affectueuse donnée à notre frère qui nous a blessé, aide discrète, ménageant son amour-propre et l'aidant à revenir. Quand, volontairement ou involontairement, nous avons peiné notre frère, ne pas nous permettre de prier sans avoir avoué notre tort et demandé affectueusement notre pardon.

- « Si votre frère a péché contre vous, allez et reprenez-le en particulier entre vous et lui » (Mt 18,15).
- « Si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel et allez vous réconcilier avec votre frère auparavant » (Mt 5,23).

La non résistance aux exigences de nos frères

Le plus grand dans le royaume est celui qui rend tous les services qu'on lui demande, même s'ils sont sans utilité apparente. Ils auront toujours celle d'assouplir notre volonté et de nous rendre plus aptes à l'effort immédiat.

- « Que celui d'entre vous qui voudra devenir le plus grand soit votre serviteur » (Mt 20,26).
- « Si quelqu'un veut vous contraindre à faire mille pas avec lui, faites-en 2 mille » (Mt 5,41).

Ne pas mettre trop de froide raison lorsque nous donnons. Donnons à qui nous demande sans nous interroger si notre don serait plus utile ailleurs.

- « Donnez à celui qui vous demande, ne rejetez pas celui qui veut emprunter de vous » (Mt 5,42).
- Renoncer à nous défendre avec les méthodes du monde. Bien comprendre qu'on ne se défend pas de la haine avec de la haine, car c'est employer les méthodes qu'on condamne, mais se défendre avec de l'amour.
- « Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, donnez-lui encore votre manteau » (Mt 5,40).

« Je vous dis de ne pas résister au mal... Si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre » (Mt 5,39).

Le service désintéressé

Choisir, pour les aider, les plus dénués de nos frères, les pauvres et les aveugles. Il y en a aussi dans le domaine spirituel. Leur donner part à notre festin. Laisser luire devant eux la lumière afin qu'ils glorifient, non pas nous dont les actes sont si souvent au-dessous des paroles, mais notre Père qui est dans les cieux. Arriver à un total désintéressement des résultats de nos efforts.

- « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 1,8).
- « Lorsque vous faites un festin, appelez les pauvres, les estropiés, les aveugles et vous serez heureux parce qu'ils ne pourront pas vous le rendre » (Lc 14,13).
- « Que votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (Mt 5,16).

L'exemple et la méthode de Jésus

Étudier l'évangile patiemment pour y voir de plus en plus la méthode de Jésus. Il les a aimés d'une façon inlassable malgré les incompréhensions constantes. Il les a aimés jusqu'à mourir pour eux. Pour qu'ils comprennent la puissance salvatrice de l'amour, il n'a pas craint de leur donner un exemple concret en acceptant la mort. Nous-mêmes, du point de vue humain, nos vies paraissent manquées, accepter cela calmement comme preuve suprême de l'amour que nous avons pour nos frères.

Partager avec nos frères les lumières reçues sans nous laisser arrêter par une fausse modestie. Si nous le faisons, nous limiterions notre amour pour eux. Devant l'effort à faire pour nous vaincre, garder la pensée de nos frères qui attendent que l'amour soit en nous pour y croire et le laisser entrer en eux.

A montrer l'unité entre ceux qui croient à l'amour, l'accroître par tous les moyens, confiance, intimité, transparence. Se souvenir qu'étant une chose vivante, cette unité ne peut vivre qu'en croissant et ne peut croître que par un effort quotidien pour l'entretenir.

- « Je vous ai donné l'exemple afin que ce que je vous ai fait, vous le fassiez aussi vous-mêmes » (Jn 13,15).

- « Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimez les uns les autres et que vous vous aimiez comme je vous ai aimés » (Jn 13,34).
- « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15,13).
- « Je vous ai appelés amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15,15).
- « Je me sanctifie moi-même pour eux » (Jn 17,19).
- « Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux » (Jn 17,26).
- « Qu'ils soient un afin que le monde croie » (Jn 17,21).
- « Qu'ils soient consommés dans l'unité » (Jn 17,23).

09 - L'élan chrétien

Le Christianisme ne change pas ordinairement la tonalité psychologique des âmes où il se développe. Non moins que Jésus-Christ lui-même, le chrétien ressent pleinement tout ce qu'éprouvent les autres hommes et notamment la monotonie lassante de la vie. Nous le savons bien, dans la coloration affective des âmes, la nuance qui domine n'est pas le rose ni le noir mais le gris. Ni grandes joies, ni grandes passions, rien ne dure, tout s'é mouisse. Le chrétien n'est pas soustrait à cette loi commune. Lui aussi vit sur la terre avec une âme comme pesante et, sur lui comme sur tous les autres, la vie de tous les jours, "la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles" étend ses ailes grises.

Par une contradiction choquante, l'idéal qui nous est proposé est l'idéal le plus élevé qui soit, tout aux antipodes de cette vie routinière qui correspond si naturellement à notre psychologie grisâtre et terne. Au lieu de nous laisser continuer notre petit chemin tranquille, on nous demande de nous lancer dans cette grande aventure de la vie chrétienne pour laquelle il semble qu'il faille un coeur chaud, un sang vif, comme on nous dépeint, dans les histoires, les grands hommes ou les saints.

Tous, plus ou moins, nous avons pris conscience de cette antinomie mais sans pouvoir toujours la résoudre du premier coup. Certains, pour s'évader de la grisaille de l'existence et pour trouver une force qui les soulève, ont pensé colorer leur tâche des **couleurs de l'enthousiasme**. Autour d'eux, les meilleurs de leurs maîtres, leurs conseillers les plus écoutés, tous les y poussaient. Le métier apparaissait grandiose, passionnant jusque dans les tristesses et les peines que certains y devinaient déjà. A côté du devoir professionnel, il y avait l'oeuvre chrétienne. On pensait à la joie d'aider peut-être quelques âmes. On pensait aux luttes à venir, à la vie religieuse qu'on pourrait mener. Au-dessus de tout cela, on entrevoyait peut-être ce beau rêve d'une union de coeur avec quelques âmes éprises du même idéal et avec qui on marcherait dans une atmosphère renouvelée, la main dans la main.

A vrai dire, il y avait bien là de quoi susciter l'enthousiasme et ceux qui avaient suggéré les éléments de cette vision lumineuse avaient eu raison de le faire car l'enthousiasme est une aide puissante et un don de Dieu. Mais, bien vite, l'expérience est venue montrer un autre aspect du réel. Les difficultés, les vraies, celles qu'on ne prévoyait pas, sont venues et l'enthousiasme n'avait de vivacité que dans la mesure où il les ignorait. Plus on a voulu agir et plus ces difficultés se sont présentées nombreuses, non pas seulement celles qu'il suffit d'un peu de courage pour vaincre mais celles qui constituent de vrais obstacles et devant lesquelles Dieu nous arrête. L'enthousiasme vivait de mouvement et de progrès, il grandissait des difficultés surmontées. Quand sont venus les obstacles qu'on ne surmonte pas, il est tombé. Ces obstacles existent. Dans l'apostolat, c'est l'inertie ou la résistance opiniâtre d'une âme qu'on voudrait voir monter. Dans notre réformation intérieure, c'est tel défaut profondément ancré contre lequel nous aurons peut-être à lutter toute notre vie.

Certains, sans rencontrer de difficultés notables, ont été perdus pas la routine. L'enthousiasme vivait d'imprévu, d'attentes, de découvertes et la vie que Dieu nous présente s'est avérée singulièrement monotone. On s'était passionné pour sa classe, on a perdu le feu sacré. Le travail est toujours fait mais le coeur n'y est plus. Chez d'autres, ce sont les années, l'âge qui a emporté l'enthousiasme. Il semble bien qu'une certaine jeunesse du corps facilite singulièrement celle de l'âme.

Ces causes et d'autres encore ont fait de ces vaillantes âmes des âmes grises. Maintenant, un danger les menace. Depuis que leur essor est retombé et qu'elles n'ont plus l'enthousiasme pour les sortir d'elles-mêmes, elles risquent de tomber peu à peu dans une médiocrité coupable. Ce serait alors ces heures, ces périodes où on reste immobile sans rien faire, sans désirer rien faire, sans voir ce qu'il y aurait à faire ou, si on le voit, sans que l'idée nous vienne que Dieu peut-être nous attend pour cela, ces heures où on rassure ses scrupules naissants à la pensée qu'on n'a pas formellement désobéi et que Dieu, après tout, ne demande peut-être rien.

Il est certainement des âmes qui n'ont pas accepté cet échec.

Elles ont raisonné ainsi. Si notre enthousiasme est tombé, c'est qu'il était fondé sur l'espoir de réalisations humaines, sur l'espoir de biens dont rien ne nous garantissait la possession. Nous aurions dû y songer plus tôt. Mais il ne se peut pas qu'au moment où l'enthousiasme humain est venu à décliner dans nos coeurs, tout enthousiasme en ait disparu pour jamais. Il doit y avoir ailleurs des sources plus sûres d'un enthousiasme plus

solide, sinon comment aurions-nous la force de nous soulever au-dessus du médiocre pour repartir dans cet avenir inconnu dont nous savons maintenant que nous ignorons tout, sinon que la croix nous y attend. Il faut repartir et repartir avec enthousiasme mais appuyés sur des réalités que ni les échecs ni rien de ce monde ne puissent ébranler.

Ils se sont alors représentés que, pour avoir de l'enthousiasme, il n'est pas besoin d'édifier des rêves. Le christianisme nous met en possession de vérités merveilleuses dont la contemplation fera notre bonheur éternel. Ils se sont rappelés que Jésus vit dans nos frères, qu'il s'intéresse spécialement à chacune de nos âmes, que le moindre de nos actes peut nous acquérir un très grand mérite par l'intention que nous y mettons... Puis, après s'être souvenu de ces vérités que rien ne viendra jamais compromettre, ils ont pensé que, s'ils les méditaient suffisamment, s'ils s'en pénétraient à fond, ils y trouveraient la source d'un enthousiasme permanent qui balayerait pour jamais toutes les grisailles de leur existence et les emporterait dans la voie du don total à Dieu. Les exemples des saints leur sont revenus en mémoire. Ils se sont rappelés la façon conquérante et passionnée dont on nous raconte qu'ils ont traversé la vie et, dans leur âme, ils ont pensé que c'était le fruit d'une négligence coupable s'ils n'étaient pas, eux aussi, soulevés de cet enthousiasme. Peut-être, en un moment de particulière ferveur, ont-ils tenté cette voie nouvelle. Bien vite, ils se sont aperçus qu'ils n'y trouvaient pas l'élan qu'ils recherchaient. Ils se sont étonnés en eux-mêmes de rester inertes et froids dans la méditation des vérités les plus élémentaires, les plus touchantes et les plus entraînantes.

Alors où chercher cet élan chrétien

qui vient une seconde fois de nous échapper et dont nous avons, malgré tout, besoin pour nous sortir de nous-mêmes et marcher vers notre idéal ? Nous le chercherons d'une manière plus intérieure, plus pure dans l'exercice des vertus théologiques. D'abord dans la foi. Nous croirons, comme l'église nous l'enseigne, que Jésus veut opérer en nous et agir en nous. Continuellement uni à nous depuis notre baptême, il se tient prêt à nous transformer, à nous animer pourvu que nous le laissions agir. Il est à chaque instant "celui qui est à la porte et qui frappe". Jamais il ne nous abandonne, jamais il ne nous laisse seuls. A chaque instant, il sollicite de nous une réponse généreuse. Par la grâce, Dieu en nous, c'est aussi Dieu agissant en nous car il est tout acte. Dans nos moments de sécheresse, de fatigue, à ces heures où la monotonie de la vie nous écrase, nous saurons que Jésus vit et agit en nous. Cette croyance vécue, réfléchie, pourra bien nous laisser affectivement aussi froids, aussi inertes car la foi ne parle ni aux sens ni à l'imagination. Elle n'en sera pas moins la source d'une vie plus abondante parce qu'elle nous sera le moyen de nous unir plus étroitement à la divine présence dans un mouvement de charité.

Nous unir à cette présence, ce sera d'abord l'accepter. L'accepter pour de bon nous imposera tout aussitôt une activité et une vigilance perpétuelles. Souvent Dieu commande. Parfois, c'est pour demander de grandes choses mais, d'ordinaire, il veut de nous de petites choses, si petites que nous les jugerions trop mesquines pour être faites pour lui. Cependant, ces petites choses, Dieu veut les faire en nous et par nous. Il le veut d'un vouloir aussi réel qu'il veut convertir les âmes par l'entremise de ses apôtres. Malgré nos répugnances, malgré la petitesse ou la vulgarité de la tâche, il nous faudra marcher. Sans doute, aurons-nous souvent l'impression de marcher sans conviction, sans que le cœur y soit ou même à contre-cœur. Ce sera pourtant un acte d'amour et de foi car, sans amour et sans foi, nous n'aurions pas marché.

Notre vie ne sera pas seulement une vie d'obéissance, elle sera aussi une vie de désir. Nous savons que Dieu vit et agit en nous mais nous savons aussi qu'il veut y venir toujours avec plus de plénitude et que, pour cela, il nous fait dilater notre cœur. Peut-être ne ressentons-nous aucun désir sensible de cet accroissement de vie divine. Nous pouvons le vouloir d'une façon réelle. Si nous prions pour le demander, Dieu possède un gage de la sincérité de nos désirs car, si nous ne le désirions pas de quelque façon, nous ne l'aurions pas demandé.

Par la foi et par l'amour, par une dévotion attentive aux appels divins, par une prière persévérante et aveuglément confiante, nous réaliserons en nous ces dispositions de fidélité, de souplesse, d'agilité spirituelle que nous croyions jadis l'apanage des seuls enthousiastes. Notre vie ne sera pas une vie morte, une vie routinière, parce qu'il y aura toujours une réponse à dire à la parole de Dieu vivant en nous.

Une vie de foi et d'amour

Cet idéal de vie paraîtra peut-être un peu austère car on n'y fait guère de place à l'enthousiasme ni même à la joie mais c'est une vie de foi et d'amour, au sens le plus pur du terme. C'est à une telle vie que Dieu nous appelle. Acceptons, sachant qu'il nous aime, les conditions qu'il a lui-même établies pour notre sanctification. Il l'a dit : "mon juste vit de la foi" et "celui qui m'aime garde mes commandements". Dieu désire sans doute que tous, peu à peu, nous nous acheminions vers cette pureté intérieure, nous passant des espoirs et des promesses humaines, ne vivant que de lui, puisant nos forces dans la pensée de lui obéir, dans le désir d'être plus entièrement à lui. Tous les saints sont passés par là et tous ceux dont l'esprit d'initiative nous confond, un saint Bernard, un saint Vincent de Paul, ont puisé leurs forces dans ces dispositions intérieures. C'est par la foi qu'ils

ont atteint le point fixe qu'ils savaient ne jamais devoir leur manquer, c'est là qu'ils ont trouvé la base d'un dynamisme toujours jeune.

Il arrive souvent que, lorsqu'une âme s'est ainsi résolue à vivre totalement de la foi, lorsqu'elle s'est bien établie dans un esprit purement surnaturel, Dieu répand sur toutes ses facultés une lumière qui les transfigure et les vivifie. Ce n'est plus seulement alors cette soumission, ce désir dont nous avons parlé et qui reste comme localisé dans la partie supérieure de l'âme. L'âme toute entière est emportée vers Dieu. Elle n'en est pas plus sainte pour cela mais cette unification lui donne une puissance de rayonnement considérable. Alors l'élan chrétien revêt souvent toutes les apparences de l'enthousiasme humain. Il donne aux paroles la même chaleur. Le monde peut s'y tromper, qui ne voit pas que cette flamme s'alimente en Dieu et non dans aucune chose humaine. Nous le voyons souvent dans les saints. Ce sont, semble-t-il, des grâces exceptionnelles que Dieu ne donne continûment à personne pour rappeler toujours que la vie chrétienne consiste essentiellement dans une adhésion de foi à sa personne et que, par là seulement, nous trouvons le moyen de nous élever peu à peu dans notre voie, dans notre psychologie grisâtre et terne, par un amour non pas senti mais voulu, jusqu'à lui.

10 - L'aveuglement des scribes (Mc 2, 1-12)

Jésus revient à Capharnaüm déjà auréolé de la gloire des guérisons qu'il vient d'accomplir dans toute la Galilée. Le peuple se presse en foule chez lui. Ils viennent à lui, moins peut-être pour l'entendre « prêcher la parole » que pour le voir opérer ces guérisons merveilleuses qui établissent partout sa renommée. C'est bien un peu ce qui se traduira tout à l'heure, après la guérison du paralytique, dans leur exclamation : « Jamais nous n'avons rien vu de semblable ».

Même dans cette foule, il en est dont la curiosité se nuance de méfiance plutôt que de sympathie. Ce sont les scribes blanchis dans l'étude de la Loi qui déjà éprouvent un sentiment confus d'hostilité à l'égard de ce jeune thaumaturge qu'on n'a jamais vu dans les écoles, qui n'a pas reçu l'investiture officielle et qui, de prime abord, parle « comme ayant autorité », usurpant en quelque sorte un rôle doctrinal qui est le leur. Leur esprit chagrin a ressenti quelque amertume de voir ce nouveau venu attirer à lui les foules et ils ont déjà cherché à interpréter sans bienveillance ses paroles et ses actes. Ils n'ont pas été sans remarquer en ce novateur une désinvolture manifeste à l'égard du sabbat, puisqu'il a inauguré son ministère de guérisons, à Capharnaüm même, un jour de sabbat, grave infraction aux pratiques traditionnelles. Aussi pensent-ils nécessaire de l'observer étroitement afin de le prendre en défaut.

Et voici qu'on présente à Jésus le paralytique. « Mon fils, tes péchés te sont remis » lui dit-il. Aussitôt les scribes ont tressailli et, dans leur cœur, ils accusent Jésus de blasphémer : « Qui peut remettre les péchés sinon 'Dieu seul ? » Il est vrai que cette parole de Jésus est lourde de sens pour celui qui sait comprendre. Il y a là une première affirmation voilée de sa divinité, affirmation implicite à laquelle la masse n'a pas réagi tout de suite mais qui se fera jour progressivement, qui se révélera peu à peu aux esprits. Grâce à leur éducation religieuse, les scribes ont eu l'intuition vive de la signification profonde de la parole prononcée par Jésus et il est naturel que leur première réaction soit de se demander si le thaumaturge, grisé par ses succès, ne vient pas de dépasser présomptueusement la mesure. Ils vont plus loin car déjà ils le condamnent avec indignation. Mais lui, triste et grave : « Pourquoi avez-vous de telles pensées ? » N'ont-ils pas eu déjà suffisamment de témoignages, n'ont-ils pas encore reconnu l'envoyé de Dieu ?

Voici donc le moment décisif, il va inonder ces yeux obstinément fermés d'un flot de lumière éblouissante. Sa voix devient solennelle : « Afin que vous sachiez... ». Le paralytique s'est levé. La foule enthousiaste a rendu gloire à Dieu. D'ailleurs, il semble bien que seul le miracle les ait frappés, la rémission des péchés du paralytique est demeurée pour eux un épisode secondaire de cette scène. Mais quelle a été la réaction des scribes ? L'évangile ne le dit pas mais la suite est suffisamment révélatrice. Ils n'ont pas désarmé, ils sont restés insensibles au miracle qui s'est accompli devant eux. Le thaumaturge a triomphé encore une fois mais ils savent bien que cet homme n'est qu'un habile séducteur et ils vont s'acharner sans trêve contre lui.

Ainsi le témoignage est demeuré sans effet, le bandeau n'est pas tombé. En vain, la lumière leur a été envoyée, ils ont persévéré dans leur aveuglement. Il fallait plus qu'un témoignage, même éclatant, pour les atteindre car leur cœur et leur esprit étaient hostilement fermés et c'était leur cœur et leur esprit qu'il eût fallu transformer, convertir, ouvrir.

Il y a en effet un endurcissement du cœur, un repliement de l'âme sur elle-même qui la rend impénétrable. Un tel état ne peut être que l'aboutissement d'une attitude mauvaise adoptée, conservée, aggravée d'année en année. L'aveuglement total arrive au terme d'une descente progressive dans les ténèbres de l'âme. Chez ces scribes, c'est sans doute l'orgueil de caste qui s'est peu à peu emparé de leur être, orgueil de ceux qui détiennent la science suprême, qui trouvent dans le sentiment de cette perfection atteinte une jouissance égoïste, jouissance qui bientôt devient une fin où l'élan de la vie intérieure, de cette vie qui demande un progrès sans cesse poursuivi, ne tarde

pas à sombrer. Il s'est produit en eux une annihilation lente et sûre des puissances de bien et ils sont arrivés à l'endurcissement irrémédiable de ceux qui se sont peu à peu faussés la conscience sans bien s'en rendre compte.

Chacun de nos cas particuliers ressemble en quelque mesure à celui de ces scribes. De même qu'en eux, l'orgueil agrandi insensiblement en nous des dispositions mal connues qui travaillent sourdement et se développent : penchant à la violence qui se nourrit à chacun de nos mouvements de colère non réprimés, esprit de domination auquel, si nous n'y prenons pas garde, nos amitiés même servent d'aliment ou bien, au contraire, tendance à la paresse, à l'aveulissement qui se développe à la faveur de ces petites lâchetés, de ces petites défaillances quotidiennes auxquelles on se laisse aller. Au début, c'était de simples dispositions mais voici qu'elles poussent de plus en plus profondément leurs racines et s'insinuent dans toutes les fibres de notre être, nous enserrant peu à peu de toutes parts, paralysant nos bons mouvements sans même que nous en ayons clairement conscience.

Ce sont ces tendances cachées et agissantes que nous devons chercher à surprendre dans nos réactions aux contacts extérieurs. Les changements de milieu, de relations provoquent souvent des expériences révélatrices, font jaillir des traits de lumière qui éclairent en profondeur tout un aspect de la personnalité, du caractère. Un maître peut s'illusionner sur les raisons intimes qui déterminent son attitude vis-à-vis de ses élèves. La violence mauvaise est appelée fermeté, souci de la discipline. L'esprit de domination devient sollicitude des âmes, haute conscience du rôle de l'éducateur. Vienne un contact avec des personnalités formées, des esprits adultes, alors les heurts révèlent le fond véritable. Celui qui est habitué à vivre avec les enfants se découvre lui-même lorsqu'il vient à connaître les hommes. Une parole qui jaillit spontanément, un geste, sont alors des indices qui ne trompent pas. Il faut à ces moments-là comprendre la grâce véritable qu'est pour nous cette connaissance claire de ce que nous sommes, faire face au danger reconnu et engager une lutte sans merci qui durera souvent des années entières car ces tendances intimes ont une vitalité redoutable.

Il est une forme d'aveuglement intellectuel qui procède d'un endurcissement de l'esprit tout à fait comparable à l'endurcissement du cœur. Quelle difficulté avons-nous à entrer dans la pensée d'un autre lorsque nous soutenons une thèse adverse ? Comme notre attitude se rapproche alors de celle des scribes, épiant les paroles de Jésus pour y trouver le point à critiquer. Qui de nous ne s'est pas surpris dans une discussion à suivre uniquement la parole qui se propose pour y découvrir le défaut, l'argument contre ? Nous manquons de cette ouverture d'esprit bienveillante grâce à quoi on s'efforce de saisir en toute pensée « l'âme de vérité » qui la vivifie.

Il faut réagir aussi là contre sous peine d'aboutir à l'aveuglement. Qui de nous peut se flatter d'avoir sur toutes choses des vues définitives ? Qui de nous peut penser d'avance de celui qui apporte du nouveau : c'est un séducteur ? Il faut, avec humilité, reconnaître que nous avons toujours beaucoup à apprendre. Celui qui a bien conscience de son indigence est facilement disposé à s'ouvrir à qui vient l'enrichir peut-être. On n'abdique pas son esprit critique parce qu'on accueille quelqu'un avec sympathie. Cette sympathie n'est pas autre chose qu'un mouvement de la charité qui doit nous animer à l'égard de toutes les âmes. On comprend beaucoup mieux les idées d'une personne aimée que celles d'un indifférent. Le cœur prépare la voie à l'intelligence. Humilité, charité, ce sont les deux vertus qui nous garderont de l'endurcissement de l'esprit. Demandons au maître des âmes de nous rendre humbles et d'élargir nos cœurs. Arrachons les puissances mauvaises afin que la place soit trouvée nette lorsque descendra la parole de vérité qui doit être recueillie et nous mener à la vie éternelle.

11 - La paralysie intérieure

C'était après la multiplication des pains. La foule enthousiaste avait voulu faire du Christ son roi. Elle l'avait poursuivi jusque sur l'autre rive du lac de Tibériade, avide de sa présence, avide de ses miracles. A un auditoire aussi conquis, aussi fidèle, Jésus annonce son grand projet d'amour qui perpétuera sa présence parmi les hommes. Il lui demande aussi de dépasser ses pensées, de se surpasser lui-même et d'accepter avec soumission une vérité qui heurte son intelligence. La foule hésite, murmure puis se disloque et s'en va.

Une autre fois, Jésus rencontre la belle âme d'un jeune homme riche, non seulement des biens de la terre, mais d'une vie pure et sans tache. Ce jeune homme, tout plein d'admiration et d'enthousiasme pour la doctrine du maître, se jette à ses genoux et lui demande ce qu'il doit faire pour avoir en héritage la vie éternelle. Quand le Christ eût répondu et lui eût demandé de quitter tous ses biens, de soumettre plus totalement sa vie à l'appel divin des béatitudes, de se quitter enfin libre, le jeune homme se releva, triste, puis s'éloigna.

Il nous est facile de retrouver, chacun dans notre vie, des événements analogues. Le maître nous a nourris, il nous a fait connaître un peu de lui-même. Pleins d'ardeur, nous avons désiré nous approcher plus près de lui. A ce moment de générosité enthousiaste, il a répondu par une nouvelle exigence. A l'un, il a demandé plus d'humilité dans l'intelligence, à l'autre, un plus grand détachement de volonté. Nous cueillons l'amertume où nous croyons trouver la joie. Si nous ne désertons pas comme le jeune homme riche ou comme tant de disciples, au moins sommes-nous souvent tristes, enclins à murmurer comme les autres. Ce sont de rudes épreuves. Les

mieux connaître sera pour nous un moyen de les mieux supporter en attendant que le rédempteur guérisse nos âmes des infirmités que ces troubles intimes manifestent.

Cette parole est dure et qui peut l'entendre ?, disent déjà les Juifs quand le Christ, heurtant les esprits, promettait sa divine présence dans le pain et le vin consacrés. Que de fois n'avons-nous pas aussi été saisis de cette angoisse secrète, de cette amertume qui remplit soudain l'âme et pour longtemps parfois, après avoir entendu bouleverser nos plus chères opinions, celles qui sont à nous et dont la contradiction atteint, dans ses oeuvres vives, la conception profonde et secrète que nous avons de notre vie.

Que de fois aussi, dans l'ardeur de notre prosélytisme, comme ces docteurs juifs qui admirèrent tant la sagesse de Jésus-enfant et qui voulurent sans doute plus tard le ramener à la doctrine de leur école, n'avons-nous pas été blessés au fond du coeur lorsque nous trouvions dans l'ami ou le camarade un genre d'esprit, une mentalité en formation qui s'affirmait différente de la nôtre et de celle du milieu où nous aurions voulu le voir, lui aussi, entrer ? Que d'antipathies irraisonnées s'emparent alors de l'âme, comme elles nous durcissent et nous opposent malgré nous ! Combien la haine ainsi peut vite succéder à l'amour !

Ce dépit humilié que les Pharisiens ressentirent après avoir interrogé le Christ et l'avoir vu sortir vainqueur de leur science orgueilleuse et sectaire, dépit qui les fit se taire et comploter sa mort, ne l'avons-nous pas senti aussi à notre manière quand, au sein même des efforts que nous faisons pour nous perfectionner et en raison même de ces efforts, nous avons découvert à l'improviste, l'ignorance où nous gisons, les limites de nos facultés, la baisse de nos possibilités, notre impuissance ? La rage de n'être que ce qu'on est, combien de fois ne nous a-t-elle pas poussée à systématiser nos infériorités et à nous en glorifier ?

Plus profond encore peut-être, ce dépit d'avoir mal agi qui naît d'un vif sentiment de la faute mais qui veut nous y précipiter, nous y engloutir et qui peut troubler nos âmes au point de transformer brutalement nos manières de voir, de raisonner, d'agir. Dépit dont jadis Judas fut saisi, dépit qui lui rendit impossible le pardon divin, qui le pendit. Quelle source cachée de tristesse, d'amertume, de désespoir, d'obstination, d'incompréhension dans ces impressions subreptices qui réveillent notre orgueil endormi et l'exaltent, haletant, devant l'évidence tyrannique que rien ne pourra le satisfaire.

Si l'orgueil est en nous la source de grands troubles, que ne peut-on dire de l'égoïsme ?

C'est lui qui fit sombrer dans la tristesse et l'inaction le jeune homme riche de promesses et de bonne volonté. Ne l'avons-nous pas aussi senti, ce brouillard froid qui glace nos énergies quand les circonstances déjouent nos projets, nous demandent d'agir autrement que nous le désirions, nous demandent de sacrifier ce que nous voulions préserver, se retournant enfin contre nous ? Cette vie que nous voulons toute à Dieu, l'expérience montre que nous entendons secrètement qu'elle le soit à notre manière. Tout ce qui heurte notre volonté propre, tout ce qui change la nature des résultats espérés, est pour nous source de souffrance et tend à brider notre action, à freiner notre générosité. Mais le trouble intime se fait encore plus fort quand la vie, non contente d'abîmer nos oeuvres, menace de nous briser nous-mêmes. C'est alors la réaction violente de la bête blessée qui veut sauver sa vie. C'est sans doute, plus que l'avarice, ce sauve-qui-peut, cri de tout l'être, qui fit trahir Judas quand le Christ, jusque là fidèlement suivi, fut menacé de mort et compromit ainsi la vie de ses disciples.

Que dire alors de l'échec total consommé, de l'inaction stupide imposé par une maladie qui nous immobilise ou par les circonstances qui nous bâillonnent ? On semble ne plus avoir de raison d'être. Que deviennent alors nos belles résolutions de patience et d'abnégation au milieu de ce tumulte de regrets, de sourds reproches contre Dieu ou les hommes qu'un rien déchaînerait ?

A ces révoltes de notre égoïsme blessé s'ajoute souvent le réveil d'appétits normalement distraits par l'action ou par la fascination du but à atteindre. N'avons-nous pas senti, à ces moments-là, un désir intense de jouissance ? N'avons-nous pas aspiré après une sorte de compensation pour toutes les privations et les abnégations passées, une revanche presque ? Si cette passion ne va pas toujours jusqu'à se satisfaire effectivement, n'est-elle pas souvent l'obstacle qui retarde le départ, qui empêche d'aller de l'avant et de sacrifier encore à l'oeuvre nouvelle que Dieu nous propose, des satisfactions légitimes d'ailleurs ? Quelle source cachée de lâcheté, de faiblesse, d'inaction, d'impuissance dans ces troubles qui alourdissent notre âme, paraissent la rendre toute de chair et la livrer à des appétits que tout un passé semblait avoir détruits à jamais. L'égoïsme se découvre implacable dans ses désirs et la souffrance s'accroît de le voir insatiable.

Cette lutte de l'orgueil blessé, de l'égoïsme lésé, contre notre loyauté, notre générosité, en réaction contre tout un passé de fidélité, est ce qui change le caractère, qui rend les joyeux, tristes, les jeunes et les spontanés, vieux et guindés, qui donne au visage, au regard, à la parole, à toutes les manifestations extérieures de notre personne un je ne sais quoi de tendu, de gêné, de factice, d'ailleurs plus senti par celui qui le souffre que par les autres. L'âme semble être tout endolorie. De quelque côté qu'elle se tourne, la réalité qu'elle saisit la blesse. Elle s'éténue à sortir de son état, elle cherche à raisonner et à se raisonner. Elle dit et se redit ses raisons d'espérer,

de croire, d'agir mais en vain car elle ne réussit qu'à tourner dans un cercle étrange. Comme le voyageur égaré dans la brume, elle revient toujours au même point, dans ce même état où tout lui paraît hostile.

Devant ces débordements de notre nature, faut-il se désoler, désespérer ? Tant que n'avons pas dit d'une façon définitive le "non serviam", nous sommes parmi les appelés, parmi ceux dont les dispositions intimes ont encouragé le maître à parler plus ouvertement de sa doctrine de vérité et de vie. C'est un fait d'expérience que ceux qui font à la religion une part restreinte et étanche dans leur vie, qui s'en servent sans la servir au dépens de leur vie, ne connaissent pas ces âpres réactions. Ils ont enseveli le Christ en eux. Au contraire, ceux qui ont pris au sérieux tout ce qu'ils ont vu et entendu de Jésus, qui ont pensé et agi en conséquence avec loyauté et générosité, se trouvent bien vite, après un premier noviciat de ferveur, aux prises avec ces difficultés intimes si douloureuses et si angoissantes.

Lorsque le Christ, abandonné de toute la foule, se tourna vers ses apôtres : Voulez-vous, vous aussi, me quitter ? Pierre répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Faisons comme lui. Pendant ces moments d'épreuve, tenons notre âme en paix et dans le silence, dans une insensibilité systématique qui refuse de raisonner et de prendre de nouvelles décisions. Faisons confiance au Christ. Pensons et vivons dans un esprit de foi et d'espérance. Approfondissons ces vertus théologiques qui peuvent seules soutenir notre vie spirituelle parce qu'elles tiennent leur consistance de Dieu même. "C'est par la patience que vous posséderez votre âme".

Plus tard, il nous sera donné de comprendre le sens de telles souffrances. C'est après ces moments si durs qu'on éprouve les joies les plus pures. L'âme est alors si légère, jeune, vibrante, elle est comme le ciel après l'orage, comme la convalescente, plus vaillante déjà que lorsque le mal la minait insidieusement. Ce sont des épreuves lourdes. C'est en elles que Dieu purifie et mûrit ses élus. C'est par elles qu'il faut passer pour qu'un jour, notre joie soit complète, que notre être guéri unisse, dans un même élan, ses tendresses et ses désirs, qu'il soit un.

12 - L'art religieux au XIII^{ème} siècle Emile Mâle

A) Le miroir de la nature, le symbolisme au Moyen-Âge

... Essayons de comprendre l'idée que le moyen-âge se faisait de la nature et du monde. Qu'est-ce que l'univers visible ? Que signifie la multitude innombrable des formes ? Qu'en pense le moine qui rêve dans sa cellule ou le docteur qui médite avant l'heure de son cours en marchant dans le cloître de la cathédrale ? Est-ce une apparence ? Est-ce une réalité ?

Le moyen-âge est unanime à répondre que le monde est un symbole. L'univers est une pensée que Dieu portait en lui au commencement, comme l'artiste porte dans son âme l'idée de son oeuvre. Dieu a créé mais il a créé par son Verbe ou par son Fils. C'est le Fils qui a réalisé la pensée du Père, qui l'a fait passer de la puissance à l'acte. Le Fils est le vrai créateur. Pénétré de cette doctrine, les artistes du moyen-âge ont toujours représenté le créateur sous les traits de Jésus-Christ. Michelet s'indigne bien à tort de ne pas rencontrer l'image du Père dans la cathédrale. Dieu le Père a créé, disent les théologiens, « in principio », c'est-à-dire « in verbo », en son Verbe, en son Fils. Jésus est l'auteur à la fois de la création et de la restauration.

Le monde peut donc se définir : »Une idée de Dieu réalisée par le Verbe ». S'il en est ainsi, tout être cache une pensée divine. Le monde est un livre immense, écrit de la main de Dieu, où chaque être est un mot plein de sens. L'ignorant regarde, voit des figures, des lettres mystérieuses et n'en comprend pas la signification. Mais le savant s'élève des choses visibles aux choses invisibles. En lisant dans la nature, il lit dans la pensée de Dieu. La science consiste donc, non pas à étudier les choses en elles-mêmes, mais à pénétrer dans les enseignements que Dieu a mis pour nous en elles car « toute créature, dit Honorius d'Autin, est l'ombre de la vérité et de la vie ». Au fond de tout être sont inscrits la figure du sacrifice de Jésus, l'idée de l'église, l'image des vertus et des vices. Le monde sensible et le monde moral ne font qu'un.

Voyez quelles pensées mystiques naissent dans l'âmes des vieux docteurs en face de la nature. Adam de St Victor, dans le réfectoire de son couvent, tient dans sa main une noix et il réfléchit : « Qu'est-ce qu'une noix, sinon l'image de Jésus-Christ ? L'enveloppe verte et charnue qui la recouvre, c'est sa chair, c'est son humanité. Le bois de la coquille, c'est le bois de la croix où cette chair a souffert. Mais à l'intérieur de la noix qui est pour l'homme une nourriture, c'est sa divinité cachée ».

Pierre de Mora, cardinal et évêque de Capoue, contemple des roses dans son jardin. Il n'est pas ému par leur beauté païenne, il suit des pensées qui se déroulent en lui. « La rose est le chœur des martyrs ou bien encore le chœur des vierges. Quand elle est rouge, elle est le sang de ceux qui sont morts pour la foi. Quand elle est blanche, elle est la pureté virginale. Elle naît au milieu des épines comme les martyrs s'élèvent au milieu des hérétiques et des persécuteurs, ou comme une vierge pure éclate au milieu de l'iniquité... »

Marbode, évêque de Rennes, considère les pierres précieuses et il découvre entre leurs couleurs et les choses de l'âme de mystérieuses consonances. Le béryl brille comme l'eau quand le soleil la traverse et il réchauffe la main

qui le tient. N'est-ce pas là l'image du chrétien ? Le Christ est le soleil qui l'échauffe et l'illumine jusque dans ses profondeurs. La rouge améthyste semble jeter des flammes, elle est l'image des martyrs qui, en versant leurs sang, prient pour leurs bourreaux.

Dans le monde, tout est symbole.

Le soleil, les constellations, la lumière, la nuit, les saisons, nous parlent un langage solennel. En hiver, quand les jours diminuent tristement, quand la nuit semble devoir triompher à jamais de la lumière, à quoi pense le moyen-âge ? Il songe aux longs siècles de demi-jour qui précéderent la venue du Christ. Il comprend que l'ombre et la lumière ont aussi leur rôle dans la divine comédie. Il appelle ces semaines de décembre les semaines de l'Avent (adventus) et il exprime par des cérémonies liturgiques et des lectures l'attente du vieux monde. Le Fils de Dieu naît au solstice d'hiver, au moment où la lumière va reparaitre dans le monde et grandir. L'année d'ailleurs est faite toute entière à l'image de l'homme, elle raconte le drame de la vie et de la mort. Le printemps qui renouvelle le monde est l'image du baptême qui, à l'entrée de la vie, renouvelle l'homme. L'été est une figure, ses brûlantes ardeurs et sa lumière nous font songer à la lumière d'un autre monde, au rayonnement de la charité dans la vie éternelle. L'automne, saison des récoltes et des vendanges, est le symbole redoutable du jugement universel, du grand jour où nous recueillerons ce que nous aurons semé. L'hiver enfin est l'ombre de la mort qui attend l'homme et le monde. Ainsi le penseur marche au milieu d'une forêt de symboles, sous un ciel peuplé d'idées.

B) L'enseignement de la cathédrale, la représentation des vertus dans l'art

Nature, science, vertu, tel est l'ordre du « speculum majus ». Ce sont les trois mondes de Pascal : monde des corps, monde des esprits, monde de la charité. La pensée chrétienne est si parfaitement une qu'on la retrouve identique dans tous les siècles. La vertu, enseigne le moyen-âge, est supérieure à la science et à l'art, elle est la fin suprême du monde.

Chose curieuse, les artistes de nos cathédrales ont mis parfois ce qu'il y a de plus haut à la place la plus humble. A Paris et à Amiens, les douze vierges pensives qui symbolisent les vertus ne trônent pas dans les hauteurs du portail, aux côtés des bienheureux et des anges, elles sont assises au niveau de nos yeux pour que nous puissions, en passant, apprendre à les bien connaître. Les mains des générations les ont usées. La poussière que nos pieds soulèvent sur le seuil monte jusqu'à elles. Elles sont vraiment engagées dans la vie. Il était difficile de mieux faire comprendre ce que cette perfection de l'évangile exige de nous : nous pouvons, nous devons y atteindre...

Le choix des douze vertus n'était pas conforme aux divisions adoptées par les théologiens, il n'en est pas moins intéressant. L'homme, quel qu'il fut qui en arrêta la liste, était un vrai chrétien car il a donné la meilleure place aux vertus les plus humbles, les plus intérieures, les plus cachées : l'humilité, la patience, la douceur, l'obéissance, la persévérance. Préoccupé de la vie profonde de l'âme, il n'a même pas songé à mettre à son rang une vertu sociale comme la justice. Une âme ornée des vertus qu'il nous propose serait une très belle âme, ce serait celle de quelques-uns des plus grands saints du moyen-âge. L'idéal de vie humble, patiente, douce, chrétienne pour tout dire d'un mot, que conçurent ces siècles de foi est inscrit encore aujourd'hui au front de nos cathédrales. Notre théologien inconnu se rencontre à peu près avec l'auteur de l'Imitation.

Pour sentir ce qu'il y a de vie dans l'art du moyen-âge, que l'on compare nos glaciales allégories modernes du courage ou de la justice aux petites figures recueillies d'où se dégage un parfum de sainteté. Elles agissent vraiment par leur chasteté, leur douceur, sur l'âme de quiconque les regarde avec sympathie. Elles semblaient dire à l'homme du moyen-âge : Tes jours passent, tu sens venir la vieillesse et la mort. Regarde-nous, nous ne vieillissons pas, nous ne mourons pas, notre pureté nous conserve une éternelle jeunesse. Accueille-nous dans ton âme si tu veux ne pas vieillir, ne pas mourir.

Pour arriver à conquérir ces belles vertus, ne faut-il pas se séparer du monde ? Les atteindrons-nous par la vie de tous les jours ?

La cathédrale a encore réponse à cette question décisive. La vie active et la vie contemplative, nous dira la cathédrale de Chartres, sont également saintes. Au porche du nord, tout près du cordon où sont représentées les vertus, douze charmantes petites figures symbolisent les deux formes de l'activité humaine. A gauche, six jeunes femmes à la figure souriante travaillent. L'une lave la laine, l'autre la peigne, une autre broie le lin, une autre le file, la dernière le met en écheveau. Une grande figure assise, disparue sous la Révolution, complétait toute la série, elle était en train de coudre et symbolisait la vie active. A droite, six statuettes représentaient autant de jeunes femmes voilées, occupées à lire, à méditer, à prier. L'une d'elles lève les yeux vers le ciel dans l'extase. Une grande statue, également détruite sous la Révolution, s'élevait au-dessus du cordon sculpté et représentait une femme qui lisait, c'est la vie contemplative. Peut-être les deux grandes statues figuraient-elles plus expressément Marthe et Marie, ou bien Lia et Rachel, qui sont pour les docteurs, les symboles familiers de la vie

active et de la vie contemplative. A Chartres, la vie active a la place d'honneur, il est vrai; mais on sent que toutes les deux sont égales devant Dieu. Ainsi, et c'est la conclusion de l'enseignement que donne la cathédrale, que nul ne cherche de prétexte et d'excuse, la vertu est obligatoire et elle l'est pour tous et dans toutes les conditions car toutes les voies mènent à Dieu.

C) Conclusion

1) La physionomie de nos grandes cathédrales

Victor Hugo, dans un des chapitres de Notre-Dame de Paris où la lumière se mêle à tant d'ombre, disait : « Au moyen-âge, le genre humain n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit sur la pierre ». Nous avons montré laborieusement ce que le poète avait senti avec l'intuition du génie. Victor Hugo dit vrai, **la cathédrale est un livre**.

C'est à **Chartres** que ce caractère encyclopédique de l'art du moyen-âge est le mieux marqué. Chacun des miroirs, miroir de la nature, de la science, miroir moral, y a trouvé sa place. La cathédrale de Chartres est la pensée même du moyen-âge devenue visible, il n'y manque rien d'essentiel. Ses deux mille personnages peints ou sculptés font un ensemble unique en Europe. Plusieurs autres de nos grandes cathédrales étaient peut-être aussi complètes que celle de Chartres mais le temps les a moins respectées. Nulle part cependant n'apparaît un effort aussi suivi pour embrasser tout l'univers. Tel chapitre est seulement développé à Amiens, tel autre à Bourges. Cette diversité n'est pas sans charme. Chacune de nos cathédrales, soit que les hommes l'aient réellement voulu ainsi, soit que le temps en anéantissant les oeuvres voisines aient rompu l'équilibre, semble destinée à mettre plus particulièrement en relief une vérité, une doctrine.

Amiens est, dans ce sens, une cathédrale messianique, prophétique. Les prophètes de la façade, jetés en avant des contreforts comme des sentinelles, observent l'avenir. Tout dans cette oeuvre grave parle de l'avènement prochain d'un sauveur.

Notre-Dame de Paris est l'église de la Vierge. Quatre portails sur six lui sont consacrés. Elle occupe le milieu de deux des grandes roses peintes. Dans l'une, les saints de l'ancien testament, dans l'autre le rythme des travaux, des mois, des figures des vertus, s'ordonnent par rapport à elle. Elle est le centre des choses. Nulle part, elle ne fut plus aimée. Le XII^{ème} siècle (porte Sainte Anne), le XIII^{ème} siècle (porte de la Vierge), le XIV^{ème} siècle (bas-relief du nord) la célèbrent tour à tour sans se lasser.

La cathédrale de **Laon** est érudite. Elle semble mettre au premier rang les sciences. les arts libéraux accompagnés de la philosophie sont sculptés à la façade et peints sur une des roses. Elle aime à présenter l'écriture sous sa forme la plus mystérieuse. Elle cache les vérités du nouveau testament sous les symboles de l'ancien. On sent que des docteurs fameux ont vécu à son ombre. Elle a elle-même la figure sévère d'un docteur.

Reims est la cathédrale nationale. Les autres sont catholiques, c'est-à-dire universelle, elle seule est française. Le baptême de Clovis emplit le haut du pignon. Les rois de France sont peints sur les vitraux de la nef. Sa façade est si riche qu'il est inutile de la décorer les jours de sacre, ses tentures de pierre sont sculptées au portail de sorte qu'elle est toujours prête à recevoir les rois.

Bourges célèbre les vertus des saints. Ses vitraux illustrent la « légende dorée ». La vie et la mort des apôtres, des confesseurs, des martyrs forment une couronne éblouissante autour de l'autel.

Le portail de **Lyon** raconte les merveilles de la création. **Sens** laisse entrevoir l'immensité du monde et la vérité de l'oeuvre de Dieu. **Rouen** ressemble à un riche livre d'heures où Dieu, la Vierge et les saints occupent le milieu des pages pendant que la fantaisie se joue dans les marges.

N'exagérons rien toutefois. Dans chaque cathédrale, on devine le désir de donner un enseignement encyclopédique. Dans chacune sans doute, un chapitre du miroir semble développé de préférence mais il est rare que les autres ne soient pas au moins indiqués. Par les statues et les vitraux, le clergé du moyen-âge essaie d'enseigner aux fidèles le plus grand nombre de vérités. Il sentait fort bien la puissance de l'art sur les âmes encore enfantines et obscures. Pour le peuple immense des illettrés, pour la foule qui n'avait ni psautier ni missel et qui ne retenait du christianisme que ce qu'elle voyait, il fallait matérialiser l'idée, la revêtir d'une forme sensible. Au 12^{ème} siècle, 14^{ème} siècle, la doctrine s'incarne à la fois dans les personnages des drames liturgiques et dans les statues des portails. La pensée chrétienne vers une puissance merveilleuse se créa des organes. La encore Victor Hugo a vu juste. La cathédrale est un livre de pierre pour les ignorants que le livre imprimé a peu à peu rendu inutile. « Le soleil gothique se couche derrière la gigantesque presse de Mayence ». A la fin du 14^{ème} siècle, le christianisme prend sa forme plastique, devient intérieur.

2) La cathédrale, oeuvre de foi et d'amour

Dans la cathédrale tout entière, on sent la certitude et la foi, nulle part le doute. Cette impression de sérénité, elle nous la donne encore aujourd'hui pour peu que nous voulions nous y prêter. Oublions pour une heure nos

inquiétudes, nos systèmes. Allons vers elle. De loin, avec ses transepts, ses flèches et ses tours, elle nous apparaît comme une puissante nef en partance pour un long voyage. Toute la cité peut s'embarquer sans crainte dans ses robustes flancs. Approchons-nous.

Au porche, nous rencontrons d'abord Jésus-Christ comme le rencontre tout homme venant en ce monde. Il est la clef de l'énigme de la vie. Autour de lui, une réponse à toutes nos questions est écrite. Nous savons comment le monde a commencé et comment il finira. Les statues, dont chacune est le symbole d'un âge du monde, nous en mesurent la durée. Tous les hommes dont il importe que nous connaissions l'histoire, nous les avons tous sous les yeux. Ce sont ceux qui, sous l'ancienne ou la nouvelle loi, furent les types de Jésus-Christ car les hommes n'existent qu'autant qu'ils participent à la nature du sauveur. Les autres, rois, conquérants, philosophes, ne sont que des noms, des ombres vaines. Ainsi le monde et l'histoire du monde nous deviennent clairs.

Mais notre histoire à nous-mêmes est écrite à côté de celle de ce vaste univers. Nous y apprenons que notre vie doit être un combat, lutter contre la nature à chaque mois de l'année, lutte contre nous-même à tous les instants, éternelle psychomachie. A ceux qui ont bien combattu, des anges, du haut du ciel, tendent des couronnes. Y a-t-il place ici pour un doute ou seulement pour une inquiétude de l'esprit ?

Pénétrons dans la cathédrale.

La sublimité des grandes lignes verticales agit d'abord sur l'âme. Il est impossible d'entrer dans la grande nef d'Amiens sans se sentir purifié. L'église, par sa seule beauté, agit comme un sacrement. Là encore nous retrouvons une image de ce monde. La cathédrale, comme la plaine, la forêt, a son atmosphère, son parfum, sa lumière, son clair-obscur, ses ombres. Sa grande rose derrière laquelle le soleil se couche semble être, aux heures du soir, le soleil lui-même, prêt à disparaître à la lisière d'une forêt merveilleuse. Mais c'est un monde transfiguré où la lumière est plus éclatante que celle de la réalité, où les ombres sont plus mystérieuses. Déjà nous nous sentons au sein de la Jérusalem céleste de la cité future. Nous en goûtons la paix profonde. Le bruit de la vie se brise aux murs du sanctuaire et devient une rumeur lointaine. Voilà bien l'arche indestructible contre laquelle les vents ne prévaudront pas. Nul lieu au monde n'a rempli l'homme d'un sentiment de sécurité plus profonde.

La cathédrale, révélation totale

Ce que nous sentons encore aujourd'hui, combien plus vivement le sentaient les hommes du moyen-âge. La cathédrale fut pour eux la révélation totale. Parole, musique, drame vivant des mystères, drame immobile des statues, tous les arts s'y combinaient. C'était quelque chose de plus que l'art, c'était la pure lumière avant qu'elle ait été divisée en faisceaux multiples par le prisme. L'homme, enfermé dans une classe sociale, dans un métier, dispersé, émietté par le travail de tous les jours et par la vie, y reprenait le sentiment de l'unité de sa nature. Il y retrouvait l'équilibre et l'harmonie. La foule, assemblée pour les grandes fêtes, sentait qu'elle était elle-même l'unité vivante. Elle devenait le corps mystique du Christ dont l'âme se mêlait à son âme. Les fidèles étaient l'humanité, la cathédrale était le monde et l'esprit de Dieu emplissait à la fois l'homme et la création. Le mot de saint Paul devenait une réalité : on était, on se mouvait en Dieu. Voilà ce que sentait confusément l'homme du moyen-âge au beau jour de Noël ou de Pâques, quand les épaules se touchaient, quand la cité tout entière emplissait l'immense église.

Symbole de foi, la cathédrale fut aussi un symbole d'amour.

Tous y travaillèrent. Le peuple offrit ce qu'il avait, ses bras robustes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules. Il eut la bonne volonté du géant saint Christophe. Le bourgeois donne son argent, le baron sa terre, l'artiste son génie. Pendant plus de deux siècles, toutes les forces vives de la France collaborèrent. De là, la vie puissante qui rayonne de ces oeuvres éternelles. Les morts mêmes s'associaient aux vivants. La cathédrale était pavée de pierres tombales. Les générations anciennes, les mains jointes sur leurs dalles funèbres, continuaient à prier dans la vieille église. En elle, le passé et le présent s'unissaient en un même sentiment d'amour, elle était la conscience de la cité.

Il faut comparer l'art du moyen-âge à l'art des siècles suivants pour en sentir toute la grandeur. D'un côté, un art national né de la pensée et de la volonté communes, de l'autre un art d'importation qui n'a aucune racine profonde. Comment le peuple s'intéresserait-il à Mars, Jupiter, Hercule, aux héros de la Grèce et de Rome, aux douze Césars qui prennent désormais la place des douze apôtres. Il cherche, ce peuple naïf, saint Jacques avec son bourdon, il veut voir sainte Anne les clefs pendues au côté comme une bonne ménagère, apprenant à lire à la petite Marie. Et on lui montre Mercure et son caducée, Cérès et Proserpine. D'ailleurs ces oeuvres raffinées ne sont pas faites pour lui, elles sont destinées à orner le cabinet d'un riche financier ou la terrasse d'un château royal. Les mécènes, les amateurs apparaissent. L'art se met au service des caprices d'un particulier.

Au XIII^{ème} siècle, riches et pauvres ont les mêmes joies artistiques. Il n'y a pas d'un côté le peuple et de l'autre une classe de prétendus connaisseurs. L'église est la maison de tous, l'art traduit la pensée de tous. C'est

pourquoi, si notre art du 16 ou 17 ème siècle nous apprend peu de choses de la pensée profonde de la France de ce temps-là, l'art du 13 ème au contraire exprime pleinement une civilisation, un âge de l'histoire. La cathédrale peut tenir lieu de tous les livres.

Ce n'est pas seulement le génie de la chrétienté, c'est **le génie de la France** qui éclate ici. Sans doute, les idées qui ont pris corps dans nos cathédrales ne nous appartiennent pas en propre, elles sont le patrimoine commun de l'Europe catholique. Mais la France se reconnaît à sa passion de l'universel. Seule, elle a su faire de la cathédrale une image du monde, un abrégé de l'histoire, un miroir de la vie morale. Ce qui appartient encore à la France, c'est l'ordre admirable qu'elle a imposé à cette multitude d'idées comme une loi supérieure. Les autres cathédrales du monde chrétien, qui sont toutes postérieures aux nôtres, n'ont pas su dire tant de choses ni les dire dans un si bel ordre. Il n'y a rien en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, qui puisse se comparer à Chartres. Nulle part, on ne trouve une pareille richesse de pensée. Si on songe à tout ce que les guerres religieuses, le mauvais goût et les révolutions ont détruit dans nos cathédrales, la riche Italie elle-même paraîtrait pauvre. Quand donc voudrions-nous comprendre que, dans le domaine de l'art, la France n'a jamais rien fait de plus grand.

13 - Extraits de lettres du Cardinal de Bérulle

Je loue Dieu de votre meilleure disposition et le supplie de vous augmenter pour son service. Une des dispositions intérieures qu'il me semble demander de vous est un dégagement du corps et de vous-même et des accidents divers qui arrivent, en engagement perpétuel à lui et à sa sainte volonté, le servant et honorant continuellement par cette intérieure abnégation et par la liaison de votre âme à la divine essence qui est toujours présente et unie à vous... Offrez à Dieu une grande volonté de l'honorer et l'usage de votre vie à Jésus et à son saint amour. Consacrez-vous toute à lui en toutes les manières qu'il le veut de vous en général et en particulier, sans aucune réserve, le suppliant qu'il vous choisisse pour vous, qu'il les ordonne sur vous comme il lui plaira, lui donnant à cet effet toute puissance qu'il vous a donnée de choisir et de disposer de vous. Ayez un grand désir de l'honorer en votre âme par quelque voie et manière spéciale, en l'honneur et hommage de ce qu'il est et de ce qu'il a fait et souffert pour vous. Dédiez-vous à sa sainte Mère parce qu'elle est sa mère et en l'honneur de ce qu'elle est à son fils et de tout ce que son fils lui est. Donnez-vous toute à elle et désirez d'avoir une spéciale dépendance et relation à elle, en l'état intérieur de votre âme et en l'usage extérieur de votre vie. Je vous conseille d'entrer chaque jour en ces désirs, les actuant et formant en votre âme et les offrant distinctement à Jésus et à sa sainte mère...

Que votre âme soit en ces désirs que je vous propose plus qu'en tous les accidents qui lui arrivent, de maladie ou de santé, de peine ou de facilité. Puisque ces désirs sont si généreux que vous en pouvez tirer l'effet par vos peines mêmes, ne tirez pas peine de votre peine mais réferez votre peine à l'honneur et amour de Jésus et de Marie. Soyez contente de les honorer et aimer par telle voie qu'il leur plaira car ils prennent quelquefois des moyens bien étranges et des voies bien cachées pour faire leurs effets dans nos âmes et pour établir leurs desseins sur nous. Ainsi donnez-vous et abandonnez-vous à l'aveugle, usant bien de tout ce qui vous arrive et référant le tout à leur honneur et amour spécial, ne voulant pas pénétrer plus avant en l'intelligence de leur conseil et ordonnance sur vous ni des chemins qu'ils tiennent pour disposer votre âme à leurs intentions. Car cette humble démission et simplicité leur agréera plus et vous disposera plus envers eux que beaucoup d'autres usages de votre esprit qui vous satisferaient davantage.

Soyez devant Dieu lorsque vous souffrez. Soyez, dis-je, comme une âme souffrante devant son souverain qu'elle adore et aime dedans sa souffrance et auquel elle est plus liée qu'à la même souffrance et auquel elle se lie par les liens de sa sainte présence et ordonnance, qu'elle embrasse en foi et soumission.

Si ces efforts sont si extrêmes qu'ils vous semblent accabler la nature..., offrez-les en particulier à Jésus-Christ notre Seigneur en l'honneur des efforts... qui ont abrégé et terminé le cours de sa vie sainte et divine. Quelle vie ! Quels efforts ! Efforts d'un Dieu opérant dans une âme déifiée par la subsistance du Verbe et opérant proportionnellement à la qualité divine de cette âme et de la vie que'elle donnait... Rêvez ces choses que vous croyez et tenez peu les choses que vous souffrez en comparaison des autres, toutes saintes, toutes divines, toutes incompréhensibles et qui méritent hommage et reconnaissance beaucoup plus que toutes les vies de nature et de grâce et de gloire de tous les hommes et de tous les anges... Jésus et Marie seront avec vous pour jamais.

(Bérulle, éd. de 1644, pages 1359 ss)

14 - De la vocation de Jésus-Christ et de la nôtre

Adorons Jésus et l'usage de Jésus au regard de sa croix comme au regard de sa vocation. Imitons-le en l'usage et de notre croix et de notre vocation car nous sommes appelés comme Jésus-Christ et à une croix et à une oeuvre et à un état, ce qui doit être beaucoup pesé.

Jésus-Christ a été appelé à un état, savoir à l'état de l'incarnation, état d'Homme-Dieu, état de filiation divine dans la nature humaine. Que cet état est grand, qu'il est excellent, cet état qui est le fondement et l'origine de tous les états auxquels nous sommes appelés de Dieu : état ecclésiastique, état religieux et tous les autres par lesquels nous devons honorer cet état divin de Jésus. Comme, par notre manière de vivre, nous devons rendre hommage à la vie qu'il a vécue en la terre, vie de voyageur et de compréhenseur tout ensemble.

Jésus-Christ a été appelé à une oeuvre, savoir d'annoncer la vérité, c'est pour cela qu'il a été envoyé « est testimonium perhibeam veritati ». C'est ce dont il rend compte à son Père les derniers de ses jours : »J'ai consommé l'oeuvre que vous m'avez donné à faire » (Jn 17,4). Quelle est cette oeuvre que le Père a donné à faire à son fils, oeuvre de la prédication, oeuvre de la rédemption. Or nous sommes aussi appelés à quelque oeuvre qui doit honorer celui-là.

Enfin Jésus-Christ a été appelé à la croix. Nous sommes aussi tous appelés à quelque sorte de croix : »Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et qu'il porte sa croix » (Mt 16,24).

Unissons notre état et notre vie, notre oeuvre et notre croix à l'état, à la vie, à l'oeuvre et à la croix de Jésus et que chacun pense à l'état, à la vie, à l'oeuvre et à la croix auxquels il est appelé et s'y rendre fidèle.

(Bérulle, éd. de 1644, pages 1010 ss)

Jésus est le seul nécessaire. Il est la voie et la vie.

C'est une des qualités du fils de Dieu d'être la voie et la vie et de n'être ni seulement la voie ni seulement la vie. Il est la vie à laquelle il nous faut tendre. Il est la voie par laquelle il nous faut aller et nous devons cheminer en lui comme en notre voie et nous reposer en lui comme en notre vie. Notre vie voyageuse en laquelle nous sommes doit avoir ces deux qualités, de travail et de repos. Elle doit cheminer en reposant et reposer en cheminant. Elle ne doit pas avoir un repos qui retarde son progrès et son avancement et qui l'empêche de cheminer dans les voies de Dieu. Elle doit prendre repos en cheminant comme étant conjointe à celui qui est la voie et la vie tout ensemble, auquel nous avons repos en qualité de vie et auquel nous cheminons en qualité de voie. C'est pourquoi il s'expose et se donne à nous en qualité de vie et de voie tout ensemble.

(Bérulle, éd. de 1644, pages 1012)

15 - Les soixante-douze disciples (Lc 10, 1-9)

Il a pris ces soixante-douze disciples dans la foule innombrable qui le suivait. Il les a choisis pour une mission spéciale. Il les a embauchés pour être des ouvriers. Pussions-nous entendre, nous aussi, l'appel du maître de la moisson et partir sur un signe de sa main toute-puissante à la conquête du monde. Pussions-nous prendre conscience de la grandeur de la tâche entrevue, qui est de préparer dans les âmes la venue du Seigneur. Pussions-nous, au milieu des déboires et des amertumes, nous reposer avec confiance en celui qui nous a béni un jour, qui a prié spécialement pour ceux qui, par leur prédication, croiraient en lui et feraient croire en lui.

Il les a choisis pour une mission spéciale, ces autres disciples. Les douze devaient aussi aller de ville en ville porter la parole du Seigneur mais ils étaient revêtus de privilèges particuliers, de pouvoirs sacerdotaux, de pouvoirs royaux qui dispensent les grâces divines et délient sur la terre au nom du Seigneur. Les soixante-douze n'avaient rien, rien que l'appel d'un jour, le geste encourageant du maître et leurs simples outils d'ouvriers, leurs pauvres forces de simples ouvriers mais l'appel résonnait en eux toujours et ils avaient le geste, le regard affectueux et encourageant du maître. Cela devait leur suffire.

L'oeuvre de leurs mains dépassait tellement leurs pauvres possibilités qu'elle se dresserait devant eux, avec la majesté du Dieu pour qui elle était faite. Ils devaient semer, cultiver la plante, faire mûrir son fruit, mettre les blés en gerbes et cette gerbe ne serait déjà plus à eux, dès qu'elle serait achevée. Devant le nombre des épis, sous le poids de leurs promesses, ne pensant plus au labeur, oubliant la fatigue, ils l'offriraient au Seigneur comme des serviteurs inutiles, comme des moissonneurs du travail d'un autre. Qu'elle était bonne, cette offrande, à celui qu'on aime. Combien cette perspective animait leurs efforts, tendait leurs muscles, les poussait sans répit à engager toutes leurs forces, toutes les puissances de leur être. Puis il y aurait aussi les remerciements du maître pour le travail habilement et fidèlement mené, la fête de la moisson, la table autour de laquelle on prendrait place en parlant avec lui de la moisson, des rudes journées et de la joie de la récolte. C'est pourquoi ils travailleraient de toute leur âme.

Ils sont partis, deux à deux, par petits groupes, parce qu'ils étaient ouvriers et que les ouvriers travaillent par équipes. Deux à deux, comme les boeufs accouplés à la charrue, réglant l'un sur l'autre leurs pas et leur effort. Deux à deux, pour évoquer parfois à la veillée les jours d'abondance à venir, pour se rappeler les conseils du maître, pour se porter secours aussi dans les mauvaises affaires, se concerter dans les entreprises délicates, tempérer l'un par l'autre les enthousiasmes aventureux et les prudences trop humaines, s'exciter l'un l'autre à

faire toujours plus, pour ne pas oublier enfin qu'ils ne sont que de simples ouvriers et qu'ils auront des comptes à rendre.

Ils chemineront ainsi de ville en ville, de moisson en moisson, non pas comme de mauvais besogneux qui courent de champ en champ, affolés par la quantité du travail et la variété des cultures, ni en dilettantes que le vagabondage amuse, qui grappillent et qui saccagent la moisson mais comme de bons ouvriers qui exploitent consciencieusement, amoureusement, religieusement parce qu'ils savent la valeur de la terre et la promesse d'un épi ou d'un cep de vigne. Quand ce sera fini, quand le champ aura tout donné, ils ne s'attarderont pas à contempler les gerbes et les meules dorées qui hantent leurs efforts et réjouissent leurs coeurs. Le champ d'à côté les appelle et ils iront, jusqu'au soir, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au signal du repos. Ils iront sans chaussures, sans sac, sans vêtement qui alourdisse leurs mouvements et retarde ou entrave leur marche. Rien sur eux qui puisse donner prise aux ronces du chemin, à ces ronces qui vous agrippent et vous retiennent. Ils iront sans se soucier des autres maîtres, des autres moissonneurs qui flânent par les sentiers, sans saluer pour éviter les appels ou les entretiens inutiles parce qu'ils n'ont pas le temps et que leur maître les voit toujours.

Ils ne pensent qu'à la moisson qu'il faut atteindre où qu'elle soit, au blé à engranger, si mauvais qu'il soit. Ils vont, agneaux parmi les loups, ils offrent leurs pieds nus aux aspérités du roc, leur corps dévêtu aux épines, leur dos aux fardeaux écrasants de la culture. C'est pourquoi la récolte sera grande avec de tels hommes. Ils ne négligeront rien, ils ne chômeront pas à l'ouvrage. Le travail sera bien fait, la moisson totale car ils auront su la diriger, la soigner, aux jours d'hiver et de printemps. Ils ne fauchent point le blé vert. Ils ne récoltent point le raisin de la vigne souffrante, ils la soignent d'abord car il faut que le raisin vienne d'une vigne saine. Ils guériront la vigne et le blé malades. Le blé poussera d'une sève nouvelle et la vigne donnera des grains gonflés de jus. Quand tout sera mûr à point, ils rempliront les cuveaux, lieront les gerbes qu'ils montreront au maître d'un simple geste d'offrande et d'abandon. Au dernier automne, ils offriront aussi leur âme, leur dernière gerbe, celle que toutes les autres auront préparée.

Pussions-nous partir, nous aussi, pour la moisson, sur un signe du maître, et pratiquer à la lettre, dans le vaste champ des âmes, les conseils qu'il nous donner. Apportons-leur, à ces âmes qui attendent et qui sans nous végéteront et se perdront, la paix vivifiante du Christ guérisseur. Guérir d'abord, comme le Christ jadis en Galilée guérissait les lépreux et les paralytiques avant de tirer pour la foule et pour eux l'enseignement éternel. Faire sentir à ces âmes qui souffrent la toute-puissance bienfaisante du Seigneur, être leur hôtes familiers qui n'imposent pas un joug du dehors, qui ne dénigrent pas l'usage reçu mais qui s'adaptent avec amour et bienveillance aux traditions domestiques et mangent de tout ce qu'on leur présente, être les infirmiers de ces âmes souffrantes. Quand elles seront guéries, dilatées, régénérées, dire tout simplement : Le royaume de Dieu est proche de vous. Le maître viendra alors, il prendra possession de la moisson et il donnera aux bons ouvriers une place d'honneur dans sa maison.

16 - La dernière étape

La mort n'est pas la fin d'une vie et le commencement d'une autre, c'est la transformation définitive de l'être spirituel. Chacun connaîtra cette heure décisive où toute chose s'éclaire sous un jour éternel. La vie chrétienne qui nous fait, dès ici-bas, commencer notre éternité doit orienter notre âme vers l'attitude qu'il lui faudra prendre pour franchir dans l'espérance et dans la foi ce passage où l'amour divin nous attend. Si dès maintenant, nous ne pouvons ni ne devons réaliser entièrement la passivité que supposent l'agonie et la mort, il nous faut cependant y réfléchir. En pensant à la mort, on découvre le sens de la vie.

Nous n'y pensons pas ordinairement.

De temps en temps, quelque deuil nous met en sa présence mais, dans ces moments-là, nous manquons de calme intérieur qui nous permettrait de comprendre la vraie leçon qu'elle nous donne. Aussi quand la douleur sensible s'est évanouie, la pensée de la mort disparaît bien vite, souvent sans que l'âme ait été instruite ou transformée. Pourquoi ne pense-t-on pas à la mort ? Par lâcheté quelquefois, par légèreté souvent mais, bien plus encore, parce que le fait de la mort dérouté nos habitudes de pensée et bouleverse notre conception ordinaire de la vie.

Déjà la maladie nous est un scandale par l'impuissance où elle nous met d'agir et de penser. Il semble alors que tout nous échappe, tout ce qui faisait la principale réalité de notre vie, tout ce qui lui donnait sa valeur à nos yeux. Mais la mort est la banqueroute définitive. C'est la destruction de toutes les jouissances, de toutes les activités qui faisaient le charme de la vie, mieux qui lui donnaient un sens.

La mort est la grande négation. C'est pourquoi le sentiment qu'elle inspire est unique en son genre. Il contient comme un élément d'horreur métaphysique car, invinciblement, la mort nous fait penser au néant. Il y a dans la mort un tel dépouillement joint à la marque d'une telle dépendance, qu'il faudrait être un saint pour en concevoir avec exactitude et porter habituellement la pensée.

Mon Dieu, si la mort venait à moi aujourd'hui, j'aurais grand besoin de votre aide pour croire et pour espérer, pour croire sur votre seule parole que c'est bien vous qui venez sous ces apparences négatives, pour espérer dans la vie sur votre seule promesse quand tout me parle d'anéantissement.

Le désarroi provoqué par la mort

Sans doute, n'est-il pas normal que la mort nous apparaisse si redoutable et si étrange car l'évangile la compare à la venue de l'époux et nous voyons que bien souvent les saints ont soupiré après elle. Ce désarroi qui nous saisit montre à l'évidence que notre vie intérieure n'est pas assez dépouillée ni assez purifiée pour la vie de gloire, puisque nous concevons avec tant de répugnance la dernière étape qui doit nous y conduire. Certes, la mort, telle que la conçoit la foi, n'est pas une destruction de la vie, mais pourvu qu'on se fasse de la vie une idée qui soit selon la foi et non selon la raison humaine. Or nous acceptons assez facilement la notion que la foi nous donne de la mort car, sur ce sujet, la raison ne dit rien que de désespérant. Quand il s'agit de la vie, nous nous contentons des conceptions que nous donne le monde, conceptions cohérentes, faciles, vivables même, tant que n'apparaît pas la pensée de la mort.

C'est ainsi que beaucoup de chrétiens n'arrivent pas à replacer la mort dans la vie. Ils pensent la mort selon la foi et la vie selon la seule raison. Comment s'étonner qu'ils aient de la peine à mettre un lien entre les deux. Si nous nous servions de la foi pour juger les réalités de notre vie, la mort nous apparaîtrait plus acceptable. Nous verrions que rien de ce qui fait l'utilité de notre vie ou en constitue la réalité ne disparaît dans la mort.

Nous aimons notre vie parce que nous pensons qu'elle est utile et féconde. C'est une des causes qui nous y attache et qui nous rend la mort horrible. Penser à l'oeuvre interrompue ou inachevée, à la famille restée sans appui et comme veuve, tout cela nous torture et nous scandalise. Pourtant, c'est nous qui nous disons des serviteurs inutiles, c'est nous qui demandons chaque jour notre pain quotidien, comme des mendiants, c'est nous qui lisons dans l'évangile que le reste, ce reste dont nous faisons si souvent notre tout, sera donné par surcroît.

Ne voyons-nous pas, sur le terrain spirituel, comme la fécondité de notre action est strictement nulle quand Dieu n'y met pas le germe qui vivifie. Devant notre âme, devant celle de nos frères, que de fois ne nous sommes-nous pas trouvés impuissants malgré une connaissance déjà précise de ce qu'il aurait fallu faire ou dire, parce que l'heure de Dieu n'avait pas encore sonné. Inversement, combien de fois n'avons-nous pas été étonnés de grâces reçues sans même que nous ayons eu l'idée de les demander. Il en est de même pour toutes choses.

Notre action n'est féconde de fruits surnaturels et éternels, les seuls pour lesquels nous devrions enfin de compte travailler ici-bas, que lorsque vous la bénissez, mon Dieu, lorsque vous la soutenez, lorsque vous la dirigez par votre immanente présence. Découvrez-moi cela, je vous prie, afin que je puisse accepter cette vérité que mon action n'est pas indispensable à l'oeuvre efficace que vous vous astreignez à vouloir faire par moi. Donnez-moi de me soumettre à l'inactivité et à l'impuissance que m'imposent la maladie et la mort. Donnez-moi de comprendre que, dans cet acquiescement de ma volonté unie à la vôtre, acquiescement identique à celui par lequel j'acceptais naguère les exigences de mon métier et de mon apostolat, vous pouvez encore, et peut-être plus facilement, insuffler une puissance divine.

J'y tiens parce que c'est ma vie

Je ne tiens pas seulement à ma vie à cause de l'oeuvre que j'y accomplis mais j'y tiens parce que c'est ma vie. Ce désir d'une survie personnelle fait partie intégrante du fait d'exister personnellement. Mais il s'agit de savoir ce qui est vraiment nôtre dans la vie que nous vivons. Ce n'est pas notre activité extérieure, le fait que nous nous occupons de ceci plutôt que de cela, que nous avons tel état plutôt que tel autre. Tout cela nous a été en grande partie imposé par les circonstances indépendamment de nous. Ce n'est pas non plus notre caractère, notre intelligence, notre sensibilité. Tout cela est pour beaucoup le fruit d'une hérédité lointaine et d'une éducation que nous n'avons pas voulues mais qu'il nous a fallu subir.

Ce qui est vraiment nôtre, ce n'est pas cette matière que Dieu nous a donnée à travailler, soit dans notre âme, soit dans le monde extérieur à notre âme. C'est bien plutôt l'exercice du pouvoir que nous avons de prendre parti devant elle. Sans doute, l'exercice de ce pouvoir n'est pas sans avoir des conséquences pratiques. Nous pouvons modifier notre caractère et changer la nature de nos occupations extérieures. Mais ce ne sont pas tant ces conséquences qui importent que la bonne ou la mauvaise volonté qui a guidé l'exercice de notre pouvoir d'opter. Pouvoir prendre parti en acceptant, en correspondant au bien que Dieu opère en nous ou vers lequel il nous achemine par les événements extérieurs. Pouvoir de dire oui et pouvoir de dire non, c'est là ce qui fait la dignité royale de notre âme. Or cette puissance intime qui est le pouvoir d'adhérer à votre volonté ou de la rejeter, la mort ne peut pas me l'ôter. Jusqu'au dernier moment, ma volonté, en adhérant à la vôtre, par une orientation sans parole, sans image, sans mouvement, prolongera le même acquiescement qu'anime maintenant la multiplicité de mes activités. C'est lui qui est de moi, qui est moi, mieux que nulle autre chose.

Il semble que la mort porte plus loin ses ravages.

A nos derniers moments, elle nous engourdira, elle paralysera jusqu'au sentiment que nous avons de nous remettre à Dieu. Il ne s'agira pas seulement de la perte de nos activités extérieures, de nos facultés de raisonnement, il faudra que disparaisse jusqu'à la conscience que nous avons de ce pouvoir d'opter qui constitue comme l'essence de notre être. Ce sera l'anéantissement suprême et, selon toutes les apparences, définitif. La foi nous affirme pourtant que c'est là une épreuve passagère, une purification plus profonde et que nous retrouverons, d'une autre manière, en Dieu, la conscience de notre être. Dans la simplicité d'un amour qui ne connaîtra pas de retour sur soi, notre conscience trouvera, elle aussi, sa pérennité. C'est en vous connaissant, mon Dieu, que je me connaîtrai, en vous aimant que je m'aimerai. Vos saints à qui, dès ce monde, vous avez fait entrevoir ce mystère, nous le décrivent en balbutiant. Sortis de ce recueillement en vous, où nul être humain ne peut pénétrer sans votre appel spécial, ils reviennent nous attester que cette simplicité n'est pas un appauvrissement mais rend possible une surabondance de lumière que nous pourrions supporter et connaître seulement au ciel.

La mort éclaire la vie.

C'est qu'elle est la grande purificatrice, la grande destructrice d'apparences. Elle seule peut nous dépouiller de tout ce qui n'est pas nous-mêmes; de tout ce qui, en nous, est autre chose qu'une capacité de Dieu, qu'un mouvement vers Dieu. Nous sommes les rameaux de la vigne. Les rameaux tiennent leur existence, non des feuilles et des fruits qu'ils portent mais de l'union intime avec le cep qui les nourrit et les fait croître. En découvrant ce que devra être notre âme à sa dernière heure, un pur mouvement vers Dieu par le Christ, nous apprendrons ce qu'elle doit désirer être dans sa phase d'activité terrestre car, si la mort émonde le sarment, elle ne le greffe pas à nouveau sur le cep.

17 - Quelques réflexions sur l'apostolat

L'apostolat est un devoir strict pour tout chrétien.

C'est aussi un devoir difficile car il est facile de le mal faire. Si nous comprenions bien la marque d'amour et de confiance que le Christ nous témoigne en nous demandant de lui permettre de se servir de nous pour atteindre quelques âmes, nous serions souvent plus généreux à répondre à son appel et aussi plus intelligent à comprendre ce qu'il veut de nous. Pour bien comprendre ce qu'il veut faire de nous, il nous faudra d'abord participer à la souffrance qu'il éprouve à voir son amour méconnu. Combien de chrétiens s'imaginent faire de l'apostolat quand ils ne font que de la propagande. Dans nos âmes, à côté du chrétien, sommeille un partisan. Il nous est plus facile de dire une bonne parole à une âme que de souffrir en âme chrétienne de ne pas la voir comprendre le don de Dieu. Cette souffrance nous rend plus doux, plus patients, plus surnaturels, et se distingue très nettement par là de la souffrance qui viendrait de notre intolérance et qui ne saurait être chrétienne puisque cette dernière nous jette dans l'amertume, la précipitation et n'est, en dernière analyse, qu'une manifestation de l'orgueil blessé.

Pour être capable de comprendre l'appel du Christ, il nous faudra donc acquérir cet esprit sacerdotal, ce sacerdoce royal dont tout chrétien est participant, suivant saint Paul. Ce n'est pas dans une action précipitée et dispersante que nous pourrions en voir le germe se développer en nous, c'est dans la contemplation habituelle du Christ, de ses actions et surtout de l'esprit intérieur qui l'animait quand il les a faites. C'est cette amitié si intime que connaissent les âmes chrétiennes qui nous fait, petit à petit, comprendre combien l'amour du Christ est incompréhensible. Cette vie cachée avec le Christ nous donnera aussi un sens plus affiné du surnaturel. Nous en avons naturellement une idée si grossière. Nous calquons si souvent le surnaturel sur le naturel que nous le matérialisons.

Nous comprendrons alors mieux notre faiblesse et notre incapacité. Nous commencerons à craindre de gâcher l'oeuvre de Dieu. Rien n'est plus nécessaire que cette crainte pour bien employer les dons que Dieu nous a confiés. Nous saisirons dans toute sa vérité la beauté de l'âme chrétienne ou de celle qui a la puissance de le devenir. Nous ne mesurerons plus l'efficacité de notre apostolat au nombre des âmes que nous avons atteintes. Une seule justifierait tous nos efforts si Dieu voulait la sanctifier par notre intermédiaire. La Vierge fut faite pour le Christ, Elisabeth pour Jean, Monique pour Augustin. L'échec total nous rendrait encore plus semblables au Christ qui vit ses disciples dormir et fuir, le soir de son agonie. Si cet amour bien véritable des âmes nous rend plus souples à l'appel du Christ et plus dociles à son esprit, il nous rendra aussi plus compréhensifs des besoins des âmes. L'affection naturelle nous donne déjà un sens plus délié et plus perspicace pour comprendre les âmes amies. L'amour surnaturel, aidé de l'expérience que la vie intérieure nous fait acquérir, nous donne un peu de cette divination qu'ont eue le Christ et les saints. C'est ce sens chrétien qui nous fera taire quand nous voudrions tant causer. C'est lui aussi qui, parfois, sans intention préconçue, nous fera dire dans nos conversations des paroles que des âmes attendaient. C'est lui qui nous fera comprendre même les demi confidences d'un ami. C'est alors que nous comprendrons que le Christ nous demande d'aider les âmes à découvrir en elles les dons que Dieu leur a faites le jour de leur naissance et le jour de leur baptême afin que leur joie soit parfaite.

Combien de chrétiens conçoivent comme but de leur apostolat de faire des âmes à leur image. On donne ses idées, ses manières de vivre, comme si on voulait les imposer aux autres. Si on est convaincu et si on a du zèle et de l'influence, on peut se faire des disciples qui seront chrétiens comme soi. Est-ce bien ce que Dieu veut ? Notre idéal est-il nécessairement le modèle sur lequel Dieu a pensé les âmes ? Combien de bons chrétiens, admirés et imités, n'ont pas compris l'exemple que Jean-Baptiste leur donnait en renvoyant ses disciples au Christ et ont ainsi nui au développement religieux des âmes en les voulant trop semblables à eux ? L'apostolat ne consiste pas à donner en modèle aux autres son propre idéal mais plutôt à éveiller cet idéal personnel qui dort dans toute âme. Pour cela, il faudra montrer sans fausse pudeur comment le Christ vit en nous. Il nous faudra savoir réaliser cette vie, aux yeux d'autrui, avec une objectivité telle que nous en sachions parler comme si c'était la vie d'un autre et aussi avec une telle simplicité et une telle humilité que nul ne puisse douter qu'avant d'avoir pensé ce que nous disons, nous l'avons d'abord vécu.

La vie éveille la vie.

C'est le Christ qui éveille les âmes en les touchant par la vision de la vie qu'il nous a donnée. Il nous demande d'être un miroir bien fidèle de cette vie et de ne pas la déformer par la dureté de notre cœur et de notre esprit. Nous devons donc montrer comment nous vivons notre christianisme et non pas comment on doit le vivre. Ne pas chercher à convertir les âmes mais les aider à se convertir, être un ferment et non pas un moule. Quand nous comprendrons bien cela, nous nous expliquerons mieux le divin respect que le Christ a pour les âmes et nous pourrons mieux l'imiter dans la pureté de son amour pour nous. La pureté de l'amour que nous portons ainsi à notre prochain nous épargnera naturellement tous ces signes révélateurs du propagandiste, du chasseur d'âmes, que celles-ci, si déifiantes à juste titre, sont si perspicaces à découvrir : sourire, trouble, politesse recherchée, paroles sans franchise, silence pénible dans la contradiction, impatience mal contenue, empressement gênant, zèle indiscret.

Les âmes auront confiance en nous dans la mesure où nous aurons confiance en elles et en les dons que Dieu leur a faits. Mériter ainsi la confiance d'une âme qui ne pense pas comme nous est un bien beau témoignage. Si nous arrivons ainsi, petit à petit, à réaliser cet idéal, notre apostolat deviendra vraiment une oeuvre de Dieu. Au lieu de nous vider et de nous dissiper, l'action extérieure participera à l'accroissement de notre vie intérieure car elle sera une conséquence de cette vie et son prolongement dans le monde. C'est ainsi que Dieu aime le monde. C'est ainsi que nous devons faire si nous voulons servir comme des enfants de Dieu.

Tout cela est bien difficile et demande, avec l'aide de la grâce, un travail long et silencieux. Faut-il s'en étonner et cette oeuvre divine serait-elle la seule que l'on puisse faire sans s'y préparer ? C'est notre devoir de chaque jour, fondant en une même réalité l'oeuvre de notre sanctification et notre préparation à l'apostolat. Le Christ, pour nous enseigner, s'est préparé pendant trente ans à sa vie publique. Ainsi, sans vouloir presser la providence, nous attendrons notre heure, celle où nous ne serons plus un serviteur inutile. La pureté de notre intelligence nous permettra de comprendre alors que l'heure est arrivée. La pureté de notre volonté nous permettra d'y répondre joyeusement et allégrement sans cette tristesse maligne que ressentit jadis le jeune homme riche à l'appel du Christ.

Nous servirons ainsi jusqu'au jour où nous comprendrons que notre oeuvre est terminée, qu'il faut rentrer chez nous et que nous sommes devenus le serviteur inutile et vigilant qui attend un nouveau signe du maître.

18 - Les deux joies

*Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous
et que votre joie soit parfaite" (Jn 15,11)*

Ainsi parliez-vous à vos apôtres, quelques jours avant le calvaire. C'est aussi à nous que vous l'avez dite cette parole, à ceux qui gardent vos commandements et qui vous suivent dans le chemin de l'évangile. Combien nous a-t-elle aidés à nous donner à vous, combien aussi nous apparaît-elle profonde et mystérieuse à mesure que nous prenons plus conscience de la souffrance humaine, de sa détresse, de votre croix !

C'est souvent dans la joie que vous nous convertissez à vous.

Les souffrances ont pu préparer les âmes. La découverte que vous nous faites de votre présence est toujours un printemps, elle est un commencement, elle est un premier pas. Joie de la conscience qui connaît alors l'intime satisfaction de besoins longtemps inassouvis, joie de notre cœur qui découvre dans tout son charme l'amour de Jésus. En ces moments bénis, à force d'être heureuse, l'âme se méconnaît et s'abuse. Sans y prendre garde, elle glisse insensiblement de l'amour de Dieu à l'amour de ses dons, de la recherche du Christ à la recherche de ses

faveurs. Elle croyait être toute à Dieu et, en vérité, elle était encore bien à elle. En cherchant Dieu, elle s'était trouvée. Il faudra qu'elle apprenne peu à peu à trouver Dieu en se perdant. Qui perd son âme la sauve !

Aussi, en général, cette ferveur des premiers jours s'éteint-elle peu à peu et, avec elle, la joie que nous y trouvions. Pour beaucoup, c'est alors le désarroi. Ayant perdu le goût de Dieu, ils croient avoir perdu Dieu lui-même et son amour. Pourtant, n'avait-il pas dit : "Celui qui m'aime, c'est celui qui garde mes commandements et c'est celui-là que j'aimerai". Si nous comprenions mieux votre Fils, que de fausses démarches, que d'inquiétudes nous seraient évitées ! Cette joie, ce n'était pas votre joie, c'était la nôtre, pareille à celle que le monde peut, lui aussi, nous donner quand il nous rend heureux.

Ce besoin de joie nous presse. Cette joie que nous ne trouvons plus dans le sentiment de votre intimité, que nous ne pouvons plus goûter comme jadis dans notre inconscience ou dans le sentiment de notre insuffisance, où la chercher désormais ? La vie nous offre une solution, l'activité sous le drapeau chrétien. Ce sera dans les oeuvres, dans les oeuvres chrétiennes, que nous retrouverons l'enthousiasme et la ferveur de nos débuts. C'est d'abord une résurrection. La dévotion et l'allégresse coulent à pleins bords de l'âme du jeune apôtre mais, chose, étrange, ce n'est plus le Christ qui tient la première place dans sa vie, c'est son oeuvre. Quand il s'entretient avec lui, c'est de l'oeuvre qu'il lui parle. Quand l'oeuvre réussit, la piété se maintient. Quand l'oeuvre se heurte à des difficultés, la piété chancelle et s'atténue. Ce n'est pas que de telles âmes n'aient pas vraiment le Christ mais ce n'est pas seulement l'oeuvre du Christ qu'elles accomplissent, c'est aussi leur oeuvre à elles. Lorsqu'un jour, le Christ leur réservera cette action éminente qu'est l'inaction forcée, elles sentiront cruellement, sous le poids de leurs désillusions, sous l'angoisse de l'ennui, tout ce dont manquait leur ardeur entreprenante pour être l'ardeur d'un apôtre chrétien. Alors la joie ferait place de nouveau à l'amertume. Cette joie n'était donc pas celle du Christ, joie si parfaite, si durable, qu'il en surabondait quelques jours avant sa mort, joie qui peut coexister avec les tribulations, étrange joie. Quand pourrions-nous enfin l'êtreindre ?

Mon fils, je ne t'ai pas dit que je te rendrais heureux des joies de la terre

La joie que je te donnerai, c'est ma joie. Ce sera seulement quand ta joie sera toute faite de la mienne, que la mienne sera en toi, que ta joie sera complète. De même que je veux être ta vie, de même je serai ta joie mais il faut pour cela que ta vie cède la place à ma vie et que ta joie consente à n'être plus que ma joie. Ma joie n'est pas de te rendre heureux de toi mais de te rendre heureux de moi car tu ne peux pas être heureux de toi si tu sens le peu que tu es, alors que j'avais placé en toi une telle capacité d'amour.

Ma joie est d'être soumis à mon Père

Elle est de faire tout ce qu'il me dit et d'enseigner tout ce qu'il m'apprend : "Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père". Sois soumis au Père qui est dans les cieux et la joie du ciel viendra te visiter. Cette joie, elle te paraîtra peut-être bien étrange. Elle s'évanouit quand on la cherche. Quand on ne la désire pas, elle revient. Celle du monde fatigue, la mienne repose. Celle du monde cesse vite, la mienne est éternelle. La première, quoique peu désirable, est souvent ardemment désirée. La seconde, bien peu la désirent car bien peu la connaissent et bien peu sont assez purs pour qu'elle réside en eux. Ce n'est pas dans les pensées ingénieuses ni dans les émotions captivantes que tu la recevras. Ce n'est pas dans l'exaltation de l'action ni dans la griserie du succès. Ce n'est pas dans la reconnaissance ni dans l'admiration des hommes. C'est au fond de ton coeur, dans la séparation du monde, dans le silence de toutes préoccupations, dans le seul commerce avec Dieu, dans la seule acceptation totale, complète, sans mesure, que je sois ton Dieu et que tu sois ma créature aimée comme un fils mais pécheresse et d'un monde pécheur. Ce n'est pas de prime abord que tu pourras découvrir et réaliser cette disposition de l'âme où, absent du monde, tu te trouveras en ma présence. C'est là un état de dépendance, de servitude, qui te choquerait maintenant si tu pouvais le concevoir en vérité.

Car pour être ainsi dépendant de ma divinité, pour être ainsi soumis à mon autorité, il faut d'abord que tu sois dépendant et soumis aux plus petits d'entre les hommes, mes créatures. C'est aux pauvres et aux infirmes, à ceux du corps et à ceux de l'âme, qu'il faudra d'abord te soumettre, mais aussi au prochain qui te déplaît, à l'ingrat qui t'exploite, au camarade qui te décrie, à tous ceux que tu voudrais écarter de ton chemin ou dont tu voudrais te défendre. Il faudra que tu les serves comme tu me servais. "En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait". Il faudra aussi que tu les serves comme moi, je les servais. Servir, je n'ai fait que cela dans mon passage parmi vous. J'ai servi dans le silence et dans l'obscurité pendant trente ans de ma vie. Puis j'ai servi les malades en les guérissant, j'ai servi mes apôtres et pourtant l'un d'eux, je le savais, devait me trahir. J'ai servi même les scribes et les pharisiens en acceptant de discuter avec eux, en acceptant de leur montrer la lumière et pourtant je savais ce qu'il y a dans l'homme.

Je veux encore servir et ceux-là surtout que ce monde a mal partagés. Je te fais participer à ma mission et déjà j'agis par toi dans les autres. Mais ce n'est pas tout, il faut qu'en esprit de soumission, tu acceptes aussi la pauvreté de ton être car, en vérité, de par l'intimité que tu as avec moi, c'est bien toi qui, à tes yeux, paraît souvent le plus petit, le plus ingrat, le plus déplaisant des hommes. Tu sais quel néant est en toi et tu ne vois du

néant des autres que ce qu'ils ne peuvent en cacher. Il faut que tu supportes sans aigreur, sans dépit, de vivre avec de telles laideurs en toi. Il faut que, tout en luttant courageusement, tu te soumettes à ce que tu es, une bien petite flamme sur un immense tas de matière. Il faut que tu en conviennes et que tu l'acceptes. Ne l'ai-je pas fait ? J'ai pris ta chair, j'ai pris sur moi tes péchés.

Devant Dieu, sur le calvaire, j'étais moins un homme qu'un réprouvé. C'est parce que je me suis ainsi abaissé que mon Père m'a exalté. Je suis maintenant glorifié mais j'ai toujours dans mon âme le même esprit d'abaissement. De même que je veux continuer à servir tes frères par toi, de même je veux continuer à m'abaisser en toi, par toi. Quand tu l'accepteras dans ton néant, pauvre créature pécheresse d'un monde pécheur, c'est moi qui le ferai dans ton coeur. Le pourrais-tu autrement sans défaillir ? Alors seulement tu sera mûr pour faire cette adoration totale, ton âme adorant ma divinité. Crois-moi, ma joie ne sera plus loin de toi car alors je te dirai comme au fils aîné fidèle : "Tout ce qui est à moi est à toi". Ma joie viendra en toi, elle sourdra du fond de ton être, inexplicable. Rien de ce qui t'entoure ne pourra l'expliquer. Rien ne pourra la détruire comme nul autre que moi ne peut la susciter. Elle sera en toi et tu l'auras en toi comme ne l'ayant pas. Tu en jouiras comme n'en jouissant pas. Tu en useras comme n'en usant pas car ta joie sera ma joie.

19 - Extrait du catalogue de la Bibliothèque avril 1929
(livres prêtables à des non catholiques)

1) Théologie

Brémond	Développement du dogme chrétien (selon Newman) lecture facile et intéressante Psychologie de la foi (selon Newman) lecture difficile qui nécessite une certaine culture philos.
Brunhes	La foi et sa justification rationnelle exposé de la doctrine, vue intéressante sur l'apologétique
Lebreton	Origines du dogme de la Trinité, étude historique, peu technique, le dogme du Christ dans l'Evangile
Lemonnyer	La théologie du Nouveau Testament concis et très riche
Prat	La théologie de St Paul technique
De la Taille	Esquisse du mystère de la foi 50 belles pages sur la messe, solide et très nourrissant L'oraison contemplative petit opuscule sur la contemplation de façon abordable
De Tourville	Lumière et vie excellent introduction à une étude plus méthodique de la doctrine, aperçus intéressants sur les dogmes

2) Philosophie

Archambault	L'oeuvre philosophique de Blondel lecture difficile
Baudin	Cours de psychologie Introduction à la philosophie
Blondel	Extraits de l'Action passages de spiritualité
Bremond	La poésie pure une tentative pour expliquer le mystère de la poésie Prière et poésie très bon livre, vues intéressantes au p.d.v. religieux et profes.
Bureau	La crise morale des temps nouveaux L'indiscipline des moeurs
Chevalier	L'habitude Bergson (lecture facile, mises au point intéressantes) Descartes (idem) Pascal (idem)
Delbos	Figures et doctrines de philosophes (attrayant)
Dimnet	L'art de penser livre excellent, une méthode pour acquérir une personnalité
Gilson	La philosophie de Moyen-Age (collection Payot) (2 tomes) petits livres intéressants, très instructifs

Laberthonnière Théorie de l'éducation
très intéressant et pratique, étudie aussi la conquête
personnelle de la vérité, facile

Lagneau Ecrits pose le problème de la transcendance par le sens de
l'obligation morale en dehors de toute perspective confessionnelle

Lefèvre L'itinéraire philosophique de Maurice Blondel
assez difficile

Thamiry Fondements de la morale
morale naturelle et surnaturelle - lecture assez facile

3) Spiritualité

Archambault Pages choisies de St François de Sales
très bon livre, introduit à la lect. du Traité de l'amour de Dieu

Bremond Âmes religieuses - très bon livre de psychologie religieuse
En prière avec Pascal - sermon sur la vie profonde de Pascal
L'inquiétude religieuse (2 tomes)
étude sur la psychologie de quelques convertis, intéressant

Caussade Apologie pour Fénelon - sur la querelle du quiétisme
L'abandon à la providence divine (2 tomes)
le deuxième tome est difficile

Charles Pêcheurs d'hommes - très bon livre pour la lecture spirituelle
La prière de toutes les heures (3 séries)
très bon livre pour la lect. spirituelle, concret et vivant

Chautard L'âme de tout apostolat
livre de fond sur l'apostolat et la vie intérieure

Columba Marmion Le Christ, vie de l'âme
assez difficile mais nourri de doctrine
Le Christ dans ses mystères (idem)

Debout Et par omission - facile et piquant

Delattre La pensée de Newman - choix de textes faciles

Etchegoyen L'amour divin - essai sur Sainte Thérèse
livre de psychologie religieuse

Eymieu Le gouvernement de soi-même - facile à lire

Folghera Newman apologiste

de Foucauld Ecrits spirituels - très bon livre pour la lecture spirituelle

Gasque L'eucharistie et le corps mystique - bon livre, assez facile

Gratry Elévations, prières et pensées - bon livre d'inspiration moderne
Souvenirs de ma jeunesse - lecture facile
Les sources (extraits)- sur la spiritualité du travail intellectuel

Huvelin L'amour de Notre-Seigneur (2 tomes)
bon livre de lecture spirituelle

D'Hulst Lettres de direction (publiées par Mgr Baudrillart)

Lallemand La doctrine spirituelle
spiritualité du 17^{ème} siècle, lecture facile et profitable

Lavallée Béatitudes - très bon livre, lecture facile
Solitude et union à Dieu - bon livre pour la lecture spirituelle

Lebreton Le Dieu vivant - bon livre, facile, sur le mystère du Christ

Lehodey Le saint abandon - bon livre, facile

Lhande L'évangile par-dessus les toits - méditations sur l'évangile

Mahault Le chrétien homme d'action - livre simple et fortifiant

Matéo Jésus, roi d'amour

Mercier (card.) A mes séminaristes - bon livre sur la pratique de la vie int.
La vie intérieure - assez technique sur l'habitation de la grâce

Newman Le chrétien (2 tomes) - livre excellent, sermons, assez facile
Le culte de la Ste Vierge - un aspect intell. de cette dévotion cath.
Méditations et prières - lectures faciles pour la méditation

Pinard de la Boullaye	La mystique du devoir (retraite pascalle de 1929) facile à lire et fortifiant
Plus	La bonté de Dieu (retraite pascalle de 1930) Le Christ dans nos frères - facile Dieu en nous Dans le Christ Jésus Face à la vie Vivre avec Dieu Ecrits spirituels de Consummata - très bon livre, difficile
Rodriguez	Pratique de la perfection chrétienne (4 tomes) livre classique de spiritualité, en usage dans les séminaires
Sanson	L'inquiétude humaine (1925) - étude psycho. le probl. chrétien L'inquiétude humaine et le christianisme (1926) Le christianisme, métaphysique de la charité (1927) - difficile
Schryvers	Le divin ami - lecture spirituelle facile Le don de soi idem
Soloviev	La Russie et l'église universelle
Vincent	St François de Sales, directeur d'âmes - bon livre

4) Le Christ et les évangiles

Allo	Le scandale de Jésus - très bon livre, discussion de quelques problèmes relatifs à la vie du Christ
Bougaud	Notre-Seigneur - essai de psychologie du Christ
de Grandmaison	Jésus-Christ (2 tomes) - très technique
Huby	L'évangile et les évangiles - étude historique, facile, très bon livre
Lagrange	L'évangile de Jésus-Christ assez technique, étudie différents problèmes de la vie du Ch.
Lavergne	Synopse des quatre évangiles - très bon livre, utile pour méditer
Papini	Histoire du Christ - bon livre
Pinard de la Boullaye	Jésus devant l'histoire - véracité des évangiles, facile Jésus messie

Collection Verbum Salutis Commentaires suivis des quatre évangiles

5) Vies de saints - Vies chrétiennes

Baumann	Saint Paul - biographie littéraire
Bazin	Charles de Foucauld - très bon livre, facile et profitable
Bougaud	Histoire de St Vincent de Paul - lecture facile
Bruno	St Jean de la Croix
Chesterton	St François d'Assise - bon livre, original
Chocarne	Le R.P. Lacordaire (2 tomes)
Fagot	St François d'Assise raconté par ses premiers compagnons
Goyau	St Bernard
Gratry	Henri Perreyve
Guillon	Léon Harmel (2 tomes) - étude très complète sur le mouvement social de la fin du 19 ^{ème} siècle
Joergensen	Pèlerinages franciscains - très bon livre St François d'Assise - très bon livre, lecture facile
Lhande	8 fresques de saints - très littéraire
Lekeux	Maggy - histoire vraie d'une institutrice
Monceaux	La vraie légende dorée - récits d'actes authentiques de martyrs
Munet	Vie d'Alice Munet
Ozanam	St François d'Assise et les fioretti
Perroy	Une grande humble - fondatrice des dames du Cénacle
Plus	Vie de Consummata - très bon livre, religieux et intellectuel
Prat	St Paul - biographie
Thureau-Dangin	Newman catholique
Trochu	Le curé d'Ars - livre documentaire très intéressant

La vie et les oeuvres de quelques grands saints

très bon livre, présentant en 20 pages l'essentiel de la vie d'un saint

6) Oeuvres de saints

St Augustin	Les confessions - extraits choix de prières, textes marquant les étapes de sa vie, sa conception de l'amitié
Ste Catherine de Sienne	Pensées Traité de l'obéissance Oraisons et élévations Dialogues sur la perfection
St François de Sales	Introduction à la vie dévote Lettres choisies Traité de l'amour de Dieu - assez difficile
St Jean de la Croix	La montée du Carmel
Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus	Histoire d'une âme, écrite par elle-même livre de spiritualité excellent et facile à lire
	Oeuvres complètes
Ste Thérèse d'Avila	1- Vie écrite par elle-même - assez technique 2- Le livre des fondations - histoire des fondations
St Vincent de Paul	Textes choisis par J. Calvet - bon livre, facile

7) Histoire - Histoire des religions - Histoire de la spiritualité

Battifol	Catholicisme et papauté L'église naissante et le catholicisme - assez difficile, intéressant
Bremond	L'abbé Tempête, biographie de Rancé plein de verve et de psychologie Histoire littéraire du sentiment religieux en France 1- l'humanisme dévot - lecture facile 2- l'invasion mystique - assez technique 3- l'école française - très bon, lecture spirituelle facile 4- Port-Royal - très bon livre 5- l'école du P. Lallemand - bon livre pour lecture spirituelle 6- Marie de l'Incarnation - assez technique 7 et 8 - la métaphysique des saints - très bon livre l'activité de l'âme dans la prière à lire après l'école française
Butler	Le monachisme bénédictin assez technique, aperçu intéressant sur le travail intellectuel
Cagnac	Les lettres spirituelles en France bon livre, de lecture facile, doctrine spirituelle de quelques grands directeurs de conscience
Dufourcq	Fénelon, apologie de la foi La religion juive et les religions païennes comparées 200 pages faciles et documentées sur l'histoire d'Israël indispensable pour une étude de l'ancien testament
Ferrata	Ma nonciature en France l'église de France de 1830 à 1896, lecture facile
Goyau	Vue générale sur l'histoire de la papauté lecture historique facile
Lebreton	Catholicisme et Protestantisme La vie chrétienne au premier siècle lecture facile sur saint Paul
Mourret	Les origines chrétiennes - manuel facile
Thureau-Dangin	La renaissance catholique en Angleterre (3 vol.) très bon livre sur le mouvement d'Oxford très facile à lire et d'intérêt général 1- Newman et le mouvement d'Oxford 2- de la conversion de Newman à la mort de Wiseman (1865) 3- de la mort de Wiseman à la mort de Manning (1892)

8) Liturgie

Cabrol	Le livre de la prière antique
--------	-------------------------------

très bon livre, explique l'origine des cérémonies liturgiques
 Duchesne Origine du culte chrétien - livre assez technique
 Puniet La liturgie de la messe - très bon livre, facile

(manque la page 8)

9) Divers

Bertrin Histoire critique des événements de Lourdes

- très bon livre, objectif

Breckk Idées pédagogiques de Dom Bosco
 Bremond L'enfant et la vie
 Eymieu Part des croyants dans les progrès de la science
 Fabre La vie des insectes
 Robert de Flers Enquête sur le sentiment religieux et la science
 Foerster L'école et le caractère
 Huc Dans la Chine (2 tomes) - récits de voyage très facile à lire
 Dans la Tartarie
 Dans le Thibet
 Nicolay Les enfants mal élevés
 Renauld Idées pédagogiques de Fénelon
 Rendu Lacunes de l'enseignement de la charité
 Termier A la gloire de Dieu
 La joie de connaître - très bon livre, facile à lire
 La vocation de savant

20 - Règlement

Décembre 1928

Le groupe est principalement une oeuvre de collaboration dans la charité fraternelle.

Nous voudrions qu'il nous aidât :

- 1) à augmenter notre valeur personnelle au point de vue religieux, intellectuel et professionnel,
- 2) à multiplier notre puissance d'action dans ces trois domaines.

Jusqu'ici le groupe a bien rempli sa tâche mais notre nombre augmente et il semble désormais nécessaire de préciser quelques détails pratiques.

Les circulaires

Dans chaque circulaire, un camarade est particulièrement chargé de se tenir en liaison avec le reste du groupe. Il reçoit de Rigolet des articles dactylographiés, les insère dans la circulaire et les en retire après un tour. Quand une question est à l'ordre du jour (pour la préparation d'une retraite...), il en propose l'étude dans sa circulaire.

La rue Geoffroy

Voiron prévient les camarades de chaque réunion du groupe : retraites, dimanches à Gentilly. Rigolet envoie les articles dactylographiés aux chefs de circulaire. Légaut envoie directement les articles dactylographiés aux camarades qui désireraient les garder.

La bibliothèque

Un catalogue est envoyé à chaque camarade.

Il sera suivi de suppléments donnant la liste de nouvelles acquisitions.

Le catalogue est divisé en quatre sections :

- 1- livres pédagogiques,
- 2- livres pouvant être prêtés à des non catholiques,
- 3- lectures religieuses,
- 4- ouvrages plus techniques de culture religieuse.

Pour avoir un exemplaire supplémentaire d'une ou de plusieurs sections, écrire à Navratil pour les sections 2, 3 et 4, à Niderst pour la section 1.

La bibliothèque :

- 1- prête les livres marqués sur son catalogue,

2- peut, dans certains cas, les donner définitivement, soit qu'on désire les garder pour soi, soit qu'on veuille en faire don à quelqu'un,

3- se charge d'envoyer les références précises d'un ouvrage quelconque,

4- se charge d'acheter et d'envoyer n'importe quel livre.

Pour ces différentes opérations, écrire à Navratil (sections 2,3 et 4) ou à Niderst (section 1) suivant la nature de l'ouvrage.

- Pour collaborer à l'accroissement de la bibliothèque, envoyer à Navratil ou à Niderst, suivant la nature du livre :

1- les ouvrages dont on désire faire don à la bibliothèque,

2- la référence des ouvrages dont on désirerait que la bibliothèque fit l'acquisition/

La bibliothèque fait dactylographier de larges extraits de livres épuisés, trop volumineux... Ces extraits sont centralisés à la bibliothèque qui les prête comme des livres.

- Pour collaborer à la constitution de ces extraits :

1- inscrire sur une feuille la référence des passages intéressants en indiquant le n° de la page où ils commencent avec la première phrase, le n° de la page où ils se terminent avec la dernière phrase, les coupures s'il y a lieu,

2- donner un titre significatif à chaque extrait ou groupe d'extraits,

3- envoyer ces indications à Légaut qui s'occupera du travail de dactylographie, lui envoyer aussi le livre s'il y a lieu, sinon en donner les références exactes.

Pour contribuer aux frais de la bibliothèque, une caisse a été créée, tenue par Dubreil, 45 rue d'Ulm, cp. 1306-00 Paris.

Bibliographie

Il s'agit de nous faire connaître mutuellement les livres ou les articles dont nous avons tiré profit, les textes dont nous nous sommes servi pour la classe.

Nous avons adopté la division suivante :

A- livres religieux (études religieuses et spiritualité)

B- livres de culture personnelle (littérature, philo...)

C- livres professionnels (manuels scolaires et ouvrages de fond :

I - Histoire

II - Géographie

III - Langue française, littérature

IV - Arts

V - Langues étrangères

VI - Sciences

D- livres pour enfants, bibliothèque de village...

E- articles de revues

F- textes à expliquer ou à faire apprendre aux élèves

G- textes à lire aux élèves comme lectures historiques

H- sujets de compositions françaises.

Un cahier comportant ces différentes rubriques circule, suivant un ordre déterminé, entre les camarades dont les noms sont inscrits sur la première page. Il recueille indications et références. Galichet s'occupe de le faire circuler.

Pour que chacun puisse obtenir immédiatement les renseignements dont il a besoin, trois camarades se chargent, à chaque passage du cahier, de copier et de classer les nouvelles références qui y sont portées. Ils sont prêts à répondre à toutes demandes :

- Albert s'occupe de ce qui concerne histoire, géographie, langues étrangères, art, lectures historiques,
- Mathieu s'occupe de la partie scientifique,
- Galichet s'occupe du reste.

Collections

Niderst se charge de constituer une collection de cartes postales et vues géantes.

Bulletin de l'U.T.C.

Niderst se charge de les faire parvenir aux camarades.

Les retraites

Nous avons trois retraites par an : Noël, Pâques, les grandes vacances. La retraite des grandes vacances se compose de deux parties : la première, religieuse; la seconde, plus spécialement consacrée à une collaboration intellectuelle et professionnelle.

Rosset se charge de préparer cette partie de la retraite.

1- Par l'intermédiaire des chefs de circulaire, il propose aux camarades du groupe l'étude d'une question intellectuelle ou professionnelle. Il fait, toujours par l'intermédiaire des chefs de circulaire, centraliser les réponses chez un camarade qui en tirera un exposé pour la retraite.

Afin de ne pas retarder les circulaires, réponse ne sera donnée à la question posée qu'au tour suivant.

2- il s'occupe de faire faire des leçons types et organise, d'une façon générale, tout le programme de cette retraite,

3- il reçoit toutes les suggestions et propositions relatives à cette retraite.

Chaque camarade fait tenir par ses élèves un cahier de roulement où seront relevés les textes des exercices faits en classe : leçons, plans, lectures, dictées... Ces cahiers seront apportés à la retraite des grandes vacances.

Conseils

Les circulaires sont des lettres privées. Elles ne doivent être montrées au-dehors qu'avec une extrême discrétion.

Prendre son temps pour lire les circulaires en ayant, au préalable, classé les lettres par ordre chronologique.

Prière de ne pas les garder plus de quatre jours. Toutefois, il vaut mieux les retarder d'un jour que de les lire mal. C'est plutôt pour la rédaction de sa lettre qu'il faut veiller à ne pas se mettre en retard. Éviter toute fébrilité, faire de sa lettre une méditation qui sera utile à soi et à ses camarades, lire les lettres dans le même esprit.

Dans la rédaction, séparer nettement la partie personnelle du "Journal des idées".

Quand une question sera mise à l'étude (pour la préparation d'une retraite...), la traiter sur une feuille à part.

Pour l'envoi de circulaires, se servir de fortes enveloppes commerciales, en avoir un stock chez soi.

Conserver précieusement, classer et ranger les lettres et les feuilles du "Journal des idées" que l'on retire de la circulaire. Au jour de l'épreuve, elles seront d'un grand réconfort, elles donnent, en tous temps, un nouvel essor à notre élan chrétien.

Prêter, donner, procurer des livres, autant de moyens d'apostolat aussi simples que féconds.

Procurer à ceux qu'on connaît un bon missel, un Nouveau Testament, une Imitation. Se servir de la bibliothèque pour son apostolat personnel.

Quand un livre ne sert plus, le renvoyer à la bibliothèque, profiter de cet envoi pour faire une nouvelle demande.

S'appliquer à avoir de l'ordre, c'est la seule manière de faire beaucoup de choses rapidement sans être absorbé.

Lorsqu'un travail arrive (circulaire à lire, cahiers à remplir ou à recopier, lettres auxquelles il faut répondre), le faire le plus tôt possible dans le calme du bon ouvrier qui sait et fait son métier.

Dans une vie chrétienne intense, sans un ardent désir de servir, sans une grande humilité, tout règlement est lettre morte, toute initiative est vouée à l'insuccès. Un règlement est un appui et non une source de vie.

La vie intérieure de chacun, les lettres particulières, le dévouement et l'abnégation seront toujours la seule sauvegarde de l'efficacité du groupe.

21 - Projet de règlement

Le groupe grandissant toujours, une organisation simple et une discipline deviennent nécessaires.

I- Voirin, cloutier de première année, est chargé de prévenir des réunions rue Geoffroy, à Gentilly, des retraites... tous les camarades susceptibles d'y assister.

Il fournira à tous les renseignements utiles : date, sujets traités...

Bien entendu, Voirin ne préviendra directement que ceux que personne n'aura l'occasion de toucher mais il veillera à ce que tous soient avertis directement ou non.

II- Les circulaires

A) Comment les faire vivre et comment assurer la cohésion du groupe

Les circulaires deviennent très nombreuses. Trois nouvelles vont être lancées. Il est impossible à Rosset, Galichet... d'écrire dans toutes et il devient difficile de mettre une vie réelle dans douze circulaires (demain dans quinze). D'autre part, le groupe risque de s'émietter en circulaires séparées les unes des autres. Les distances et les différences d'âge pourraient amener des "schismes".

Il devient donc nécessaire :

- 1- d'assurer la vie spirituelle des circulaires;
- 2- de les unir par un lien qui assure la cohésion de groupe tout en laissant à chaque circulaire son autonomie.

La rue Geoffroy a trouvé moyen de répondre à ce double but :

- 1- Légaut, Perret... feront taper les articles qu'ils rédigent pour les Davidées.

A chaque journée importante de la rue Geoffroy ou de Gentilly, il sera rédigé par un cloutier (qui sera désigné) un compte rendu vivant pour les camarades absents. Ce compte rendu sera tapé et passera dans les circulaires des cloutiers.

2- Articles et comptes rendus seront remis par Légaut en nombre suffisant à Rigolet qui fera parvenir à chaque chef de file un exemplaire (pas plus d'un compte rendu ou d'un article à chaque tour). Quand les articles auront fait un tour complet, ils seront retirés par le chef de file qui les utilisera pour un apostolat personnel.

Le chef de file pour chaque circulaire est celui dont le nom est souligné dans la liste ci-dessous.

B) Comment perfectionner les circulaires

1- Pour les modifications n'intéressant qu'une circulaire, adresser les suggestions au chef de file qui en parlera à Légaut ou à Perret et soumettra la discussion ou la proposition de la rue Geoffroy aux camarades au prochain tour de la circulaire.

2- Pour les améliorations intéressant toutes les circulaires, adresser les suggestions à Légaut, Perret ou Rosset. La modification, si elle est décidée, sera exposée dans un petit compte rendu tapé à la machine et inséré dans toutes les circulaires.

III- Collaboration pédagogique et intellectuelle :

1- que tous ceux qui le peuvent aident :

- Albert, E.P.S. de Châtillon s/Chalaronne (français)
- Galichet, E.N. de Rouen (français 1, 3, 4)
- Rosset - Belen, E.N. de Bonneville (français, histoire dans les 3 années)
- Rubatet, E.P.S. de St Julien en Genevois (lettres)

2- que le journal des idées, toutes les fois que c'est possible, devienne utilisable pour la classe. Exemple : que les scientifiques mettent au point leur travail sur le transformisme en vue de la classe de 3^{ème} année A. des E.N.. Des leçons bien faites sur ce sujet et sur d'autres pourraient attirer au groupe des camarades qui hésitent.

3- L'initiative de Rosset à St Vincent (leçon faite devant des camarades) doit être le point de départ d'une collaboration plus intense.

Apporter à St Vincent renseignements bibliographiques, collections de cartes postales, de minéraux, recueil de textes, sujets de C.F.... Que chacun prépare plusieurs leçons.

Que chacun voie déjà s'il serait possible après la retraite religieuse de faire une retraite intellectuelle. Que l'effort admirable des communistes nous stimule !

4- Que tous ceux qui en ont la possibilité entrent en relations religieuses et intellectuelles avec les Normaliens de la rue d'Ulm.

5- Que St Cloud aide de toutes ses forces les camarades qui préparent la deuxième partie et les camarades de quatrième année.

6- Chacune des circulaires sera abonnée au bulletin de l'U.T.O. très intéressant au point de vue pédagogique. Les numéros reçus par la rue Geoffroy seront distribués par Rigolet aux chefs de files.

IV- Aide religieuse et intellectuelle à apporter aux groupes de province

1- La rue Geoffroy fournira des extraits des oeuvres de Bérulle (à la machine).

Les demander directement à Légaut-Perret.

Des analyses d'ouvrages divers avec larges extraits. Tous ces extraits, ainsi que les analyses d'ouvrages, pourront servir pour les réunions qui ont lieu en province (Lyon, St Etienne, Nancy).

2- Les membres du groupe puisent dans la bibliothèque commune pour eux-mêmes et pour tous ceux qu'ils connaissent. Ils choisissent les livres qui peuvent leur être le plus utiles et tiennent à jour la liste des ouvrages ainsi expédiés. Une grande liberté est laissée pour la durée des prêts.

Certains ouvrages essentiels peuvent même être donnés, si besoin est.

22 - Liste des circulaires

Novembre 1928

A) Circulaires entre Cloutiers

1 ère lettre ou circulaire d'Alsace :

Théobald - Albert - Leibrich - Rosset - Galichet - Chapelle - Niederst

2 ème lettre aux Cloutiers 28 :

Galichet - Rubatet - Groberne - Chapelle - Rosset - Albert - Rigolet

Les Scientifiques :

Domer - Rosset - Groberne - Matthieu - Dupraz - Chapelle - Bignard - Théobald

B) Circulaire entre Cloutiers et Instituteurs

1a circulaire des Alsaciens-Lorrains : Andez - Meyer - Deletang - Chapelle - Domer

2 ème circulaire Lyon - St Cloud : Michard

3 ème circulaire Nancy - St Cloud : Voirin

4 ème circulaire Grenoble - St Cloud : Rigolet - Connet - Déglise - Brunet- Jailly -Reggui -
Fluchaire

5 ème circulaire Besançon - Draguignan - St Cloud : Rigolet - Brunet - Roustan - Henriet

6 ème circulaire Le Puy - St Cloud : les frères Renevier - Blanc - Pierrefeu - Tournissou -

Senuillet - Chel - Chapelle

7 ème circulaire Bordeaux -Corrèze -St Cloud : Renevier - Tournier - Gauthier - Chapelle

23 - Collection de cartes postales

Mars 1929

La collection de cartes postales que nous nous proposons de constituer sera spécialisée dans quatre directions. L'énumération suivante a pour but de faciliter à chacun le choix des cartes postales qu'il enverra au camarade qui centralisera cette collection : M. Niderst, 11 rue Geoffroy St Hilaire, Paris V.

1- acheter plusieurs exemplaires si on pense que la carte peut entrer dans plusieurs catégories ; 2- situer les cartes soit en donnant le point précis du lieu (carte d'état-major), soit en indiquant une ville.

I - Géographie humaine

1) *Le peuplement*

a) les races - types caractéristiques

b) répartition :

- notion de densité : cartes de répartition, photos aériennes
- rapport avec la vie sédentaire et nomade, immigration et émigration c) centres de peuplement 1- la maison : relation avec conditions physiques et humaines :
- caverne-grotte (préhistorique, troglodyte
- maisons : tente, hutte, cabane, maison en torchis, pisé, maison en pierres, en fer, gratte-ciel

2- l'agglomération :

- le hameau
- le village, chez les peuples d'Afrique, chez les peuples civilisés
- la ville, conditions d'établissement : ville de plaine, de hauteur, ville route, ville fortifiée, ville à usine
- éléments : rue, place, gare, halle, port, banlieue

2) *La circulation*

a) les voies de communication

1- les voies terrestres : sentiers, pistes, routes (voies romaines, voies de Brunehaut, voies d'aujourd'hui), voies ferrées; montrer les conditions naturelles, humaines, les travaux d'art, les grands transcontinentaux

2- les voies d'eau : rivières (cond. de navigabilité), canaux, voies maritimes, canaux isthmiques

b) les moyens de communication

- le portage (absence d'animaux)
- la caravane (chameau, âne, renne, chien)
- les différentes sortes de voitures et leur attelage
- les wagons, locomotives, autos, avions
- les transports fluviaux (pirogue, bateau fluvial, chaland...)
- les transports maritimes (navires de mer, ferry-boat...)
- postes et télégraphes
- téléphone et TSF

c) les points de concentration

- les caravanes - sérails
- les foires, les marchés
- les gares (voyageurs, marchandises, maritimes)
- les ports (aériens, fluviaux, maritimes)

3) *Les genres de vie - la civilisation - l'homme dans son milieu*

a) la vie préhistorique (cavernes, cités lacustres)

b) la vie nomade (désert, montagnes, autres zones)

c) la vie des bois :

- les peuples primitifs d'Océanie, forêts vierges d'Afrique, d'Amérique
- les peuples civilisés : défrichements, industrie (caoutchouc, bois, résine...)
- habitations permanentes (monts, plateaux de la zone tropicale, Andes)
- habitations temporaires en zone tempérée :

ressources temporaires, l'élevage, industrie du fromage, exploitation des carrières, horlogerie, vie touristique

e) la vie agricole

- dans la zone équatoriale et tropicale
- dans la zone des moussons : riz, thé
- dans la zone méditerranéenne : olivier
- dans la zone tempérée froide : céréales, industries agricoles
- les sources d'énergie, stades d'évolution : houille noire, houille blanche, bleue ou verte, énergie solaire
- les industries métallurgiques : métaux précieux et perles fines, métaux utiles
- les industries textiles : matières premières, utilisation
- autres industries : chimiques, engrais

g) la vie maritime

- vie dans la zone polaire
- la pêche : côtière, fluviale, haute mer
- l'industrie du poisson
- la cueillette (goémon...)
- la navigation, les ports et leurs industries

II - Géographie physique

1) *Les formes structurales et topographiques*

a) les différentes roches : paysages granitiques, calcaires, sableux, argileux, notion de la résistance des roches (influences statiques)

b) influences dynamiques : plissements, effondrements, tremblements de terre

c) influences érosives, d'origine externe

- érosion fluviale : notion de la vallée
- relief karstique - influence du calcaire (formes, évolution)
- relief glaciaire : agents, formes, glaciers quaternaires
- relief éolien : action du vent, le loess, dunes, formations désertiques

- relief volcanique
- érosion marine et ses résultats : la mer, la côte, les îles,

2) **Végétation et faune**

a) végétation - influences du sol, du climat, de l'altitude

- formes et associations : forêts, associations herbeuses, formations marécageuses et aquatiques, la mer, le jardin, les oasis, le désert b) faune : adaptation au milieu 3) **La région naturelle** : influences naturelles et humaines, action de l'homme

III - Géographie régionale : tout ce qui caractérise une région

IV - Histoire de l'art : tout ce qui caractérise les grandes écoles d'art

24 - **L'état religieux des instituteurs**

4 10 1927 (texte dactylographié, date ajoutée à la main)

Peu d'instituteurs laïques ont des convictions religieuses.

L'enseignement reçu ou subi à l'Ecole Normale Primaire ne leur parle pas de Dieu, en ignore, dans la plupart des cas, le nom, bien que les programmes officiels de morale pour les écoles publiques ne l'ignorent pas. La neutralité, c'est le silence sur Dieu. Néanmoins, les instituteurs savent fort bien, et cependant on ne le leur enseigne pas, que l'église est le refuge de toutes les vieilles erreurs et de tous les vieux mensonges, qu'on ne peut les détruire qu'en la détruisant, c'est-à-dire en détruisant la foi. Où ont-ils appris cela ? Ils ne le savent pas, personne ne le sait. Cela se respire. Si quelques-uns en étouffent, on l'ignore. Comment les instituteurs auraient-ils le désir de s'instruire des choses religieuses, déclarées a priori sottes et de néant ? Ils ne cherchent donc pas à s'en instruire. tout au plus, les savants se tiennent-ils au courant des dernières trouvailles de la critique biblique anti-catholique, vulgarisée par certaines collections tapageuses. Beaucoup se sont arrêtés à Renan, il leur suffit.

La cause de leur ignorance est, de toute évidence, l'absence de tout enseignement religieux plutôt que l'enseignement reçu, envisagé dans ses matières et non dans son esprit. D'autres causes sont l'habitude prise par les gens de la profession de ne pas s'intéresser à ces questions et l'éternelle alliée du « malin », la paresse d'esprit, même dissimulée et, qui sait, une certaine maladresse brutale de beaucoup de catholiques avec qui « il n'y a pas moyen de parler ». Leur indifférence explique l'importance beaucoup plus grande dans leur esprit des questions politiques et sociales et des questions professionnelles car ils font bien leur métier et le connaissent. Cette foi en des réalités divines qui leur manque, ils l'ont toute vouée à des idéaux sociaux. Aussi beaucoup ne sont-ils pas indifférents mais haineux car ces « neutres par devoir » ont tout de même un credo à défendre et ils le défendent en particulier contre l'église. On ne parle pas des pires, les scientifiques, pour qui l'église est toujours l'anti-science.

Un changement

Cependant tous ne sont pas ainsi. Il se produit actuellement un très appréciable changement. S'il y a une foi qui meurt, c'est la foi dans un certain laïcisme de combat. L'absurdité d'une chapelle vide apparaît enfin à quelques instituteurs. Certains, de famille catholique, ont résisté; d'autres, égarés, sont revenus; d'autres se sont convertis. Ceux-là vivent leur religion parfois intensément, pas par tradition du moins professionnelle, car rien n'est moins dans les usages, ni par habitude car il serait tellement plus facile d'en prendre de toutes contraires, ni par snobisme parce que cela peut encore coûter cher, mais par conviction, c'est-à-dire par amour de Dieu.

Cherchent-ils à être apôtres ? Pas à l'école car leurs règlements l'interdisent formellement. Avec leurs collègues, ils ne se font pas scrupule, lorsque l'occasion se présente, d'en parler cordialement. Le respect humain les porterait à se cacher le plus possible mais ce leur est bien difficile et ils prennent leur parti d'être connus pour ce qu'ils sont et jugés comme tels.

Espérons. Dieu seul connaît le fond des coeurs et le travail profond qui s'y fait. Le jour n'est pas loin où les instituteurs de France auront retrouvé la foi et recommenceront à savoir que « ce ne sont pas leurs professeurs d'histoire qui répondront pour eux sur les bancs éternels » (Péguy, Eve) et de ce qui commence là, « on ne voit pas la fin ».

Domer 4 10 27

25 - **St Augustin et St Jérôme** Extraits du P. Lagrange
(texte dactylographié - manque la page 1)

Les arguments de saint Augustin

Les arguments de l'évêque d'Hippone sont empruntés à l'esprit conservateur et traditionnel.

1- C'est d'abord une sorte de conservatisme général d'un ordre humain qu'on est étonné de trouver sous la plume d'un génie aussi actif et qui suppose, il faut bien le reconnaître, une connaissance incomplète du sujet. Cela consiste à dire qu'il n'y a rien de plus à faire. Après tant d'autres, la matière est épuisée.

“Je ne puis assez m'étonner qu'il se trouve encore dans le texte et le manuscrit hébreux quelque chose qui ait échappé à tant de traducteurs très habiles dans cette langue”. Alors le fameux dilemme, les passages obscurs le seront toujours, puisque les plus habiles ne s'entendent pas; les passages clairs ont dû être bien interprétés.

Jérôme savait que rien n'est plus facile à rétorquer qu'un dilemme, il demande à Augustin pourquoi son commentaire sur les psaumes. Ce n'est certes pas le premier et alors qu'a-t-il trouvé de certain dans les passages obscurs ou de nouveau dans les endroits clairs ?

2- la tradition

Augustin avait un argument plus fort, celui de la tradition ecclésiastique. Pour lui, la question n'était plus entière, les églises étaient favorables à l'inspiration des Septante. Dès lors, il objecte à Jérôme l'intérêt supérieur de l'union. Si la traduction de Jérôme se répand parmi les Latins, c'est la division et le trouble qui pénètrent entre les deux églises et les Grecs ne manqueront pas de protester...

Il y a dans la pensée d'Augustin un sentiment juste et profond des intérêts majeurs de l'église. La paix des chrétiens ne peut pas, ne doit pas dépendre de la solution de questions critiques. Aussi la réponse de Jérôme est-elle évasive... Il a conscience de faire une oeuvre utile en révélant aux Latins la vérité hébraïque. Ceux que cela trouble n'ont qu'à laisser de côté...

Il y avait cela de vrai qu'on ne peut pas toujours, au nom de la paix et de l'union, entraver la vérité car, sans la possession de la vérité, la paix n'est pas véritable. Augustin voulait avec raison une version officielle. Jérôme réservait les droits imprescriptibles de la vérité. La solution fut ménagée par la providence. En fait, la version de Jérôme devint la version officielle et cette version déclarée authentique par le Concile de Trente garantit aux fidèles l'unité dans la prière et la sécurité dans la foi. C'est cette version que soutiendrait aujourd'hui Augustin de toute l'autorité de son génie et peut-être que Jérôme maintiendrait, pour les critiques, le droit au perfectionnement indéfini dans l'ordre des recherches scientifiques et privées.

La position de saint Jérôme

... On dirait que le vieux solitaire sent qu'il a pour lui les forces vives de l'église. C'est elle qui le pousse en avant parce qu'elle ne veut plus qu'on lui reproche sa traduction insuffisante et des commentaires étayés sur des contresens. Il a conscience de travailler pour sa dignité et pour son honneur. Et l'église lui donna raison. Malgré les clameurs des partisans de l'ancien état de choses, le Siège de Rome ne prit pas parti contre Jérôme. Il ne prétendait pas non plus imposer sa traduction, il laissa les préjugés se calmer et le temps faire son oeuvre. Saint Grégoire le Grand se servait volontiers de la nouvelle version sans renoncer à l'ancienne...

La nouvelle version, **la Vulgate**, ne triomphe pas sans peine. Sur d'autres points, le triomphe fut trop complet car on avait éliminé ainsi bien des passages où le texte des Septante était meilleur et tel est devenu le prestige de la Vulgate que bien des gens ne voudraient pas lui préférer un texte des Septante de peur de manquer au sens ecclésiastique et traditionnel. L'esprit traditionnel et l'esprit critique se sont donc toujours côtoyés dans cette histoire et aucun des deux, heureusement, n'a été assez fort pour réduire l'autre au silence. Ne serait-il pas à propos de les voir réconcilier ? Évidemment rien ne doit troubler la tradition lorsqu'il s'agit de la version officielle, c'est l'arche sainte à laquelle nul n'a le droit de toucher sans l'ordre du chef de l'église.

L'esprit critique ne serait pas aujourd'hui aussi hardi qu'au temps de St Jérôme. Nul de ses témoins ne prétendra que sa version puisse jamais détrôner la version authentique mais il demande à interpréter les passages demeurés encore obscurs et espère pouvoir dire du nouveau, même sur les endroits clairs. A son tour, l'esprit traditionnel refusera-t-il d'accorder sa confiance à l'étude respectueuse et scientifique dans les limites des anciennes libertés ? Assurément, le souvenir de la grande révolution qui s'est opérée pacifiquement au 5^{ème} siècle est de nature à rappeler à tout le monde que le vin vieux n'est pas toujours le meilleur et que l'église n'a jamais refusé sa sympathie à la critique qui ne prétendait que la défendre et la servir.

(M.J. Lagrange, O.P., Mélanges d'Histoire religieuse, pages 178 à 184)

26 - Retraite de la Toussaint 1927 par le P. Caprez

Idée générale et plan

La retraite est le temps de la solitude et du silence, destiné au recueillement de l'âme qui s'ouvre plus complètement qu'en temps ordinaire à l'action de Dieu. C'est un temps pour méditer, contempler et prier, se purifier et acquérir des vertus, pour reconnaître bien clairement la volonté de Dieu sur soi et s'y soumettre, pour vivre surnaturellement et s'engager plus parfaitement dans la vie surnaturelle.

Développement de la vie surnaturelle

- 1- naissance à cette vie dans le baptême
- 2- croissance de la vie surnaturelle, rôle de l'eucharistie
- 3- vie d'oraison
- 4- vie liturgique
- 5- vie de sacrifice
- 6- vie mariale

I - Naissance spirituelle

“La vie éternelle, dit St Jean 18, 3, c’est de vous connaître, vous, le seul vrai Dieu et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ”.

Jésus, dans sa prière sacerdotale, sa prière de prêtre-roi, prie pour lui afin qu’il soit glorifié et pour les hommes afin qu’ils aient la vie éternelle. C’est le baptême qui introduit à cette vie. Il nous y place d’emblée par le fait de l’adoption divine, introduisant en nous la vie intime de Dieu.

La vie naturelle est un mouvement immanent dont le principe et le terme sont en nous. La vie surnaturelle consiste dans une union intime, suréminente et mystérieuse à Dieu par la grâce habituelle ou sanctifiante. Ce surnaturel dépasse notre constitution, nos forces et les exigences de notre nature. Il dépasse notre intelligence, étant au-delà de nos pensées et au-dessus de nos vœux, de l’ordre purement humain. C’est une élévation gratuite de la créature au-dessus de sa nature propre, participant alors de la vie intime de Dieu, vivant dans la société des trois personnes dans une sorte de vestibule de la vision intuitive. Ces relations ne sont pas simplement abstraites mais concrètes et, pour certains, parfois conscientes, et nous font de la famille de Dieu : il est vraiment notre Père.

Cette vie surnaturelle où nous entrons par le baptême, à partir d’un certain degré reçoit le nom de vie spirituelle. C’est l’exercice des vertus surnaturelles, théologiques et morales, et surtout de la foi, vertus découlant de la grâce de Dieu en nous. Elle se nomme encore vie chrétienne pour marquer le rôle de la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C’est “le retour volontaire de la créature à Dieu par l’oblation et la libre restitution qu’elle lui fait d’elle-même, en union avec Jésus-Christ, son divin médiateur et pontife” (Mgr Gay). Car en effet, ce n’est que par le Christ que l’on peut retourner à Dieu dont nous venons. Le baptême nous met dans cette voie.

Il y a des effets particuliers, positifs et négatifs. Il nous remet les péchés et les peines dues au péché et, particulièrement, le péché originel, dont on parle si peu au point de vue pratique, quoiqu’il soit très important. Il s’oppose à la donnée si souvent invoquée de la bonté naturelle de l’homme en face de laquelle l’église maintient sa notion. Il ne peut se comprendre que si l’on distingue l’ordre naturel du surnaturel. “L’homme est une énigme dont le péché originel est le premier mot et la rédemption, le dernier” (Aug. Nicolas). Ce n’est pas sans une altération de la substance de l’âme ni un acte volontaire ni une maladie mystérieuse mais un état de désordre, ayant détruit cette primitive harmonie qui était la raison même de la justice originelle. L’homme vivant d’une double vie, naturelle et surnaturelle, le péché du premier homme a détruit cette harmonie, introduisant une déviation qui, malgré la pénitence qui en guérit Adam, a été transmise par lui à toute sa descendance.

Le baptême nous restitue la grâce sanctifiante que le péché avait fait perdre mais non les autres privilèges de la justice originelle de l’homme. Quatre blessures subsistent, que ne pansent pas le baptême :

- 1- pour notre intelligence, l’ignorance des réalités surnaturelles,
- 2- dans notre volonté, une certaine malice,
- 3- une grande faiblesse dans les passions de l’appétit irascible
- 4- et la concupiscence qui nous communique l’amour des biens sensibles.

Le baptême administré aux adultes enlève les péchés actuels qui l’ont précédé.

Il donne la justification par la grâce sanctifiante, d’abord par la grâce créée qui n’est autre que la Trinité en nous; le Saint-Esprit habite en l’âme des justes. C’est cette grâce créée qui nous fait entrer dans la famille de Dieu : fils du Père, frères du Christ, nous vivons surnaturellement par la motion du saint Esprit dont la présence est permanente, quoique non toujours consciente, dans les âmes baptisées, en état de grâce. A cette grâce, nous réagissons d’une manière toute spéciale qui est très ignorée dans la vie pratique. Ensuite, il nous donne la grâce créée, don permanent qui modifie l’essence de l’âme, la rendant réellement participante de la vie divine. C’est une qualité nouvelle, accompagnée des vertus surnaturelles et des dons, fruits des béatitudes du saint Esprit.

Par le baptême, nous possédons donc la vie surnaturelle qui nous est rendue par la pénitence quand nous l’avons perdue par le péché mortel (réfléchi et volontaire).

Il nous faut la préserver par la grâce du coeur, l'entretenir et l'accroître par l'exercice des vertus et la réception de la sainte eucharistie, enfin la propager autant que cela est en notre pouvoir.

II - Croissance spirituelle

“Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde” (Jn 6, 52).

Le pain du Christ, c'est non seulement le pain spirituel de la foi mais celui de son corps. C'est une manducation réelle, grâce à laquelle nous entrons en contact avec son âme et sa divinité, grâce à son corps et son sang. C'est le moyen le plus certain, le plus obvie, de la vie surnaturelle.

L'eucharistie répare, soutient, accroît et réjouit l'âme. Elle ne répare pas directement le péché mortel, étant un sacrement pour les vivants et le péché mortel faisant l'objet de la pénitence. Mais elle en répare les désordres, remettant la paix dans les âmes qu'il déséquilibre. Elle remet les peines temporelles si elle est accompagnée d'un minimum de contrition. Elle soutient l'âme, apaisant le tumulte des passions. Toutefois, pour certaines âmes et à certains moments, la proximité du Christ est une occasion de trouble intérieure. Ne point s'en éloigner pour cela. Bien au contraire, s'en approcher davantage car s'éloigner du Christ, pour quelque raison que ce soit, ne saurait être le chemin de s'en rapprocher. L'eucharistie donne aussi une certaine force de résistance au péché. Elle accroît en nous l'amour, agissant sur les trois vertus théologales mais particulièrement sur la charité qui s'accroît lentement en nous, y développant surtout l'amour de la personne du Christ. Et il en est de même de toutes les autres vertus. Enfin elle met en nous la joie, une certaine paix profonde, plus ou moins sentie selon que l'on est plus ou moins bien disposé mais parfois une grande joie est sentie par l'âme chrétienne au contact du Christ-Hostie. Elle nous introduit dans l'intimité du Christ. C'est le mémorial de la passion dont elle nous communique le divin anéantissement et l'humilité.

Elle donne le désir d'une vie de sacrifice et, par là, devient le remède à toutes les sortes d'égoïsme, orgueil ou impureté. Elle nous éveille et nous met en garde contre toutes sortes de tentations.

Conclusion : paroles de Pie X

- Communion fréquente et l'idéal, la communion quotidienne.

“Que quiconque est en état de grâce et s'approche avec une intention droite et pieuse de la sainte table ne puisse en être empêché... ni par habitude, ni par vanité, mais pour plaire à Dieu...”

Recourir contre ses infirmités et ses fautes à ce divin remède.

“Être exempt de faute mortelle et avoir la résolution de ne jamais pécher à l'avenir”.

Se préparer de son mieux, chacun selon sa condition.

Demander l'avis de son confesseur.

III - La vie d'oraison

C'est la vie du saint Esprit en nous, il en est le divin moteur.

“Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute chose et vous rappellera tout ce que je vous ai dit” (Jn 14, 26).

St François de Sales donne, dans ses livres, l'adaptation de la doctrine la plus difficile à la vie du monde et garde, sous une suavité fleurie, une austérité foncière. Le fond de la vie d'oraison, c'est le don de la volonté à Dieu. Il faut avoir l'intention de plaire à Dieu “dans les chosettes”, dans le menu détail d'une vie ordinaire. Cette piété qui paraît fade, en réalité ne l'est pas. Il nous propose une lente ascension, difficile et continue, dans le train ordinaire de la vie, vers une vie de haute dévotion, de pur amour de Dieu. “La charité est un feu dont la dévotion est la flamme”.

Le premier moyen que St François de Sales propose est la méditation où il distingue : une préparation par laquelle l'âme se met en la présence de Dieu, invoque son aide et celle de la très sainte Vierge; puis le corps de la méditation où, après s'être bien représenté son sujet, on fait agir toutes ses facultés, intellectuelles, imaginatives et sensibles; enfin une conclusion dans laquelle se ramasse l'essentiel de la méditation et qui comporte des résolutions pratiques. Cela, St François de Sales le conseille à tous. Dans le “Traité de l'amour de Dieu”, il introduit Théotime à la contemplation qui n'est autre chose “qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines”.

Il faut s'efforcer de se retremper dans cette vie au milieu de nos occupations habituelles, dans le grand brouhaha qui caractérise la vie contemporaine, même intellectuelle. C'est le moyen d'augmenter dans une mesure insoupçonnable sa faculté d'agir. “Donnez-moi un homme d'oraison, disait St Vincent de Paul qui s'y connaissait, il est capable de tout”. L'oraison est un “arrosage de notre âme” par la grâce de Dieu, c'est un pourparler de l'âme avec son divin maître où elle lui demande ce dont elle a besoin et lui promet ce qu'il lui demande. C'est aussi une prédication que l'on se fait à soi-même.

Il y a une oraison d'entendement active qui comprend la méditation proprement dite où l'intelligence s'efforce de saisir plus clairement les mystères proposés, et une autre oraison, celle de contemplation, où l'âme est plus passive, ne faisant guère que recevoir ce que Dieu lui donne, ouverte à lui de toutes ses forces. Elle peut être donnée aux plus simples.

Les soutiens de cette vie sont de deux sortes : intérieurs et extérieurs.

Les soutiens intérieurs sont le silence intérieur, le silence pur et simple, où l'âme se recueille en dehors des vaines conversations et curiosité et, d'autre part, la dévotion au saint Esprit, amour substantiel de Dieu, altissimi donum Dei, le don du Dieu très-haut, comme dit la liturgie. C'est par lui que se développent en nous les vertus et ses dons qui sont comme "des souplesses permanentes qui nous permettent d'appeler, d'accueillir aisément et de suivre avec facilité ces instincts divins qui nous viennent en aide transitoirement".

Les soutiens extérieurs sont la confession et la direction. Il y a bien évidemment un contact direct, celui de la grâce, entre Dieu et la créature mais ce contact est très rarement conscient. De plus, il y a place, dans la vie surnaturelle, pour des illusions redoutables. Il importe qu'une âme sacerdotale soit l'intermédiaire entre Dieu et nous. Bonté de la confession qui nous assure de ce pardon que nous désirons tant quand nous avons péché.

La direction aussi est nécessaire pour nous donner le règlement indispensable de notre vie. Toute âme, même éclairée, en a besoin afin d'éviter les erreurs et les illusions.

Cette vie d'oraison nous introduit dans le monde surnaturel où nous apercevons qu'il y a des lois auxquelles il faut savoir se plier, comme il y en a dans les mondes physique, psychologique, moral et social.

IV - La vie liturgique

Non seulement le saint Esprit vit en nous mais la sainte église, dont le saint Esprit est l'âme, vit en nous en quelque sorte par sa liturgie et, particulièrement, par ce qui en est le centre : le saint sacrifice de la messe. Vivons de la vie liturgique.

"Un agneau était debout, il semblait avoir été immolé" (Apoc). La piété liturgique dépasse la piété privée par son caractère social, elle est la piété du corps mystique du Christ. Le chef de l'église est le Christ et son âme est le saint Esprit. Cette oeuvre divine (opus Dei) est plus efficace que n'importe quelle oeuvre privée. Parlant à Dieu, nous ne disons pas : "mon Père" mais "notre Père".

Il ne faut pas craindre que cette vie nuise à la contemplation personnelle, intime. Loin de là, elle est excellente pour y introduire. Notre vie surnaturelle doit passer par le Christ, donc par son sacerdoce et dans son oeuvre essentielle qui est la liturgie et, dans cette liturgie, plus particulièrement la messe. Pie X, au début de son pontificat, à propos de Ste Cécile, a demandé que fut remise en honneur la grande liturgie. Pour la vivre, il faut tout d'abord s'y intéresser, l'étudier et approfondir particulièrement la notion de la messe.

La messe est l'oeuvre de Dieu où il est honoré par l'église de la manière la plus convenable, en un sacrifice de louange, de prière, de reconnaissance et de propitiation. Le plus grand acte de la journée chrétienne, c'est celui-là. La messe est le perfectionnement suprême de notre culte. Au centre de la vie chrétienne est l'acte sacerdotal du Christ se servant pour l'accomplir de mains humaines. Nous devons y assister avec l'esprit convenable, en témoin, permettant par notre présence que le prêtre offre la sainte hostie en ministre car nous participons mystiquement au sacerdoce du prêtre, offrant avec lui l'hostie, enfin en victime parce que nous sommes associés à l'hostie.

(Lire le "Mysterium Fidei" ou plutôt "L'esquisse du mystère de la foi" par le P. de la Taille)

V - La vie de sacrifice

"Je suis la vigne, vous êtes les sarments" (Jn 15, 5).

Nous recevons notre vie de celle du Christ. Aussi devons-nous l'imiter particulièrement, non seulement dans l'oraison, mais dans la vie sacrifiée. Il nous l'a prédit : "Le monde se réjouira, vous serez dans la tristesse mais votre tristesse se changera en joie" (Jn 16, 10).

Nous avons un rôle actif à jouer dans notre vie intérieure et l'église proclame et loue les mérites des saints. Que sont ces mérites ?

La notion de mérite est connexe à celle du sacrifice dont la loi est ainsi énoncée par la parole du Christ : "Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce, prenne sa croix et me suive". C'est la voie commune de tout chrétien, du plus humble comme du plus grand, que d'obéir à cette loi fondamentale du sacrifice. Si nous ne complétons pas la passion du Christ, elle est en quelque sorte incomplète. C'est pourquoi "ni la messe ni le martyre ne peuvent cesser chez nous" (Mgr Gay). Sans doute, l'action est nécessaire et la prière peut beaucoup mais la souffrance est plus nécessaire que l'action et plus puissante que la prière. Elle va où ne va pas celle-ci. Se

priver, c'est la clé du bonheur. L'abstinence permet ce dégagement de l'âme qui fait que celui qui perd sa vie en apparence la gagne. Que ce sacrifice aille jusqu'à l'extrême, même jusqu'à la mort, si Dieu nous fait cette grâce car "bienheureux les endurents, ceux qui souffrent persécution pour la justice".

Néanmoins gardons-nous bien d'identifier le mérite avec la difficulté vaincue. Le mérite est le droit à une récompense : une plus grande grâce dans le présent, une plus grande gloire dans le ciel, acquise par quatre conditions. La première est la grâce habituelle ou sanctifiante : pour une âme en état de grâce, tout peut devenir méritoire; le mérite exige d'abord l'état de grâce. La seconde condition est la charité surnaturelle : consciemment ou non, l'âme unie à Dieu est prête par amour à faire toute sa volonté. La troisième est un acte libre et la quatrième, une oeuvre bonne en elle-même.

Le sacrifice ajoute simplement un objet nouveau au mérite. Ce qui importe, redisons-le, c'est l'état de grâce, avec les autres conditions énumérées plus haut. Ainsi une vie dans le monde peut être aussi méritoire qu'une vie de prêtre, plus parfois. Dans l'acte fait, ce qui importe, ce n'est pas tant la résistance de l'obstacle à vaincre et la douleur qui en résulte que l'élan de la volonté qui agit selon Dieu, en état de grâce. Faire ce que notre état réclame de nous d'abord, sans chercher une mission extraordinaire. Quoi que nous fassions, si nous l'offrons à Dieu avec les conditions indiquées, cela est méritoire. La vie spirituelle n'est pas restreinte à une occupation précise mais elle est comparable à un courant qui emporte et vivifie toute chose en notre vie ordinaire. Il y a un art de finir et de parfaire qui est nécessaire dans la vie intérieure, comme dans la vie professionnelle.

Dans la vie de sacrifice, nous ne sommes pas isolés. Il y a un mérite social, dans l'église, par le fait certain de la communion des saints, de la communication des mérites, de la "réparation". Dans la société de l'église, les âmes peuvent réparer les unes pour les autres. "J'accomplis ce qui manque aux souffrances du Christ dans sa chair pour son corps qui est l'église", disait saint Paul. Nous pouvons mériter pour les autres, non pour leur communiquer l'essentiel du mérite qui est la grâce et la gloire que seul le Christ peut communiquer, mais il y a, dans nos actes surnaturels, une valeur satisfaisante et une valeur impétratoire qui peuvent être communiquées. Il y a une communication mystérieuse entre les êtres et il n'est pas une de nos actions qui ne se répercute en quelque manière dans le milieu où nous vivons.

Allons donc au plus haut point de perfection qui nous sera possible dans l'amour de Dieu, ajoutant toujours pour mériter beaucoup afin que, puisqu'il y a toujours communication, l'ensemble aille plus haut par le fait de quelques-uns qui sont allés plus haut. "Entraînez-moi et nous courrons à l'odeur de vos parfums", c'est là où conduit la souffrance méritoire. Néanmoins, il y a quelque chose de plus grand et de plus parfait que le désir même de la souffrance, c'est l'abandon à Dieu de toute sa volonté, l'état d'enfance spirituelle. "L'abandon est la cime de la charité" (Mgr Gay). Le chemin de cet abandon et de cette lumière, c'est la croix du Christ, "per crucem ad lucem".

VI - Vie mariale

Il y a une personne dans l'église qui a mieux que quiconque connu toute la douleur et toute la douceur, toutes les ténèbres et toutes les lumières de la vie intérieure, c'est la très sainte vierge Marie. "A partir de cette heure, le disciple la prit chez lui" (Jn 19, 27), chez lui, dans son coeur, comme un testament, comme un legs.

Considérons dans l'histoire la doctrine de la sainte Vierge et sa dévotion. Nous la voyons dans l'évangile, au point central de l'histoire du monde, quand l'ange vient lui proposer la maternité divine et qu'elle accepte. Puis dans l'Apocalypse, au chapitre 12, 1, "une femme revêtue du soleil". Dans l'église, les siècles les plus catholiques (4^e, 13^e, 19^e) ont été les plus dévots à Marie. Ceux qui reviennent, soit à l'église, soit à Dieu : Newman, Verlaine, Péguy, dans l'honneur qu'ils lui rendent ne se sont pas trompés. Il y a en elle un cas religieux unique et sublime (Sertillanges). On n'a pas assez remarqué, au sujet du 17^e siècle, l'importance de la dévotion à la Mère de Dieu, comme cela se manifeste dans les beaux sermons de Bossuet sur la Vierge. Il faut l'étudier comme un fait, dans ses manifestations authentiques et pieusement crues par l'église.

Sa sainteté est la plus totale parmi toute sainteté humaine car elle est sainte depuis sa conception et dans tout le détail de sa vie. Elle est médiatrice, non à la manière du Christ, mais subordonnée à lui. Ayant été sa compatriote au calvaire, elle intercède avec lui et au-dessous de lui, dans la gloire.

La théologie actuelle étudie surtout, dans Marie, la médiatrice. La qualité de sa médiation vient de ce qu'entre tous les membres de l'église, elle est la plus étroitement associée au Christ, ce qui donne à son intercession une valeur privilégiée. Le Christ restant le médiateur premier et unique, la Vierge est d'une certaine façon unie par lui et en lui à son action médiatrice.

Le culte qui lui est rendu est un culte d'imitation et de service. Il est plus facile, nous semble-t-il, de l'imiter parce que c'est une pure créature, une d'entre nous, si grande soit-elle. Nous associant à elle par ce culte, soyons aussi des médiateurs, ayons l'esprit sacerdotal, prions pour l'église et pour nos frères. La Vierge, médiatrice de

grâce en union avec la médiation unique du Christ et avec le sacerdoce chrétien est plus mère que reine. Cela aussi peut être objet d'imitation.

Servir la Vierge, avoir une vraie dévotion pour elle, c'est-à-dire une dévotion tendre, intérieure, sainte, constante et désintéressée qui nous fasse agir pour elle, à la fois par des pratiques telles que celle du rosaire dit avec foi, et par la conviction intime, l'étude de ce qu'elle est en réalité. Être envers elle comme un enfant, tendre, et dont l'amour ne se relâche pas, malgré les défaillances intérieures. Ne pas être intéressé, lui demander toujours des services, ne l'implorer que pour cela, par des neuvaines ou des pèlerinages, nous consacrer, nous désapproprier de nous-mêmes, nous remettre en ses mains afin qu'elle nous offre à Dieu, écouter Dieu en elle car Marie est l'écho de Dieu.

27 - Le détachement - Le renoncement

« Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple » (Lc 14,33)

Le christianisme est la voie qui nous est offerte pour nous grandir, pour nous permettre d'arriver à la structure de l'homme parfait. Il nous demande de subordonner les différents bien à celui de l'achèvement de notre âme dans la sanctification. C'est ce qui justifie ses exigences :

- « Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme » (Mt 13,26),
- « Que donnera l'homme en échange de son âme ? » (Mc 8,37).

C'est par suite à la lumière de la préservation et du développement de ce bien que nous devons juger tous les autres. Ce jugement que nous avons l'occasion de faire peu à peu lorsque les circonstances nous y conduisent nous placent souvent devant des devoirs bien durs. « Si ton pied est pour toi une occasion de chute, coupe-le... Si ton oeil est pour toi une occasion de chute, arrache-le » (Mc 9,44-45). L'ascétisme est justement cet aspect de la vie intérieure qui retranche ce qu'on ne peut pas être amélioré, qui redresse ce que notre atavisme a dérégulé, de façon à mettre au service de notre âme les trésors d'énergies et de ressources que contiennent nos instincts et nos passions. On ne retranche pas pour retrancher et le fait d'être obligé de se priver d'une chose bonne pour préserver notre âme doit plutôt être pour nous l'occasion de nous humilier. En agissant ainsi, nous reconnaissons la malice de notre nature et notre mérite consiste à l'avoir reconnue et à en avoir tiré courageusement les conséquences.

Mais nous avons besoin aussi de beaucoup de courage et de ténacité pour guérir ce qui n'est que malade. Le blessé qui a le pied écrasé voudrait bien qu'on lui coupe mais le chirurgien a raison de le soigner dans la souffrance pour que le convalescent puisse de nouveau se servir de son pied dans la joie. Il en est de même de nos instincts. Leur destruction ne doit être désirée que s'ils menacent notre âme de destruction. Autrement, nous en avons besoin pour vivre et leur absence ferait périr notre âme de faiblesse. Mais si nous avons déjà besoin de beaucoup de courage pour dresser notre nature à être la servante fidèle et aimée de notre âme, combien il nous en faudra encore plus quand notre âme, riche des dons de Dieu, adolescente dans l'âge de la grâce, voudra elle aussi agir pour son Dieu et répondre à ses appels. Il ne sera plus question pour elle de se priver des biens qui lui nuisent mais d'avoir l'abnégation de renoncer aux biens présents et futurs qui gêneront son élan vers Dieu et les services que le Christ lui demandera pour son église.

Serons-nous capables de renoncer à ce que nous possédons ?

La réponse est écrite dans l'avenir mais déjà, seuls dans notre chambre, nous pouvons nous poser cette question et sentir toute l'angoisse qu'elle soulève au fond de nous-mêmes. Nous nous verrons privés de ces délasséments qui nous plaisent tant, de ces conversations si agréables, de ces amitiés si consolantes, de ces habitudes si longuement suivies. Nous nous verrons devenus pauvres. Avons-nous déjà réalisé le gouffre d'anxiété où plonge la misère ? Perdre notre situation, quel désarroi quand le moindre changement au programme de notre vie quotidienne trouble si fort notre sérénité ! Que faire, nous qui sommes si timides et qui manquons déjà d'assurance dans les fonctions où nul ne conteste notre autorité ? Perdre sa renommée, être traité d'orgueilleux..., même quand cela est vrai. Comme cela nous est pénible qu'on nous le fasse sentir en particulier mais devant tous, devant tous les orgueilleux qui s'en serviront pour mieux se cacher à eux-mêmes. Être traité de gaffeur, de s'être mêlé de choses qui ne nous regardaient pas, d'avoir mal calculé ses forces. Et s'entendre dire cela par ceux qui ne risquent jamais leur tranquillité, leurs forces et qui font chorus pour s'encourager mutuellement dans la voie des lâchetés. Sommes-nous capables de supporter tout cela sans que nos énergies en soient abattues, sans que cette source profonde en nos instincts du goût de la vie en soit tarie ? Sommes-nous capables de supporter cela tout seuls, seuls dans nos chambres aux prises avec les angoisses où nous jettent notre apostolat et les sacrifices que nous avons faits pour lui, quand le monde se repose dans la nuit silencieuse ? Seuls et abattus quand la nature nous insulte par sa joie et sa paix. Seuls enfin avec Dieu, trouvant dans la vision du divin crucifié et dans son exemple que nous avons voulu suivre en vérité, le soutien à une volonté que nul contentement intérieur ne vient rasséréner.

C'est jusque là que le Christ appelle les âmes adultes.

S'il ne demande pas à toutes de vivre tout cela dans la vie de ce monde, il exige de toutes qu'elles soient capables de le faire. La mort de notre corps est le signe qui rappelle aux âmes cette nécessité de la mort spirituelle. C'est ainsi vraiment que le Christ vivra en nous, revivra sa vie terrestre en nous empruntant les circonstances humaines où nous nous trouvons.

Lui aussi a quitté sa maison, les siens, sa mère. Lui aussi devint pauvre : « Les renards ont des tanières, le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ». Lui, « le saint des saints », fut traité d'illuminé, et cela par ses parents. On l'accusa de démagogie, d'être un politicien qui veut se faire roi, d'être un blasphémateur qui ne respecte pas le sabbat et qui parle contre le saint temple de Jérusalem. Lui aussi fut seul, seul à admettre sa mort alors que ses disciples s'en scandalisaient. Seul à combattre la tentation au jardin des Oliviers tandis que ses disciples qu'il avait amenés avec lui dormaient dans l'insouciance. Seul, abandonné de Pierre lui-même sur lequel il avait jadis levé les yeux et fondé son église alors que ce dernier lui avait juré si pleinement fidélité. Seul devant son Père, : « Eli, Eli, lamma sabactani ».

Ses disciples ne furent pas mieux traités.

N'espérez pas être mieux traités. S'ils ont agi ainsi à l'égard de la tête, que ne feront-ils pas aux membres ? Voyez saint Paul, les apôtres et les martyrs des premiers siècles. Voyez tous ceux qui ont perdu leur vie pour que la bienheureuse nouvelle nous parvienne intacte et vierge d'erreurs. C'est ce qui nous attend. Si nous ne voulons pas aller jusque là, les travaux que nous voudrions faire pour le Christ resteront stériles car le Christ qui est l'homme des douleurs, qui est l'abnégation, ne les vivra pas : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive ».

Si nous sommes vraiment chrétiens, nous n'éprouverons pas, à la vue de cette nécessité, un sentiment de tristesse, de découragement ou de pessimisme. Le trésor caché nous apparaîtra et tout ce que nous pourrions donner pour le posséder ne sera rien auprès de lui, auprès de ce regard du Christ qui nous distinguera de la foule dont l'éternel bonheur sera de le louer. Nous nous tournerons vers lui et nous saurons alors lui dire du fond du cœur : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme aux cieux ! »

28 - Notre médiocrité I

Notre médiocrité, neuf jours sur dix, nous le nions, aveuglés sur nous-mêmes et, le dixième jour, nous en pleurons. Le découragement ne vaut pas mieux que l'orgueil, il va sans dire. La médiocrité n'est pas la tiédeur, fruit d'innombrables fautes consenties. Médiocres, nous le sommes tous dans la mesure où notre vie ne revêt pas une réelle plénitude. Médiocres d'abord par toutes les limitations que nous imposent notre état physique, notre éducation, nos fautes passées. Médiocres par l'inertie qui nous empêche de reconnaître ou de faire à propos ce que Dieu nous demande. Médiocres aussi parce que nous restons toujours dans une demi-conscience, endormis pendant que Jésus agonise et que, sur toute la terre, l'immense combat de Dieu et du mal se poursuit dans les âmes.

Pourtant, à certains jours, quelque élan nous redresse.

Hier comme avant-hier, notre vie a coulé dans une grisaille uniforme, acceptée, aimée peut-être pour sa quiétude. Aujourd'hui, tout cela nous paraît lourd de mala-dresses, de compromis tacitement acceptés, de lâchetés découvertes trop tard. Hier, notre examen de conscience était vide. Aujourd'hui, nous ne le faisons pas sans effroi. L'harmonie d'une vie parfaitement réglée, hier encore abstraite, nous est apparue aujourd'hui.

Les occasions d'un tel revirement (conversation, lecture...) sont multiples mais elles ont toujours ceci de commun, qu'elles nous sortent de nous-mêmes, changent nos perspectives, élèvent notre idéal en nous imposant du dehors un exemple admiré. Toujours, elles nous font sentir notre médiocrité. Il s'en faut d'ailleurs beaucoup que ces revirements soient tous aussi complets et aussi durables. Parfois, la connaissance de notre imperfection n'émeut que notre sensibilité. Nous souffrons d'une douleur sourde, accentuée par la pensée que d'autres possèdent ce dont nous nous sentons manquer. De proche en proche, cette douleur envahit l'âme. Bientôt tout s'obscurcit, tout en nous paraît bas et vil. Loin que cette vue stimule notre volonté, nous n'avons d'âme que pour gémir de notre insuffisance. La pensée d'une action à entreprendre, d'un effort à faire nous inspire un profond dégoût. Nous sommes persuadés de l'inutilité, de la vanité, de la médiocrité de tout ce que nous pouvons tenter. Nous voulons rester où nous sommes, ce que nous sommes. Mais, sous ce désir, se dissimule tant de dépit rageur que nul n'est tenté de se croire alors humble.

Nous souffrons en nous-mêmes, solitaires.

Dieu reste étranger à cette peine intérieure où se révèle, à côté d'un attrait vers plus de perfection, l'âpre recherche de soi. Puis la douleur cesse et nous nous retrouvons dans notre premier état avec le souvenir, sans

plus, d'une semaine pénible et mauvaise. Quelques jours suffisent ordinairement pour terminer la crise, d'une façon ou d'une autre. Souvent, l'âme est distraite par de nouvelles impressions. Parfois, dans un ardent désir de recouvrer la paix, elle s'abandonne à une résignation mauvaise et endort ses aspirations vers le mieux. Parfois encore, l'orgueil la pousse à nier l'idéal qui l'avait fascinée, c'est le péché contre la lumière.

L'intelligence, elle aussi, peut être touchée par la vision de notre pauvreté. Dans un calme parfait, sous une lumière très vive, nous distinguons les éléments mauvais qui se glissent dans nos bonnes actions, la lâcheté qui paralyse ou retarde, la mollesse qui diminue l'efficacité de nos vouloirs. Il n'y a plus, comme tout à l'heure, de douleur sourde, de brouillard opaque. Au contraire, la volonté, vivement éclairée, se galvanise, elle se dresse, transformée, contre l'obstacle. C'est là un sursaut d'une énergie toute humaine, toute stoïcienne. Jésus n'est pas assez présent. Des résolutions naissent comme la clarté qui nous emplit alors, très nombreuses certes comme les buts à atteindre, mais très fragiles comme la volonté qui les soutient.

Qui de nous n'a pas connu de pareils moments à la fin d'une retraite, par exemple ? Qui n'a pris de ces résolutions qu'on trouve, déjà le lendemain et peut-être avec raison, disproportionnées à nos possibilités actuelles, à nos besoins même ? Bien plus, ne les sentons-nous pas irrémédiablement déficientes, ces résolutions rigides, précises, pour venir à bout d'un ennemi si insaisissable et souvent si flou ? Tout cela s'amortit rapidement au contact des réalités. Heureux si, dans un moment de découragement, nous n'acceptons pas la pensée que l'idéal entrevu n'était pas fait pour nous !

Dans ce cas, l'émotion causée par la vue de notre médiocrité n'a pas pénétré assez profondément en nous. Au-delà de notre sensibilité et de notre intelligence, elle n'a pas atteint ce moi intérieur où la grâce nous touche et d'où partent nos plus précieux, nos plus substantiels élans. Nous avons pu modifier pour un temps le cours de nos activités superficielles mais, en réalité, nous sommes restés les mêmes et bientôt nous avons repris notre position d'équilibre. Dieu nous avait touchés par l'intermédiaire d'une âme, d'une lecture, d'un événement; nous ne l'avons pas appelé quand il voulait venir nous transformer.

Être religieux,

c'est essentiellement s'unir à Dieu et reconnaître sa divine présence dans tout ce que l'on fait et tout ce que l'on subit. Dans ces moments critiques où nous verrons notre médiocrité, apprenons à nous détourner de nous-mêmes, à nous tourner vers lui et dire :

Seigneur, je vois ma misère, cette vision m'obsède, broie mon cœur, fascine mon esprit mais, dans cette épreuve, je veux désormais vous fixer du regard et je veux me tourner vers vous. Ma pauvreté me pèse tant que je n'ai plus la force de me regarder encore. Aussi je lève mes yeux vers vous pour ne plus rien voir d'autre. Par leur multiplicité, par leur diversité, mes imperfections accablent mon intelligence. Aussi, j'abandonne tout ce que je peux voir et juger pour m'en remettre aveuglément à vous qui savez apaiser les vagues et calmer les tempêtes. Prenez ma volonté, ce dictateur impulsif et présomptueux, si faible en réalité. Purifiez-la et rendez-la conforme à la vôtre. Comme au jour de ma mort, quand peu à peu mes sens, ma raison, ma volonté, quand tout cela me quittera, en vos mains, Seigneur, je remets mon âme.

Alors, le mystère chrétien s'opérera. A l'oblation, élan de la créature vers son Créateur, du fils vers son père, succédera le feu qui transforme et consacre. L'âme croyait être au jour le plus bas de sa vie, elle comprend que jamais elle n'a été aussi pure, aussi transparente devant Dieu. L'âme croyait remettre à Dieu un vase vide, dans son humilité, elle a trouvé sa force. Dieu l'a remplie de sa puissance, non pas que sa médiocrité ait disparu mais, à la lumière de la grâce, elle se voit distincte de cette lourde gangue dont elle ne sera sans doute délivrée que dans le creuset de la mort. Elle comprend que sa véritable valeur est dans la remise qu'elle a faite d'elle-même à Jésus. C'est en lui qu'elle se trouve pure, qu'elle se trouve forte, non d'une pureté morale qu'elle n'a pas, non d'une force personnelle, elle si faible, mais de la pureté de son élan actuel vers lui et de la forme avec laquelle il l'attire. Le moindre retour sur soi lui est source de trouble car elle retombe alors dans les ténèbres vides de Dieu.

C'est désormais dans cette union à Dieu qu'il lui faudra marcher. Tant qu'elle restera fidèle à cette attitude, sa vie demeurera transformée. Mais si elle s'est détournée d'elle-même pour s'en remettre au Christ, c'est à cause du trouble qu'elle ressentait, parce que la vue de sa médiocrité lui était insupportable. Il ne faudrait pas, au moment où ce trouble aura disparu, qu'elle revienne à soi en oubliant le Christ. Or les circonstances de la vie viendront la solliciter. Qu'elle rencontre un léger succès, qu'on lui fasse un compliment, aussitôt, elle prendra plaisir à se regarder et Jésus sera oublié, lui qui devrait être l'unique source de sa joie, l'unique source de son espérance. Veillons donc et demandons à Dieu de ne plus voir que lui, en toutes circonstances.

(Vor Notre médiocrité II, N° 115)

29 - Petit rapport sur un livre d'histoire

“Nouvelle Histoire de France”

La Fédération de l'Enseignement a publié cette année dans les éditions de l'Ecole Émancipée une Nouvelle Histoire de France. La présentation en est, semble-t-il, assez inusitée. Le livre se divise en plusieurs "tableaux" où se trouvent décrites pour chaque époque en une reconstitution d'ensemble :

- 1- la façon de travailler,
- 2- les idées du temps,
- 3- le gouvernement.

Il en résulte, au moins dans la table des matières, une certaine netteté de plan mais ce n'est là qu'une simplicité factice obtenue quelquefois au détriment de la plus élémentaire vérité historique. Le parti pris qui consiste à vouloir embrasser dans une description en quelque sorte statique des périodes aussi longues et aussi hétérogènes que le Moyen-Age (pour prendre ce cas précis) a souvent entraîné les auteurs à des généralités dépourvues de tout caractère concret.

Le chapitre intitulé "Les idées du Moyen-Age" (p. 65 à 68) est un modèle du genre : "Les hommes d'aujourd'hui ne comprennent pas tous la vie de travail journalier, l'éducation qu'ils ont reçue et aussi leur caractère. Il en était de même au Moyen-Age... Patrons et marchands s'enrichissaient. C'était alors des bourgeois, très fiers de leur atelier, de leur boutique, de leur ville aussi dont ils dirigeaient la mairie. Les ouvriers ne les aimaient pas toujours à cause de cet orgueil et parce qu'ils payaient de trop faibles salaires... Beaucoup de bourgeois eurent bien assez à faire de diriger leurs ouvriers. Ils cessèrent de travailler de leurs mains et méprisèrent les travailleurs manuels".

Or on conviendra sans peine : ces traits ne sont caractéristiques d'aucune époque et ce chapitre intitulé "ce que pensent pauvres et riches du travail et de la richesse" ne nous apprend pas grand-chose sur le Moyen-Age, pas plus sur celui du 10^{ème} que sur celui du 16^{ème} ou 15^{ème} siècle.

Un autre inconvénient de ce plan est qu'il nécessite de nombreuses redites, un fait historique ressortissant toujours plus ou moins au domaine des idées et au domaine des faits. Mais c'était là peut-être un avantage pour nos auteurs puisque cela leur a permis, grâce à un astucieux système de rappels, d'insister sur les événements auxquels, pour des raisons qu'on devine, ils attachaient une importance particulière. La croisade des Albigeois est mentionnée à propos des idées religieuses du temps (p. 67), à propos de la politique (p. 95), elle réapparaît à propos de la Réforme ("Souvenez-vous de la croisade des Albigeois" p. 122). Elle fera l'objet d'une question : "Racontez la croisade des Albigeois" (p. 97). De même pour les Jacqueries qui figurent au chapitre sur le travail (p. 43), au chapitre sur le gouvernement (p. 76) et dans un passage sur la guerre de cent ans (p. 87).

Indépendamment de ces critiques générales, on a parfois des surprises dans le détail. Est-il vraiment indispensable, pour le certificat d'études, de connaître Eugène Varlin "dont la vie est un bel exemple de dévouement à la cause du prolétariat" (p. 256 et aussi 290), ou Agricol Perdiguier qui "devenu vieux, ne sut pas toujours comprendre l'action des militants ouvriers d'alors" (p. 255). Peut-être serait-il plus utile, au moins pour comprendre les fresques de Puvis de Chavannes de connaître une certaine Geneviève de Paris dont nos auteurs ne soufflent mot.

Pour ce qui est de l'exactitude "en gros" des faits, il y a évidemment peu de choses à remarquer. Cependant notons que des pèlerins, sans doute peu au courant de l'enseignement ecclésiastique sur la résurrection de leur Maître, "allaient prier sur le tombeau où l'on disait que le Christ était enterré" (p. 77). Après avoir lu qu'au Moyen-Age, "personne ne savait lire à la campagne et qu'on n'y voyait donc ni livres ni journaux", nous persisterons à penser que l'absence de journaux dans les campagnes à cette époque ne s'explique pas seulement par le peu de culture des paysans. Ce ne sont que des bévues, il y a des choses plus graves.

Malgré les études de Joseph Bédier qui montrent le caractère essentiellement populaire des Chansons de Geste, celles-ci nous sont représentées comme "faisant partie d'une littérature de riches" (p. 73). Le tableau du Moyen-Age et spécialement de la féodalité, qu'il est impossible de discuter pied à pied parce que les auteurs restent toujours dans de prudentes généralités, est absolument fausse comme ensemble. Les auteurs semblent restés au temps où on ne voulait voir dans cette époque qu'un âge de ténèbres, de superstition et de barbarie. Tout le travail des historiens modernes semble pour eux non avenu. "Que de misères assemblées", concluent-ils pathétiquement (p. 41). Le récit de la Réforme luthérienne est presque grotesque (p. 123). Il est certes bien difficile de faire comprendre à des enfants le caractère d'un tel mouvement mais, en aucun cas, la simplification n'a le droit de tourner à la caricature. Nous retrouvons une de ces simplifications coupables au sujet des origines de la guerre de 1870. "L'Empereur ne cédait pas tout cela de bon coeur (les réformes que lui arrachait l'opinion républicaine). Il crut qu'une guerre nouvelle lui redonnerait de la gloire et de la puissance. Il déclara la guerre à la Prusse en juillet 1870" (p. 279). De même pour ce qui est des origines de la Grande Guerre, les faits sont présentés d'une manière au moins équivoque (p. 343), nulle mention n'est faite du recul de 10 kms imposé à nos troupes par le Gouvernement.

Les passages cités de ce livre nous ont déjà manifesté jusqu'à l'évidence son caractère partiel et anti-historique. Rappelons-nous que ce livre est édité par l'Ecole Émancipée qui, à propos de l'éducation morale des enfants du prolétariat, écrivait le 15 novembre 1927 : "Toujours, toujours comme le bruit de l'horloge qui sépare les secondes et martèle le temps, que le refrain "riches-pauvres, riches-pauvres" tombe chaque jour sur le cerveau des enfants des pauvres et façonne leur âme de révolté. Que ce soit la goutte d'eau infime et implacable et que son inlassable apport fasse un jour déborder le vase de la colère. Avouons-le hardiment, c'est une génération de haine que nous devons créer aujourd'hui dans l'école révoltée" (p. 126).

Nous trouvons, dans l'ouvrage du syndicat communiste, une transposition historique de ces principes. Sans aucun sens ou au moins sans aucun souci de la relativité historique, les auteurs semblent n'avoir connu d'autres préoccupations que de retrouver dans le passé des exemples de la lutte des classes, de révolte, de haine. Je renvoie au texte cité sur le Moyen-Âge. Pour que ces exemples fussent plus frappants et que les enfants pussent aisément en faire l'application aux conflits actuels de notre société, l'histoire a souvent subi violence.

Dès la période gauloise, on nous campe, en face des riches, les ouvriers et les paysans (p. 12). L'opposition annoncée se poursuivra pendant tout l'ouvrage. Citons au hasard "Les riches Gallo-romains eurent une vie très agréable dans leurs splendides maisons... Mais les paysans qui travaillent pour ces maîtres heureux payaient de lourds impôts" (p. 18), "le paysan pensait à son travail, à ses misères; le seigneur, lui, pensait à la guerre et aux distractions" (p. 48).

A mesure qu'on approche de l'époque contemporaine, on insiste de plus en plus sur l'idée haineuse de classe : "Chaque classe de la société réclamait des avantages mais c'est la classe des riches qui était la plus écoutée... Le peuple n'était pas assez instruit pour défendre lui-même ses intérêts, il n'avait pas encore conscience de former une classe à part" (p. 185). "Malheureusement, les ouvriers ne comprenaient pas assez que leurs intérêts à tous étaient les mêmes, ils ne se sentaient pas assez de la même classe" (p. 255). "On ne s'enrichit pas quand on est ouvrier. Guizot et les bourgeois comme lui étaient des égoïstes" (p. 270).

Ce livre qu'on voudrait mettre dans nos écoles nationales ne se gêne pas d'ailleurs pour prêcher la révolution sociale (p. 314). Après avoir affirmé comme un fait d'expérience incontestable que "au cours du 19^{ème} siècle, on s'aperçut que les réformes politiques ne pourraient pas seules parvenir à rendre les hommes heureux", les auteurs nous font miroiter le programme socialiste. "Ils demandent que les usines, les mines, les banques, les chemins de fer... soient la propriété de tous... De cette manière, les bénéficiaires profiteraient à tous au lieu d'enrichir les capitalistes. Ce serait une transformation profonde, *une révolution sociale*". Suit une référence au "Capital" de K. Marx.

Tournons la page, nous verrons "qu'on chante enfin des chansons ouvrières, par exemple "l'Internationale", connue de bien des ouvriers dans tous les pays du monde et composée par Eugène Pottier" (p. 316). Notre hymne national, remarquons-le, ne jouit pas auprès de ces messieurs d'une telle estime, les enfants sont invités à s'en procurer le texte et à montrer que c'est un chant de guerre (p. 219), ce qui, sans doute, le disqualifie complètement aux yeux des auteurs. J'ignore si les enfants se préoccupent de chercher le texte de la Marseillaise. Ils préfèrent apprendre dans leur histoire la Carmagnole (p. 203) ou une chanson communiste sur le chômage du susdit Eugène Pottier (p. 257).

Certains passages prêchent, à mots à peine couverts, la révolte contre l'autorité de l'Etat. Au 18^{ème} siècle "en Normandie, en Auvergne... il se produisit des révoltes. Des paysans sans armes chassèrent les soldats et les huissiers du Roi. Mais pour réussir, il aurait fallu s'entendre, se révolter partout à la fois et savoir ce qu'on voulait. On ne se connaissait pas assez pour que cela fut possible (p. 143).

Voici comment, à l'époque contemporaine, les auteurs décrivent une grève. "Quand les ouvriers trouvent leurs salaires insuffisants ou leur liberté menacée, ils se révoltent. Si les patrons ne cèdent pas, c'est la grève parfois violente. Alors le gouvernement envoie des gendarmes et des soldats pour protéger l'usine, la mine, le patron" (p. 335). Les gouvernements semblent ainsi jouer, sur le terrain social, un rôle d'opresseur. Un discrédit analogue est jeté sur eux pour ce qui est des questions internationales. "Quand les peuples mieux instruits se connaîtront mieux, ils cesseront de se haïr et les gouvernements ne pourront plus les lancer les uns contre les autres" (p. 348).

Arrêtons là cette liste déjà longue et qui pourrait encore s'allonger.

Les illustrations de cet ouvrage méritent, elles aussi, une mention. Beaucoup ont un caractère inesthétique et presque caricatural, Thiers d'après une photographie (p. 288), Balzac (p. 259). Il est vrai que, sur ce chapitre, les grands hommes ne sont pas mieux traités que des bourgeois, voyez surtout Proudhon (p. 256). Ce qui est plus grave, beaucoup de ces illustrations sont propres à suggérer les idées les plus fausses. A la page 111, une gravure porte la légende "Un petit apprenti au travail", représente un enfant terrorisé à qui une grande brute administre de vigoureux coups de lanière.

La composition qui ouvre le Moyen-Age (p. 35) représente, au pied d'un château-fort, des champs en friche, des maisons incendiées, des gibets. Mais la gravure la plus caractéristique est en tête de l'époque contemporaine. Elle est intitulée "La guerre". "Au loin, dit la légende, fument les usines géantes... , une ligne de canons dressés, prêts à cracher la dévastation et la mort... , l'étendue des tombes aux croix de bois et puis l'humble combattant qui, après bien des souffrances, vient d'être couché pour toujours" (p. 239). On ne saurait mieux évoquer la guerre. L'œil le plus novice reconnaît dans cette gravure le style sombre et tourmenté de ces affiches qu'on placarde aux murs des villes dans les périodes de trouble et de convulsions sociales.

Il semble inutile de conclure : mal composé, mal illustré, souvent à peine historique, vicié surtout par un parti pris de révolution et de haine, un tel ouvrage ne saurait être accueilli dans nos écoles.

30 - Grand rapport sur un livre d'histoire

(manquent les pages 143-144 et 160-163)

(p. 142-43). Reste-t-il encore dans votre pays des croyances ou des coutumes héritées des Gaulois : fontaines miraculeuses, bénédictions de récoltes, feux de joie (question 4, p. 15). Montrez que le luxe ne profite guère qu'aux rois, aux nobles et aux bourgeois (question 4, p. 115).

Deux préoccupations principales semblent avoir inspiré les auteurs :

- montrer que le sort des hommes dépend des conditions économiques et sociales,
- retrouver la lutte des classes à toutes les périodes de l'histoire.

1) Les conditions économiques et sociales (p. 327)

Tel qu'il est énoncé ci-dessus et si on ne refuse pas de lui adjoindre les compléments nécessaires, le premier principe est hors de toute contestation. Mais dans la "Nouvelle Histoire de France", il semble être devenu, à l'exclusion de tout autre, un principe universel d'explication. Nous n'avons pas à discuter la thèse en elle-même. Notons seulement à quoi elle conduit.

a) Méconnaissance totale du fait littéraire.

D'après nos auteurs, il y a deux sortes de littératures : la littérature de riches et la littérature pour le peuple ou qui s'occupe du peuple. Au Moyen-Age, le paragraphe sur les chansons de geste est intitulé "littérature de riches" (p/ 73). Sur la fausseté radicale de cette conception, cf. Bédier, Les légendes épiques, Paris. La littérature populaire est représenté par le théâtre : "Au 17^{ème} siècle, les écrivains écrivaient pour les riches. On n'admettait pas que les gens du peuple fussent les égaux des riches... Les gens riches se rencontraient dans les salons". Cette littérature de riches est représentée par Corneille, Racine, Bossuet, Pascal, Mme de Sévigné. Ceux-là "ne parlent guère du peuple sinon pour s'en moquer" (p. 150). Heureusement, il y en eut d'autres pour "plaindre les malheureux et attaquer l'injustice des grands". Ce sont La Fontaine, La Bruyère, Molière. Enfin arrive l'époque contemporaine : "Autrefois, les écrivains travaillaient pour les rois, les seigneurs, la riche bourgeoisie... De nos jours, beaucoup d'auteurs écrivent pour le peuple (p. 315). "De grands écrivains ont aimé le peuple. Il faut citer, parmi les poètes, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Verlaine, Verhaeren" (p. 317).

Il semble que, sur ce point, les citations peuvent se passer de tout commentaire. Nul doute que le nouveau principe d'appréciation introduit par ces messieurs ne soit de nature à bouleverser l'histoire littéraire.

b) Méconnaissance du fait religieux

Il va sans dire que le catholicisme est le plus malmené mais il n'est pas le seul. Dans la religion gauloise, les sacrifices nous apparaissent comme des sortes de boucheries (p. 14). On n'a pas le droit de caricaturer ainsi une des plus vieilles croyances de l'humanité (cf. Loisy, Essai sur le sacrifice, Paris 1920). La prédication de Mahomet se réduit à la guerre sainte (p. 27). A noter que cette idée ne s'est pas imposée tout de suite (cf. Dupont Ferrier, L'Europe au Moyen-Age, Paris 1925, p. 147).

L'enfant saura (p. 123) que les Protestants n'écoutent pas la messe, parlent français, ne sont pas riches. Tout l'extérieur, rien sur cet important mouvement qui est un fait : le libre examen. Il est possible d'expliquer aux enfants ce qu'il est, puisqu'on le tente et à faux pour les écrivains du 16^{ème} siècle (p. 120).

Ce qu'est le catholicisme, on le jugera d'après les massacres qu'il inspire. "Au Moyen-Age, la foi était vive. Souvenez-vous du massacre des Albigeois" (p. 122). Il n'a aucune importance dans la formation de la civilisation française (p.33). Son histoire est odieusement traitée. L'église n'a d'autre souci que de s'enrichir, elle est immensément riche (p. 20, 30, 37, 49, 67, 73, 122...) Elle a les défauts du temps féodal, "temps d'injustice, de guerre, de peste et de famine" (p. 49). Elle se fait un instrument d'oppression en prêchant la résignation, "elle ne pouvait empêcher l'injustice mais les malheureux l'écoutaient quand même comme une consolatrice" (p. 67).

“Évêques et Abbés méprisent les humbles prêtres des campagnes” (p. 68). Elle prêche le fanatisme, la guerre sainte, brûle les sorciers en se réservant le privilège de faire des miracles. Il va sans dire qu’elle est obscurantiste.

Les auteurs n’ont alors aucun mérite à concéder que la civilisation au Moyen-Age était chrétienne, on sait ce que cela veut dire (p. 70). D’ailleurs, avec les temps modernes, l’église demeure bien fidèle à elle-même, le fanatisme s’appelle l’intolérance (p. 124) et, pour que l’enfant le sache bien, on lui demande de citer non seulement des actes d’intolérance (p. 125, question 5) mais de se livrer à une véritable petite inquisition des consciences (question 2, p. 125). Voltaire n’aime pas l’église catholique à cause de son intolérance (p. 189). On comprend qu’un des grands soins de la Révolution fut de condamner la religion “comme un préjugé des temps anciens” (p. 211).

Au 19^{ème} siècle, les amis du passé défendront “le roi, la noblesse, la religion” (p. 259) et on ne verra aux missions de la Restauration que des soldats, des nobles chamarrés, de grandes dames et un seul ouvrier pour sceller la croix (gravure p. 265).

Tel est en un raccourci très sommaire le cours d’histoire sainte qu’on peut dégager du manuel.

2) La lutte des classes

‘si le matérialisme historique a, peut-être inconsciemment, conduit nos auteurs à la méconnaissance des réalités spirituelles, on ne saurait nier qu’ils aient délibérément placé la lutte des classes au centre de l’explication historique. Sans aucun sens, ou du moins sans aucun souci de la relativité des époques, ils semblent n’avoir connu d’autre préoccupation que de retrouver dans le passé des exemples de révolte et de haine. Pour que ces exemples fussent plus frappants et que les enfants pussent aisément en faire l’application aux conflits actuels de notre société, l’histoire a souvent subi violence.

Dès la période gauloise, on nous campe, en face des riches, les ouvriers et les paysans (p. 12) et l’opposition amorcée se poursuivra pendant tout l’ouvrage. Citons au hasard “les riches Gallo-romains eurent une vie très agréable dans leurs splendides maisons... mais les paysans qui travaillaient pour ces maîtres heureux payaient de lourds impôts (p. 18). Les riches étaient toujours les propriétaires du sol que le travail des paysans faisait vivre (p. 36). La justice était dure aux pauvres..., le seigneur était riche..., les seigneurs abusent de leur puissance (p. 78). Les ouvriers étaient sacrifiés” (p. 54).

A mesure qu’on approche de l’époque contemporaine, on insiste de plus en plus sur l’idée haineuse de classe. “On sentit mieux alors la différence entre les classes sociales, entre les riches et les malheureux” (p. 96). Chaque classe de la société réclamait des avantages mais c’était la classe des riches qui était la plus écoutée... Le peuple n’était pas assez instruit pour défendre lui-même ses intérêts, il n’avait pas encore conscience de former une classe à part (p. 185). Malheureusement les ouvriers ne comprenaient pas assez que leurs intérêts à tous étaient les mêmes, ils ne se sentaient pas assez de la même classe (p. 225). On ne s’enrichit pas quand on est ouvrier. Guizot et les bourgeois comme lui étaient des égoïstes (p. 270))”.

Ce livre qu’on voudrait mettre dans nos écoles nationales ne se gêne d’ailleurs pas pour prêcher la révolution sociale (p. 314). Après avoir affirmé comme un fait d’expérience incontestable que “au cours du 19^{ème} siècle, on s’aperçut que les réformes politiques ne pourraient pas seules parvenir à rendre les hommes heureux”, les auteurs nous font miroiter le programme socialiste. “Ils demandent que les usines, les mines, les banques, les chemins de fer... soient la propriété de tous... De cette manière, les bénéfices profiteraient à tous au lieu d’enrichir les capitalistes. Ce serait une transformation profonde, *une révolution sociale* “. Suit une référence au “Capital” de K. Marx.

Tournons la page, nous verrons “qu’on chante enfin des chansons ouvrières, par exemple “l’Internationale”, connue de bien des ouvriers dans tous les pays du monde et composée par Eugène Pottier” (p/ 316). Notre hymne national, remarquons-l’, ne jouit pas auprès de ces messieurs d’une telle estime, les enfants sont...

31 - Examen particulier sur la vanité

Seigneur qui avez dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, enseignez-moi cette vertu de l’humilité si difficile à pratiquer au milieu d’un monde flatteur et avec une âme pétrie d’orgueil et d’hypocrisie raffinée comme la mienne. Ayez pitié de moi car je suis à moi-même une énigme compliquée. Puisque je veux mettre ma conduite en accord avec mes croyances, aidez-moi à dépister les moindres mensonges où je surprends ma vanité.

Ne suis-je pas trop sensible aux flatteries et aux compliments ? Ne me suis-je jamais laissé prendre aux pièges tendus à ma vanité ? Lorsque je m’en suis aperçu, ai-je eu la franchise de reconnaître ma sottise devant Dieu ? Ai-je provoqué des appréciations favorables de ceux dont j’apprécie l’opinion afin de savourer intérieurement une jouissance qui serait ridicule si je la laissais voir ? Dans ce dessin, n’ai-je pas pris des moyens détournés,

n'ai-je pas exagéré le mal qui est en moi hypocritement afin qu'on soit porté par convenance à exagérer le bien qui est en moi ? Plus hypocritement encore, ai-je dit du mal de moi afin de me persuader ainsi que j'étais humble ?

Ai-je fait aux autres des compliments inutiles ? Ai-je tendu des pièges à leur vanité afin de rire de leur inconscience au lieu de leur faire voir clair sur leurs défauts charitablement ? Ai-je éprouvé du dépit, non seulement lorsqu'on m'a dit des vérités sous une forme mordante, mais même lorsqu'on a eu le courage de me les dire avec ménagement et par charité ? Ai-je pris une attitude affectée pour faire croire que j'avais des sentiments nobles et pieux ou modestes ? Lorsque je m'en suis aperçu, me suis-je dit que le jugement de Dieu m'importe seul ? Ai-je pensé que la véritable correction dans les attitudes comme dans les paroles est le naturel et la sincérité ?

Ai-je évité l'hypocrisie dans les formes de la politesse ? Ai-je veillé à ce que mes sentiments intérieurs aient toute la délicatesse que je désire montrer dans mes manières ? Ai-je eu horreur de la flatterie ? Ai-je mis en pratique les principes chrétiens d'après lesquels la politesse n'est qu'un vernis trompeur lorsqu'elle n'est pas l'expression de la charité ? Par contre, n'ai-je pas quelquefois affecté de mépriser les règles communes de l'usage, oubliant que la délicatesse de l'âme s'apprend justement par la délicatesse des procédés ?

Seigneur, je le reconnais, j'ai péché en beaucoup de ces choses contre moi-même et contre vous. Vous savez combien il m'est difficile d'être sincère avec moi-même. Donnez-moi d'avoir intérieurement et véritablement les vertus que je voudrais faire paraître afin que, sans que j'aie besoin d'y penser, mon attitude comme mes paroles ne soient que l'expression de mes sentiments. Chaque fois que je me surprendrai dans le mensonge d'attitude, dans l'hypocrisie ou dans l'affectation, je vous promets de faire effort pour réaliser les qualités que je désire montrer. Aidez-moi de toute votre grâce.

32 - La charité en éducation

Laberthonnière

Il s'agit d'aider des personnes à prendre conscience d'elle-même, de leurs devoirs, de leur responsabilité. Il s'agit de les susciter à la vie intellectuelle et morale. En un mot, il s'agit de les faire naître. L'éducation en effet est un véritable enfantement.

Or, comme l'enfantement, elle est oeuvre d'amour mais d'amour réfléchi et voulu par lequel on aime quelqu'un pour lui et non pour soi, d'amour qui n'est soumis à aucune fatalité et qui atteint son but librement en sachant ce qu'il fait. S'il convient de dire que c'est un enfantement, c'est un enfantement à une vie supérieure par l'option d'une vie supérieure.

L'éducation ne peut être qu'une oeuvre de charité. Sans la charité, une antinomie irréductible subsiste ici. Mais, qu'on le remarque bien, nous donnons à ce mot son sens pleinement chrétien, le sens que lui donnait St Paul. On s'est évertué, il est vrai, à lui faire signifier autre chose. On voudrait entendre par là je ne sais quelle pitié orgueilleuse qui ne rend de services que pour se faire valoir ou pour affirmer sa domination. On met ainsi le simulacre à la place de la vérité, de la réalité. Il n'y a charité que s'il y a vraiment sacrifice de soi à autrui. Dès lors qu'on intervient dans la vie des autres, et c'est bien là ce que suppose l'éducation, pour ne pas se comporter comme si on avait à s'emparer d'eux, il faut les aimer en s'oubliant soi-même. A cette condition, ce que leur fera faire et ce qu'on leur fera penser sera toujours bon et vrai au moins par l'intention. Même dans le cas où ils seraient ensuite amenés à le rectifier, ils ne seraient pas amenés pour cela à désapprouver l'influence qu'ils auraient subie parce qu'ils sentiraient encore que cette influence, dans son principe, était libératrice.

Si l'autorité de l'éducateur a parfois l'apparence d'une force qui violente, elle n'en a que l'apparence. Au fond, quand elle est ce qu'elle doit être, sous ses formes diverses, elle est toujours une âme qui se donne. Elle n'intervient pas dans la vie d'autres âmes pour les posséder mais, au contraire, pour leur fournir les moyens de prendre pleinement possession d'elles-mêmes. C'est une âme qui nourrit d'autres âmes de sa propre substance pour les faire vivre et grandir, pour les mettre à même de se donner à leur tour et d'accomplir à leur tour oeuvre de personnes humaines.

(Théorie de l'éducation par L. Laberthonnière)

33 - Examen particulier sur la discrétion

Seigneur Dieu, enseignez-moi toute la délicatesse que doit avoir un chrétien à l'égard de ses frères. N'êtes-vous pas la discrétion même, vous, notre créateur et notre maître. Vous faites luire votre soleil sur les méchants comme sur les bons et chaque fois que nous sentons peser sur nous les soupçons injustes, nous nous plaignons à dire que vos jugements sont moins sévères que ceux des hommes. J'admire particulièrement votre providence qui consiste à nous amener au bien par la liberté. Vous nous traitez avec dignité, même lorsque nous sommes indignes et vous nous avez créés créateurs de nous-mêmes. Aidez-moi à traiter mes semblables avec autant de dignité et de respect.

Ai-je toujours respecté les secrets d'autrui ? Lorsque j'ai été admis dans la confiance de quelqu'un, ai-je toujours gardé scrupuleusement le silence sur ce qui m'était confié ? Lorsque le hasard m'a fait connaître des secrets qui ne me concernaient pas, me suis-je dégagé de toute obligation de délicatesse et de discrétion ? Ai-je cédé au plaisir malsain d'en causer avec d'autres personnes ?

Ai-je employé des moyens indiscrets pour savoir ce qui ne me concernait pas ? Parce que j'ai évité les procédés les plus indéliçats, n'ai-je pas cru être en règle avec ma conscience en prenant seulement des moyens plus détournés ou plus habiles pour surprendre la pensée d'autrui ? Ai-je abusé, par une pure curiosité, de l'ingénuité des uns, de la timidité des autres, pour leur faire trahir leurs secrètes pensées en les faisant rougir ou en les mettant dans l'embarras ?

Par une forme d'indiscrétion, ai-je exercé sur les autres une pression morale plus ou moins tyrannique ? Ai-je cédé à la tentation de faire aux autres toutes mes manières de voir ? Ai-je abusé de l'autorité morale que je puis avoir pour exagérer les obligations des autres, restreindre indûment leur liberté ? (Prendre en vain le nom de Dieu).

Ai-je essayé de justifier ces procédés sous prétexte que mon but était bon, sous un prétexte religieux même ? Ai-je abusé de mon influence pour demander aux autres des actes contraires à leur conscience ? Ai-je prétexté l'intérêt de la religion pour demander une observance religieuse purement extérieure au lieu de commencer par faire désirer aux autres la pratique des sacrements ?

Seigneur, J'ai eu à souffrir quelquefois de procédés indéliçats ou indiscrets. C'était des leçons que vous me donniez pour m'apprendre à traiter les autres avec le respect qu'on me doit. Je profiterai de ces leçons. Désormais, je me mettrai à la place des autres et, s'il m'arrive encore de manquer de discrétion, je veux m'en humilier et réparer ces manquements, même aux dépens de ma réputation car je ne souhaite rien tant, Seigneur, que d'être droit et d'imiter ce que je vois de beau en vous.

34 - Examen particulier sur l'étude N° 1 C. Gaudefroy

Adorons Dieu, le Père omniscient de qui toute pensée est efficace, de qui procède toute science et toute action intelligente. Adorons Dieu le fils, l'expression du Père, la « lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », la vérité libératrice, la parole divine, le maître, le seul maître. Adorons le saint esprit, l'esprit de sagesse et de science qui, par son opération mystérieuse, fait jaillir de notre fond inconscient la réflexion, le besoin de savoir, qui insuffle à notre âme devenue consciente la passion de la recherche et la joie de connaître. Adorons en lui la providence qui promeut et coordonne les efforts de l'intelligence, qui féconde en leur temps les connaissances humaines, les fait fructifier sous forme de découvertes et active le progrès intellectuel.

Honorons les docteurs qui ont bien servi la société humaine et religieuse par l'étude : Jérôme, Augustin, Thomas d'Aquin et tant d'autres bons serviteurs de la vérité qui vivront dans la mémoire des hommes à jamais.

Examinons d'abord si nous avons étudié avec l'application et le soin que demande toute action supérieure, puisque l'étude est un de nos devoirs d'état. Avons-nous accepté ce qu'elle peut avoir de pénible en esprit de soumission à la condition commune selon la parole de l'écriture : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

N'avons-nous pas étudié superficiellement, nous bornant à retenir de mémoire ce que nous apprenons, sans prendre le temps de l'assimiler et d'en acquérir une possession personnelle par la réflexion; avec trop de précipitation, soit en commençant un livre par le chapitre le plus captivant au détriment du sérieux et de la solidité, soit en poursuivant à la fois plusieurs recherches différentes sans en approfondir aucune...; sans esprit de suite, laissant inachevées des lectures, des études que nous avons entreprises avec entrain; sans méthode ou sans prendre conseil au besoin, nous exposant ainsi à perdre du temps ou à nous décourager; sans prévoyance, entreprenant quelque nouvelle recherche par fantaisie, sans avoir considéré ses rapports avec l'ensemble de nos études, son opportunité dans l'économie de notre vie ?

Examinons encore si nous avons eu la faiblesse de sacrifier l'objet de nos études à des passions inférieures.

Ainsi avons-nous étudié trop exclusivement par intérêt, en vue des diplômes ou de la situation que nous vaudront nos connaissances beaucoup plus que par attrait pour le contenu de nos études, laissant par là s'installer en nous l'indifférence pour leur objet direct; par vanité afin de nous distinguer, de faire parler de nous, oubliant l'expression de saint Paul : « La science enfle »; par ambition afin d'être maîtres sur une question et d'exercer une influence tyrannique jusqu'à contrarier peut-être l'essor des nouveaux venus, jusqu'à nous faire les tyrans de la science au lieu d'en être les ministres loyaux; avec prétention, tirant de notre savoir des conclusions trop ambitieuses, prématurées au lieu de nous appliquer modestement à recueillir les matériaux utilisables par d'autres lorsque viendra le temps de la maturité; avec jalousie, nous passionnant pour les coteries, envenimant les querelles personnelles qui nuisent si fort à l'avancement des connaissances; avec étroitesse et mesquinerie, en méprisant les branches de connaissances que nous n'étudions pas ou pour lesquelles nous avons moins d'aptitudes; avec dénigrement, cherchant d'abord dans le travail d'un autre les détails répréhensibles au lieu de

chercher à profiter de ce qu'il peut y avoir de bon; avec paresse d'esprit, nous bornant à apprécier, commenter ou critiquer nos prédécesseurs sans faire nous-mêmes oeuvre féconde, là où nous le pouvons, en y ajoutant de nouveaux matériaux; avec paresse d'esprit encore, en délaissant le détail de la besogne scientifique pour nous en tenir à des vues générales, en négligeant de chercher des exemples concrets aux formules abstraites, de préciser ce qui est vague, en négligeant le contrôle du fait, de l'expérience, l'examen de l'objet, la manipulation de ce qui constitue la matière de notre science ?

Par un autre genre d'étroitesse d'esprit et de paresse d'esprit, n'avons-nous pas cédé à la tentation de devenir des spécialistes exclusifs ? Avons-nous fait des efforts pour conserver une vue d'ensemble sur les connaissances humaines ? Faute de quoi, n'avons-nous pas perdu de vue les points par lesquels notre spécialité se rattache aux branches voisines, la fonction qu'elle remplit dans l'organisme qu'est la science humaine, l'importance et les limites du rôle que joue à son tour la connaissance scientifique dans la vie de l'esprit et dans la vie sociale ? Avons-nous pensé qu'il y aurait un avantage proprement religieux pour nous, hommes d'étude, à développer notre culture générale autant que le permettent le temps dont nous disposons et les aptitudes de notre esprit ?

Examinons si nous avons profité des ressources de notre état pour nous sanctifier, si nous avons recherché les aliments que Dieu y a mis pour notre nourriture spirituelle. Par une disposition contraire à celle-ci, avons-nous délaissé dans nos études ce qui ne nous semblait pas avoir d'effet direct sur la vie sociale ? Avons-nous méprisé ce qui n'est pas susceptible d'une utilisation immédiate ? Avons-nous fait l'honneur à la créature de lui attribuer un rôle effectif dans le plan du créateur, une vraie valeur indépendante de l'utilité momentanée que l'homme peut en tirer ? Avons-nous entretenu en nous l'attrait pour l'objet direct de nos études ou pour l'ensemble auquel il se rattache et dans cette intention avons-nous eu les soins les plus pieux ? Dans l'étonnement, dans l'admiration, dans l'aveu de notre ignorance comme dans la joie d'avoir compris, avons-nous élevé notre âme vers Dieu, source de tout enthousiasme ? Avons-nous recherché soigneusement les relations entre l'objet de nos études et l'objet suprême de notre attrait afin de voir Dieu lui-même à travers cette créature dont nous scrutons les mystères ? Avons-nous adoré ce qu'il y a de mystérieux dans l'intérêt que Dieu porte aux passereaux et aux moindres de ses créatures ? Nous sommes unis à Jésus en contemplation devant les lis des champs. Lorsque nous avons répété la grande loi : »Tu aimeras le Seigneur ton Dieu«, avons-nous glissé sur cette manière d'insister au lieu d'y voir une invitation pressante à aimer le créateur jusque dans la connaissance de son oeuvre, par notre initiative dans la recherche, par notre perspicacité dans l'intelligence du monde, par toutes les ressources de l'imagination et de la poésie, en un mot par la contemplation de l'univers dans sa haute et pleine majesté ainsi que nous y invitent tant de psaumes ?

Mon Dieu, je me souviendrai qu'étudier mal ou négligemment, sans mettre toutes les ressources de mon intelligence au service de ma fonction, c'est gaspiller votre temps, c'est tuer le temps créé par vous, c'est retarder la maturation de votre glorieuse création. Je me souviendrai que la science n'est pas faite pour la gloire du savant, que le chrétien est assez honoré d'être le serviteur de la vérité. Ce que je ne comprenais que vaguement, ce que je suivais timidement, selon les suggestions faibles ou inconsistantes de mon instinct, je le poursuivrai, à la suite du maître, consciemment, de propos délibérés, avec la fermeté d'un esprit mûr et pour la gloire de votre nom. Je prends la résolution de vous chercher et je vous demande la grâce de vous aimer dans l'objet de mes études.

35 - Examen particulier sur l'étude N° 2 (2^{ème} journée) (non publié)

I - Adorons Dieu, Père et source de toute science.
Adorons Notre-Seigneur, le Verbe divin, la vérité faite chair.
Adorons le Saint-Esprit, esprit de sagesse et de science qui fait mûrir les connaissances humaines.

Honorons les Docteurs qui ont bien servi la société humaine et religieuse par l'étude : saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et tant d'autres bons serviteurs de la vérité qui vivront dans la mémoire de ce monde à jamais.

II - Examinons si nous avons suivi dans l'étude les règles de toute bonne action et particulièrement d'une action chrétienne.

- Avons-nous considéré l'étude comme un devoir pour un homme capable d'en profiter ?
- Puisque tout homme a le devoir de travailler et que l'étude est un de nos devoirs d'état, avons-nous accepté ce qu'elle peut avoir de pénible, en esprit de soumission à la condition commune de l'homme, selon la parole de l'écriture : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ?
- N'avons-nous pas étudié superficiellement ne prenant pas le temps d'assimiler par la réflexion ce que nous nous contentions de confier à notre mémoire avec trop d'avidité, commençant un livre par le chapitre le plus captivant au détriment du sérieux et de la solidité ou poursuivant en même temps plusieurs recherches différentes sans en approfondir aucune ?

- Avons-nous manqué d'esprit de suite en laissant souvent des lectures ou des études inachevées ?
- En règle générale, nous sommes-nous préoccupés d'étudier avec méthode et prévoyance afin d'éviter les pertes de temps et aussi pour ne pas gaspiller notre enthousiasme ?
- Avons-nous étudié trop exclusivement par intérêt, en vue de la situation que nous vaudrons nos connaissances ? N'avons-nous pas étudié en vue des diplômes plus que par goût des connaissances, laissant ainsi s'installer en nous l'indifférence pour l'objet de nos études ?
- Avons-nous étudié par vanité afin de nous distinguer, de paraître, de faire parler de nous ? Par orgueil, afin d'être maître sur une question et d'exercer une influence tyrannique jusqu'à contrarier peut-être l'essor des nouveaux, jusqu'à nous faire le tyran de la science au lieu d'en être le serviteur ?
- Avons-nous conçu notre science d'une manière orgueilleuse, oubliant l'expression de saint Paul : "Scientia inflat" ? Avons-nous prétendu en tirer des conclusions trop ambitieuses, prématurées au lieu de nous appliquer humblement à recueillir les matériaux utilisables par d'autres lorsque viendra le temps de la maturité ?
- Ne sommes-nous pas tombés dans la jalousie scientifique, mettant de la passion dans les questions de priorité ? Avons-nous évité les clans, les questions de personnes qui nuisent si fort au but qui est l'avènement des connaissances ?
- Avons-nous pris garde de conserver une vue générale de l'ensemble des connaissances humaines. N'aurions-nous pas cédé à la tentation de devenir des spécialistes exclusifs ?

N'aurions-nous pas négligé de comprendre comme notre spécialité se rattache à telle autre branche comme un membre de cet organisme qu'est la science humaine ?

Avons-nous quelquefois méprisé les branches de connaissances que nous n'étudions pas ou pour lesquelles nous avons moins d'aptitudes naturelles ?

Avons-nous considéré comme un devoir religieux indubitable pour un homme d'étude de se perfectionner dans une culture générale aussi étendue que le permettent le temps dont nous disposons et les aptitudes de notre esprit ?

- N'avons-nous pas laissé loin de nos préoccupations cette règle que l'étude doit être faite avant tout par amour pour l'objet étudié ou pour l'ensemble auquel il se relie ?
- Avons-nous pris toutes les précautions les plus pieuses pour entretenir en nous l'intérêt scientifique dans toute sa fraîcheur ?

Pour cela, au cours de nos recherches, avons-nous souvent élevé notre âme vers Dieu, source de tout enthousiasme ?

Avons-nous recherché soigneusement les relations entre l'objet direct de nos études et cet objet suprême de notre attrait afin de voir Dieu lui-même au travers de cette créature dont nous scrutons les mystères ?

III - Mon Dieu, je me souviendrai qu'étudier mal ou négligemment,
sans mettre toute mon intelligence à votre service,
c'est gaspiller votre temps, tuer le temps créé par vous.
C'est retarder la maturation de votre glorieuse création.
Je me souviendrai que la science n'est pas faite pour la gloire du savant
mais que le chrétien n'est que le serviteur de la vérité.

Enfin, reprenant cette parole chrétienne "Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer", je prends la résolution de vous chercher et je vous demande la grâce de vous aimer dans l'objet de mes études.

Les vacances sont terminées. L'année scolaire recommence et, comme toutes les précédentes, elle nous surprend dans cette atmosphère d'attente qui porte à songer à l'avenir et à espérer. Les derniers jours de septembre ne sont plus, comme au début de l'été, des jours de repos. Ils ne sont plus comme eux des jours où la campagne nous plaît, où le silence de la nature et sa paix nous attirent. Il nous faut maintenant de l'activité, une vie quotidienne qui travaille, qui lutte et, quelquefois peut-être, malgré le langage convenu qui veut faire croire que la fin des vacances est toujours trop rapide, nous nous sommes pris à la désirer. Le chrétien doit profiter de ce recommencement. Il doit faire participer sa vie intérieure à cette renaissance intime et donner ainsi à son attente de l'avenir un sens digne de sa destinée.

Phénomène extraordinaire et fréquent, il arrive vite, les années de la première conversion passées, que nous nous surprenions à ne plus rien désirer pour notre vie chrétienne. Ce qui forme l'étoffe de nos rêves d'avenir, c'est le succès de notre apostolat, la réussite de notre enseignement, l'espoir d'une santé meilleure, la vision d'une vie tranquille et chaude, le retour aux habitudes chères dont deux mois ont déjà fait oublier la monotonie qui fatigue.

Mais de vrais désirs, de vrais soucis pour notre vie chrétienne, point ! Tout juste si, aux moments classés de nos prières ou de nos retraites, nous y donnons un temps mesuré d'où rien de clair ne sort, d'où rien d'efficace ne naît.

Nous sommes parvenus à éviter les fautes trop marquantes, nous sommes devenus plus maîtres de nos réactions, de nos coups d'humeur même. Mais, depuis longtemps, l'examen de conscience quotidien, jadis si vivant dans nos prières, est devenu à l'ordinaire un temps vide où l'imagination erre.

L'âge aidant, nous avons maintenant une vie intérieure calme, bien assise. Nous avons pris notre parti de la sécheresse de nos méditations, des distractions envahissantes où se perd notre esprit. Sans oser peut-être nous l'avouer, nous trouvons la vraie source de notre activité, de notre travail, de notre apostolat, bien plus dans le goût extérieur qui attire, dans l'attrait du succès qui couronne, que dans cette union avec le maître que nous laissons trop volontiers à ceux qu'une vocation plus haute appelle à plus d'intimité avec lui.

Pourtant était-ce vraiment ce que le Christ voulait faire de nous lorsqu'il frappait nos sens de sa douceur, nous éveillait à sa divine présence, nous instruisait par son exemple, nous encourageait, nous dirigeait ? Voulait-il seulement faire de nous des âmes plus sages, plus actives, lui le bon pasteur, le cep d'où les rameaux tirent la vie, l'ami ? Comment se fait-il que, croyant le suivre, nous nous apercevions maintenant que nous marchons seuls ? Pussions-nous profiter de ces jours où la vie jaillit et faire à fond cette constatation salutaire qui nous fera, d'un seul coup, le retrouver. Car le Christ n'est pas loin de nos vies et ce qui le cache à nos yeux cache aussi nos erreurs, nos maladresses, notre déchéance.

Peut-être nous nous sommes trop complu dans la douceur des premiers commencements de notre vie chrétienne. Nous avons aimé l'idéal chrétien avec enthousiasme parce que notre sensibilité s'y complaisait. Nous avons aimé sa morale parce qu'elle nous perfectionnait. Satisfaits de ce que nous trouvions en nous, nous n'avons plus senti l'amour que Dieu nous portait.

Peut-être notre intelligence a-t-elle été séduite par l'harmonie de la doctrine chrétienne, par son originalité, par la logique de ses conceptions, par la profondeur de ses vues mais n'a pas dépassé ces étapes et atteint la vraie foi. Celle-ci est restée pour nous une philosophie qui explique la vie, qui répond à nos besoins et non la vertu qui tire toute sa valeur religieuse de la soumission à la parole de Dieu. Et notre esprit, tourné vers lui-même, se détourne de Dieu.

Peut-être l'activité qui a grandi en nous, à la mesure des satisfactions que notre intelligence et notre sensibilité trouvaient dans le christianisme, n'a-t-elle été aussi, malgré les apparences, malgré notre intention initiale certaine, que le développement d'une personnalité qui déborde sur les autres. Notre volonté y a trouvé l'exercice qui attire et non pas la tâche qu'une soumission libre impose au serviteur. Dieu s'est trouvé trop étranger à nos actes pour demeurer en nous celui qui commande.

Si, Dieu aidant, nous avons le courage de pousser plus profond cet examen de conscience, de regarder sans fermer les yeux notre misère, nous verrons qu'à la racine de ces trois déviations essentielles de notre sensibilité, de notre intelligence, de notre volonté, il y a cette même recherche de soi, ce grand égoïsme foncier, cet être froid et mauvais qui saurait peut-être un jour, les circonstances aidant, défier Dieu et lui dire en face : "Non serviam !".

Devant pareille vision réelle de notre être, pouvons-nous vraiment avoir encore une vie intérieure satisfaite ? Dans notre chambre, seul, comme au jour de la mort, nous sentons peser sur nous le regard qui fit fondre en larmes Pierre, le renégat. Nous avons une pauvre vie à faire pardonner, nous qui, hier encore, en étions au fond satisfaits. Nous avons un grand effort de tout notre être à donner, nous qui vivions hier dans la paix complaisante d'une existence qui se laisse vivre. Comme au début, avant la première conversion de l'âme vers son Dieu, il nous faut demander d'en haut la lumière et la force nécessaires. Il faut tout reprendre par la base, dépister dans les recoins de notre vie ces secrètes recherches de soi, tous ces petits égoïsmes qui, sans bruit, étouffèrent notre âme sous leur masse impalpable. Il nous faut enfin trouver Dieu lui-même, sa main qui dirige, sa lumière qui élève, son amour qui sanctifie.

Pensons que cette année doit nous placer plus près dans l'intimité du maître. Il y a là une source d'espoir et d'enthousiasme surnaturel qui nous fera remettre en leur place tous ces désirs, tous ces rêves qui berçaient notre cœur.

Miracle de la vie chrétienne, Dieu n'est pas loin. Plus nous aurons été profonds et sincères dans cette vision intime de notre déficience, plus nous aurons pleuré devant notre âme vide où nous ne trouvons plus le Christ, plus il nous sera donné d'entendre à nouveau son appel. Tournons-nous vers lui et, comme Marie au jour de la résurrection, nous reconnaitrons le maître.

37 - La connaissance de soi

Il est des moments dans notre existence où la vie ralentit sa marche en avant. Notre esprit, habituellement penché sur l'avenir, aime alors à revoir le passé. Il lui découvre un sens nouveau. C'est parfois lors d'une retraite, en ces quelques heures où la grâce nous éclaire. C'est parfois sous l'influence bienfaisante de la liturgie, parfois encore après l'échec ou dans l'épreuve, dans le calme silencieux qui succède au découragement vaincu et naît de la

souffrance acceptée. Peut-être, dans ces veillées de l'Avent ou du Carême, dans ces promenades d'automne ou d'hiver, nous sera-t-elle donnée, cette grâce qui explique l'être dans une lumière toute nouvelle.

Nous en avons tant besoin.

L'examen de conscience quotidien est bien un premier moyen pour arriver à se connaître mais c'est un exercice difficile. Pour qu'il soit vivant et fécond, il faut que l'âme ait déjà une grande perspicacité religieuse. Les fautes marquantes éliminées du courant ordinaire de la vie, nous nous retrouvons chaque soir devant une grande chose floue où se confondent pensées, désirs, réactions, habitudes de toutes sortes. Comment reconnaître le bien du mal ? N'est-ce pas avec la même âme que nous agissons et que nous voulons juger nos actes ? N'est-il pas vrai que nos actes modèlent notre âme et, par conséquent, notre conscience ? La conscience n'est pas une entité supérieure, âme de notre âme, voix de Dieu, elle est influençable et pitoyable. Une faute insolite, accidentelle, soulèvera sa réprobation mais, en face d'une tendance profonde qui exprime quelque chose de notre âme, elle demeurera inerte parce qu'elle est de la même substance que ce qu'elle doit juger ou plutôt elle est cela même. A la fois juge et partie, ne trouvant pas au dehors de la loi suffisamment précise, nous manquons de discernement intérieur, fruit du don de conseil qui nous permettrait de juger sagement. Alors les âmes délicates ont grand danger de devenir scrupuleuses. Les autres aussi se dérèglent et, tandis que les premières s'abîment dans une perplexité angoissée, les secondes s'embourbent dans le médiocre.

Beaucoup de choses, et des plus importantes, échappent ainsi à notre examen.

Ce que nous retenons, ce sont les fautes caractérisées et formellement proscrites par un commandement, parole trop vive, paresse, mensonge... Ce sont elles que l'examen de conscience peut atteindre et corriger si on le pratique intelligemment. Mais il ne suffit pas, comme nous faisons trop souvent, de classer nos fautes dans des catégories établies à l'avance comme dans des casiers où nous mettrions chaque soir quelque chose, aujourd'hui dans celui-ci, demain, dans celui-là, et que nous viderions périodiquement au confessionnal.

Il ne suffit pas de constater ou de décrire nos fautes. Sans cela, elles deviennent tout abstraites, nous ne voyons pas en quoi elles sont un mal, nous ne pouvons nous en repentir et, peu à peu, nous nous enlisons dans une véritable insensibilité morale. De là vient que chaque jour nous constatons les mêmes manquements sans nous en corriger jamais. De même, pour nos bonnes actions, nous perdons le sens de leur utilité sanctifiante. Elles ne sont plus pour nous que des actes d'obéissance à diverses lois abstraites. Il nous manque de comprendre la fécondité des préceptes. Cela vivifierait notre obéissance et donnerait de l'ardeur à notre zèle de perfection.

C'est Dieu qu'il faut que nous attendions.

dans ces régions ténébreuses où la conscience hésite. C'est lui aussi qui doit nous montrer toute l'importance de ces actes que nous nous bornons à étiqueter « bons » ou « mauvais, sans en saisir la portée réelle. Il faut pour ainsi dire qu'il nous sorte de nous-mêmes et que, dans un dédoublement mystérieux, il nous montre à nous-mêmes tels que nous sommes, tels qu'il nous voit. Grande et dure vision qui dissipe comme au jour du jugement toutes nos illusions et beaucoup de nos idées sur nous-mêmes, lumière vive et crue où nous reconnaissons dans notre âme l'oeuvre de tout un passé, avec beaucoup de bien et beaucoup de mal. Cette vue nous accablerait si Dieu ne vient nous soutenir par sa présence invisible mais certaine. Alors notre regard plonge en nous avec une acuité toute nouvelle. Ce ne sont plus des pensées, des paroles, des actions qui se présentent une à une, dispersées, devant notre conscience. C'est en longues théories qu'elles se groupent, s'assemblent, se suivent. sous leurs apparences diverses, changeantes comme les circonstances, l'âme les voit participer aux mêmes tendances mystérieuses et profondes dont elles ne sont que des manifestations successives.

Notre conscience, à cet instant, revit toute son existence.

Les actions présentes se montrent déjà en germe dans les actions passées.

Elle retrouve sa vie d'enfant, se souvient de petits faits, de petits chagrins, de tendances jusque là non remarquées et qui lui paraissent comme les premières annonces de la personnalité que, pendant toute sa vie, le ferment chrétien devra travailler. Puis vient l'âge de l'enthousiasme, des affirmations pleines de sécurité, des décisions hardies. C'est alors dans une lumière convaincante qu'elle voit son activité libre développer ou combattre ses penchants initiaux et contracter des habitudes qui feront peu à peu partie intégrante de sa personne. Sur ces énergies non connues dans leur fond et dont on ne saurait pas modifier directement les manifestations extérieures, elle saisit l'action efficace des douces influences, des légères disciplines que l'éducation propose à l'enfant, l'amour et l'exemple d'une mère, la paix et l'affection du foyer, la prière régulière du soir, la première communion, le travail consciencieux, les lectures qui élèvent. Tout cela nous a pétris à notre insu et a cultivé en nous des attraits pour le bien, une intelligence religieuse dont maintenant nous profitons.

L'âme trouve à tous ses actes une valeur et une importance qui l'étonnent.

Ce petit acte de volonté qui nous fait lever le matin pour avoir le temps de préparer sans hâte la journée nous permettra peut-être un jour de prendre ces fortes décisions qui tiennent l'élan de la vie au-dessus des circonstances hostiles. Ce petit acte d'humilité qui nous fait repousser l'attache volontaire à la pensée bourdonnante d'un succès personnel, nous rend peu à peu aptes à accepter sans découragement l'humiliation de l'échec ou la contradiction qui perfectionne tous ceux qui agissent avec persévérance. Cet acte d'obéissance intérieure qui nous soumet de coeur à notre prochain, prépare la grande soumission qu'exige la volonté divine quand elle émonde les meilleurs rameaux de la vigne. Cet acte d'abnégation et de détachement qui refuse de faire d'une douce amitié un but en soi, une jouissance égoïste, qui sait même, s'il en ait besoin, modérer malgré notre attrait les manifestations extérieures de nos sentiments, nous prépare à aimer toute créature en Dieu. Vraiment toutes nos bonnes habitudes, tous nos actes de bonne volonté, prennent un singulier relief. Notre âme est travaillée par toutes nos actions bonnes, la moindre d'entre elles y laisse une trace éternelle. C'est par toutes ces touches qu'elle s'embellit et s'achève.

Mais notre âme voit aussi la répercussion de nos fautes.

Elle découvre dans le passé les ravages opérés dans la délicatesse de notre coeur, dans notre intelligence morale et religieuse, pendant les périodes où la volonté a faibli, attaquée par de nouvelles passions ou minée par des influences déprimantes. Elle retrouve ces mêmes faiblesses dans son présent. Ces fautes que nous classons, si facilement et si tranquillement, dans la section orgueil ou quelques autres catégories à usage courant, développant en nous à notre insu la vie secrète de ces tendances, de ces appétits qui, un jour peut-être, se dresseront contre notre volonté avec toute la force d'une chose soudaine, immense et enveloppante. Le petit acte des parents qui actuellement empêche le lever matinal peut préparer une grande crise d'aboulie qui nous réduira à rien. Cette petite vanité qui fait aimer et rechercher les compliments, prépare au jour de l'échec les ilots empoisonnés de l'orgueil blessé qui submergeront notre âme. Ce goût enfantin de la domination qui nous jette dans les oeuvres sous le masque impénétrable du zèle, explosera en révolte et en découragement le jour où l'oeuvre pour vivre nous marchera sur le corps et nous abandonnera. Cette amitié si douce, où nous nous cherchons nous-mêmes sans scrupule, sans y penser même, pourra un jour déclencher une de ces crises sentimentales où la jalousie, le dépit et la haine s'unissent pour rayer tout un passé.

Comme toutes ces fautes qui étaient si abstraites à nos yeux révèlent des tendances inquiétantes, menaçantes !
Comme nous sommes bien de la race de ceux dont les crimes nous épouvantent !

La vue de ce qu'elle pourrait devenir si elle s'abandonnait, de ce qu'elle serait si elle avait été jadis plus fidèle, remplit l'âme de crainte et de regret. Maintenant ce n'est plus l'apathie, c'est le désespoir qui la menace. Mais alors le Christ apparaît. Au milieu de toute notre vie, de tous nos efforts, de toutes nos faiblesses, pendant notre sommeil comme pendant notre veille, il y a une main divine qui veille et qui protège, une voix qui appelle, qui encourage et qui avertit, un long fil directeur, une influence persévérante qui presse, avec un grand respect, notre volonté libre. « Ego sum, noli timere ! » dit le Christ à ses apôtres sur le lac en tempête. Il nous le répète et dans la vision de tout ce qu'il a déjà fait en nous, nous puisons maintenant l'espérance qui permet à l'âme de pleurer ses fautes sans se détruire, de perfectionner sa vie sans se lasser et de se trouver un grand principe de joie qui l'unifie et la dilate.

Demain, nous retrouverons la vie grise d'hier. Demain, la lumière disparue, nous reprendrons nos examens de conscience hésitants, pénibles et obscurs. Demain, le devoir se fera de nouveau sans attrait, la faute sans horreur mais nous conserverons de cette grâce en notre âme des marques réelles, bien qu'invisibles. Pendant cette nouvelle nuit, nous persévérons dans le souvenir et dans l'attente. Dieu renouvellera cette grâce pour nous. Il nous rendra, à certains moments, cette vision nette, objective, totale de ce que nous sommes et, peut-être, si nous restons fidèles, nous donnera-t-il un jour, d'une façon permanente, la connaissance vraie de nous-mêmes, telle que l'ont eue les saints.

38 - Brossat Richard

par Jacques Perret

Né à Vinay (Isère) le 12 mars 1901
promotion de 1924
mort à Valence le 6 août 1928

De notre promotion littéraire de 1924, c'est déjà le second qui part : Richard Brossart après André Le Morvan. Nous pouvons rapprocher ces deux noms. Tous deux élèves de Louis-le-Grand, camarades de turne à l'Ecole, Brossat et Le Morvan s'apparentaient par beaucoup de qualités communes : même délicatesse d'âme, même souci des réalités spirituelles... Unissons-les dans notre souvenir.

Richard Brossat devait passer tout son jeune âge à Valence où son père était armurier. Il y vécut jusqu'au moment de partir à Lyon et, de là, à Paris pour se préparer à l'Ecole; il y avait goûté ses plus heureuses impressions de jeunesse. Tous ceux qui l'ont connu ont remarqué combien il était attaché à sa ville. Il aimait la

l'impidité de son ciel, la couleur de ses pierres; il aimait encore tous ceux, parents et amis, qu'il y avait laissés. Il ne rougissait pas de laisser par moments transparaître ces sentiments d'une tendresse presque enfantine. C'est ainsi que beaucoup d'entre nous avaient découvert en lui, sous des dehors austères, un cœur aimant et sensible. Même à la fin de ses années d'École, il n'avait pu s'habituer entièrement à vivre loin des siens. Parfois il n'y tenait plus et, au milieu du trimestre, à la veille d'un examen, il allait passer quelques jours à Valence. De son éducation familiale, il garda l'amour ou plutôt le culte du travail. Je ne crois pas qu'il ait été de ceux pour qui le travail est une joie mais il avait appris, par l'exemple, ce que c'est que travailler et il ne voulait pas que, pour être intellectuel, son effort personnel fût moindre.

D'abord élève de l'école primaire, il suivit ensuite les cours du lycée de Valence. C'est en philosophie que s'éveilla sa vocation intellectuelle et que, sous la direction d'un maître pour lequel il conserva toujours la plus grande vénération, M. Paliard, il connut qu'il était, lui aussi, appelé à philosopher. Dès cette époque, âgé de 19 ans, il est bien tel que nous l'avons connu à l'École. Écoutons plutôt le témoignage de son professeur : "Dans cette classe de philosophie de 1920, le lycée de Valence comptait d'autres excellents esprits mais Brossat était entre tous celui qui faisait preuve du goût le plus vif et des aptitudes les plus marquées pour la philosophie. Il ne cessait de me questionner. J'avoue que, bien souvent, mes réponses ne le satisfaisaient pas. Il revenait alors à la charge avec une ténacité que ses camarades et moi-même quelquefois jugions pénible. Mais finalement, il me donna ainsi d'apprécier, non seulement ce besoin qui était en lui de voir la chose à fond, mais cette énergie, cette opiniâtreté dans la douceur qui devaient lui faire surmonter tant d'obstacles. Et je ne parle pas seulement de difficultés extérieures qui pouvaient lui venir d'insuccès passagers, la maladresse étant parfois la rançon de qualités plus profondes, mais je parle aussi des obstacles intérieurs et notamment de cette tendance à faire perpétuellement renaître les difficultés".

Les années de Première Supérieure furent assez dures pour Brossat, il avait beaucoup de peine à s'attacher à un travail suivi et la préparation des compositions lui était une véritable souffrance. Cependant, il travaillait avec acharnement. "Mes professeurs, écrivait-il, me disent que je travaille trop et que par suite je m'abrutis. C'est peut-être vrai mais j'ignore tant de choses qu'il faut bien que je travaille un peu".

Il trouva dans l'amitié un adoucissement à l'austérité de cette vie. Il avait besoin de sentir autour de lui de l'affection et il était prêt à donner la sienne pour peu qu'il sentit qu'on l'eût acceptée. Parfois il s'en accusait lui-même comme d'un défaut, se demandant si ce désir d'affection ne naissait pas d'une secrète recherche de soi. D'ailleurs son amitié était exigeante, il avait rencontré des incompréhensions et il en avait beaucoup souffert.

Reçu neuvième à l'École, il y entra, au jugement de son professeur, M. Colonna, "avec une pensée très ferme, une personnalité bien définie, un idéal clairement conçu". Cet idéal, à la poursuite duquel il est mort, était l'union aussi étroite que possible entre sa foi de chrétien et sa pensée de philosophe et cela, sans compromission d'aucune sorte ni pour l'une ni pour l'autre.

"L'oeuvre de philosophie, écrivait-il, est avant tout la philosophie et non la religion; servir Dieu ne consiste pas à infléchir d'avance une oeuvre dans telle ou telle direction mais, au contraire, à chercher la vérité dans le domaine qui lui est propre avec une droiture et une sincérité totales, sans même s'inquiéter de savoir si les conclusions seront susceptibles d'être utilisées religieusement ou, pour mieux dire, avec la certitude qu'elles le seront et que Dieu aura été annoncé, simplement parce que la vérité aura été cherchée pour elle-même. Par cela seul qu'on n'a voulu reconnaître Dieu qu'au prix de toutes les exigences de la critique, la foi se révèle en harmonie avec la philosophie. Il ne peut plus y avoir de divergences entre elles qu'au regard d'esprits superficiels. Les deux vues que l'homme a des choses, la vue humaine et la vue révélée, au lieu de s'opposer, sont dans le prolongement l'une de l'autre. L'unification est faite dans l'esprit et la paix lui est rendue".

Mais cette paix est de celles dont la conquête est l'oeuvre de toute une vie de luttés. Brossat le savait. Il disait un jour que l'état du philosophe était le plus douloureux et le plus pénible parce que le plus angoissé. Parfois il se demandait si, entre le dogme chrétien et une pensée humaine toujours en évolution, un accord serait jamais possible ou si cet accord une fois réalisé ne serait pas lui-même une nouvelle philosophie destinée à évoluer et à disparaître à son tour. "Pourquoi n'y a-t-il rien de définitif ? Comment se fait-il que l'homme sache moins où il lui est plus nécessaire de savoir ?"

Ces questions, que tout homme a dû se poser mais qui ne sont pour la plupart que des objets de spéculation intellectuelle, avaient pour lui une valeur concrète; elles tenaient une place dans sa vie intérieure et c'est ce qui donnait à toute sa personne un caractère de gravité et de sérieux.

Dans la lecture des philosophes, il cherchait un aliment pour son âme, il essayait d'y trouver, sinon une solution des difficultés qui le préoccupaient, au moins des indications pour les résoudre. "C'est d'une formation complète que j'ai besoin, il faudrait me mettre vingt ans à l'école de quelques grands esprits". Cette attitude d'humilité devant la pensée d'autrui était un des traits dominants de son caractère. "Moins que jamais, écrit-il, je ne puis tolérer les critiques adressées à une grande pensée, à une grande doctrine. On ne critique que parce qu'on ne

comprend pas. Quand je veux comprendre, je dois faire effort. Je ne puis comprendre que si je le veux et cet effort est pénible. Quand on a compris, on s'attache, on se lie et on ne pense jamais qu'à prolonger les perspectives de la pensée que l'on comprend. Mais il faut comprendre et ce mot renferme des exigences infinies".

Cette volonté de comprendre et de comprendre à fond sans jamais se contenter de l'à peu près constituait pour lui un véritable obstacle quand il s'agissait d'acquérir rapidement un grand nombre de connaissances. L'année où il préparait son diplôme, une étude de la liberté humaine dans la philosophie de Malebranche, il écrivait : "Je suis à peu près incapable d'entreprendre des lectures abondantes. Je m'arrête à chaque idée. Trois pages suffisent pour alimenter ma méditation et m'empêcher de continuer. Je ne veux rien laisser passer sans le sonder à fond". Il ajoutait sans autrement s'en attrister : "Il me semble que tout cela m'interdit de concevoir l'ambition de voler rapidement vers les sommets".

Ces sommets, c'était un beau succès à l'agrégation, une grande réputation, un beau poste... Ce n'était vraiment pas pour cela qu'il travaillait. Nul n'était plus simple et moins ambitieux. Quand il se laissait aller à des songes d'avenir, c'était pour rêver "d'un poste bien humble dans la plus petite ville de province". Il y aurait continué son travail de philosophe car il le considérait comme l'oeuvre propre qu'il devait accomplir dans sa vie. La conviction de servir Dieu dans cette voie était pour lui un soutien. Philosophe, intellectuel, mais encore plus sensible, il traversait quelquefois des périodes de découragement où tout attrait pour les idées semblait s'évanouir en son âme, où il regrettait de n'être pas resté à Valence dans l'atelier familial pour devenir, comme son père, armurier ou mécanicien, menant une vie simple, loin des aridités ou des exigences de l'esprit. Il se rappelait alors que "de ces moments de pauvreté intérieure, de désolation spirituelle, on peut aussi faire offrande à Dieu et c'est leur ôter leur amertume. Les plus belles ivresses de l'intelligence n'égalent pas en douceur le moindre mouvement d'amour, les plus magnifiques conquêtes ne sont rien au prix du don de soi".

Vers la fin de juillet dernier, il regagnait Valence, exténué par une année de surmenage. Il dut se coucher en arrivant chez lui. Le médecin diagnostiqua une fièvre typhoïde. Quelques jours après, il était mort. "Je veux faire à l'Ecole le noviciat de ma vie", disait-il. Sa vie a été brisée ou plutôt, si nous voyons les choses comme il les aurait vues lui-même, elle a été transportée sur ce plan supérieur où toute aspiration vers le vrai se trouve comblée, tout effort récompensé avec une plénitude que la terre ne peut pas donner.

39 - La persévérance

La vie chrétienne est plus faite de persévérance que de bons désirs. Comme le ferment dans la pâte, le christianisme doit peut-être à peu faire lever toute notre vie et nous ne serons vraiment des disciples du Christ que si nous conservons dans sa vigueur la vie chrétienne de nos débuts, développant avec logique et volonté les prémisses qu'elle a posées. Triste vérité : notre vie intérieure tend constamment à perdre son esprit surnaturel du fait de notre faiblesse, de nos raisonnements trop humains. Sous l'influence du monde païen qui nous entoure, nous tendons presque invinciblement à gloser l'évangile et à le rabaisser au niveau de notre médiocrité. Comment remonter ce grand courant vers le bas qui transforme en une discipline de vie raisonnable une religion destinée à nous monter jusqu'à Dieu ?

Ce n'est pas dès les débuts de notre vie religieuse personnelle et consciente que cette déviation nous menace. La richesse sensible de notre vie intérieure nous en préserverait à elle seule et le souvenir de nos ignorances est encore trop présent à notre mémoire. Ce n'est pas même au début de notre vie professionnelle, en ces moments où la nouveauté du métier, la nouveauté du genre de vie, entraîne soucis et inquiétudes. Nous nous sentons alors trop faibles pour ne pas nous tourner vers le Dieu fort, trop seul pour ne pas fréquenter l'ami des âmes. Par une réaction naturelle contre le monde qui nous entoure, établi et tranquille, nous goûtons naturellement la paix attachée au détachement et à l'abnégation que nous prêchent l'évangile. Mais c'est après...

Lorsque, dominant notre métier, nous commençons à nous complaire dans la perfection que nous y apportons, lorsque des succès viennent renforcer ce sentiment de la pleine possession de notre rôle, lorsque, dans une vie régulière, nous trouvons avec la santé et le calme un sentiment de puissance et d'épanouissement intellectuel que l'approche des examens ou la fatigue d'un travail trop pressé nous avait jusque là empêchés de connaître, lorsque, entrés en relation avec le monde qui nous entoure, nous ne nous y sentons plus étrangers et que la considération attachée à notre profession, à nos capacités, à nos promesses d'avenir, à l'aisance de notre jeunesse nous y établit dans un rang choisi, lorsqu'enfin notre vie a trouvé un régime stable dans une bonne assurance de nous-mêmes, c'est alors que la grande tentation se présente où notre orgueil et notre égoïsme trouvent la pâture qui nous rendrait heureux de nous-mêmes et d'écarter par négligence puis avec de spécieux raisonnements les leçons d'abnégation, de dévouement, de pauvreté que le Christ nous a données dans sa propre vie et par son évangile. Alors Dieu sortirait peu à peu d'une vie que nous pouvons maintenant vivre heureuse sans lui. La religion deviendrait ce minimum qui ne gêne pas, qui supprime les inquiétudes et les doutes, qui ajoute à notre personne, dans certains milieux, un agrément et une séduction; elle serait celle qui endort au lieu d'être celle qui exalte.

Mon Dieu, comme je me sens violente en moi cette tendance à faire de ce lieu de passage l'abri rêvé de ma vie ! Comme je comprends maintenant pourquoi le monde vous oublie malgré les efforts de vos saints et le travail vingt fois séculaire de votre église ! Jadis l'indifférence religieuse de la génération qui précédait la mienne m'était un étonnement. J'aimais, dans la fierté de ma jeunesse, opposer les jeunes qui montent et qui sont meilleurs à ceux qu'une époque moins chrétienne a faits si négligents de votre amour. Hélas, à mesure que ma génération progresse et passe par les étapes où tant d'autres l'ont précédée, voici qu'elle prend les mêmes couleurs ternes et médiocres, voici que je sens dans mon coeur l'appel puissant du monde, presque aussi puissant, (cf. Notre médiocrité, n° 125) mon Dieu, que celui que vous y faites résonner au temps où vous m'avez appelé à vous.

Comment résister à l'orgueil de la vie ?

Cette prière, qui de nous ne l'a pas faite ? A l'occasion d'une retraite, après la rencontre d'une âme toute donnée à Dieu, à l'occasion de ces multiples circonstances que la grâce sait informer pour nous guider et nous instruire. Nous avons alors senti jusqu'au trouble et à l'inquiétude comme une marée montante qui peu à peu monte en notre âme et va tout submerger. Dans ces moments de crise, nous sommes portés à regretter de n'être plus au temps des difficultés passées. Nous voulons changer notre vie, la rendre plus précaire, plus incertaine, briser quelque chose de notre stabilité pour lutter contre cette impression enjôleuse de sécurité.

Mais dès que ces désirs troubles disparaissent où dès que nous prétendons mettre en oeuvre de telles résolutions, nous nous heurtons aux circonstances qui ont fait de notre vie ce qu'elle est et nous sortons de la lutte avec la conviction, inavouée d'ailleurs, que l'évangile n'est pas fait pour nous et que c'est seulement à quelques élus choisis entre mille que la parole a été dite : "Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait". Sans doute savons-nous faire la distinction entre les conseils et les préceptes, entre l'esprit de l'évangile et son application littérale, sans doute savons-nous qu'il y a des vocations différentes mais alors ces distinctions ne nous rassurent plus. Il nous apparaît lumineusement que l'esprit et la lettre de l'évangile, les préceptes et les conseils forment un bloc bien plus uni qu'il nous semblait jadis et que sans doute, pour bien suivre les préceptes, il faut encore pratiquer les conseils et, pour bien vivre l'évangile dans son esprit, il faut aussi le prendre dans sa lettre. Mais alors que d'impossibles modifications à introduire dans notre vie, impossibles non seulement de par notre faiblesse mais aussi et surtout par notre métier, de par les exigences sociales qui nous pressent de toutes parts ! Entre la double exigence de l'évangile foncièrement un et des nécessités imposées par le rôle social que Dieu lui a attribué, nous nous sentons bloqués comme dans une impasse.

"Je suis la voie, la vérité et la vie".

Donnez-nous, Seigneur, de comprendre toute la profondeur de cette parole, de tout ce qu'elle a de pratique pour notre vie quotidienne. J'ai cru d'abord que vous étiez mon modèle. Mais dès que j'ai voulu sérieusement réaliser l'effort surhumain qu'implique cette croyance, j'ai dû admettre que vous étiez aussi celui qui donne la force de monter vers vous. Vous étiez alors le moyen et le but de ma vie, la voie et le terme. L'expérience de chaque jour m'a montré que cela ne suffisait pas encore. Pour accepter tout votre message et le réaliser en vérité, il me faut plus que votre exemple, plus que votre grâce actuelle, il faut que vous soyez pour moi la vie.

Je ne puis pas, par le rôle que vous m'avez donné dans le monde, quitter mon métier comme les apôtres et vous suivre comme eux. Je ne puis pas cependant ne pas entendre l'appel de l'église, son appel total. Je sens que je ne puis pas remplir mon devoir de chrétien si je ne répons pas aussi à vos conseils et cependant j'ai le ferme sentiment de désertier si je quitte le poste que vous m'avez donné. Pour que je puisse être tout ce que vous voulez que je sois malgré ces obligations contradictoires, il faut que je vive en vous comme vous vivez en moi, "car l'amour du Christ nous presse, persuadés qu'il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux".

C'est donc par l'amour que je vivrai votre évangile, en vivant en vous toutes les abnégations et toutes les activités que votre vie humaine a réalisées d'une façon si complète. Mais comment cela pourra-t-il se faire ?

Déjà l'amitié humaine établit entre les coeurs une merveilleuse correspondance. La joie et la souffrance de l'un deviennent celles de l'autre par cette seule raison qu'ils s'aiment. Cette disposition si bonne que vous avez mise au coeur de tous les hommes ne serait-elle pas, informée et sublimée par la grâce, l'amorce de cette communion de vie que vous voulez établir entre votre humanité et nous ? De même que nous ressuscitons par votre résurrection, ce sera par votre vie humaine toute soumise à Dieu que nous serons aussi tout entiers à lui dans une véritable dépendance vécue.

Si je vous aime, mon Seigneur, vos souffrances sont les miennes, vos joies sont les miennes, vos espoirs aussi, vos déceptions aussi. Je serai vraiment délaissé quand les apôtres vous quittèrent au jardin des Oliviers car vous étiez alors bien seul au milieu de vos ennemis. Je serai vraiment joyeux lors de votre entrée triomphale à Jérusalem car vous étiez alors bien heureux. Votre pauvreté, votre dénuement absolu deviendront miens de la même manière très réelle, ils me feront perdre goût à toutes les choses de ce monde et me purifieront dans la

souffrance aussi effectivement que si vous m'aviez donné de pratiquer dans ma vie l'un et l'autre. Car ma vie ne sera plus ma vie mais bien plutôt la vôtre. "L'âme, dit Bérulle, vit moins en elle-même qu'en ce qu'elle aime".

Loin de dispenser en quoi que ce soit l'âme de toute réalisation effective, de toute observance des préceptes et des conseils, une telle disposition, mieux que cela une telle vie, sera comme une puissance cachée, toujours prête à l'action, toujours attentive, d'une souplesse inconnue à nos vouloirs humains toujours guindés, un trésor d'activité, d'initiative, de lumière.

Le Christ va nous conduire jusque là. Sinon le christianisme nous fait aboutir à une impasse, impasse dont on ne peut nier l'existence, qu'on peut accepter en vaincu mais dont on sort avec l'aide de ce même évangile qui nous y a menés.

Mon Dieu, augmentez en moi l'amour pour que je vive en vous.

40 - La persévérance

Texte de Marcel Légaut

imprimé par Laboureur et Cie, Issoudun

"Plusieurs comptent les années de leur conversion mais savent qu'ils ne sont pas changés et que ces années ont été stériles" (Imitation. livre I, 23,2)

Persévérer dans la foi, ce serait continuer à vivre devant Dieu, atteindre de façon toujours plus stable la présence de Dieu en nous. Ce serait commencer à participer dès maintenant à la vie éternelle en imprégnant toutes nos pensées et tous nos actes d'un esprit vraiment religieux et ainsi nous acheminer vers la mort comme vers le passage qui, au sortir de l'obscurité de la foi et de la fidélité dans l'exil, nous conduira à la joie dans la vision et dans l'union. Mais comment être vraiment religieux ? Comment l'être et non pas le paraître ? Comment l'être plus qu'on désire l'être autour de nous ? L'être, non pas parce qu'on l'a été, non pas parce qu'on désire le paraître, ni même parce qu'on aspire à l'être mais, tout simplement, au-delà de toutes les convenances, de toutes les coutumes, de toutes les raisons, parce qu'on est ?

Notre médiocrité

Combien peu d'âmes poursuivent l'ascension qu'elles semblaient, au début de leur vie, avoir entamée pour de bon ? Sans le savoir, beaucoup reculent. Beaucoup oublient qu'ils sont partis sur le chemin de la sainteté. Beaucoup ne comprennent même plus ce qu'ils cherchaient quand ils se sont convertis. Combien aussi, s'en souvenant, ne trouvent plus en eux-mêmes l'ardeur et la générosité qui les soutenaient au commencement. Leur foi et leurs aspirations semblent prolonger ce que jadis ils ont cru et désiré mais, en réalité, ils restent fidèles à de beaux souvenirs, vidés de chaleur et de vérité.

Pourquoi la persévérance est-elle si rare que presque tous, nous la transposions sur des modes qui la déforment ou pour le moins la minimisent ? Est-ce la conséquence de nos fautes passées qui, par delà notre repentir vrai, continuent à peser sur notre vie, comme si le pardon était impuissant à tirer un bien de ce mal ? Sans doute, ce pardon a-t-il la profondeur de notre contrition. Or ne sommes-nous pas des êtres trop superficiels pour que celle-ci atteigne le fond même de notre être, le lieu où nos fautes s'enracinent et d'où le pardon divin saurait s'élancer pour tout renouveler en nous ?

Cependant, il ne semble pas que cette légèreté soit l'unique raison de notre échec, ni même peut-être la raison principale. Car enfin, notre conversion à une religion personnelle n'était pas une illusion, c'était un mouvement très sincère et déjà très total de notre âme. Nous ne l'avons jamais proprement renoncée. D'où vient donc qu'elle apparaisse parfois comme une tentative sans lendemain, dépourvue de fondement, comme une impulsion passagère et en soi caduque ?

Une raison importante de notre médiocrité qui blesse à mort tant de chrétiens, au départ pourtant généreux, ne me paraît pas être mise ordinairement en évidence. La voici : ils meurent de faim. En effet, les aliments spirituels qui conviennent aux commençants, aux jeunes esprits, ne peuvent plus nourrir de la même façon ceux qui ont désormais à grandir dans la vie, les adultes. Or d'ordinaire, soit par habitude, soit parce que jamais on ne leur a présenté d'autres sources de spiritualité, les adultes continuent à chercher leur vie dans ce qui jadis l'exaltait et ils ne l'y trouvent plus.

L'homme commence à se penser pour devenir

Vouloir être est pour lui au début la seule manière d'être véritablement. Aspirer vers un idéal est sans doute la première étape vers sa réalisation mais, à ce stade initial, c'est aussi la seule façon de lui être fidèle. La jeunesse nourrit son être d'aspirations aussi élevées que possible. C'est sa manière à elle d'être. C'est une erreur que l'avenir saura bien dénoncer. Mais c'est une illusion bienfaisante, tant qu'on est jeune, puisque en vérité elle assure la première croissance spirituelle. Vient cependant une heure où cette illusion devient néfaste. Le danger se précise lorsque le "converti" continue, après les temps convenables, à nourrir sa vie spirituelle d'aspirations vers l'idéal, sans les voir s'incarner peu à peu dans l'action quotidienne. L'idéal devient alors source d'ivresse et

non de force. Il détourne l'âme de ce qu'elle devrait faire, en lui faisant croire qu'elle est parce qu'elle pense généreusement et de façon élevée. Elle glisse insensiblement sur la pente du pharisaïsme qui est beaucoup moins souvent hypocrite que ne le pensent les gens du dehors qui se connaissent eux-mêmes si peu. Le pharisaïsme est, la plupart du temps, trop inconscient pour jouer un double jeu. C'est l'attitude artificielle, le plus souvent involontaire et aveugle, de qui a perdu sa véritable source d'être. Car au second âge de la vie spirituelle, être, c'est surtout agir comme on pense et l'idéal n'est alors aimé en esprit et en vérité que dans la mesure où l'on veut effectivement le réaliser dans son action.

L'homme est dans la mesure où il agit. Ici apparaissent de nouveaux dangers. Car cette action qui exalte ainsi l'homme spirituel, elle l'arrache malheureusement à lui-même, elle le tire hors de lui-même, au moins autant qu'elle le fait être. L'équilibre est toujours précaire. Combien, à force de se consacrer à l'action, sont absorbés par elle, ne sont plus qu'en fonction d'elle, c'est-à-dire ne sont plus. Ils n'agissent plus, ils s'agitent. C'est l'une des maladies spirituelles les plus répandues de l'époque moderne et de la civilisation occidentale.

Être, en définitive, ne se réduit ni à penser ni à agir. Lorsqu'on confond le goût de l'être avec l'action ou la pensée, c'est au préjudice de l'âme. Pour elle, le remède devient poison et la source d'eau vive se transforme en coupe d'ivresse et de mort. Être, c'est être ce qu'on est, se penser comme on est, n'agir qu'en fonction, de ce qu'on est. Ne pas vouloir faire autre chose que ce qui découle de notre être même. Ne pas être socialement plus que ce qu'on est. Être comme Dieu nous voit pour être comme il nous veut. Ni plus ni moins. Ni moins, cela va de soi. Ni plus, cela est moins évident et cependant non moins vrai ni moins nécessaire. Certes, il n'y a pas place dans cette humilité pour la négligence, la lâcheté et la paresse. Il faut au moins autant de pureté, de disponibilité pour être de cette façon qu'à la première étape il n'en faut pour concevoir l'idéal qu'on désire réaliser et, à la seconde, pour travailler à l'incarnation de cet idéal, si impuissantes que soient nos forces à s'en approcher seulement. Certes, l'âme est guettée par mille déviations à tous les âges de sa croissance, au dernier comme au premier; mais qu'elle soit parvenue à la dernière étape de la vie spirituelle ici-bas, au moins dans ce qu'elle comporte d'essentiel, cela crée une grande différence. Celui qui vit chaque jour dans ce contact intime avec ce qui est ne risque plus de voir s'empoisonner la source où il puise sa ferveur spirituelle, tandis que ce risque menace toujours le néophyte théoricien ou le lutteur trop ardent. Dieu lui est sa nourriture et non plus la pensée de l'être qu'il veut réaliser ou l'action qu'il mène. La mort et ses approches peuvent lui enlever tout mais pas cela. Car cela est commun à la foi et à la vision, au temps et à l'éternité. Mais qu'est-ce au juste que cela, que cette possession dépouillée, que ce fruit de la persévérance ? Il ne suffit pas d'en parler pour y atteindre ni pour y conduire les autres. Ce n'est ni un idéal qui relève des mots, ni une ascèse. Bornons-nous, pour rester sur le plan précis où nous nous tenons ici, à décrire ce que doivent faire, au long de cette dernière étape, la pensée et la volonté, pour être cette fois-ci les auxiliaires fidèles de l'être et non ses usurpateurs.

La connaissance de soi

Ce n'est pas une petite chose que de ramener sa pensée au niveau du réel lorsque, par mission initiale, puis par habitude, elle vole spontanément vers l'idéal. Pour opérer cette rectification, il importe de lui proposer la recherche, non pas de ce qui devrait être, mais de ce qui est, non plus de ce que je devrais être, mais de ce que je suis. La connaissance de soi, toujours utile, est devenue indispensable : entendez la connaissance de ce qui en nous est le meilleur, mais aussi le pire, sans négliger ces vastes profondeurs où ne règne que la médiocrité. La jeunesse n'a pas à explorer ces deux dernières zones car elle n'en tirerait qu'un grand découragement. L'homme d'action non plus car son oeuvre y trouverait un premier ver rongeur. Mais l'adulte ne peut pas s'en dispenser. Il lui faut franchir cette fragile passerelle, jetée sur les abîmes du néant et du mauvais, pour atteindre sa vérité essentielle, sans être pris de vertige ou de découragement. Ainsi sa pensée sera essentiellement connaissance de soi, en présence de Dieu.

Ce sera une action religieuse, non une action purement intellectuelle. La connaissance de soi qu'on acquiert de la sorte est toute imprégnée de charité : elle ne peut pas dégénérer en narcissisme, cette tentation qui guette les nombreuses âmes superficielles, ni en désespoir, tentation des âmes profondes. Elle ne le fait pas par méthode mais à l'occasion des multiples événements de l'existence. Elle relève plus de l'observation que de l'expérimentation. Toutefois, cette dernière précision est dangereuse à proposer car elle pourrait favoriser la tendance spontanée et générale que l'on a dans ce domaine de négliger l'essentiel : la charité envers soi-même sans laquelle tout est faussé et stérilisé; la piété dans la connaissance de soi qui fait de la présence de Dieu la principale lumière pour éclairer l'âme sur elle-même.

Comme cette pensée est modeste, humble : comme elle évite les mots trop évocateurs, l'éloquence et le lyrisme ! Comme elle désire ne dire que ce qu'elle voit ! Elle ambitionne plus de créer autour d'elle une atmosphère religieuse que de s'exprimer dans une forme littéraire. Elle désire être exacte et discrète. Là où elle intervient, la pudeur fait compagnie avec la sincérité impitoyable, et le témoignage de soi sur soi ne tourne jamais au cabotinage. Le mal perd son aiguillon, c'est-à-dire cette séduction qui attise la curiosité humaine. La médiocrité et le mal se montrent suivant leur vraie nature, si proche du néant; seraient-ils autre que néant s'ils n'étaient les

parasites d'un être capable de Dieu ? Le chrétien adulte n'a pas honte de s'accuser publiquement car sa contrition s'est dégagée de cette gangue sensible qui est d'ordinaire prise par l'âme adolescente pour l'essentiel. Sa contrition ne le pousse pas à s'humilier; son humilité a d'autres sources. Ses fautes sont digérées et, de leur substance même, nourrissent son âme. Aussi bien, toute cette vaste et complexe connaissance de son passé, de soi, indispensable au chrétien accompli, n'est-elle jamais par elle-même une fin. L'important pour lui, c'est qu'émergeant de ces eaux limoneuses, il soit. Car il a clairement considéré qu'il vaut mieux que son passé, qu'il est au-delà de son histoire. Il sait que la plus haute fonction de son intelligence n'est encore que d'être un miroir de son être.

La volonté, elle aussi, doit se tourner vers l'essentiel. Que cette conversion est difficile lorsque tout en elle et autour d'elle la porte à se répandre au dehors ! L'homme est "homo faber" avant d'être "homo sapiens". On pourrait même dire qu'avec la marche des siècles, il devient de plus en plus constructeur, à mesure que ses moyens d'action sur la nature (demain sur les sociétés d'hommes) vont se perfectionnant et s'amplifiant. Sans doute à notre époque, il est bien encore un e ivresse de la pensée. Mais elle n'est le fait que de quelques-uns. Encore trop souvent n'est-ce qu'une griserie superficielle où la mode entre pour une large part. Au contraire, il existe une griserie de l'action qui est beaucoup plus générale. En Occident, semble-t-il, peu d'hommes en sont préservés. Beaucoup en sont brûlés et consumés. Celui qui n'agit pas suivant ses désirs perd, comme il dit, "sa raison d'être". Quel mépris !

La volonté du chrétien accompli doit désormais viser à la concentration de l'être, remplir les journées de plénitude et d'harmonie. Il ne s'agit pas d'étendre l'action mais de la perfectionner : entendez de chercher non pas le succès en dehors, mais l'exacte et intime correspondance des gestes avec le devoir; non pas d'obtenir la puissance sur les choses ni sur les gens, mais la domination parfaite sur soi-même. Les actions les plus humbles, les plus quotidiennes, les moins connues, les moins exaltantes sont les meilleures. Les autres, lorsqu'on est forcé de les entreprendre, n'apportent en plus que des tentations et des troubles. La dernière place est certes la meilleure. Le serviteur à la vie dure et quotidienne, tout humblement tournée vers son entretien matériel, à ce stade spirituel, est mieux placé que celui qui échappe aux soucis de la vie pratique et cultive les hautes aspirations de son esprit. La petite infirmière, humblement consacrée aux soins du corps, à ce stade spirituel, est mieux placée que le prédicateur ou le directeur de conscience. Et c'est bien pourquoi beaucoup des premiers seront les derniers.

Les moyens de la vie spirituelle

Le devoir d'état occupe toujours une place très importante dans une vie spirituelle. Mais combien plus encore à cet âge qu'aux précédentes ! Il n'est pas rare de voir des jeunes très généreux plus absorbés par la poursuite d'un grand idéal que par l'exact accomplissement de leur devoir d'état. Cela certes est un mal mais un moindre mal pour eux que, s'ils se défendaient contre l'idéal en se servant de leur devoir d'état comme d'un rempart ou d'un bouclier. Beaucoup d'étudiants chrétiens font des études relativement médiocres parce qu'ils sont toujours absorbés par leurs groupements de jeunes. Cette blessure ne les atteint pas mortellement, spirituellement s'entend, au moins en ce commencement de leur vie chrétienne. Il est encore plus fréquent de voir des hommes d'action négliger leur devoir d'état pour une action sociale ou chrétienne à laquelle ils consacrent le meilleur de leur âme, sinon la plus grande partie de leur temps. Cela est un mal, pas encore un mal mortel. Cela prépare de graves crises, cela creuse des abîmes profonds. Le chrétien à la croissance normale saura les dominer et les franchir. Mais lorsque l'heure a sonné "d'être" au-delà de ce qu'on pense ou de ce qu'on fait, il n'en est plus de même. Le devoir d'état devient l'essentiel. Il est la base. On peut dire qu'il absorbe peu à peu toute l'action. L'obéissance devient la lumière de l'action, l'origine du vouloir, la source de la ferveur. Et l'action en elle-même est moins un but que la conséquence d'un ordre. Ce qu'on se propose de faire est moins désiré que religieusement voulu. A la passion de l'efficacité et de la puissance succèdent l'humilité de l'obéissance et la piété de la fidélité. La source de notre action vient alors du plus profond de nous-mêmes, elle devient vraiment la conséquence de notre vocation. Elle n'est plus concupiscence. Or combien d'actions, jadis, derrière les voiles d'un vocabulaire chrétien assez facile, ne cachaient pas autre chose ! Le faux zèle du partisan ou du propagandiste n'a absolument rien de commun avec la ferveur du "missionné".

La vocation est, au commencement de la vie spirituelle, la petite graine qui est appelée à devenir un grand arbre. On y est d'abord fidèle par les intuitions spirituelles qu'on a des nécessités qu'imposent sa germination et sa croissance. Mais, à cet âge, elle est le grand arbre où viennent se poser toutes les activités de l'âme. Dieu nous est quotidiennement présent dans ce que nous faisons, à tel point que si, par impossible, nous nous étions trompés sur sa volonté, notre vie n'aurait même plus la richesse de nous plaire. Elle serait vaine aux yeux de Dieu autant qu'au jugement de nos désirs déçus.

La méditation

Quand il y a vingt ans, nous nous proposons, pour mesurer notre persévérance, la méditation quotidienne et la retraite annuelle ou même bisannuelle, nous étions dans le vrai. L'abandon à peu près complet et quasi-général

de ces deux pratiques doit nous porter à réfléchir. Est-ce seulement la conséquence de notre négligence et sommes-nous à ce point tombés dans la tiédeur que nous ne puissions plus les goûter ? N'avons-nous pas encore le souvenir nostalgique des premières retraites ? N'avons-nous pas le souvenir encore quasi efficace des méditations que nous faisons chaque jour au début de notre conversion ? Depuis, combien de retraites n'ont donné aucun fruit réel de renouvellement ? Combien de tentatives pour reprendre la méditation quotidienne n'ont été qu'avortement ? Celles-ci nous paraissent irrémédiablement plaquées sur notre vie. Celles-là, lorsque nous les pensons avant de les faire, dans le souvenir de celles qui furent efficaces, nous paraissent encore bien désirables. Mais à leur issue, nous sentons qu'elles n'ont guère été que des réunions d'amis et notre cœur est plein de regrets. C'est que ni les unes ni les autres ne sont conçues en fonction de nos besoins présents.

Il nous faut méditer, oui, mais sur notre vie. Il nous faut méditer sur notre humble vie, à notre propre place. Notre vie n'est pas plus grande que celle de la multitude de nos ancêtres mais elle a, comme la leur, l'éminent mérite d'être un chaînon de cette tradition sans laquelle le monde tendrait au néant, comme un arbre en qui ne monterait plus la sève. Il nous faut être dans notre vie et non à côté. Il faut être soi et non l'apparence d'un autre. Il faut découvrir et voir le Christ dans notre vie et non dans des perspectives qui nous dépassent de toutes parts. Dieu est notre Dieu et non le Dieu des philosophes. Nous sommes de la race de ceux qui ont connu Jésus-Christ, lui ont parlé, l'ont entendu et vu faire des miracles. Nous sommes de la famille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Que ce soit le thème de notre contact religieux avec notre vie. Et que la totalité de nos journées corresponde à notre fidélité aux origines, à ce sens de la présence le long de tant de générations d'anciens, à cette certitude de la vie éternelle qui déjà commence en nous. Que la fidélité aux petits devoirs quotidiens; accomplis dans cet esprit, inspire notre pensée, nourrisse notre méditation, forme le climat de notre âme. Heureux sommes-nous d'être conduits par le chemin des tâches obscures, sans trop de périls spirituels. Heureux sommes-nous d'être parmi les derniers, ceux que le monde néglige.

Si Dieu le veut, il saura nous atteler à de grands devoirs. A ce troisième âge spirituel, la meilleure préparation aux grandes missions est de n'y pas penser, de ne pas les désirer et d'en avoir religieusement la crainte.

Alors nos retraites prendront une tout autre tenue. Elles resteront des réunions d'amis mais, cette fois-ci, amis de Jésus-Christ. Elles participeront à la grande tradition des fidèles adorateurs du Tout-Puissant, réunis pour un temps, de façon à plus facilement emporter dans leur solitude ordinaire le sens de la communion des saints. Elles seront l'étape dans la vie où la présence des frères, sans faire disparaître l'essentielle solitude de chaque âme devant Dieu, apporte à chacune comme une première intuition palpable du "grand corps" dont elle est une cellule. Nos retraites seront dans le temps une ébauche de la société éternelle des saints. Alors, je le crois, elles ne seront plus stériles et nous serons plus fidèles à les désirer et à les réaliser comme il le faut quand on veut faire oeuvre de vie.

Persévérer

Persévérer dans la foi, ce n'est pas stagner dans le climat sentimental d'une foi. Ce n'est pas se faire une demeure dans un certain état de vie, ce n'est pas faire entrer Dieu de force dans nos manières de vivre toutes humaines. La persévérance est un don de Dieu mais, s'il est une attitude humaine qui l'appelle et peut-être la mérite, c'est l'insatisfaction, le refus de ce qui n'est pas cette croissance illimitée, toujours nouvelle, inconnue, sans laquelle l'âme se matérialise et renie ses propres destinées.

Dans l'évangile, il est écrit : "Cherche et tu trouveras, frappe et l'on t'ouvrira, demande et l'on te donnera". Seigneur, que notre prière soit adoration et pur amour mais qu'elle le soit en vérité ! Apprenez-nous à chercher, à frapper et à demander, comme celui qui n'a pas trouvé, qui reste devant une porte fermée et qui est pauvre d'une essentielle indigence.

41 - Réflexions sur notre formation religieuse

La vie chrétienne demande, pour se développer, l'usage de toutes nos facultés. En les exerçant, elle les transforme et inversement nous devenons ainsi plus intelligents des choses spirituelles et nous croissons en vérité dans l'union à Dieu. Les âmes arrivent à Dieu par des voies bien différentes, les âmes sont si diverses et les circonstances providentielles si variées. Mais on peut dire que, dans un milieu comme le nôtre, formé et cultivé par les mêmes maîtres, nourri des mêmes auteurs, nos âmes se trouvent avoir les mêmes besoins. C'est par ces besoins même que le Christ tou-che d'abord nos âmes car il agit avec nous comme au temps de l'évangile, il guérit d'abord avant d'enseigner. Aussi beaucoup de nos âmes sont-elles amenées à découvrir le Christ par les besoins de ce cœur qui se sentait seul, dans un milieu indifférent ou hostile, seul dans une âpre lutte contre la nature si chargée par les fautes passées, seul dans cet amour du bien, du beau, du noble qu'une âme encore vivante sent tressaillir indiciblement au fond d'elle-même à certains moments.

Souvent nous avons eu de l'amour pour le Christ avant de le connaître bien car nous avons aimé en lui celui qui guérissait et non pas celui qui voulait enseigner. Nous l'avons découvert et nous l'avons suivi avec cet égoïsme inconscient des foules qui courent à son passage pour être guéries, pour être nourries mais qui se séparent de lui

lorsque, voulant les instruire, il les priaient seulement de l'écouter et heurtait leurs préjugés. C'est peut-être là le secret de vies si brillamment commencées et si médiocrement terminées. Le Christ nous veut à lui tout entiers pour nous diviniser et nous unir à lui. Il n'accepte d'abord notre cœur que si nous lui donnons ensuite notre esprit. Il ne donne la persévérance qu'au don total et d'ailleurs l'expérience montre que l'amour et l'intelligence se perfectionnent mutuellement.

Aussi est-ce pour nos âmes un devoir capital que celui de ne pas se contenter d'une connaissance sentimentale, peut-être précaire, de son église et de perfectionner notre amour dans l'intelligence.

A nous plus qu'à aucune autre âme, l'intelligence du catholicisme est nécessaire. Ce n'est pas en vain que, pendant les longues années de nos études et pendant les nombreuses années de notre enseignement, nous avons développé et utilisé cette intelligence. Nous pouvons à certains moments de crise, sous la réaction d'une sentimentalité trop enchaînée, sous l'effet de la fatigue ou de la désillusion, nier la valeur de notre raison mais, ce faisant, nous raisonnons encore et, l'épreuve passée, nous retrouvons, et combien cela est heureux, les exigences de notre intelligence. Si fréquemment nous éprouvons une sorte de répulsion pour l'étude de notre religion, elle est peut-être due pour une part à cette peur instinctive et non avouée de ne pas y trouver, pour notre intelligence, les satisfactions que notre cœur y a goûtées. Ainsi nous rechercherions plus une confirmation de nos idées que la découverte de la vérité. Or nous avons beaucoup à comprendre et à apprendre.

Pensons au rôle de maître et de révélateur que le Christ a eu au milieu de ses disciples et qu'il veut maintenant avoir auprès de ceux qui l'écoutent. Méditons sur l'immense oeuvre pédagogique qu'il a dû faire dans les âmes de ses disciples pour les préparer à recevoir cet autre Paraclet qui leur enseignerait toute chose. Comme il a fallu que ceux-ci se surpassent à la suite de ce maître qu'ils aimaient et vénéraient pour comprendre qu'en voyant cet homme fait comme eux, de leur milieu pauvre comme eux, ils voyaient le Père céleste et qu'ils vivaient dans la fréquentation ordinaire et l'intimité de celui que les anges adorent et que tout l'univers célèbre comme son créateur. Ils avaient aussi des préjugés qu'ils ont dû briser. Il leur a fallu, à eux pauvres pêcheurs, rompre avec toute une idéologie, idéologie qui s'était construite sur la pierre ferme de Prophètes mais que l'esprit de l'homme, ses convoitises, ses passions avaient peu à peu obscurcies à force de les gloser. Il leur a fallu vaincre ces peurs, ces lâchetés qui obscurcissent d'une façon si sournoise la claire vue des faits et de leurs conséquences. Nous aussi, nous avons des préjugés à détruire, il nous faut dominer l'esprit du monde qui nous entoure pour pouvoir dire un jour, à l'exemple de saint Pierre, cette parole mémorable qui fut l'occasion initiale de sa mission dans le monde : « Tu es le fils du Dieu vivant ».

Ces préjugés, nous les vaincrons d'abord par l'humilité de celui qui écoute pour s'instruire. Nous en découvrirons ensuite la malice quand l'oeuvre de purification progressive de notre raison nous aura rendu plus intelligents. C'est un fait bien curieux et consolant dans ces temps de division, plus la vie intérieure progresse dans une âme, plus elle affirme ses tendances catholiques, plus elle saisit l'enchaînement et l'harmonie du dogme, moins elle se trouve arrêtée par ceux de ses aspects que les circonstances ne l'ont pas encore conduite à étudier et à comprendre. C'est ce que constate souvent saint Jean dans son évangile : pendant la prédication du maître, lui et les autres n'avaient pas bien compris toute la profondeur de l'enseignement que le Christ leur prodiguait, telles paroles, telles remarques leur étaient restées scellées. Ce fut seulement plus tard, grâce au travail qui se fit en eux sous l'action du saint-esprit que toutes ces expressions revinrent à leur mémoire et qu'ils y trouvèrent le sens qui jadis leur avait échappé. Mais cette humilité qui est sous un autre nom cette probité intellectuelle que développe l'étude des sciences et qui nous fait aimer la vérité par-dessus tout doit féconder notre personnalité et non la déformer ou la détruire car celle-ci est un don de Dieu, ce don que la rédemption, que la révélation doivent accomplir et qui nous rendra capables de tenir la place providentielle que Dieu nous a réservée dans le corps mystique de son Christ et dans le monde. Si saint Paul, en parfaite union avec saint Pierre, avait voulu s'astreindre à penser et vivre comme les douze, il n'eût plus été saint Paul et les Gentils auraient été obligés d'en attendre un autre pour entrer dans l'église.

Il faut donc recevoir avec humilité les enseignements du Christ et de son église, les vivre et les intégrer dans notre vie intellectuelle sans aucune de ces compromissions ni de ces mensonges intérieurs cachés qui ne sont que la marque d'un esprit paresseux et lâche. Évitions les formules commodes mais creuses, les arguments que l'on croit avoir compris à force de les lire et de les entendre. Il faut que les vérités religieuses soient pour nous aussi vraies que les autres et que nous puissions en causer avec le même esprit et la même certitude.

Croire sera d'abord pour nous un acte de volonté et d'humilité. Nous ne comprendrons pas et nous croirons seulement parce que Dieu nous enseigne. Mais nous arriverons ensuite, par la prière et par l'étude, à adhérer à notre foi de toute notre intelligence, non pas que le mystère se révèle à nous dans sa profondeur mais parce que nous en percevons l'harmonie avec toute la vérité que nous avons déjà acquise.

N'est-ce pas pour cela que nous récitons si souvent le credo. C'est moins pour nous rappeler par un procédé machinal les principaux articles de notre foi que pour demander à Dieu de venir au secours de notre incrédulité. Si nous entreprenons l'étude religieuse dans cet esprit, soyons bien sûrs qu'elle sera féconde.

Les livres médiocres, et ils abondent car c'est si difficile de parler dignement du Christ et de son oeuvre, ne nous empêcheront pas de travailler. Ils ne seront plus pour nous que des livres médiocres dont nous nous efforcerons de tirer tout le bien possible. Nous n'aurons plus cette sorte d'angoisse qui nous ferait douter de l'église lorsqu'il faut seulement douter de l'auteur. Nous acquerrons d'autre part cette grande et juste estime du livre pensé, du livre qui est l'oeuvre d'une vie consacrée à la recherche de la vérité, du livre que l'on relit souvent et toujours avec profit. Il nous arrivera d'en rencontrer de tels car nous pourrions alors les reconnaître.

Avec de pareilles aides qui nous donnerons la pensée de l'église, avec les sacrements et la vie intérieure, avec cette vie régulière qui seule nous donnera le temps d'étudier, nous aussi, à l'exemple des apôtres et de saint Jean, nous croîtrons dans la connaissance de Dieu et de son amour. Comme nous l'aimerons en vérité, notre exemple conduira nos frères, eux aussi, à le mieux découvrir.

42 - Dans le désert

Parmi toutes les réflexions que suggère l'épisode de la multiplication des pains, nous pouvons aujourd'hui nous arrêter à celle-ci, c'est dans le désert que Jésus a nourri les foules. Ceux qui sont restés à la ville ont pu entendre la parole du Fils de Dieu, ils ont pu assister à ses miracles., se convertir même, ils n'ont pas eu le privilège d'être nourris par lui. Il est des grâces que Jésus garde à ceux qui l'ont suivi dans le désert.

Qu'est-ce, pour ces foules, que le suivre au désert ?

C'est s'engager dans une action humainement folle que la foi seule justifie, dans une action qui, si Jésus déçoit, abîme et perd la vie même. Peut-être trouve-t-on là les caractères de l'héroïsme des saints. Ce sont en tout cas des actes de ce genre que l'église honore dans les martyrs, ces modèles de toute perfection. Le martyr s'expose au risque le plus grand qui soit, celui de la destruction de son être sur la seule parole de Jésus dont il espère la résurrection et la gloire. Il joue sa vie et si les promesses du Christ sont vaines, il aura tout perdu, anéanti. Consentir à jouer des parties de ce genre marque un haut degré de sanctification.

Ceux qui suivent Jésus dans le désert ont peut-être plus de mérite que les martyrs. Eux aussi jouent leur vie mais ils la jouent sans y être obligés par un précepte formel et la terrible question qui glace tant d'énergies, Dieu demande-t-il cela ?, ne semble pas les avoir effleurés. Rien ne les empêchait de rester chez eux. Jésus n'avait donné aucun ordre mais ils ont reçu trop de grâces pour pouvoir désormais continuer leur vie égoïste et mesquine. Le Christ ne peut pas avoir traversé leur existence sans que rien s'y trouve changé. il a fait pour eux de grandes choses, miracles, guérisons. Ils sentent la nécessité d'y répondre. Ainsi Thérèse d'Avila, brûlant de faire quelque chose pour Jésus quittait la maison familiale pour aller avec son jeune frère chercher le martyre chez les Maures. Les folies des saints viennent souvent d'un désir immense de témoigner à Jésus leur amour et leur reconnaissance, désir que les circonstances normales de la vie ne leur permettent pas de satisfaire et qui les pousse à chercher l'extraordinaire. Bien au-delà de ce que le devoir exige, la générosité, l'amour surtout, emportent leur âme.

Ces hommes ne sont pas généreux à demi. Ils ne lésinent pas, ils ne calculent pas quand il s'agit d'être généreux. Ils ne semblent pas non plus avoir craint le reproche de témérité ou de présomption. De fait, est-on coupable de présomption quand on ne présume rien de ses forces ? Si on réalisait au moment de partir que suivre le Christ, c'est vraiment s'enfoncer dans un désert, dans un lieu où rien de ce qui est en soi ou autour de soi ne sera d'aucun secours, dans un lieu où, de Dieu seul, il faudra recevoir tout dans une dépendance de chaque instant, si on réalisait cela, il n'y aurait pas de présomption à partir, ce serait un acte de confiance. Mais bien rares sont les âmes qui comprennent cela dès l'abord. La plupart conservent, d'une façon implicite, une certaine confiance en elles et dans les moyens humains. Elles n'arrivent pas à croire dans quel dénuement elles se trouveront de ce côté et c'est ce qui fait la présomption. Les Galiléens qui suivent Jésus ont peut-être compris d'emblée qu'ils ne pouvaient espérer qu'en lui. Si, chez certains, quelque présomption s'était glissée, qu'ils eussent compté sur leur endurance ou sur d'heureux hasards, cette faute a été rachetée par leur fidélité et leur persévérance quand ils se sont vus manquer effectivement de tout et prêts à défaillir.

S'ils ont risqué leur vie, ces hommes ne l'ont pas perdue, en fait. Au contraire, ils ont été nourris avec abondance, mieux nourris que s'ils étaient restés chez eux. En d'autres cas certes, le Christ pourra accepter le sacrifice de notre santé, de notre situation. Nous avons confiance qu'il nous rendra, d'une façon différente, sur un plan de vie supérieur, ce que nous aurons consenti à perdre pour lui. La vie des saints nous offre des exemples analogues. Saint Bernard a renoncé aux choses humaines, à se faire un nom, à agir dans le monde. il a joué toute sa vie sur le Christ, s'est enfermé dans un monastère et voilà que, sans attendre la récompense que Dieu lui réserve dans le ciel, il est devenu l'homme le plus illustre, le plus agissant de son temps. S'il avait refusé de suivre le Christ, qu'aurait-il été ? Un médiocre. Pour beaucoup, c'est la même chose, un Augustin, un François d'Assise ont renoncé à tout et Dieu leur a tout rendu. Sans cette abnégation par laquelle ils ont effectivement renoncé à tout, ils n'auraient été que des médiocres dont jamais personne n'aurait su les noms. Cependant, la

difficulté de tout risquer reste entière et notre nature le sent bien. Ceux qui partent ont toujours eu l'impression de risquer tout. La pensée qu'ils pourraient peut-être retrouver ici-bas ce qu'ils avaient compromis pour le Christ n'a jamais joué de rôle dans leur détermination. Heureusement car de telles pensées contiennent trop d'humain pour ne pas s'évanouir dans l'épreuve. Il faut savoir compter seulement sur ce que Dieu nous a formellement promis, sa grâce ici et le ciel plus tard. Tout autre espoir devient facilement source de désillusions et de découragements amers.

Se donner à fond

C'est une loi générale que, pour agir avec efficacité dans une direction quelconque, il faut s'y être donné à fond. Il n'est pas moins certain que pour nous engager à fond il faut que nous risquions quelque chose. L'amateur ne fait rien et on reste toujours plus ou moins un amateur tant qu'on n'a rien risqué. Nous le savons bien pour les choses intellectuelles. Pour avoir une véritable compétence en une matière quelconque, il faut s'être donné tout entier à l'étudier. Une simple difficulté rebutera celui qui travaille en amateur. S'il n'a vu dans cette étude qu'un moyen d'occuper utilement ses loisirs, le premier obstacle sera pour lui une pierre d'achoppement et il abandonnera la partie. Sans doute, il se consolera aisément en songeant aux progrès qu'il a déjà réalisés et qui font de lui une manière de savant vis-à-vis de ceux qui n'ont jamais travaillé. Il pensera aussi qu'après tout il est libre et que rien ne l'empêche de se tourner ailleurs. On change facilement ce qui ne tient pas à la substance de la vie. Au contraire, celui qui consent à lier ses espoirs et sa vie à un travail déterminé puise dans ce don total la force de surmonter les dégoûts, la fatigue et les aridités. Il ne saurait s'arrêter en route. Il a peut-être déjà passé plusieurs années à l'étude de ce problème, il est devenu l'homme de la question. L'abandonner équivaldrait pour lui à renier tout son passé, c'est une nouvelle vie qu'il lui faudrait se refaire. Aussi il persévéra et souvent il triomphera. Mais il y a un risque à courir car celui qui s'attache de la sorte à l'étude d'une question ne peut pas savoir les obstacles qu'il rencontrera. Quand il les connaîtra, il sera souvent trop tard pour changer de chemin et peut-être y a-t-il en ces matières des obstacles insurmontables. Cependant refuser de s'engager sera refuser de rien faire, s'engager à moitié en se réservant une porte de sortie serait se priver de la force qui nous aide le plus puissamment à surmonter les obstacles, la conscience que nous sommes engagés et qu'il faut marcher à tout prix.

Prenons les oeuvres sociales.

Une soeur de St Vincent de Paul qui fait de sa vie au service des pauvres aura une action, une bienfaisance efficace sans proportion avec ce que peuvent faire des personnes charitables mais pour qui cette activité n'est qu'un à-côté, entre bien d'autres peut-être qui ont ailleurs le centre d'intérêt de leur vie. C'est là, l'essentiel. Notre vie doit avoir un centre, elle ne peut même en avoir qu'un. Quoique nous nous occupions de bien des choses, nous n'avons cependant qu'une vie et qu'un coeur à donner. Nul ne peut servir deux maîtres. Cet élan profond ne peut s'appliquer qu'à un objet unique. Le reste, à moins d'y être intimement rattaché, dépérit bientôt comme un sarment où la sève ne circule pas. S'il en est ainsi, combien il importe de tourner vers le Christ cette aspiration indivisible qui constitue notre vie. D'ailleurs n'est-il pas le seul qui soit assez grand pour tout unifier et tout sauver ?

Il faut donc se donner entièrement à Dieu pour pouvoir le servir et se sanctifier car les deux choses vont de pair. Si nous refusons, nous nous condamnons à rester intérieurement des divisés, des stériles. ne le voit-on pas chaque jour ? Bien des échecs, bien des maladresses, dans l'apostolat par exemple; viennent de ce que nous ne nous sommes pas donnés entièrement et que le christianisme reste encore un à-côté pour nous. Les enfants du siècle sont plus habiles en leurs affaires que les enfants de lumière dans les leurs. Cela ne viendrait-il pas de ce que les premiers s'engagent à fond et jouent leur vie sur ce qu'ils entreprennent tandis que les autres n'osent pas s'avancer et risquer ?

Ce qui fait, dans l'esprit de l'église, la dignité suréminente des voeux, c'est justement que ceux qui les prononcent se mettent définitivement dans une situation telle que la religion fasse désormais pour eux le centre de la vie. Nous ne sommes pas appelés à prononcer des voeux mais il est indispensable pour notre développement spirituel que nous en ayons l'esprit et que nous descendions même dans quelques réalisations pratiques. En avoir l'esprit; c'est arriver à mettre dans le christianisme le centre d'intérêt de sa vie. Au lieu de nous dire institutrices chrétiennes, faisant du nom de notre métier un adjectif, c'est-à-dire quelque chose qui s'ajoute à cette qualité de chrétiennes qui est vraiment première et substantive en nous. Il y a par la méditation tout un travail intérieur à faire pour arriver à prendre conscience que c'est le christianisme qui doit faire l'essentiel de notre vie. Le travail intérieur ne suffira pas, il restera stérile si, dans la pratique, nous manquons les occasions que Dieu nous enverra de faire quelque chose pour lui. On ne saurait préciser ici davantage car Dieu saura solliciter par différents moyens la générosité de chacun.

En tout cas, il faut être prêt à le suivre dans cette voie des actes faits uniquement pour lui, voie qui nous entraînera peu à peu dans le désert. Il nous demandera l'abnégation nécessaire pour aller à une retraite par exemple, prenant ainsi sur nos vacances au risque de contrarier les nôtres. Il nous demandera aussi de consacrer chaque jour un peu de notre temps à nous cultiver religieusement, à lire ou à méditer, même aux jours où nous

sentons l'énervement qui vient parce que les minutes semblent devoir nous manquer. Ces sacrifices, petits aux yeux des hommes mais qui sont grands et nous coûteront beaucoup, nous achemineront ainsi à la suite du Christ. Quand nous aurons agi dans notre vie en tenant compte pratiquement de l'existence de Jésus, nous sentirons que nous ne nous appartenons plus entièrement comme autrefois. Souvent sans le sentir, nous aurons marché et un jour nous réaliserons qu'il s'est emparé de toute notre vie parce que nous avons voulu tout faire pour lui. Ce sera pour nous un étrange bonheur de goûter que nous sommes pleinement en ses mains, que s'il ne venait nous nourrir lui-même, nous mourrions vraiment d'inanition sur place, que notre vie serait perdue et nos actions folles.

43 - Témoignage des évangiles

Le Lien, octobre 1929

Le témoignage des évangiles est l'une des pièces maîtresses sur lesquelles repose notre foi chrétienne. Etablir la valeur de ce témoignage, c'est miner l'effort de la critique rationaliste qui, niant le surnaturel a priori, se refuse à accepter tout ce qui contredit son postulat philosophique.

Rédaction récente ou rédaction ancienne

Dans cette question de la valeur des évangiles, il est un point d'importance capitale : à quelle époque ont-ils été rédigés ? Un témoignage transmis oralement pendant quelques générations avant d'être fixé par écrit peut facilement être déformé, amplifié. Au contraire, un témoignage rédigé par des contemporains des événements rapportés offre plus de garanties. On conçoit que la critique rationaliste ait été obligée, pour éliminer le surnaturel conformément à son postulat, d'émettre l'hypothèse de la rédaction tardive des évangiles, contrairement à la tradition chrétienne qui a toujours donné cette rédaction comme très proche de la mort du Christ. C'est ainsi que Strauss (1835) datait les premiers évangiles de 150 au plus tôt.

Malheureusement pour les hypothèses rationalistes, les découvertes de textes et de documents de toutes sortes ont permis aux savants de substituer des faits certains à des conjectures et, peu à peu, sous l'effort d'une saine méthode historique, les critiques ont reculé de position en position jusqu'à arriver au même point que la tradition chrétienne comme le montre le petit tableau synoptique suivant relatif à la date des trois premiers évangiles.

		Matthieu	Marc	Luc
Strauss	1835	au plus tôt en 150		
Baur	1847	130-134	150	150
Renan	1877	84	Vers 76	vers 94
Harnack 1911	70-75		65-70	60-67

Quant au quatrième, tout le monde est d'accord pour le dater de la fin du 1^{er} siècle ou des premières années du second.

On ne saurait trop souligner l'importance de cette conclusion : les Synoptiques et probablement le 4^{ème} évangile étaient rédigés avant la fin du 1^{er} siècle. Ils étaient rédigés alors que vivaient encore bon nombre de contemporains des événements qu'ils rapportent.

Valeur du témoignage

Quelle valeur prennent dès lors ces témoignages, témoignages que pas une réfutation contemporaine ne vient affaiblir, témoignages que l'acceptation respectueuse des communautés chrétiennes revêt de la garantie de tous ces disciples de la première heure.

Ainsi les évangiles ne sont pas des oeuvres venues tardivement, ils sont signés, authentifiés par toute la primitive église. Le Christ qu'ils nous représentent n'est pas un héros de légende, c'est ce Jésus que les disciples ont "entendu, vu de leurs yeux, touché de leurs mains" (1 Jn 1,1).

La thèse rationaliste - Sa valeur

Arrivés à ce point, nous pouvons encore supposer que ces témoins n'ont pas rapporté exactement les faits. Jésus aurait opéré quelques guérisons, ses disciples auraient ajouté, pour embellir l'histoire, tous ces miracles dont l'évangile est rempli. Quelques hallucinations auraient suffi à faire croire à la résurrection du Christ.

Si l'on veut échapper à tout prix au surnaturel, on se contentera aisément de ces hypothèses gratuites. Mais si l'on cherche uniquement la vérité, si on lit l'évangile sereinement, leur faiblesse se révélera d'une façon manifeste. Car les miracles de l'évangile ne se présentent pas comme une broderie autour de quelques faits nets non miraculeux. Que l'on pense à la guérison du paralytique descendu par la brèche du toit, à la guérison de l'aveugle-né suivie d'enquête et contre-enquête par les Pharisiens, à la résurrection de Lazare qui pourrissait depuis plusieurs jours dans son caveau, à la multiplication des pains, au miracle de la piscine de Bethesda. . . ; ce sont des récits circonstanciés, détaillés, qui se présentent comme des relations de faits bel et bien arrivés. La forme de ces récits, leur densité, leur précision ne permettent que deux hypothèses : ou les évangélistes ont

réellement rapporté ce qu'ils avaient vu, vu de leurs yeux, ou bien ils ont écrit un tissu de fables mais sciemment, avec l'intention formelle de nous tromper.

Qu'on choisisse : les évangélistes sont de bonne foi et alors le Christ a réellement guéri l'aveugle-né et le paralytique, il a réellement ressuscité Lazare et la fille de Jaïre et le fils unique de cette veuve dont la douleur émut de compassion son cœur, le Christ a réellement multiplié le pain et les poissons offerts par ce jeune homme dont le geste lui servit de moyen pour donner aux gens qui l'avaient suivi "le pain de chaque jour", le Christ a réellement répandu sur ceux qui l'entouraient la rosée du ciel. Ou bien les évangélistes nous ont trompés, ces gens que le Sanhédrin voulait contraindre au silence et qui répondaient simplement : "Jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu; pour nous, nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous vu et entendu" (Aa 4, 20), ces gens se moquaient puisque ce qu'ils avaient réellement vu et entendu se réduisait à bien peu de chose; ces gens qui affrontèrent le martyr un à un pour prêcher ce Jésus crucifié, ces gens étaient les mêmes qui avaient forgé cet ouvrage de fiction et de mensonge : les évangiles.

Il faut choisir : la netteté des textes ne laisse pas de place à l'hypothèse intermédiaire que les ennemis du surnaturel adopteraient volontiers, l'hypothèse qui permettrait de concilier la négation du miracle avec la bonne foi foncière des évangélistes, l'hypothèse qui expliquerait tout en interprétant l'évangile comme un récit historique amplifié, une histoire édifiante formée peu à peu autour de quelques faits certains.

On se raccroche désespérément à cette hypothèse parce qu'on rougirait de suspecter la bonne foi des apôtres et que cependant on ne se résout pas à les croire parce qu'on nie le surnaturel, ce surnaturel qui coule à pleins flots à travers l'évangile. Non, il faut renoncer à concilier les inconciliables, il faut avouer que les textes sont trop clairs, trop explicites : les évangélistes sont de bonne foi ou bien ils nous ont trompé indignement.

Les difficultés

Il semble que l'esprit devrait se rendre à ces évidences. Hélas ! l'esprit a peur de perdre ses habitudes. L'esprit qui a constamment pensé que le surnaturel n'existe pas, qui a arrangé sa conception de l'univers, son explication des choses, en incorporant cette hypothèse à son système, l'esprit a peur du bouleversement qui résultera forcément de la ruine de l'hypothèse fondamentale, car il est évident que, spéculativement, il faut tout remettre sur le chantier, recommencer cet effort de construction d'un système du monde, d'une conception de la vie. Par un laborieux travail intellectuel mûri pendant ces années d'étude où l'esprit se forme, on est arrivé à une synthèse harmonieuse, équilibrée, claire et, brusquement, il faut tout remettre en question. Il est naturel que l'esprit se cabre. Le problème se complique encore étrangement lorsque, à travers le bouleversement de ses idées, le sujet entrevoit confusément, sourdement, que cette hypothèse est très vraisemblable, on remarquera que tous les évangélistes ne nous donnent pas des récits exactement parallèles, on se hâtera de considérer la question comme réglée et on s'endormira sur le mol oreiller.

Mais au contraire, qu'on lise en toute sérénité ces relations évangéliques et alors on verra que les apôtres n'étaient pas des hallucinés. Aux femmes qui viennent leur dire que le Christ est ressuscité, ils prêtent une oreille méfiante : quelle foi peut-on accorder à des racontars ? Mais voici Jésus lui-même qui apparaît devant eux dans le cénacle et qui leur parle, eux le regardent en se demandant s'il n'est pas une vision. Il est obligé de leur dire "Pourquoi vous troublez-vous et pourquoi des doutes s'élèvent-ils de vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi. Touchez-moi et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. . .". Ils hésitaient encore à croire. "Avez-vous quelque chose à manger ?" et il mange un morceau de poisson rôti et un rayon de miel (Lc 24, 38- 42).

Mais Thomas n'était pas là et lorsque ses compagnons lui racontent le miracle, lui qui pendant trois années a vécu avec eux, qui a une pleine confiance en eux, il ne veut pas les croire. Il faut que le Christ vienne prendre sa main et la place dans la plaie de son côté pour le faire tomber à genoux.

Inutile d'appuyer davantage.

Si on soutient après cela que les apôtres sont des visionnaires, on pourra tout soutenir. La conclusion est donc inévitable : la thèse rationaliste qui veut tout concilier, la pureté de la doctrine évangélique, du Christ et de ses disciples, et la négation du surnaturel, cette thèse conduit à des hypothèses qui s'effondrent. Triste est la condition de l'esprit qui, devant l'évidence de cet effondrement, se refuse à regarder la vérité en face. Triste est la condition de l'âme que Dieu amène au seuil de la vie dans la lumière et qui ferme désespérément les yeux à cette lumière. Mystère troublant des prévenances de la grâce et des résistances de la liberté.

Père juste, ne nous laissez pas succomber, délivrez-nous.

I - Comment se pose aujourd'hui la question du Transformisme ?

Les vérités nouvelles se sentent avant de pouvoir s'expliquer. Quand elles s'expriment pour la première fois, elles revêtent inmanquablement une forme défectueuse. Semblable, dans leur naissance, à l'apparition d'une lueur dans la nuit, elles nous attirent mais d'abord nous ne savons pas exactement dans quelle direction précise ni dans quel plan se trouve la source brillante. Alors nous tâtonnons longtemps, nous nous heurtons à bien des choses obscures, nous nous laissons prendre à bien des reflets avant de joindre la clarté dont les rayons nous guident.

Pour juger équitablement les théories transformistes, il faut se rappeler qu'elles n'ont pas pu échapper à cette loi de conquête progressive qui règle la genèse de toute idée nouvelle. S'il est bien incontestable, aujourd'hui, qu'au siècle dernier, Lamarck, Darwin et leurs innombrables disciples, ont vu briller en avant d'eux une véritable lumière, il est non moins évident pour nous que, dans les tentatives faites par eux pour la saisir, beaucoup d'efforts ont manqué le but. Les premières générations de transformistes n'ont pas su définir avec exactitude ce qu'il y avait d'essentiellement nouveau mais aussi de strictement biologique, dans les liaisons insoupçonnées qu'ils découvraient au sein de la nature. A leurs vues, souvent géniales, ils ont mélangé beaucoup d'explications caduques et de fausse philosophie.

Sommes-nous parvenus, au cours des dernières années, à nous rapprocher un peu de la vérité qui se cache au fond du lamarckisme, mieux que n'ont pu le faire nos devanciers, ce qui séduit légitimement les esprits dans l'idée d'une évolution biologique et ce qui risque de les entraîner vers une clarté trompeuse ? Dans quels termes voyons-nous se poser actuellement le problème transformiste ? La question est intéressante aussi bien pour les tenants du transformisme qui ne savent pas toujours s'exprimer à eux-mêmes clairement les raisons de leurs sympathies intellectuelles que pour les anti-évolutionnistes qui persistent souvent à concentrer leur feu sur des positions abandonnées.

Le but de ces pages est d'apporter des éléments de réponse, aptes à éclairer les adversaires et à fortifier les amis. En me plaçant ici à un point de vue surtout paléontologique, je vais chercher à faire comprendre sous quel aspect se révèle, aux yeux de la presque totalité des naturalistes actuels, l'enchaînement des êtres organisés. Tout ce que je dirai peut se ramener aux trois points suivants, par rapport à ce que tenaient les initiateurs de la doctrine transformiste :

- 1- nos vues actuelles sur la nature découvrent une évolution biologique beaucoup plus compliquée dans son processus qu'on ne le pensait d'abord
- 2- mais, en même temps, elle est de plus en plus certaine dans son existence,
- 3- pourvu qu'elle soit comprise comme une relation très générale de dépendance et de continuité physiques entre formes organisées.

A - Complication croissante

du processus reconnu par la science à l'évolution biologique

Comme toutes les théories scientifiques à leur origine, l'évolutionisme biologique a commencé par être extrêmement simpliste dans ses explications. Il a connu son âge d'or au cours duquel, pour interpréter la distribution des formes vivantes, on jugeait pouvoir se contenter de séries zoologiques linéaires, relativement peu nombreuses, à variation complète, continue et rapide.

1) *La figure du transformisme de Lamarck à Haeckel*

Tous les animaux actuels et fossiles, pensait-on alors, devaient se ranger sur un petit nombre de lignes, le long desquelles des types de plus en plus compliqués se remplaçaient intégralement au cours du temps, tous les représentants de la forme N revêtant la forme N + 1. La transformation des organismes sur chaque ligne ne subissant pas d'arrêt et l'ensemble de toutes les lignes constituant un faisceau relativement simple, il était facile de repérer avec précision les places vides, c'est-à-dire de compter les anneaux manquants sur chaque chaîne vivante. Tout cet éventail de formes divergeait et se développait du reste suivant des angles et avec une vitesse appréciables, de sorte qu'on se flattait de saisir facilement la première origine et la persistance actuelle du mouvement de la vie.

En effet, d'une part, les diverses lignes animales, suivies en remontant dans le passé, devaient se rejoindre sensiblement en un même point de dispersion morphologique, situé aux environs du Cambrien. D'autre part, une expérimentation un peu attentive ne pouvait manquer de mettre en évidence la plasticité de la matière organisée.

Non seulement le fait mais le mécanisme même de l'évolution paraissaient clairs. Pour expliquer les métamorphoses de la vie, il suffisait de recourir à l'adaptation ou à la sélection naturelle et à l'hérédité.

Voilà, un peu schématisée, la figure du transformisme depuis Lamarck jusqu'à Haeckel.

2) *La complexité de la vie*

L'observation de faits nouveaux et un souci de la vérité par-dessus tout, qui est, quoiqu'on en dise parfois, l'attitude dominante chez les hommes de science, ont obligé à retoucher, singulièrement depuis une trentaine d'années, ces représentations trop approximatives.

Pour commencer, on s'est aperçu que beaucoup de séries vivantes, considérées comme généalogiques, phylétiques, étaient seulement morphologiques, c'est-à-dire n'avaient été établies qu'en suivant la variation d'un organe en particulier. Tel animal, considéré d'abord comme l'ancêtre d'un autre, était ultérieurement reconnu comme ayant vécu en même temps que celui-ci. Ou bien on remarquait en lui, à côté des caractères "adaptatifs" sur lesquels on avait fondé les relations généalogiques, tel ou tel indice de divergence positive qui interdisait de mettre les deux formes dans le prolongement l'une de l'autre, si on considérait, non plus seulement les pattes ou les dents ou le crâne isolément, mais toutes ces parties simultanément.

Le cas de l'hipparion, regardé d'abord à cause de ses pattes à trois doigts comme le prédécesseur du cheval, est en réalité plus compliqué que lui par la structure de ses dents. Les *aceratherium*, plus primitifs que les rhinocéros par l'absence de cornes, sont cependant contemporains de ceux-ci. Il serait facile de multiplier les exemples de ces méprises de la première heure qu'il a fallu corriger.

Sous une étude plus serrée des restes fossiles et de la stratigraphie, les espèces si élégamment alignées par les premiers transformistes se sont, bien des fois ces derniers temps, déplacées les unes par rapport aux autres. Au lieu de dessiner comme jadis une courbe régulière, elles se disposent fréquemment de part et d'autre de cet axe devenu quelque peu idéal, comme les barbes divergentes d'une plume le long du rachis qui les porte. En même temps que les lignes anciennement tracées par le transformisme se désagrégeaient sous l'analyse des travailleurs de laboratoire, de nouvelles explorations faisaient apparaître en foule, dans les couches géologiques, les vestiges d'animaux absolument nouveaux, qui forçaient à multiplier les familles et les ordres zoologiques, c'est-à-dire qui chargeaient sans mesure le dessin combiné par les premiers paléontologistes. Les feuilles commençaient à masquer les rameaux et les rameaux, trop nombreux, cachaient de plus en plus les branches. La vie, de ce chef, tendait à devenir accablante pour les classificateurs par la richesse de ses formes. On dut bientôt avouer qu'elle était terriblement capricieuse et démesurément ancienne dans ses développements.

3) *Il n'y a pas d'évolution régulière*

Il fallut d'abord renoncer à l'idée d'une évolution régulière, continue, totale. Les térébratules de nos côtes, les lingules de l'hémisphère austral, les limules du Pacifique, les trigonies d'Australie, les blattes, les scorpions..., sont des êtres irrémédiablement fixés, de véritables fossiles vivants qui ne se sont pas écartés, dans un seul trait important, du type qu'ils avaient au Secondaire, au Houiller ou même au Cambrien. Pendant que certaines régions du monde animal se renouvelaient complètement, d'autres sont donc restées rigoureusement stationnaires. Voilà qui est curieux ! Chose plus troublante encore, les types immobilisés que nous trouvons dans la nature ne sont pas seulement des extrémités de rameaux, des espèces coincées dans une sorte d'impasse morphologique. Le nautilite de l'Océan Indien, le daman de Syrie, le tarsier de Malaisie, le cryptoprocte et les lémuriers de Madagascar, si on les connaissait uniquement à l'état de fossile, pourraient jouer sans grandes difficultés le rôle d'intermédiaires généalogiques. Or les uns et les autres se maintiennent vivants autour de nous, inchangés depuis des périodes immenses. La multiplicité des formes animales appartenant à une même saison de la vie n'est donc pas la seule difficulté rencontrée dans leur travail par les constructions de généalogie. L'enchevêtrement de toutes les pousses nées à un même printemps est compliqué par la persistance de nombreux types archaïques dont les flèches monotones percent de tous côtés la frondaison nouvelle.

4) *Il n'y a pas d'évolution continue*

Jusqu'où faudrait-il descendre dans les strates géologiques pour arriver à l'origine de ces tiges solitaires ? Il y a 60 ans, quand on décrivait les trilobites, on pouvait parler de "faune primordiale". Grâce aux célèbres découvertes du paléontologue américain Walcott en Colombie britannique, nous savons aujourd'hui que les plus anciens schistes du monde (Algonkien) contiennent déjà des crustacés très différenciés. En plein Cambrien, nous pouvons étudier, jusque dans le détail de leurs parties molles, non seulement des crustacés appartenant à tous les grands ordres actuels, mais des annélides et des siponcles pareils à ceux d'aujourd'hui, des holothuries extrêmement spécialisés. Cette "tremendous discovery", comme la qualifie justement son auteur, signifie que, si nous nous trouvions transportés au bord d'un océan primaire, nous verrions ramper et courir, sur un sable et parmi des rochers semblables à ceux de nos grèves, des animaux à peu près pareils à ceux qui habitent nos plages. Seule, l'absence d'oiseaux sur la mer et peut-être de poissons dans les eaux, seule encore l'observation plus attentive des crustacés dissimulés sous les blocs ou dans les flaques pourraient nous avertir de l'effrayante chute faite par notre expérience dans le passé. Par une portion importante de sa faune, le monde vivant nous

paraîtrait aussi vieux que maintenant. Après avoir franchi des millions d'années en arrière, nous n'aurions pas l'impression de nous être rapprochés beaucoup des origines de la vie.

Contrairement à ce que pouvaient espérer les premiers transformistes, le centre de dispersion des formes vivantes nous échappe donc. Il recule de plus en plus. Ce mouvement de retrait se transmet à tous les détails de l'édifice évolutionniste. Nous connaissons maintenant des mammifères dans le Trias, des chauve-souris et des édentés dans l'Eocène inférieur, de vrais singes dans l'Oligocène... Tout est plus ancien que nous ne le pensions, dans le monde de la vie, et tout est beaucoup plus stable aussi.

La vie, quand nous la regardons pour la première fois à la lumière des lois de transformation et d'adaptation, prend la figure d'un fleuve mobile et fluide, capable de se modeler à toutes les rives et de glisser entre toutes les fissures. Il semble que nous n'ayons qu'à y porter la main pour la sentir couler entre nos doigts. Depuis un demi-siècle, des légions de travailleurs se sont ingéniés à soumettre cette matière, en apparence plastique, à toutes sortes de modifications internes et externes : hybridations, traumatismes, injections variées, tout a été essayé sur elle. Nous en sommes encore à nous demander si, dans un seul cas, elle a vraiment commencé à céder. Semblable aux roches, parfois si mollement ondulées, qui contiennent ses restes, la vie, regardée dans son ensemble et dans ses résultats, est une image de variation simple et facile. Essayez d'y toucher, elle se brise sans plier.

5) La vie est très complexe et très ancienne

Complexité, irrégularité, ancienneté, stabilisation apparente actuelle de l'évolution biologique, toutes ces restrictions apportées par les faits aux conceptions premières des transformistes ont été souvent considérées par les fixistes comme autant de défaites infligées par la nature à leurs adversaires. Ce triomphe n'est pas justifié. Le transformisme a sans doute eu besoin de se mettre au point. Il a dû corriger par des termes supplémentaires ses formules trop simples. Ces transformations, qu'on ne s'y trompe pas, l'ont laissé parfaitement lui-même et, à l'heure qu'il est, on peut dire qu'il apporte une solution très satisfaisante pour interpréter les faits.

Aujourd'hui, les naturalistes ont renoncé à la conception d'un développement vital trop simple et trop régulier. Ils admettent que la vie ne se découvre à nous que déjà très vieille. Ce fait leur est amplement expliqué par la recristallisation, bien prouvée, des premières couches sédimentaires sur d'énormes épaisseurs. Ils reconnaissent maintenant que la vie, semblable en cela à un grand arbre ou à un grand peuple, se transforme par régions et par saccades, complètement figée ici pendant de longues périodes, brusquement éveillée et recommençant à croître là, encore toujours fraîche, toujours montante. Ils savent aussi qu'à l'intérieur d'un même groupe zoologique, certains individus seulement peuvent se mettre à changer pendant que les autres demeurent immobiles, si bien qu'à côté des types nouveaux, on voit longtemps persister les formes anciennes. Ils désespèrent, tant sont nombreuses les espèces et tant sont rares les fossiles, à raccorder exactement; brin à brin, les généalogies mais ils se contentent d'une sériation approchée, seule possible avec les éléments dont ils disposent. Ils ne seraient pas déconcertés enfin si de nouveaux échecs tendaient à prouver que la vie ne peut plus varier sur terre, soit parce que le temps de sa croissance est passé, soit parce qu'elle le fait si lentement, si spontanément, ou à des périodes si espacées, qu'il nous faut abandonner l'espoir de percevoir et, a fortiori, de modifier nous-mêmes son mouvement.

Ce transformisme nouveau, mûri, assagi, est en parfait accord avec les exigences de l'expérience. Il ne fait du reste que retrouver, dans le domaine biologique, les contingences et les discontinuités qui s'observent partout autour de nous dans le développement des individus et des civilisations. Il se présente donc à nous avec toutes les apparences d'une bonne explication du réel. Mais, objecte-t-on peut-être, en faisant toutes ces conceptions qui le sauvent, ne se rend-il pas, du même coup, invérifiable ? Si le monde de la vie est si obscur dans ses origines, si compliqué dans sa structure, ne devient-on pas libre de voir tout ce qu'on veut dans sa figure capricieuse, du transformisme sans doute mais beaucoup d'autres choses aussi ? A cette difficulté, il faut répondre sans hésiter. Même corrigée, même atténuée par de multiples restrictions, l'interprétation transformiste des choses, si on la réduit à un élément essentiel qui sera défini plus loin, ne cesse pas d'être une solution qui semble s'imposer. De plus en plus nettement au contraire, pourvu qu'on se maintienne sur le plan expérimental, historique de l'univers, elle apparaît comme la seule explication possible de la distribution morphologique, temporelle, géographique des êtres vivants.

B - Confirmation grandissante d'un certain transformisme

Souvent les adversaires de l'évolution biologique s'imaginent que, pour juger de la valeur explicative du transformisme, il leur suffit d'ouvrir les yeux n'importe comment et n'importe où sur la nature. Ceci est un vice élémentaire de méthode. Si les géologues n'avaient pas le spectacle du Jura et des Alpes pour les guider, ils auraient grand peine à interpréter la structure de la Bretagne ou du pays de Bray. Pour voir se découvrir en pleine netteté, dans toute sa force persuasive, le point de vue transformiste, on ne doit pas jeter immédiatement les yeux sur une région quelconque du monde organisé. A procéder ainsi, on risque de n'être impressionné que par les

saccades et les lacunes de la vie en mouvement, c'est-à-dire de n'apercevoir que du désordre. Si quelqu'un veut comprendre la figure de la vie, il doit, avant de considérer la nature dans sa totalité ou dans ses couches les plus anciennes, éduquer peu à peu son regard, se faire la vue sur des objets limités et caractéristiques. Pour cela, il lui est indispensable de concentrer son attention sur quelque groupe animal d'apparition et d'expansion particulièrement récentes où les liaisons entre formes soient encore faciles à déchiffrer.

1) L'observation découvre des lignes de développement

Les mammifères placentaires, dont le grand épanouissement ne paraît pas remonter plus loin que les temps, fort mystérieux du reste, qui séparent le Secondaire du Tertiaire, représentent par excellence un de ces groupes sur lesquels nous pouvons apprendre à lire, comme sur un texte clair et authentique, les leçons de la vie.

Que nous apprend leur observation ? Un fait fondamental, définitivement acquis par la paléontologie des mammifères, c'est que, dans la foule si variée des espèces disparues, il est possible aujourd'hui de reconnaître certaines lignes de développement indubitables. Nous avons fait allusion plus haut aux difficultés rencontrées par les "phylogénistes" dans leurs efforts pour reconstituer des généalogies véritables, c'est-à-dire des séries de formes vivantes qui se succéderaient dans le temps suivant l'évolution graduelle, non pas d'un seul caractère pris isolément, mais de tous leurs caractères à la fois. La tâche s'est révélée plus difficile qu'on ne le croyait d'abord. Pourtant, les parties essentielles du travail ancien ont résisté aux épreuves d'une critique plus exigeante et de découvertes nouvelles. Elles se sont même sérieusement accrues. La généalogie des chevaux, des chameaux, des éléphants, des rhinocéros, des tapirs, des chiens... est maintenant constituée dans les grands traits. Elle nous permet de remonter de proche en proche, depuis les animaux actuellement vivants, jusqu'à de petites bêtes chez lesquelles un oeil non exercé cherche vainement ce qui peut bien rappeler les types que nous connaissons aujourd'hui. Ces quelques lignes solidement établies ont, en zoologie, la même importance que la mesure d'une base en géodésie ou l'établissement d'une maille en cristallographie. Elles nous fournissent en effet des axes et une loi de périodicité suivant lesquels nous pouvons ordonner progressivement la troupe confuse de tous les autres vivants.

2) Il y a des règles de la vie

Sur des groupes convenablement choisis d'ongulés et de carnassiers entre autres, nous voyons, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des règles précises, simples, constantes qui président à la complication graduelle et "dirigée" des organismes. Dans le temps, les formes s'introduisent les unes les autres à la façon de rameaux le long desquels certains caractères, taille, complication ou simplification des dents, modification des membres et de la forme du crâne..., vont en s'accroissant régulièrement. Chacun de ces rameaux forme un tout qui a son espèce d'individualité, de destinée : il naît, se développe, se fixe et puis disparaît. Nous pouvons dès lors affirmer, sans crainte de nous tromper, par quelles étapes intermédiaires a passé ce caractère avant d'être formé. Une patte à un ou deux doigts suppose absolument la préexistence, quelque part, d'une patte à cinq doigts. La défense de l'éléphant est incompréhensible zoologiquement sans l'existence préalable d'un état où la deuxième incisive supérieure était petite et la dentition complète.

Mise, par l'étude que quelques groupes mieux connus, en possession de la précieuse note de "variation orientée", la paléontologie se trouve outillée pour aborder l'étude de formes animales moins bien représentées. Même là où elle ne possède encore que des échantillons incomplets ou clairsemés, elle est en mesure désormais de tracer des ébauches de "phylum" ou séries généalogiques. Ces suppléances, sur des intervalles parfois très grands, sont légitimes. Si nous ne connaissons qu'un seul crâne de chat, nous pourrions affirmer sans hésitation, d'après d'autres exemples connus, que cet animal, armé aujourd'hui à sa mâchoire inférieure d'une seule molaire coupante, présuppose des carnassiers à trois molaires piquantes, ce que l'observation confirme, c'est-à-dire qu'il fait suite, en quelque manière, à des bêtes qui ne ressemblent plus du tout au chat. Ce chat, supposé unique dans nos collections, représenterait, à lui seul, une série de types successifs très sûre.

Sans se lasser, la paléontologie des mammifères a poursuivi et elle poursuit encore son patient travail de repérage. Toujours plus nombreux, par longues lignes ou par courts segments, elle reporte les phylums ou fragments de phylum sur la carte de la vie. Regardons le dessin d'ensemble obtenu par ce procédé, elle saute aux yeux : la distribution des formes vivantes est un phénomène de mouvement et de dispersion. Les lignes sont plus nombreuses, elles se recoupent moins souvent et moins près de nous que nous ne le pensions mais elles existent et elles convergent vers le bas.

3) Il y a une loi interne d'épanouissement

Les lois générales du développement organique ont été découvertes sur des groupes restreints. Les voici qui s'appliquent maintenant, sans effort, à des unités de grandeur croissante. Non seulement des familles et des ordres mais des faunes entières avec tous les éléments zoologiques qu'elles comportent ont bougé en bloc, comme de simples espèces.

Quand nous ne réfléchissons pas, nous nous figurons volontiers que tous les mammifères ayant jamais existé sont du type de nos chevaux, de nos chiens, de nos éléphants... En réalité, ce groupe familial des bêtes de l'ancien monde ne constitue qu'une faible partie de ce que la vie a réalisée dans la ligne des mammifères. Pendant le Tertiaire, il a vécu en Patagonie une foule d'animaux étranges. Ces êtres fantastiques, édentés, notongulés..., se rattachent aux mêmes types fondamentaux que nos mammifères septentrionaux. Ils ont la même source, on peut le prouver. Seulement, à partir de la fin du Crétacé, ils ont été isolés géographiquement et ont eu leur histoire complètement à part. Pareillement en Australie et en Nouvelle-Zélande, la troupe variée des marsupiaux représente, sans aucun doute, le résultat de développements subis à l'écart par un groupe d'animaux très anciennement séparés, depuis le Jurassique peut-être, de la grande masse des mammifères placentaires. Ces bêtes bizarres, spéciales à l'hémisphère austral, ne forment pas du tout un assem-blage désordonné, quelconque. Tout au contraire, chacun des deux groupes, propres soit à l'Amérique du sud soit à l'Australie, a sa structure particulière, parallèle à celle de la faune d'Europe, d'Amérique du nord, d'Asie. Chacun comprend, dans son style particulier, les mêmes types morphologiques fondamentaux. La Patagonie miocène a eu ses solipèdes, ses pachydermes armés de défenses, ses pseudo-lièvres, ses animaux à trompe. L'Australie actuelle nous offre ce spectacle extraordinairement instructif de marsupiaux parmi lesquels les uns tiennent la place des loups, les autres celle des ongulés, d'autres celle des musaraignes, des fourmiliers, des taupes... On dirait que chaque faune, pour être en équilibre, doit être munie, comme d'autant d'organes, de ses carnassiers, de ses insectivores, de ses herbivores... Tout cela dénote le mouvement, la croissance, la différenciation. Pris comme une masse unique, le groupe entier des mammifères obéit manifestement à une loi interne d'épanouissement et d'irradiation. Or, si vastes que nous paraissent ses proportions, il n'est lui-même, nous nous en apercevons bientôt, qu'un rayon d'une autre irradiation, une branche perdue dans une beaucoup plus large ramure.

4) On découvre toujours du nouveau

Les premiers mammifères sont trop anciens, trop peu nombreux et trop petits pour que nous puissions préciser les conditions de leur apparition. La géologie et la paléontologie, on ne saurait trop le répéter, n'enregistrent qu'une suite de maximums dans les mouvements de l'écorce terrestre et de la vie. En revanche, avant qu'ils ne disparaissent tout à fait à nos yeux dans les profondeurs du temps, nous voyons leur foule relayée, écrasée par une nouvelle et puissante phalange de vertébrés, les reptiles. Au Secondaire, aucun écolier ne l'ignore plus, les reptiles ont occupé la terre. Faute de documents, les détails de leur développement nous échappent encore. Mais les phases majeures de leur croissance aboutissant au gigantesque et à l'extravagance, plus encore peut-être les multiples accommodations de leur type fondamental à la vie terrestre, aquatique et aérienne, accommodations se traduisant pas une floraison incroyablement variée de formes nageuses, volantes, herbivores, carnivores, sont un spectacle étonnant de mobilité et de plasticité. Les seuls dinosauriens, jadis considérés comme des êtres exceptionnels et rares, semblent avoir formé un ensemble aussi puissant, aussi nuancé que tous les mammifères ensemble. Cependant, eux aussi, ils ne sont qu'une branche entre beaucoup d'autres. Très au-dessous de leur nappe, des recherches récentes commencent à découvrir, dans toute leur ampleur, une autre expansion de vie, encore plus ancienne, celle des théromorphes, ces curieux compromis entre les amphibiens, les reptiles et les mammifères. Pendant l'immense période continentale qui a suivi l'émersion des chaînes carbonifères, une population étrange a couvert la terre : salamandres montées sur quatre pattes pesantes à la façon de petits hippopotames, reptiles à tête et à crocs de chien ou à incisives de rongeurs ou à crâne bosselé de cornes comme celui de beaucoup d'herbivores. Tout cela a eu le temps de naître et de mourir. Et nous sommes toujours bien loin de l'origine des vertébrés. Avant les théromorphes, il y a eu les amphibiens et, avant les amphibiens, certainement quelque chose encore qui devait ressembler à certains poissons que nous voyons encore vivre sur ce qui reste des continents de ce temps indiciblement lointain. A la distance où ils sont de nous, comprimés dans les couches du Carbonifère et du Permo-Trias, les théromorphes et les amphibiens nous paraissent n'avoir duré qu'un instant. Ils ont cependant dû vivre, les uns et les autres, aussi longtemps que les dinosauriens ou les mammifères. La meilleure unité de temps en géologie est peut-être la durée nécessaire pour l'érection d'une chaîne de montagnes ou l'établissement d'une faune universelle.

Ainsi, à perte de vue, les couches vivantes se succèdent et, sur chacune d'elles, aussi bien que sur toutes ensemble, la structure observée d'abord sur un groupe restreint de chevaux ou d'éléphants se poursuit indéfiniment. Plus nous reculons dans le passé, plus nous en sommes réduits à ne pouvoir noter que les liaisons d'ordre supérieur. Si la loi de développement change un peu de forme et d'objet, si, au lieu de régler la simple apparition d'un caractère le long d'une espèce, elle commande la répartition des formes à l'intérieur de populations animales tout entières, au fond, elle demeure essentiellement la même. Par unités de plus en plus larges, les vivants se relayent, se développent, se ramifient suivant le même rythme. Dans cette harmonie, les silences eux-mêmes ont leur signification précise.

5) Le vivant obéit à des lois

On a voulu chercher des objections au transformisme dans l'existence des formidables hiatus qui séparent aujourd'hui les vertébrés des annélides, des mollusques, des célentérés et, plus peut-être encore, des arthropodes.

Mieux regardées, ces lacunes seraient apparues ce qu'elles sont en réalité, une preuve nouvelle de la loi interne à laquelle est assujéti le développement de la vie. Observons en effet comment sont réparties les crevasses qui fragmentent, dans la nature actuelle et dans nos connaissances du passé, le bloc des vivants. Sont-elles jetées au hasard ? Elles obéissent au contraire à une loi de distribution parfaitement claire. Les embranchements que l'anatomie comparée a tant de peine à rattacher entre eux et avec les vertébrés, sont, nous en avons la preuve, des stocks zoologiques dont l'ancienneté confond notre imagination. Avant que ne se déposent les plus profondes couches géologiques accessibles à nos investigations, l'épanouissement de ces formes prodigieusement vieilles était déjà depuis longtemps achevé. Leur groupe doit donc nous apparaître comme particulièrement éclairci et stable. Dans leur assemblage, sans doute, nous arrivons encore à distinguer sans difficulté la trace d'une expansion progressive, analogue à celle qui a marqué l'histoire des reptiles et des mammifères : ça et là, même sur leurs tiges durcies, nous surprenons encore de brusques éclosions qui trahissent la vivacité des proliférations anciennes. Depuis les temps primaires, les crustacés ont donné les décapodes et les brachyours. Les araignées ont perdu leurs segments. Des céphalopodes est issue l'imposante légion des ammonites. Les lamellibranches eux-mêmes ont donné tout à coup naissance, au Crétacé, à la bizarre famille des rudistes, ces bivalves extérieurement pareils à des polypiers... Malgré tout, les rameaux zoologiques qui s'offrent à nos yeux, quand nous regardons au-delà des vertébrés, sont d'un âge absolument différent de celui de la branche qui nous porte. Nous sommes les derniers venus, eux les premiers nés, dans la nature.

6) Les vides aident à saisir le réel

Comment, à ce saut brusque dans les générations, ne correspondrait-il pas un vide proportionnel dans nos connaissances ? Des vides existent donc. Mais précisément, parce qu'ils jalonnent et scandent la marche naturelle de la vie, ils ne nous gênent pas pour voir. Ils nous aident au contraire à saisir, avec plus de netteté et de vigueur, l'enchaînement des êtres organisés. Les mammifères forment un broussaillement touffu d'espèces voisines où nous avons une certaine peine à distinguer les grandes lignes de l'évolution. Au-dessous d'eux, là où l'épreuve du temps a éclairci la ramure, le dessin se simplifie et nous voyons plus large. Les maîtresses branches se découvrent d'abord. Elles se succèdent en profondeur, de plus en plus décharnées. A un moment donné, nous ne distinguons plus que des flèches solitaires qui émergent, presque sans connexions appréciables d'un monde absolument disparu. Tout cet ensemble plonge ensuite dans des profondeurs inaccessibles qui nous cachent toujours le secret des origines. Ne regrettons pas trop cette nuit. Elle porte en soi sa majesté incomparable et ce qu'elle nous livre est suffisant pour nous permettre de ne plus hésiter sur la nature de la loi qui a présidé, historiquement, aux accroissements du tronc sur lequel nous sommes nés.

En vérité, il nous est impossible de contempler, avec un regard un tant soit peu éduqué, l'assemblage des formes zoologiques tel qu'il se découvre à la paléontologie, sans être forcé de reconnaître que ce vaste édifice n'est pas une mosaïque d'éléments artificiellement groupés mais que la distribution de ses parties est l'effet d'une processus naturel. Fût-il aujourd'hui rigide comme la pierre, le grand corps des espèces animales qui nous entoure, prend invinciblement à nos yeux la figure d'un mouvement. Depuis le plus petit détail jusqu'aux plus vastes ensembles, notre univers vivant, comme notre univers matériel, a une structure et cette structure ne peut être due qu'à un phénomène de croissance. Voilà la grande preuve du transformisme et la mesure de ce que cette théorie a de définitivement acquis.

C - L'essence du transformisme

Quand une fois notre esprit a saisi, autour de lui, un fragment d'ordre dans les choses, il ne se résout pas facilement à en abandonner l'achèvement. Il cherche obstinément à donner à la loi qui lui est apparue sur un court intervalle des prolongements et une explication. Cette tendance à suppléer et à interpréter se manifeste énergiquement dans la question transformiste. A peine les sciences naturelles nous ont-elles découvert l'existence d'un courant dans la vie et déjà nous voudrions savoir d'où vient ce courant et où il va, quelle force de cohésion cimente ses gouttes innombrables et quelle pente mystérieuse entraîne son flot.

1) L'origine de la vie

Sous quelle forme faut-il nous représenter la forme primordiale de la vie sur terre ? Est-elle apparue semblable à une spore unique d'où le grand arbre des espèces serait issu tout entier ? Ou bien, au contraire, ne s'est-elle pas condensée comme une large rosée qui a brusquement couvert notre planète d'une myriade de germes initiaux où déjà était préformée la pluralité à venir des formes vivantes ?

A travers les nappes zoologiques différentes qui se sont, tour à tour, épanchées dans le monde pour se désagréger ensuite et être relayées par une faune plus jeune, est-il possible de suivre la croissance persistante et continue d'un caractère profond ? Y a-t-il un sens unique à l'évolution biologique, ou bien une vue objective des choses ne nous laisse-t-elle apercevoir qu'un foisonnement irrégulier de branches qui poussent au hasard ? A beaucoup de points de vue, un radiolaire, une holothurie, un trilobite, un dinosaure sont aussi différenciés, aussi compliqués qu'un primate. En revanche, leur système nerveux est beaucoup moins parfait. Ne faut-il pas

chercher dans cette direction la loi secrète du développement ? Ne doit-on pas dire que la tige principale de l'arbre zoologique a constamment monté dans la direction du plus grand cerveau ?

Maintenant avec la création de l'intelligence humaine, la "conscience" a atteint sur terre un maximum qu'il nous semble impossible à dépasser. Que devons-nous penser de l'avenir de l'évolution ? La vie pourra-t-elle encore avancer, chez nous, sur quelque terrain nouveau, ou bien ne serions-nous pas arrivés à la saison où les fruits sont mûrs et où les feuilles commencent à tomber ? Qu'est-ce qui a donc poussé le monde sur les chemins de la vie ? Par le jeu de quelles forces avons-nous été produits expérimentalement ? Est-ce suffisant, pour expliquer l'état biologique présent de l'univers, de noter, entre le milieu qui nous entoure et les organismes, des relations d'adaptation et de sélection, des phénomènes d'harmonisation mécanique et d'excitation fonctionnelle ? Ou bien ne devons-nous pas transporter jusqu'à un centre psychologique d'expansion vitale et comprendre comme une poussée positive vers la lumière, le dynamisme véritable de l'évolution ?

Toutes ces demandes se pressent sur nos lèvres quand nous commençons à saisir, dans son ensemble, le visage de la vie. Elles sont légitimes et passionnantes. Il n'en est pas moins vrai que les problèmes qu'elles posent viennent logiquement en second lieu et que les solutions qu'on leur apporte laissent intacte la question même du transformisme. Voilà le point qu'il faut exactement comprendre.

2) Les vivants se tiennent biologiquement

Ce qui fait le transformiste, qu'on se le dise bien, ce n'est pas d'être darwiniste ou larmarckiste, mécaniste ou vitaliste, mono ou polyphylétiste. Ce n'est même pas de croire, si paradoxale que puisse paraître cette affirmation, que les vivants descendent les uns des autres par génération proprement dite. Les hommes qui connaissent la nature sont assez convaincus de sa puissance et de ses secrets pour admettre que des phénomènes organiques spéciaux, jamais encore observés par un regard humain, ont pu présider jadis à la naissance des types zoologiques et à la multiplication des espèces. Cette hypothèse n'est pas très probable mais elle demeure possible. Ce n'est pas elle, en tous cas, qui effrayerait les transformistes.

Ce à quoi tiennent, tout à fait au fond, les naturalistes actuels, ce à quoi ils s'attachent comme à une conviction inébranlable, une conviction qui n'a jamais cessé de grandir sous des discussions de surface, c'est au fait d'une liaison physique entre les vivants. "Les vivants se tiennent biologiquement". Ils se commandent organiquement dans leurs apparitions successives, de telle sorte que ni l'homme ni le cheval ni la première cellule ne pouvaient apparaître ni plus tôt ni plus tard qu'ils ne l'ont fait. Par suite de cette connexion enregistrable entre formes vivantes, nous devons chercher et nous pouvons trouver un fondement matériel, c'est-à-dire une raison scientifique de leur enchaînement. Les accroissements successifs de la vie peuvent être l'objet d'une histoire. Voilà la foi suffisante et nécessaire pour faire un transformiste. Tout le reste est dispute entre systèmes ou encore passions étrangères, indûment mélangées à une question d'ordre purement scientifique.

3) Le transformisme n'est pas une philosophie

Réduit à cette essence ultime, compris comme la simple croyance en l'existence d'une connexion physique, expérimentale entre les vivants, connexion de nature encore indéterminée, le transformisme apparaît comme extrêmement inoffensif et extrêmement fort. Il ne saurait porter ombrage à aucune philosophie et, par ailleurs, il occupe une position qui semble inexpugnable. C'est ce qu'il me reste à démontrer.

Pour que le transformisme fût dangereux à la raison et à la foi, il faudrait qu'il prétendit rendre inutile l'action du créateur, réduire le développement de la vie à une opération purement immanente à la nature, prouver que "le plus petit peut sortir par lui-même du moins". Trop d'évolutionnistes ont commis cette lourde méprise de prendre leur explication scientifique de la vie pour une solution métaphysique du monde. Comme le biologiste matérialiste qui croit supprimer l'âme en démontrant les mécanismes physico-chimiques de la cellule vivante, des zoologistes se sont imaginé avoir rendu la cause première inutile parce qu'ils découvraient un peu mieux la structure générale de son oeuvre. Il est temps de laisser définitivement de côté un problème aussi mal posé. Le transformisme scientifique, à strictement parler, ne prouve rien ni pour ni contre Dieu. Il constate simplement le fait d'un enchaînement dans le réel. Il nous présente une anatomie, point du tout une raison dernière, de la vie. Il nous affirme que quelque chose s'est organisé, quelque chose a crû. Mais il est incapable de discerner les conditions ultimes de cette croissance. Décider si le mouvement évolutif est intelligible en soi ou s'il exige, de la part d'un premier moteur, une création progressive et continue, c'est une question qui ressort de la métaphysique.

4) Le transformisme est une explication scientifique

Le transformisme, il faut le répéter sans se lasser, n'impose aucune philosophie. Cela veut-il dire qu'il n'en insinue aucune ? Non sans doute. Mais ici il devient curieux d'observer que les systèmes de pensée qui s'accommodent le mieux avec lui sont précisément peut-être ceux qui se sont crus les plus menacés. Le christianisme est essentiellement fondé sur cette double croyance que l'homme est un objet spécialement

poursuivi par la puissance divine à travers la création et que le Christ est le terme surnaturellement mais physiquement assigné à la consommation de l'humanité. Peut-on désirer une vie expérimentale des choses plus en accord avec ces dogmes d'unité que celle où nous découvrons des êtres vivants, non pas juxtaposés artificiellement les uns aux autres dans un but contestable d'unité ou d'agrément, mais liés les uns aux autres à titre de conditions physiques, dans la réalité d'un même effort vers le plus-être ? Quoi qu'il en soit de ces harmonies ou de leur attrait, une nécessité plus brutale nous oblige à prendre bon gré mal gré en considération le transformisme "généralisé" dont nous venons de préciser l'essence. Aucune explication scientifique du monde ne paraît en mesure de prendre la place qu'il occupe.

Il est assez facile de critiquer le transformisme. Comment se fait-il qu'on ait tant de peine à trouver une solution qui permette de s'en passer ? Le problème de la distribution des vivants dans la nature se pose cependant pour tout le monde. Il faut, dès lors, lui chercher une réponse. Il le faut, non par une fantaisie condamnable ou pour le plaisir de froncer, mais sous la poussée de ce qu'il y a de plus sacré dans l'homme, le besoin de savoir et de s'orienter.

Un seul moyen logique est donné aux non transformistes d'expliquer l'unité et l'enchaînement de la vie, c'est d'admettre une liaison idéale des formes. C'est de soutenir que la loi de succession des vivants est toute concentrée dans une pensée créatrice qui développerait en des points successifs, successivement posés, le dessein qu'elle a conçu dans sa sagesse. Les formes vivantes, dans cette hypothèse, s'appelleraient les unes les autres à l'existence uniquement en vertu d'un relais logique existant dans la pensée divine. Elles seraient des points cosmiquement indépendants les uns des autres par leur origine mais disséminés harmonieusement sur un faisceau de courbes fictives. Il ne semble pas que cette solution puisse être tolérée par aucun naturaliste pour deux raisons. D'abord elle est inapplicable pratiquement en tant que son fonctionnement multiplie à l'infini les créations indépendantes. Pourquoi ne pas admettre une création spéciale pour ces deux espèces de guêpes ou d'oseilles que vous déclarez vous-mêmes, en vertu de vos expériences, complètement fixes, si vous en voulez une à l'origine des rongeurs ou des périssodactyles ? Si vous dites que de faibles variations ont pu être possibles, où arrêterez-vous l'amplitude de ces variations longtemps accumulées ? Mais il y a plus. Quand même les fixistes arriveraient à préciser, d'une façon non arbitraire, le nombre, la place des coupures créatrices, quand même ils ne demanderaient qu'une seule coupure, ils se heurteraient à une difficulté fondamentale, l'impossibilité où est notre esprit de concevoir, dans l'ordre des phénomènes, un début absolu. Essayez de vous représenter ce que pourrait être, dans la nature, l'apparition intrusive d'un être qui ne "naîtrait" pas d'un ensemble de circonstances physiques préexistantes. Ou bien vous n'avez jamais étudié un objet réel, ou bien vous renoncerez à une tentative dont vous verrez positivement la vanité. Dans notre univers, tout être, par son organisation matérielle, est solidaire de tout un passé. Il est essentiellement une histoire. Par cette histoire, par cette chaîne d'antécédences qui l'ont préparé et introduit, il rejoint sans coupure le milieu au sein duquel il nous apparaît. La moindre exception à cette règle bouleverserait l'édifice entier de notre expérience. On s'en va en répétant que le transformisme est une hypothèse. Cette parole est vraie quand il s'agit des théories spéciales à un disciple de Lamarck ou de Darwin. Mais si on entend dire par là que nous sommes libres de regarder ou non les êtres vivants comme une suite d'éléments apparus "en fonction physique" les uns des autres, quelle que soit du reste la nature exacte de cette fonction, on se trompe. Réduit à son essence, le transformisme n'est pas une hypothèse, il est l'expression particulière, appliquée au cas de la vie, de la loi qui conditionne toute notre connaissance du sensible : ne pouvoir rien comprendre, dans le domaine de la matière, que sous formes de séries et d'ensembles. Elle signifie que, lorsque la cause première opère, elle ne s'intercale pas au milieu des éléments de ce monde mais elle agit directement sur les natures de telle sorte, pourrait-on dire, que Dieu fait moins les choses qu'il ne les fait se faire.

Ce qui doit paraître étonnant, dès lors, ce n'est pas que les croyants se rallient à la vérité cachée au fond du transformisme. C'est bien plutôt qu'ils ne reconnaissent pas plus facilement sous le langage parfois acceptable des évolutionnistes, la catholique et traditionnelle tendance à sauvegarder la vertu des causes secondes à laquelle, tout dernièrement encore, un théologien très averti qui est aussi un vrai savant a pu donner le beau nom de "naturalisme chrétien".

II - Que faut-il penser du transformisme ?

Teilhard de Chardin

Juin- juillet

1929

Note : Ces pages ne représentent nullement dans la pensée de leur auteur une solution définitive et en quelque sorte "auctoritative" des difficultés soulevées par le transformisme. Elles apportent simplement un témoignage autorisé et rassurant en faveur d'une attitude jugée possible pour un chrétien en face du transformisme admis sur le terrain scientifique comme plus probablement vrai.

Pour plus amples détails, on pourra consulter le Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique au mot "Homme" L'homme devant les enseignements de l'Eglise et devant la philosophie spiritualiste; et au mot "Transformisme" : Origine de l'organisme humain,

on trouvera encore l'opinion de ce géologue sur cette question du Transformisme.

La question du transformisme continue à être passionnément discutée, et l'introduction de ces théories (plus ou moins simplifiées et perverses) dans les manuels scolaires, oblige les maîtres chrétiens à avoir des idées précises sur ce qui est sûr ou douteux, admissible pour les croyants ou inadmissible dans les vues nouvelles.

Vivant, depuis bien des années, parmi les discussions que soulève, et au milieu des réalités qui étudie le transformisme, nous avons pensé qu'il pouvait être utile de dégager, aussi nettement que possible, quelques principes fondamentaux permettant à chacun de se faire une juste idée de la question transformiste, telle qu'elle se présente dans sa forme actuelle.

Principe I

NE PAS CONFONDRE CE QUI EST FONDAMENTAL ET CE QUI EST EXPLICATIONS SECONDAIRES DANS LE TRANSFORMISME

1) On entend beaucoup dire, depuis quelques années, que le transformisme est en baisse. Cette défaveur n'affecte, en réalité, que certaines formes particulières de transformisme, dans lesquelles l'idée évolutionniste essentielle se trouve associée soit à des explications particulières, soit à certaines vues philosophiques : tels le Darwinisme (sélection naturelle), le Lamarckisme (adaptation sous l'action du milieu) et, plus généralement, toutes les théories simplistes qui pensent réduire le développement de la vie à quelques lignes d'évolution simple, parcourues d'un mouvement uniforme sous l'influence de facteurs mécaniques (transformisme du type haeckelien); aucune de ces diverses théories particulières, c'est exact, n'est plus considérée comme suffisante, parce que la vie nous apparaît chaque jour comme de plus en plus compliquée.

2) Mais, ceci admis, il reste que la vue transformiste essentielle (savoir que les formes vivantes constituent une association naturelle des choses liées de telle sorte que nous pouvons représenter scientifiquement l'histoire de leurs apparitions et de leurs apparitions successives), il reste que cette vue générale, dis-je, est de plus en plus acceptée (au moins implicitement) par tous les naturalistes. Il n'est pas un seul des millions de faits journalièrement constatés par les hommes occupés à faire des classifications de l'anatomie comparée ou de la physiologie, qui ne soit en plein accord avec elle. TOUT SE CLASSE, c'est à dire tout trouve sa place naturelle (spatiale et temporelle) chaque jour, dans l'histoire générale de la terre. C'est là un fait énorme, la véritable preuve que l'apparition sensible et les progrès de la vie obéissent à une loi expérimentale, c'est à dire peuvent être traités par la science comme un phénomène.

Sous-jacente aux théories transformistes particulières (utiles mais précaires), il faut soigneusement observer qu'il existe une "conception" transformiste du monde, et que celle-ci marque vraisemblablement une orientation définitive de la pensée humaine.

Bien comprise, cette orientation est toute simple et fort légitime. ETRE TRANSFORMISTE, au fond, C'EST TOUT BONNEMENT ADMETTRE QUE NOUS POUVONS FAIRE L'HISTOIRE DE LA VIE, comme nous faisons l'histoire des civilisations humaines, ou celle de la matière. Toute réalité expérimentale est, par nature, historique (racontable). Pourquoi et par quel impensable prodige, la vie échapperait-elle à cette condition universelle ?

Ainsi entendu, le Transformisme n'est pas une simple hypothèse. Il est une méthode générale de recherche, pratiquement acceptée par tous les savants. Plus largement encore, il n'est que l'extension à la zoologie et à la botanique, d'une forme de connaissance (la connaissance historique) qui régit de plus en plus la totalité des connaissances humaines (physico-chimie, religions, institutions, etc...).

N.B. Ce n'est pas notre but de critiquer ici la position anti-transformiste (fixiste). Pour la clarté de notre exposition, il est bon cependant de faire observer ceci :

1- Les étonnantes et indéfinies connexions qui groupent les espèces vivantes en un monde successif et, pour ainsi dire, organisé, nous mettent en présence d'un problème scientifique POSITIF (aussi positif que le mouvement de la terre et du soleil), qui demande, par suite, une solution POSITIVE, D'ORDRE SCIENTIFIQUE. C'est la grande faiblesse des fixistes de critiquer la solution transformiste d'une manière toute négative, c'est à dire sans proposer aucune explication scientifique constructive d'un fait qu'ils ont charge d'expliquer, aussi bien que les transformistes.

2- En présence du fait immense de la distribution "naturelle" (géographique, morphologique, temporelle) des formes vivantes, les trois objections faites par des fixistes au Transformisme, à savoir:

- a) l'impossibilité de faire varier artificiellement la plus menue des espèces distinguées par la Systématique;
- b) l'impossibilité par la Paléontologie de retrouver l'origine précise des rameaux évolutifs;
- c) la persistance, sans changement à travers les temps géologiques, de certaines formes vivantes;

ces objections, à notre avis, disparaissent et sont inexistantes. Ajoutons d'une manière générale, qu'elles sont sans valeur parce qu'ELLES PROUVENT TROP. La première difficulté forcerait à admettre la "création" séparée de centaines de milliers de plantes, d'insectes, de poissons, d'oiseaux, tellement rapprochés et tellement nuancés qu'aucun fixiste, à ma connaissance, n'ose leur attribuer une origine distincte. Les deux autres objections, poussées à bout, nous obligeraient à douter que les blancs, les jaunes, les noirs, - les Égyptiens, les Grecs et les Romains etc. aient une origine commune, puisque nous ne connaissons le point de départ d'aucune population (ni langue, ni institution, ni religion) humaine, et que toutes ces réalités humaines fourmillent d'exemples de survivances aussi caractérisées que celles des Lingules ou du Ginkgo. Les "grandes objections" du fixisme expriment simplement des caractéristiques ou des faiblesses qui se retrouvent dans toute science historique.

Principe II

NE PAS CONFONDRE LE PLAN SCIENTIFIQUE (de la succession expérimentale dans le temps)
ET LE PLAN PHILOSOPHIQUE DE LA CAUSALITE PROFONDE

Ce deuxième principe rappelle une distinction banale mais à laquelle il faut revenir constamment.

Scientifiquement, nous venons de le voir, le transformisme ne prétend pas raconter une histoire, c'est à dire dessiner un ensemble de faits et de liaisons photographiables (un film). Avant la forme vivante N, dit-il, il y a eu la forme N-1, précédée elle-même de la forme N-2, et ainsi de suite. Chaque chose, dans notre expérience, est introduite expérimentalement par une autre : elle "naît". Voilà ce qu'il affirme!

Maintenant, en vertu de quelle puissance et vers quel accroissement "ontologique" se fait cette naissance, voilà ce que la pure science ignore, et ce qu'il appartient à la philosophie de décider.

Fait curieux, cette distinction si simple entre antécédence (ou succession sensible) et causalité profonde a longtemps passé inaperçue. Croyants et incroyants, tout le monde a paru s'imaginer, à l'apparition du transformisme, que mettre les formes vivantes en connexion temporelle, c'était les "identifier ontologiquement" : comme si tout le long des séries évolutives, si on parvenait à les établir scientifiquement, le plus devait être considéré, IPSO FACTO, comme sortant tout seul du moins (ou plus exactement comme restant le moins).

Rien de plus faux ni de plus dangereux que cette confusion entre "se succéder" et "être une même chose". Relier n'est pas identifier. Chacun de nous n'est-il pas bien plus que la cellule dont il est sorti ? Et la continuité photographiable des états traversés au cours de l'embryogenèse s'oppose-t-elle à l'apparition de l'âme en chemin?

Il faut bien comprendre ceci, une fois pour toutes - et le faire entendre - . Même admise la conception transformiste, la place reste entière, plus béante que jamais, dans la nature, pour une puissance créatrice première. Et même bien mieux, une création de type évolutif (DIEU FAISANT SE FAIRE LES CHOSES) a semblé, depuis longtemps, à de très grands esprits, la forme la plus belle que nous puissions imaginer pour l'opération divine dans l'univers. N'est-ce pas St Thomas qui, comparant la perspective latine (fixiste, dirions-nous aujourd'hui) des Latins, comme St Grégoire, à la perspective évolutionniste des Pères Grecs et de St Augustin, dit de cette dernière 'Magis placet' (II Sent.; d 12; g a 1). Aimons donc à enhardir nos intelligences au contact de cette grande pensée. (1)

Principe III

PLACER EN SON POINT EXACT, LA DIFFICULTÉ QUI SUBSISTE A CONCILIER ENTRE ELLES, pour le momentt, LA REPRÉSENTATION SCIENTIFIQUE ET LA REPRÉSENTATION CATHOLIQUE DES ORIGINES HUMAINES

La science est, en ce moment, hésitante sur la façon précise dont il convient de rattacher historiquement l'homme aux autres animaux. Tandis que la plupart des naturalistes continuent à supposer que les Hominiens se sont détachés, vers la fin des temps tertiaires, du groupe des autres Anthropoïdes, quelques anthropologistes et paléontologistes (notamment le Professeur Osborn) tendent maintenant à imaginer, pour notre groupe, une séparation plus ancienne et une autonomie plus longue. A leur avis, l'homme représenterait, sur le tronc des primates, une branche zoologique parallèle à celle des anthropoïdes, mais différente de celle-ci.

Ces discussions ont pu donner aux non initiés l'impression que la théorie de la descendance humaine perdait du terrain. En réalité la controverse (comme celle sur l'hérédité des caractères acquis) ne porte que sur des points secondaires du transformisme. Plus on scrute scientifiquement notre type zoologique, plus on est irrésistiblement

conduit à admettre que, ni la coïncidence de son apparition avec celle des autres grands anthropoïdes, ni les détails les plus menus de ses conformations anatomiques (2), ni les caractères des débris fossiles (rares encore mais significatifs (3)) que nous possédons, ne peuvent raisonnablement s'expliquer sans quelque lien historique (c'est expérimentalement décelable) entre lui et les autres primates. C'est ici plus que jamais le lieu de se souvenir que "mettre en connexion", même généalogique, deux êtres, ce n'est pas nécessairement les "identifier". Souvent les croyants se révoltent A PRIORI contre les perspectives ouvertes par le transformisme sur notre passé. Ils ont tort. Du point de vue philosophique, le chrétien comme tel ne saurait avoir aucune raison de nier, PAR PRINCIPE, une extension de l'évolutionnisme scientifique à l'homme, ni de s'effrayer si cette extension venait à s'imposer un jour. Pourquoi la formation de l'espèce humaine, comme celle de tout individu humain, n'aurait-elle pas été du type évolutif ? N'est-ce pas St Thomas encore qui a dit quelque part qu'il "lui plairait davantage" que Dieu ait tiré l'homme "ex limo informato" ? (4).

Si quelque chose, dans les vues scientifiques modernes, gêne encore (et assez fortement) la pensée catholique moderne, ce n'est pas du tout la formation possible de l'homme (être spirituel) à partir des animaux. C'est la difficulté d'accorder, sans invraisemblance, avec le transformisme supposé vrai, le MONOGENISME STRICT, c'est à dire notre descendance commune à partir d'un couple unique. D'une part, pour des raisons qui ne sont pas en définitive philosophiques ni exégétiques mais essentiellement théologiques (conception paulinienne de la chute et de la rédemption), l'Eglise tient à la réalité historique d'Adam et d'Eve. D'autre part, pour des raisons de probabilité et aussi d'anatomie comparée, la science laissée à elle-même ne songerait jamais (c'est le moins qu'on puisse dire) à attribuer une base aussi étroite que deux individus à l'énorme édifice du genre humain.

Voilà le point exact autour duquel est localisé aujourd'hui, en matière transformiste, le désaccord provisoire entre science et Foi. C'est déjà, nous l'estimons, un pas décisif vers l'issue du conflit que le problème soit nettement délimité.

Quelle en sera la solution ? Il est impossible de le dire encore. Les deux fragments de vérité en présence ne se souderont certainement pas avant d'être parfaitement nets. Or en matière d'origines humaines, la science a encore beaucoup à trouver, et les catholiques, beaucoup à penser. Tout ce qu'on peut prévoir, c'est que l'Eglise reconnaissant toujours mieux la légitimité scientifique d'une forme évolutive de la création -et la science faisant enfin une place plus grande aux puissances de l'esprit de liberté et donc "d'imprévisibilité" dans l'évolution historique du monde, le monogénisme revêtera, sans rien perdre de son "efficacité" théologique, une forme pleinement satisfaisante pour nos exigences scientifiques.

En attendant, l'attitude, pour le croyant, ne saurait être douteuse; il n'a qu'à chercher avec patience et confiance, DES DEUX CÔTES. Entre son credo et sa connaissance humaine; la Foi lui garantit qu'il ne saurait y avoir de contradiction.

Principe IV

CONSTRUIRE, EN UTILISANT LES VUES DU TRANSFORMISME SCIENTIFIQUE, UN ÉVOLUTIONNISME SPIRITUALISTE PLUS PROBABLE ET PLUS SÉDUISANT QUE L'ÉVOLUTIONNISME NATURALISTE

Dans les considérations qui précèdent, nous nous sommes tenus, vis à vis des doctrines de l'évolution, dans une position surtout défensive. "Jusqu'à quel point le transformisme s'impose-t-il scientifiquement ?

Jusqu'à quelles limites est-il tolérable philosophiquement ou théologiquement ?"

Il s'agit maintenant de prendre l'offensive, non point précisément pour détruire mais pour conquérir. Le transformisme est généralement regardé comme anti-chrétien par nature. Ne serait-il pas plus juste (et plus efficace aussi, apologétiquement) de revendiquer pour lui l'aptitude à fournir une base excellente à la pensée et à la pratique chrétiennes ? Il semble que oui.

1) En matière intellectuelle d'abord

Il faut avouer qu'au premier regard le transformisme, par sa façon de réduire les vivants en organismes toujours plus élémentaires et en mécaniques toujours plus simplifiées, peut donner l'impression de matérialiser l'univers.

Mais cette impression tient au fait que nous le suivons dans son travail d'analyse, c'est à dire de quelque manière : en descendant. Essayons, à partir des termes inférieurs auxquels il aboutit, d'apprécier, en montant, l'oeuvre de synthèse qui a dû historiquement représenter l'agencement des pièces que notre analyse scientifique a si habilement, et si utilement, démontées; et nous serons saisis par la nécessité où nous nous trouvons d'avoir recours à l'influence dominatrice et continuelle d'une "puissance inventive" c'est à dire psychique, pour expliquer physiquement

- soit la constante montée des termes élémentaires vers l'édification d'assemblages mécaniquement toujours plus improbables,

- soit, au cours de cette montée, les étonnantes expansions de spontanéité auxquelles nous assistons. Parmi ces expansions, l'une surtout, la dernière en date, celle de l'humanité, est absolument extraordinaire, et paraît destinée (quand on se décidera à l'étudier scientifiquement sans préjugés et au même titre que les autres phénomènes du monde) à nous donner la clef et le sens de l'évolution. Il est fort possible, nous l'avons dit, que la branche humaine se rattache historiquement, d'une manière ou d'une autre, au tronc général des Primates. Mais lorsque, partant du fait de cette liaison possible, on prétend réduire l'homme à n'être qu'un Primate comme les autres, on ferme stérilement les yeux sur le plus grand des phénomènes que la science puisse enregistrer, après la condensation de la matière et la première apparition de la vie nous voulons dire l'apparition, l'extension et la définitive installation sur la terre du pouvoir de penser (5).

Des énergies de nature psychique contrôlent partout le développement de la vie, et l'homme, par sa pensée, renouvelle la face de la terre.

Plus on pèse ces deux catégories de faits, plus on se sent convaincu de cette vérité que le transformisme, loin de matérialiser l'intelligence qui en admet les perspectives, doit au contraire l'incliner à admettre dans l'univers, la primauté des énergies spirituelles.

2) Or cette primauté, une fois admise en matière intellectuelle, que s'en suit-il dans le domaine de la vie pratique?

En morale plus encore qu'en pensée, on a répété que les théories transformistes étaient corruptrices et responsables de tous les maux. Ce grief est peut-être vrai si on entend l'évolutionnisme dans un sens matérialiste. Mais si on le prend comme nous venons de le dire, dans son sens spiritualiste, alors l'accusation n'est pas soutenable. Pour qui aperçoit l'univers sous la forme d'une montée laborieuse en commun vers la plus grande conscience, la vie, loin de sembler aveugle, dure ou méprisable, se charge de gravité, de responsabilité ou de liaisons nouvelles. Comme l'a écrit très justement, il n'y a pas très longtemps, le grand savant anglais, Sir Olivier Lodge, : "Bien comprise, la doctrine transformiste est une école d'espérance", ajoutons une école de plus grande charité mutuelle et de plus grand effort.

Si bien que, sur toute la ligne, on peut soutenir, et sans paradoxe, la thèse suivante (la mieux faite sans doute pour rassurer et guider les esprits en face de la montée des vues transformistes) : "Le transformisme n'ouvre pas nécessairement les voies à un envahissement de l'esprit par la matière; il témoigne plutôt en faveur d'un triomphe essentiel de l'esprit. Autant, sinon mieux que le fixisme, l'évolutionnisme est capable de donner à l'univers la grandeur, la profondeur, l'unité qui sont l'atmosphère naturelle de la foi chrétienne". Et cette dernière réflexion nous amène à conclure par la remarque générale que voici

Quoi que nous disions, finalement nous autres chrétiens, soit au sujet du transformisme, soit au sujet de quelque autre des vues nouvelles qui attirent la pensée moderne, nous ne donnons jamais l'impression de craindre ce qui peut renouveler et agrandir nos idées sur l'homme et l'univers. Le monde ne sera jamais assez vaste, ni l'humanité jamais assez forte, pour être dignes de Celui qui les a créés et s'y est incarné.

(Pierre Teilhard de Chardin (S.J.), Dossiers de la Commission Synodale *Commissio synodalis in Sinis*, 1A, Kwan-tung-tien Hu-tung Peking, juin-juillet 1929. Vol. 2 pp. 462-469)

NOTES

1) Voir sur l'évolutionnisme chez les Pères Grecs, le remarquable petit livre du chanoine Dordolot:

"Darwinisme et Catholicisme".

2) Il est presque impossible par exemple de distinguer une molaire humaine d'une molaire de chimpanzé. Or une dent de mammifère est quelque chose de parfaitement défini; c'est un organe riche en homologues, marqué de toute une histoire...

3) Puisque ces lignes sont écrites en Chine, disons que l'année dernière, à quelques kilomètres de Pékin, au cours de fouilles extensives scientifiquement conduites dans une fissure fossilifère contenant des restes d'animaux d'âge quaternaire ancien, on a recueilli des débris (fragments de mâchoires et de crânes) appartenant à un être de type zoologiquement fort curieux. Les dents sont certainement, et le crâne probablement, de type humain, tandis que la forme de la mandibule rappelle le chimpanzé. Il faut attendre, avant de porter un jugement définitif sur ces documents, qu'ils aient été complètement dégagés de leur gangue, qui est excessivement dure. Mais il semble bien que nous nous trouvons là devant un fait sérieux, qui mérite de retenir l'attention de tout le monde.

Les lecteurs qui désirent trouver un exposé solide et modéré de l'état actuel de nos connaissances en préhistoire feront bien de lire l'un des ouvrages suivants

- N. Boule "Les hommes fossiles", dernière édition, Paris, Masson;
- G. Goury "Origine et Evolution de l'homme", Paris, Picard.

4) Gardons-nous évidemment de nous laisser dominer dans ces matières par des questions d'impression, de sensibilité, comme s'il était plus répugnant de se sentir rattaché à une souche animale qu'à la terre elle-même. Rien n'est bas et inférieur dans la nature, dès lors qu'on la considère en mouvement vers l'être et vers la lumière de Dieu.

5) Pour mettre au point la thèse grossièrement équivoque de tant de manuels : "L'homme descend du singe", il y a donc avantage à éviter toute discussion sur le fait, difficile à nier, de quelque connexion biologique entre l'homme et le reste du monde animal.

Mais il faut exalter, en se fondant sur les faits, les caractères expérimentaux qui font de l'homme dans la nature un domaine nouveau, une "création nouvelle". Peu importe en somme comment l'homme est né, pourvu que soit assurée sa transcendance.

45 - La multiplication des pains (Mt 14,13-21)

Jésus s'en va dans le désert et les foules le suivent

Cette foule, c'est nous partis à la suite de Jésus, généreusement et avec confiance. Quand il a fallu quitter les régions tranquilles où ils avaient vécu jusqu'alors pour s'enfoncer dans l'inconnu à la suite du maître, beaucoup sans doute l'ont abandonné. D'autres lui sont restés fidèles, se souvenant que celui qui regarde en arrière après avoir mis la main à la charrue n'est pas digne du royaume de Dieu. Ceux qui le suivent ainsi marchent depuis longtemps dans le désert. Ce ne sont pas des sages aux yeux du monde. Au fond, ils ne savent pas ce qu'ils font, ils ne savent pas comment finira cette aventure, comment même ils pourront vivre. N'importe, ils marchent toujours parce que Jésus est avec eux. A quoi pensent-ils pendant ce pèlerinage ? Ils pensent que Jésus est le maître, que celui qui vient à lui ne marche pas dans les ténèbres et qu'il ne périra pas. Tous n'étaient pas des héros mais ils ont eu confiance et la confiance a fait d'eux des héros. A mesure que les jours s'écoulaient, ils se rendent mieux compte qu'ils sont maintenant trop loin pour rentrer seuls dans leur pays, ils tomberaient de défaillance sur le chemin. A mesure qu'ils avancent dans le désert, ils réalisent le détachement pour arriver à comprendre qu'ils sont vraiment entre les mains de Jésus, corps et âme, et que rien ne peut les sauver en dehors de lui.

Heureux ceux qui comprennent ces choses ! C'est là dans le désert, quand tout notre espoir réside en Jésus, que nous pouvons vraiment l'aimer. Ailleurs, Jésus est trop souvent une abstraction. Ailleurs, nous comptons sur nous-mêmes mais, dans les situations difficiles où nous avons été poussés pour rester fidèles à l'amour de Jésus, quand la situation est dure, ce n'est plus par une adhésion formelle, c'est de tout notre être que nous nous réfugions en Jésus, notre sauveur.

Jésus ne parle pas au peuple qui le suit.

Nous connaissons bien ce silence, il pense à tous ces hommes qui ont eu confiance et il a pitié d'eux. Puisque leur foi a été digne d'un miracle, il fera un miracle mais avec quelle délicatesse, quelle bonté ! Au temps de Moïse, Israël entier avait suivi la colonne de feu dans le désert et Dieu l'avait nourri de la manne. Dans l'évangile, un mystère plus auguste va s'opérer, celui de la coopération de l'homme avec Dieu. Deux cents deniers de pain ne pourraient apaiser la faim immense de ce peuple mais, avec la bénédiction de Jésus, les provisions d'un enfant y suffiraient largement.

C'est pour nous que cela est écrit, pour nous qui nous connaissons si faibles, qui nous voyons si impuissants devant les besoins des âmes. Quand on songe à l'état du monde si loin de Dieu et si loin de l'idéal chrétien, que la pensée se reporte sur le petit nombre de ceux qui désirent sincèrement que Dieu règne un jour sur toutes ces âmes, n'y a-t-il pas une disproportion qui effraie et ne semble-t-il pas que, contre les forces de l'indifférence et du mal, la bataille est perdue d'avance ? En face de ces millions d'âmes qui errent confusément dans la nuit de l'ignorance bestiale comme des brebis qui n'ont pas de pasteur, que sommes-nous ? Rien. Notre vie, déjà si courte, est absorbée par des besoins astreignants. Nous voudrions faire l'impossible et, dans des rêveries que nous prenons pour des actes de piété, nous songeons à tout ce qu'il faudrait faire mais que nous ne pouvons pas faire. D'ailleurs, l'impossible reste toujours l'impossible et nous ne sortons de là ni meilleurs ni plus forts. Cet état d'esprit n'est pas nouveau. Philippe, lui aussi, désirait l'impossible et il disait au Christ : Il nous faudrait deux cents deniers de pain. Le pauvre pêcheur de Galilée savait bien qu'on ne trouverait jamais pareille somme. L'aurait-on trouvée d'ailleurs qu'elle n'aurait pas suffi. C'est vrai, nous sommes faibles, impuissants. Nous n'avons pour nous ni la richesse ni le temps ni l'appui des autorités ni la presse ni l'influence mais, ce qui doit nous consoler, c'est que, même si nous pouvions avoir toutes ces choses et encore tous les moyens que nous pouvons imaginer, cela ne servirait de rien. Si le Seigneur ne construit lui-même la maison, c'est en vain qu'y travaillent les ouvriers.

Un enfant s'approche de Jésus.

Maintenant que toutes les richesses du monde ont été convaincues d'inutilité, un enfant s'approche de Jésus pour lui dire : J'avais quelque chose, je vous l'offre. Prévoit-il les conséquences de son acte ? C'est peu probable. Il pense sans doute que, si tout le monde en faisait autant, tout irait bien mieux. Il donne l'exemple aux autres sans se préoccuper de savoir si on l'imitera et sans penser à ce que l'on dira de lui. C'est à Jésus qu'il s'adresse et, de ce qu'on lui offre, Jésus n'a jamais rien refusé. Saint Jean le fait remarquer : Jésus savait ce qu'il allait faire. Pour nourrir tout ce peuple, il attendait le dévouement de cet enfant providentiel. S'il ne s'était pas trouvé dans toute cette foule une âme qui voulût se dévouer, qui consentît à offrir sa provision, toute petite et chétive qu'elle fût, que serait-il arrivé ? Rappelons-nous la parole mystérieuse de l'évangile : En ce lieu, il ne put faire de miracle à cause de leur incrédulité.

Jésus semble vouloir n'agir dans le monde qu'avec la coopération des hommes.

Tous, nous sommes des personnalités providentielles. Dans l'oeuvre immense qui est celle de Dieu sur la terre, nous avons tous quelque chose à faire. Sur chacun de nous, comme sur cet enfant de l'évangile, le regard de Dieu est posé, anxieux de recevoir une réponse. Que nous demande-t-il ? Peu de choses parce que nous ne sommes pas riches mais cependant tout. J'ai tout donné, je redemande tout. Il ne faut pas nous dissimuler que, si nous refusons de donner à Dieu ce qu'il nous demande, ce que nous pouvons lui donner, il y a quelque chose d'irréremédiablement perdu, non seulement pour nous, mais pour tous les autres. En quelque mesure, nous avons fait échec au plan de Dieu.

Notre vie est grande à la lumière de l'évangile. Rien n'est petit en elle, rien n'est insignifiant car tout ce que nous faisons peut être l'objet de la bénédiction divine. C'est un enfant qui a osé offrir ses provisions parce qu'un enfant ne doute de rien et qu'il a confiance. Nous sommes les plus petits dans l'église; nous n'avons rien à envier aux apôtres, aux grands prédicateurs, à ceux qui font quelque chose. Nous aussi, nous avons à offrir quelque chose à Dieu et, de ce quelque chose, il peut, par sa grâce; nourrir le monde. Il nous suffit d'avoir compris que toute notre richesse est en Jésus.

46 - L'oraison selon M. Olier L. Paulot août 1927

Sur ce sujet de l'oraison, M. Olier distingue la méthode enseignée par Notre-Seigneur de l'oraison sans méthode conduite par le Saint-Esprit. La première est véritablement une méthode qui a ses règles qu'on apprend. Les points essentiels en sont l'adoration, la communion et la coopération. Mais « la méthode que Notre-Seigneur enseigne à ses disciples ne se donne qu'à défaut des soins plus particuliers de l'Esprit qui conduit ses enfants dans la prière ».

Ainsi nous voilà doublement fixés. La méthode ordinaire d'oraison, non seulement n'exclut pas un genre d'oraison plus excellente et au-dessus de toute méthode, mais même elle ne s'enseigne qu'à défaut de cette chose plus excellente qui est l'oraison sans méthode du St Esprit.

1) La méthode

Cela posé sur l'oraison qui ne s'enseigne pas, examinons, chez M. Olier, la méthode qui s'enseigne et qui est ce que les auteurs appellent communément « la méditation ».

Elle comporte trois points.

1- Regarder Jésus

Ce sera le premier point, une vue simple, de pure foi, qui va se mêler à maints actes d'adoration, d'admiration, de louange, d'action de grâces, de silence même, ce silence qui est comme un état de prière prolongée. « Après que notre coeur se sera répandu en amour, en louanges et en autres devoirs, demeurons quelque temps en silence devant lui (Notre-Seigneur) dans ces mêmes dispositions et sentiments religieux au fond de notre âme ».

1- S'unir à Jésus

C'est le second point et le troisième, c'est opérer en Jésus. Nous nous contenterons d'envisager le second point qui est le corps même de l'exercice. Par curiosité, citons-le tout au long et d'autant plus que ce n'est pas long. Le lecteur est seulement averti que la méditation est censée se faire sur un sujet déterminé qui est ici la pénitence.

« Ayons Notre-Seigneur dans le coeur. Après avoir ainsi respecté Jésus-Christ et son St Esprit de pénitence, nous passerons un temps à soupirer après ce divin Esprit. Nous prierons cet Esprit, à qui seul appartient de faire un coeur nouveau de former une âme de pénitence, de vouloir descendre en nous. Nous le conjurerons, par toutes les inventions de l'amour, de vouloir venir en notre âme pour nous rendre conformes à Jésus-Christ pénitent, ayant à continuer en nous la pénitence qu'il a commencée en lui et devant porter la partie et la mesure de la peine qui est due à un corps plein de péchés comme le nôtre. Nous nous donnerons à lui pour en être possédés et pour être animés de sa vertu. Ensuite de quoi, nous demeurerons encore un temps en silence auprès

de lui pour nous laisser détremper intérieurement de son onction divine, afin qu'il nous porte dans les occasions à tel exercice de mortification qu'il lui plaira ».

C'est tout le second point. Il n'y est question que de soupirs, de prières, de supplications, de donations, d'abandon et encore de silence. On y tient, à ce silence, comme si c'était le moyen sûr, plus efficace que les paroles et les actes pour bien « se laisser détremper » par les effusions de la grâce. Tout le travail de ce second point se résume d'un mot : on se donne à Dieu, on se donne activement, pour recevoir ses dons en attendant, s'il plaisait à la grâce, d'être pris par elle, auquel cas on recevrait toute l'étendue des dons.

2) Pour une intelligence plus approfondie de la pensée du maître, allons plus avant. En quoi consiste cette donation de nous-mêmes ? En une sorte de chose qui est requise et qui suffit : unir notre prière à la prière de l'Esprit de Jésus priant en nous.

- **Cela est requis.** En effet, dans cette manière de prier, même active, nous ne pouvons nous passer du St Esprit. Sans lui, nous ne savons pas ce qu'il nous faut demander; sans lui, nous manquons de force pour le demander. Comme l'affirme saint Paul, il est le supplément de notre ignorance et de notre infirmité. D'autre part, l'Esprit-Saint, si l'on ose dire, a en quelque façon besoin de notre prière à nous. C'est la collaboration conjugquée de la nature et de la grâce qui opérera le mystérieux fruit de la prière chrétienne. *« Le Saint-Esprit est en vous comme l'époux de votre âme qui n'attend que vos désirs et votre volonté. Donnez-vous donc à lui pour prier par lui et en lui, il sera votre prière... Dans le mariage, on exige un don mutuel des cœurs. Dans l'union spirituelle, il faut un don et un consentement mutuel des esprits. Jésus dans l'âme, l'âme en Jésus, tous deux font la prière qui est le fruit principal de l'alliance du Saint-Esprit avec nos âmes, de sorte que nos prières sont comme les enfants de ce mariage spirituel. Si vous demandez à qui est la prière, c'est à l'âme en Jésus et à Jésus dans l'âme. Vouloir en savoir davantage, c'est violer le secret de Jésus-Christ en nous et vouloir pénétrer dans un mystère qu'il lui plaît de tenir caché ».*

- **Si cela est requis, cela suffit.** « L'âme, allant à la prière, n'a autre chose à faire que de s'unir à Jésus-Christ, la prière et la louange de toute l'église, de sorte que, l'âme étant unie à Notre-Seigneur et consentant de cœur à toute la louange qu'il rend à son Père et à toutes les demandes qu'il lui fait, la prière n'est pas sans fruit. Au contraire, l'âme fait bien davantage que si elle priait en son esprit propre... Par cette union, elle devient plus étendue que la mer, elle s'étend comme l'Esprit de Jésus-Christ qui prie dans toute l'église. C'est le genre de prière qui se pratique au ciel, ainsi qu'on le voit dans l'Apocalypse où les saints ne font que dire « Amen » aux prières de l'Agneau ».
- Si maintenant nous demandons comment s'unir à la prière de l'Esprit, il nous est répondu « par les désirs et la volonté », « par un simple acte de foi et de charité », par une sorte d'adhésion intime et volontaire de l'âme aux sollicitations de la grâce « qui n'attend que notre consentement ». Et on nous parle de certains saints qui ont moins appréhendé les jugements de Dieu sur leurs péchés que leurs infidélités aux attraits de la grâce, d'une sainte Catherine de Sienne qui s'accusait des péchés de tout le monde disant que, par ses infidélités à la grâce, elle avait privé les âmes de beaucoup de secours.

- **Le rôle de l'intelligence.** Cela suffit, est-ce sûr ? Ne faudrait-il pas faire précéder ces désirs et cette volonté, pour en accentuer l'acuité, de considérations intellectuelles, de réflexions, de raisonnements ? On ne nous le dit pas en tout cas. On se contente de rappeler qu'il faut chercher Dieu avec la simplicité du cœur. Or si on fait quelque allusion au travail de la pensée, c'est plutôt pour dire qu'il est encore mieux d'y renoncer et qu'on n'a pas besoin des lumières de l'esprit. *« Si vous voulez vous unir à Notre-Seigneur, vous n'avez pas besoin d'images ni de lumières sensibles dans votre esprit. Vous devez vous contenter de la simple foi et de la seule charité sans vouloir ressentir aucune opération sensible dans votre cœur. La pure charité avec la foi sont comme les deux animaux mystérieux qui tirent ce magnifique char de l'église dont nous avons parlé ».*

Nul besoin de dispositions sensibles, pas plus qu'on n'en demande pour la communion sacramentelle. Jésus-Christ nous vivifie d'une manière non sensible. « Il suffit, pour communier à ses divines opérations, de nous unir à lui par la foi toute nue et la seule charité ».

- Si nous insistons : **comment savoir**, sans aucune sentiment, que nous sommes unis à Jésus-Christ dans sa prière, voici qu'on nous taxe d'erreur, « erreur trop commune dans la dévotion ». Et on nous parle de « certains dévots qui, afin d'être assurés des opérations du St Esprit en eux, veulent ordinairement les sentir ». Erreur encore une fois et « qui nuit au progrès des âmes ». Saint Paul nous est cité à l'appui, à propos de ces chrétiens « qui ne vont à Dieu que par la foi et la charité ».
- Passe encore pour le sentiment, pensera-t-on, mais comment sacrifier **la part de l'intelligence dans la prière**, car enfin « nihil volitum nisi praecognitum » ? Comment vouloir ce qu'on ignore ? Quoique notre auteur ne soit pas explicite, on est en droit de se demander si, loin d'enfreindre la logique des choses, il ne l'entend pas plus parfaitement, soit en demandant à l'âme, à mesure qu'elle progresse, de réduire la part de l'intelligence à une simple vue de foi qui est bel et bien l'acte intuitif de l'intelligence s'attachant à quelque

parole de Dieu, soit en renvoyant de préférence le travail de la conviction par raisonnements et discours à un moment autre que celui de la prière, l'heure de la lecture spirituelle par exemple qui est une forme excellente de préparation intellectuelle à l'oraison.

Pour M. Olier en tout cas, l'oraison est un exercice qui opère, non pas tant dans la région des données rationnelles ou des affections sensibles, que dans le domaine supérieur de la foi, de l'espérance et de l'amour. C'est l'oraison nettement théologique.

3) L'oraison de foi

Relevons donc des idées exposées de M. Olier, telles que ses écrits didactiques le révèlent aussi bien que ses lettres. Relevons cette conclusion que, si la contemplation est un terme, le moyen de s'y disposer est l'oraison active toute de foi, de prière et d'union, l'oraison active, non pas guidée par une volonté aveugle qui ne serait aucunement conduite par l'intelligence, mais l'intelligence y tend peu à peu à dépasser le mode inférieur de comprendre qui est le discours au profit du mode supérieur qui est l'intuition, lequel s'accorde si bien avec la vue de foi. En cela, la volonté se prépare excellemment à la contemplation qui est la suspension admirative de l'intelligence intuitive accompagnée d'amour.

Que la contemplation soit souhaitable comme but à atteindre, que l'âme sans témérité s'y dispose quoiqu'elle ne puisse s'y ingérer d'elle-même, cela apparaît clairement à travers ses pages. Sans doute, ses biographes l'attestent, il ne voulait pas qu'on désirât les lumières extraordinaires, les visions, les révélations. Il faisait cette réflexion remarquable que, s'appuyer sur ces faveurs plus que sur les vertus chrétiennes est une illusion dangereuse, que les désirer serait une grande faiblesse, une curiosité blâmable, une espèce d'infidélité, puisqu'on semblerait démontrer par là que le don que Dieu nous fait de la foi n'est pas suffisant pour que l'âme aspirât aux dons les meilleurs. Quand il parle de ces âmes pures dans l'église qui semblent « *vivre en l'air et n'être soutenues, environnées ni possédées que de l'Être divin* », il prend la hardiesse de nous dire : « *C'est à quoi il faut tâcher de parvenir, à quelque prix que ce soit* ». En cet endroit, il écrit à une contemplative, lui faisant part de ces joies spirituelles « *qui sont d'autant plus vigoureuses, plus puissantes et plus étendues qu'elles sont en nous et dans le fond de l'âme par l'opération de Dieu immédiate* ».

4) Les éléments dominants

Pour résumer en un coup d'oeil d'ensemble les éléments de l'oraison mentale d'après M. Olier, pour spécifier cette manière d'oraison d'après ses dominantes, comme on caractérise une physionomie par ses traits dominants, marquons-en ainsi l'ébauche.

- Considérée au point de départ, l'oraison est **une union de la volonté** à l'action de l'Esprit-Saint, de la volonté plus guidée par une vue générale de l'intelligence que par idées particulières ou raisonnements, guidée plus par la foi que par la raison, d'une volonté agissante, agissant par acte ou cessation momentanée d'acte qui soit comme l'acte virtuellement continué, pareil à l'impulsion du rameur qui, suspendant l'effort, avance en vertu de l'impulsion première, volonté agie si jamais il plaisait à Dieu d'enfler la voile, la volonté acquiesçant seulement à la poussée comme à la direction du souffle d'en haut.
- Envisagée dans son terme, l'oraison est, avec **l'adhésion** pure et simple aux pensées de Dieu, l'adhésion de la volonté au vouloir divin. C'est l'abandon de la volonté à l'Esprit opérant en Jésus-Christ et dans l'église, son corps mystique, pour entrer dans les intérêts de Dieu sur la terre et au ciel, dans la plénitude de Dieu.
- Notre auteur prend à coeur d'insister sur cette **dilatation de l'âme** à la mesure de la communion des saints, de quelque manière à la mesure de Dieu, dilatation dont il attribue l'effet à la puissance obédientielle. « *Dans la créature, il y a un fond de docilité à l'action de Dieu qui est sans bornes. Les philosophes l'appellent « puissance d'obéissance », la comparant dans son étendue à la grandeur de la toute-puissance de Dieu, par qui et entre les mains de qui la créature peut être dilatée à l'infini* ».

Il parle de ce qu'il a éprouvé lui-même. « Je me suis vu en cette disposition que mon amour s'étendait et se répandait sur tout le monde. Le fond de mon âme se dilatait partout et mon coeur se sentait vivement excité à embrasser le monde entier. Je ne me connaissais plus. Je n'éprouvais plus en moi d'amour particulier pour telle ou telle personne mais j'avais un amour sans bornes pour tous les peuples du monde. Le seul sentiment de préférence qui était en moi, c'était encore un amour plus vif et plus pressant pour mon église que j'embrassais de coeur et d'âme ».

Il déclare que cette disposition est celle, bien plus parfaite encore, du Coeur de Jésus et que Jésus veut la voir se propager dans ses membres, surtout dans ses ministres qui ont charge d'âmes. « *Le jour de saint Charles, je vis en l'oraison que le devoir d'un curé était de combattre le démon, que son oraison devait être très ardente et très efficace. Ce n'est pas tout. Il faut encore qu'elle soit universelle. Comme Notre-Seigneur a prié sur la terre et prie encore dans le ciel pour toute son église, le bon pasteur, retiré et perdu en Jésus-Christ, entre intérieurement dans toute l'étendue de son zèle, quoiqu'à l'extérieur, il ne travaille que dans l'étendue de sa mission* ».

Nous savons que cette dilatation mystérieuse de l'âme était celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a mérité d'être déclarée « patronne des missions du monde entier ».

Résumé

Il est temps de conclure mais laissons de préférence l'auteur se résumer lui-même en nous faisant part de ses propres sentiments.

« Plus je vais en avant, plus je suis convaincu que la manière sainte et vraie de prier des âmes fidèles est la foi nue, déstituée de toute vue particulière et de tout sentiment. C'est l'oraison du pur amour et de vrai désintéressement, qui bannit tout amour-propre, qui fait croître la solide vertu en l'esprit de Jésus et de Marie en nous... Ainsi ne croyez pas que votre âme soit sans fruit, quoiqu'elle soit sans goût ».

Il ne condamne pas les douceurs sensibles. « Cependant prenez garde, maintenant que Dieu commence à vous faire l'honneur de vous mener par la pure foi, de n'en pas moins estimer la conduite du sage et divin Jésus sur les âmes qu'il gouverne par des voies sensibles ».

Ce qui ne l'empêche pas de marquer ses préférences. « Je vous avoue, dit-il, que j'aime mieux encore... la conduite de l'Esprit-Saint qui vous tient maintenant déstituée et dépouillée des dons sensibles de la grâce. Jésus en lui-même est plus précieux et plus estimable que tous ses dons ».

« Recueillez-vous et faites oraison en votre chambre, dit-il ailleurs, quand ce ne serait qu'en adorant Dieu ou bien en lui demandant force pour le servir ou en vous donnant à lui pour être l'instrument de sa gloire. Pourvu que votre âme regarde Dieu et s'occupe de lui, cela suffit pour une bonne oraison. La plus simple est toujours la meilleure ».

(La vie spirituelle, août 1927)

47 - L'étoile des mages

Elle brillait toute petite dans un ciel plein d'étoiles. Ce n'était pas sa lumière qui la distinguait des autres ni sa grosseur. Elle était comme les autres étoiles et pourtant elle était du messie. C'était une étoile inconnue. Jamais on ne l'avait vue mais on en avait vu tant d'autres et on en connaissait tant. Beaucoup virent cette étoile nouvelle au firmament. Peu la reconnurent. Trois seulement la suivirent. Pour la majorité, cette étoile resta une étoile comme les autres étoiles. Pour quelques-uns, elle fut une occasion de penser aux promesses que de vieilles traditions conservaient dans les coeurs. Pour trois seulement, elle fut la découverte totale de celui qui a fait toutes les étoiles. Et pourtant sa lumière était la même pour tous. Mais beaucoup ne comprirent pas le rapport qu'il y avait entre cette chose nouvelle et des promesses si anciennes car ils n'y croyaient plus. Quelques-uns furent saisis par l'extraordinaire apparition de l'étoile et, instinctivement, pensèrent à en chercher l'explication dans ce qu'ils croyaient encore : Ne serait-ce pas l'étoile du messie que les Juifs attendent depuis tant de siècles ? Mais il y a tant d'autres étoiles, il y a si peu de chances que cette étoile ne soit pas comme les autres étoiles et il y aurait tant de difficultés à vérifier une hypothèse si fragile. Bientôt ils se joignirent au gros de la foule, à ceux pour lesquels en vérité l'étoile ne brillait pas.

Trois seulement désiraient l'avènement du messie.

Trois seulement reconnurent l'étoile et lui demeurèrent fidèles, bien qu'ils ne fussent que trois à lui être fidèles. Trois seulement s'en allèrent au long des chemins inconnus, accompagnés du sourire des uns, des critiques des autres, des encouragements de personne. Ils quittèrent leur patrie, leur famille. Ils affrontèrent un voyage long et périlleux pour suivre cette petite étoile qu'ils n'avaient pas allumée, qui pouvait disparaître, qui n'était peut-être qu'une étoile comme une autre étoile.

O rois mages, peut-être maintenant nous vous comprenons mieux. Vous êtes les modèles inoubliables de la fidélité qui assure aux âmes de bonne volonté, lointaines voyageuses, la pleine découverte du Christ. Jadis la foi était si facile. Dans un monde chrétien, il était presque difficile de n'être pas chrétien. Mais le monde a beaucoup changé. C'est comme s'il était arrivé à l'âge de raison, à l'âge où on commence à faire des péchés. Jadis nous respirions la foi avec l'air qui nous entourait. La société chrétienne, bonne nourrice, nous dirigeait naturellement vers Dieu. Maintenant, il nous faut avoir une religion plus personnelle et le chemin en est plus long, long comme celui des mages, solitaire aussi, parsemé d'embûches.

Votre étoile, mon Dieu, brille encore en ce monde mais, comme aux yeux des mages, dans un firmament plein d'étoiles. Elle n'est plus une étoile nouvelle quoiqu'elle soit bien inconnue et il y a tant d'autres étoiles, tant de nouvelles étoiles aussi qui, chaque jour, s'allument à notre ciel par le génie et les efforts de l'homme. Comme les mages, les hommes sont jugés par l'étoile mystérieuse. Les âmes de désir vous découvrent, les autres vous devinent ou vous nient. Le fond de tous les coeurs est révélé. Votre étoile est pour la gloire ou la condamnation de toute âme vivante ici-bas.

Et ce qui devait arriver, arriva.

L'étoile, la petite étoile nouvelle, se cacha. Les mages, les trois mages, restèrent seuls en chemin, loin de leur patrie, loin de Jérusalem, seuls, seuls... D'autres qu'eux seraient retournés sur leurs pas mais la foi qui les tenait ne le leur permettait pas. Ce chemin, pour eux, n'avait qu'un seul sens praticable car ce n'était pas un chemin comme un autre, un chemin comme il aurait été pour d'autres qu'eux. C'était pour eux un chemin qui était comme l'étoile, un chemin singulier. Renier l'étoile aurait étrangement pesé sur leur conscience. Eux qui ont reconnu l'appel de Dieu, eux qui ont commencé à y répondre, ils ne pourront plus redevenir comme les autres mages qu'ils ont laissés là-bas. Pour toujours, ils sont marqués du signe de l'étoile et ce signe sera pour leur gloire ou pour leur déchéance. Il leur faudra monter beaucoup plus haut que leurs anciens compatriotes ou descendre beaucoup plus bas. Ils continuent sans l'étoile leur voyage pénible, long, en terre inconnue, jusqu'à Jérusalem, la ville privilégiée, la gardienne de la tradition, la dépositaire des promesses qu'ils aiment, qu'ils vénèrent, dont ils désirent voir la réalisation.

Dieu, comme cette ville est calme !

Pauvres voyageurs de la route lointaine, vous pensiez y trouver la joie qui reconforte et rassure, l'achèvement de votre voyage et la fin de vos doutes. Vous n'y rencontrerez qu'une occasion nouvelle de manifester votre foi, qu'une étape avant un autre voyage. L'arrivée des mages ne passa pas inaperçue. Tous les habitants, sur le seuil de leur porte, virent défiler cette caravane et connurent la raison singulière d'un si lointain pèlerinage. La caravane fut un signe donné aux Juifs mais les Juifs, comme les autres mages, ceux qui étaient restés là-bas, virent cette caravane, une caravane comme tant d'autres caravanes. Pourtant, en vérité, c'était Dieu qui passait. On consulta les livres. Ils étaient plus complets que ceux de là-bas. On y trouva des précisions nouvelles. Elles profitèrent aux trois mages qui désiraient les utiliser. Pour les autres scribes et docteurs, ces passages de l'écriture restèrent au milieu des autres passages de l'écriture, comme une lumière au milieu de beaucoup de lumière. Hérode seul y crut et prit peur au lieu d'espérer car il aimait, lui, la place qu'il tenait dans son royaume. Il est de ceux qui ne désirent rien car ils ont leur part ici-bas et qui craignent tout car ils sentent inconsciemment que leur pouvoir est une usurpation. Hérode crut et craignit. La mort du fils de l'homme fut résolue ce jour-là dans le cœur des hommes.

Mon Dieu, vous qui connaissez les chemins qui mènent chaque âme à votre salut, apprenez-moi à imiter ces mages. Nous aussi peut-être, l'étoile nous a quittés après un beau départ illuminé et mû par votre grâce. Maintenant, c'est le noir, c'est la peur. Dites-nous suavement que nous ne pouvons plus reculer sans déchoir, que ce qui est fait est fait, que notre foi généreuse nous a marqués déjà comme un nouveau baptême d'un signe indélébile, qu'il faut avancer ou se perdre, monter ou se précipiter plus bas que nous ne sommes partis. Votre étoile, Seigneur, était si belle, si brillante, que souvent ceux qui l'ont expliquée nous parurent bien ternes. Tous vos fidèles, tous vos prêtres ne sont pas des saints. Dans notre jeunesse ou notre inexpérience, nous les aurions voulu tailler dans un cristal clair comme votre étoile, avec des âmes chaudes comme votre lumière. Il n'en est pas ainsi, hélas ! C'est si difficile d'être un chrétien digne de l'idéal que les non chrétiens, les âmes en marche, se font de la religion. Apprenez-nous à comprendre, par notre humilité, la médiocrité de nos frères. Les mages ont su demander des lumières à des gens qui valaient moins qu'eux. Puisse-nous, à leur image, aimer la vérité pour elle-même, coûte que coûte.

Et ils repartirent seuls.

Ce n'était plus maintenant un grand voyage à entreprendre, des déserts à traverser, mais une simple promenade. Si les mages lointains n'avaient eu que si peu de chemin à faire, c'est en foule qu'ils auraient couru vérifier le message de l'étoile. Les Juifs, eux, se sont bornés à donner des renseignements sur le chemin à prendre. Hérode, seul, s'est intéressé à la chose, on sait pourquoi. Tant il est vrai que l'abus prolongé des grâces de Dieu obscurcit le cœur et endort la volonté.

Ils repartirent seuls. Jérusalem leur a donné des renseignements précis mais, Bethléem, verras-tu aujourd'hui naître le roi des Juifs ? Comme ses sujets l'attendent peu ! Ces idées effleurent leurs esprits, le doute semble se saisir d'eux : ne se sont-ils pas trompés ? Le souvenir de toutes les étapes passées vient donner à ce doute une pesanteur toute nouvelle. N'était-ce pas d'abord aux Juifs qu'un tel avènement devait être annoncé ? Ils ont été victimes de leur imagination, ils ont pris leurs désirs pour des réalités, ils se sont trompés... D'autres seraient terrassés, fichés en ter-re, mais la foi profonde qui anime leur cœur détourne leur regard de cette terre étrangère, froide et noir, impassible, et le reporte vers Dieu : Seigneur, il n'est pas possible que vous nous ayez laissé jouer par des illusions, ayez pitié de vos serviteurs car ils n'ont voulu que vous être fidèles !

Heures mornes où à l'aridité intérieure vient s'ajouter la subtile tentation de l'éternel menteur qui maquille toutes choses ! Nous les connaissons sûrement si, comme les mages, nous persévérons dans le chemin du ciel envers et contre tout, malgré les hommes et malgré les événements. En souvenir de votre agonie au jardin des Oliviers, ne tardez pas à nous secourir, Seigneur !

En plein ciel, voilà l'étoile revenue !

Tu n'es plus le signe qui juge les coeurs, tu es la lumière qui les récompense. Ce n'est pas leur foi que tu viens raffermir car, en vérité, ils ont toujours cru, même lorsqu'ils croyaient douter. Tu viens couronner leur amour. Seigneur, après avoir été celui qui juge les âmes sur les réponses qu'elles font à vos appels, vous êtes l'époux qui se donne aux élus pour que leur joie soit parfaite. L'étoile, immobile jadis comme la loi qui oblige, se meut souple et agile comme l'ami qui appelle. La voilà près d'une pauvre étable qu'elle illumine d'un hâle. Les mages approchent et adorent.

Ce monde n'est plus le monde. Tout à l'heure, la campagne était noire, triste, vide de Dieu. Ici la vie divine jaillit, sa présence a tout transformé, des milliers de voix se font entendre qui descendent comme une pluie de louanges et, dans l'étable, quelques pauvres gens adorent un petit enfant dans une crèche. Les mages, eux aussi, adorent. Ils ont oublié toutes leurs souffrances, leurs fatigues, leurs épreuves. Ils donnent tout ce qu'ils ont, l'or, l'encens et la myrrhe. Bientôt, ils s'en retournent, silencieux, cachés, sans être vus car ils ont trouvé un trésor que les grands de la terre n'envient pas mais haïssent. Vous pouvez désormais disparaître. Le monde pourra vous oublier. Éternellement, l'église conservera votre mémoire, vénérant en vous le long pèlerinage de l'humanité vers son Dieu.

48 - L'Intertala I

I - Lettre

Mon cher Camarade,

Vous êtes de ceux qui ont connu, fréquenté et aimé l'Ecole, le groupe, au temps du Père. Parfois, il vous arrive encore, vous reportant aux jours de votre normalienne jeunesse, d'en évoquer le cher souvenir tout baigné de chaude amitié. Comme on vivait allégrement alors, d'un seul coeur, coude à coude, marchant d'un même pas dans une entière communion d'âmes. Ces liens si forts qu nous unissent librement, cette fraternité chrétienne, nous la posions hors du temps, nous la croyions acquise pour la vie entière. Et maintenant... ?

Maintenant, nous avons vieilli. Chacun de nous, de son côté, a tracé d'une main ferme le dur sillon de la vie. Certains, pour l'avoir mené tout seuls; ont perdu l'habitude de regarder à leurs côtés. D'autres ont vu surgir près d'eux femme et enfants, petit monde précieux et réconfortant mais dont le souci immédiat tend à rétrécir l'horizon. La vie sociale nous a de plus jetés dans la double diversité des fonctions et des pays, dispersion d'où on sort avec une âme nouvelle, habitudes nouvelles. Ainsi l'ancienne communauté d'esprit est refoulée vers le passé. Le moine et l'homme d'affaires, le professeur de province et le publiciste parisien perdent peu à peu le contact et même la compréhension réciproque. et puis l'histoire d'un chacun a eu des heures capitales que l'ex-ami ne connaît point et qui lui rendent difficile, voire pénible, toute reprise ultérieure. La gêne de ces rencontres fortuites, de ces poignées de mains rapides après cinq ans, huit ans d'oubli, et ces dialogues : Où es-tu maintenant ? Toujours au Canada ? - Non, à la Roche-sur-Yon - Ta thèse avance ? - Elle est passée depuis trois ans - Marié ? - Oui et même deux bébés... On sourit, on se complimente du bout des lèvres et on part vite, un peu troublé. Rentré chez soi, on reprendra avec amertume le leitmotiv des isolés : l'école, le groupe, mais je n'y connais plus personne.

Si vous avez vraiment, mon cher camarade, éprouvé quelquefois ces sentiments, vous comprenez d'emblée le souci que nous avons de mettre fin à cette situation. Regrouper de la manière la plus souple les anciens camarades, faciliter les rencontres et les entrevues, diffuser les nouvelles concernant Pierre ou Paul, voilà le but de la petite feuille que nous vous envoyons. Programme modeste en apparence mais dont l'attrait sera pourtant senti de tous car il est conçu tout entier sous le signe de l'amitié.

L'Intertala ne veut être ni un journal ni une revue mais plutôt une correspondance. La courte carrière de notre cher « Bulletin des conférences tala », encore présente à notre esprit, portait en elle deux leçons. La première, que les jeunes archicubes sentaient fortement la nécessité d'un lien imprimé et la seconde, que leurs moyens financiers étaient des plus limités. Aussi la somptueuse publication éditée par De Gigord s'est-elle changée en une modeste feuille qui ne réclamera de ses lecteurs qu'une modeste cotisation : cinq francs par an. Prière de l'envoyer au compte postal de Dubreil : c/c 1306-06 Paris - Dubreil Paul, 11 rue Geoffroy St Hilaire - Paris 5°. (Les excès de recettes, s'il y en a, devant être versées à la conférence de St Vincent de Paul)

Les articles « conséquents » qui contribuaient au relief littéraire du Bulletin (les librairies s'arrachent déjà à prix d'or les premières lignes de Chaponthier) disparaîtront naturellement dans la nouvelle formule. Notre feuille sera toute d'information normalienne et tala; probablement aussi vide de doctrine qu'un grand quotidien parisien. Seul un topo introductif à chaque numéro se chargerait de faire le point ou d'indiquer des suggestions. il nous paraît inutile, dans la profusion des revues catholiques, d'ajouter un titre de plus. Nous construisons une amitié et

non une idéologie. Notre feuille ne contiendra que les lignes nécessaires à l'organisation de cette vie collective, d'où le nom « d'Intertala ».

Quels sont donc nos projets ? Les voici dans un ordre approximatif.

1) Organiser un centre de renseignements où on puisse suivre dans la vie les jeunes archicubes dès le départ de l'Ecole et où ils sont sûrs de trouver des correspondants attirés. Ce service est déjà prêt à fonctionner sous la direction de

Dubreil, 11 rue Geoffroy St Hilaire - Paris 5°

2) Proposer à tous nos lecteurs un questionnaire leur demandant :

- leur âge et promotion
- leur situation de famille, éventuellement âge et nom des enfants (très important)
- la profession et l'adresse
- la liste de leurs publications récentes
- la nature de leurs travaux actuels ou projetés.

N.B. Ces renseignements ne seront communiqués ni à la Préfecture de Police ni à la nonciature, ni au Ministère de l'Instruction Publique.

3) Organiser une ou deux rencontres par an, autour d'un pot modeste mais réconfortant.

En attendant, les camarades pourraient fréquenter un peu plus celui des Amis de l'Ecole où les tala sont en nombre ridicule.

Notre prochaine feuille contiendra une rubrique « renseignements » sous le titre « Les archicubes et la vie ». Nous publierons aussi les suggestions reçues en réponse au présent bulletin. Nous espérons fixer aussi la date du premier pot « intertala ». Ce second numéro paraîtra début décembre.

Allons, mon cher camarade, un bon mouvement. Prenez vite votre plume, envoyez-nous une réponse détaillée au questionnaire, un petit mot d'adhésion et d'encouragement et les propositions heureuses dont bouillonne votre esprit fertile. N'attendez pas à demain où vous aurez d'autres soucis, d'autres occupations. Il faut nous secourir et nous aider dès aujourd'hui. L'humble feuille qui vient vers vous, c'est la main de l'amitié, ne la laissez pas retomber.

Signatures : Paul Dubreil - Paul Flamant - Jean Guitton - Marcel Légaut - Pierre Mesnard - Palanque - Jacques Perret

II - Les souvenirs

Dix ans ont passé pour beaucoup des abonnés de ce bulletin depuis leur passage à l'Ecole et au groupe. Revoir le passé après dix ans, c'est un bon point de perspective dans l'échelle d'une vie humaine, on a déjà l'impression du « révolu » et pourtant, cela est d'hier. Je voudrais proposer quelques remarques sur ce retour dans un proche passé.

Parmi les souvenirs qui émergent, je proposerai d'en distinguer de deux sortes.

1) Il y a les souvenirs typiques.

Ce sont ceux qu'on rappelle volontiers dans la conversation quand les hasards de la vie amènent des rencontres. Ces souvenirs, ce sont des faits rares qui ont tranché sur la trame monotone, des figures, des singularités personnelles, des anecdotes, des caricatures. Ces souvenirs stylisés par ces rappels successifs deviendront la matière de la légende. Ils sont utiles, nécessaires même, pour assurer la société des esprits. Ils sont humains puisqu'ils nous unissent mais, dans leur retour, il se mêle déjà un peu d'art et des chiquenaudes qui altèrent la vérité.

2) A l'autre bout, je place les souvenirs spirituels.

J'appelle de ce nom les souvenirs de l'âme. Ainsi une camaraderie après dix ans ne nous laisse pas que des souvenirs typiques. Une amitié d'âme, une amitié chrétienne, a marqué notre moi le plus intime d'un sceau ineffaçable, elle est un souvenir spirituel. Un examen laisse un lot de souvenirs qui se résolvent vite en impressions vagues et en figures. Une retraite se marque après bien des années par une émotion pure, dégagée du sensible, sise dans les profondeurs de l'esprit, ce que nous avons nommé ensemble un souvenir spirituel.

Or la destinée du souvenir typique n'est pas celle du souvenir spirituel. Quand on feuillette les premiers, il peut y avoir une certaine joie de jeunesse retrouvée mais tout s'achève dans une tristesse car toute cette jeunesse est passée, elle ne reviendra plus. Au contraire, le souvenir spirituel ne connaît pas cette usure. Il

nourrit l'âme de sa saveur très douce, plus douce à mesure que, l'homme extérieur s'effritant, se renouvelle de jour en jour l'homme intérieur.

Ne serait-ce pas que le passé qu'il rappelle n'est pas seulement du passé mais encore et surtout l'annonce d'une reviviscence éternelle. Je parle ici en chrétien à des amis chrétiens comme moi. Je cite une phrase de Newman pour me faire entendre : « Ils pensent qu'ils regrettent le passé. En réalité, ils aspirent à l'avenir. Ce n'est pas qu'ils veuillent devenir de nouveau des enfants. Non, ils voudraient être des anges; ils voudraient voir Dieu, ils voudraient être des créatures immortelles, couronnées d'amarante, enveloppées de blancheur et avec des palmes dans leurs mains devant son trône » (Paroch. Sermons IV, 17, 262663).

On se demande ce que deviendront nos souvenirs dans l'au-delà, si les morts conservent la vue de ceux qu'ils ont laissés, si les saints se remémorent les détails de leur histoire terrestre. Voici comment, pour ma part, j'essaie de me représenter ces mystères. La distinction que je trace dans ces notes m'y aide. J'inclinerai à croire que les souvenirs typiques (sociaux et assez vulgaires en somme) sont abolis par l'excès de la Nouvelle Lumière. Mais les souvenirs spirituels, ceux qui scandent le développement de l'âme, qui lui permettent d'explorer indéfiniment son passé, de chanter éternellement les louanges du Seigneur, pourquoi disparaîtraient-ils ? Certains esprits, je le sais, ont de la peine à admettre cette conception, l'âme rassasiée et occupée du seul vrai bien ne saurait tenir compte encore de ces souvenirs, même épurés. J'inclinerai au contraire à croire que l'âme jouira dans l'au-delà d'une vision infiniment calme de son passé spirituel, des actes de sa liberté, des chutes compensées par la pénitence, des combats où le mieux a triomphé, enfin de ces amitiés liées sur la terre avec un accent d'éternité, de ces harmonies uniques de la famille et de l'amour.

Le Christ, lorsqu'il se présenta aux apôtres dans son corps glorieux, porte les marques de sa passion. La gloire lui a ôté la possibilité de souffrir mais non les marques de sa souffrance. Ainsi les souvenirs de la vie de l'âme dans le temps subsisteraient à jamais, dépouillés, il est vrai, de cette mobilité, de ce vague et de ce fuyant, qui leur donnent ici-bas un peu d'amertume.

Jean Guitton

Les archicubes et la vie

L'appel lancé dans la circulaire de la première heure a été entendu : 50 camarades ont brandi leur plume. Que deviennent les 70 autres ? Nous envoyons encore ce numéro 1 pour que le remords les prenne et qu'à l'occasion, leur foi dans la capacité créatrice des tala se ranime.

Voici une première liste de notions familiales.

Anglès d'Auriac Jean	11 sept. 1902		1923
Arrighi Paul	20 oct. 1995		1917
Avril (Père) O.P.	1997	1919	
Baillon Jean		1905	1924
Barbotte Jean		1902	1922
Bernard Emile		1899	1921
Boos Pierre		1907	1925
Brégeon Louis		1896	1919
Cagnac Georges	26 mars 1901	1920	
Capot Rey Robert		1897	1916
Dagens Jean		1895	1917
Delanne	1899	1920	
Delsarte	1903	1923	
Dubreil Paul		1904	1923
Dumas Henri			1914
Duthilleul Paul	6 avril 1900		1918
Favard Jean			1921
Festugière O.P.	1898	1915	
Flamant Paul		1892	1913
Fugier André		1896	1919
Guérard des Lauriers Raymond-Michel	1898		1921
Guitton Jean		1901	1920
Guyon Bernard	26 mai 1904	1922	
Grun			1922

Nous donnerons la suite dans le prochain numéro, paraissant vers Pâques, pour ne pas charger exagérément ce premier bulletin. Nous remercions Jaunaud, Légaut, Léger, Levassor-Berrus, Martinot, Lagarde, Marrou,

Marvillet, Mesnard, Menesplier Lagrange, Moncheux, Péguy, Perret, Pons, Renaud, Ricard, Thiberge, des renseignements qu'ils nous ont envoyés.

D'autres camarades ne nous ont envoyé que leur adhésion. Serait-ce trop demander à leur modestie de confesser aussi publiquement qui ils sont.

Qui sait ce que deviennent Racuvier, Cadiou, Consigny, de Gandillac, Lacroix, Modinier, Palanque, Saint Jean ?

Suggestions proposées

Le cerveau de **Brégeon** s'est montré particulièrement fertile, 5 idées pour commencer

- 1- annuaire des adhérents par Académie
- 2- album circulant des photos de famille, une photo au moins par adhérent et par an,
- 3- organisation d'un système de prêt pour les revues et même pour les nouveautés de librairie. les fascicules et livres feraient retour (candeur ou innocence ?) à la fin à la bibliothèque du groupe tala,
- 4- organisation de rencontres régionales à l'occasion du bachot,
- 5- prévision dans le numéro paraissant au début de juillet des postes vacants probables.

Capot Rey propose qu'on fasse savoir où on passe ses vacances. Il pourrait y avoir dans ces renseignements une occasion très facile de se retrouver et de sortir de la banalité des relations d'hôtel.

Favard propose que les archicubes donnent dans l'Intertala des comptes-rendus de leurs oeuvres.

Que chacun mûrisse ces idées et fasse part à Dubreil de ses réflexions. a la réunion que nous espérons pouvoir organiser à l'occasion des vacances de Noël, on pourra prendre toute décision utile.

Organisation d'une réunion à Noël

Le plus expédient serait que les camarades passant à Paris pendant les vacances de Noël préviennent Dubreil des dates extrêmes de leur séjour et si possible de l'adresse où on pourra les trouver à Paris. Nous communiquons ces renseignements à tous ceux que cela peut intéresser et organiserons la réunion du mieux possible.

Rappelons que, du 27 au 31 décembre, il y aura très souvent quelques camarades rue Geoffroy St Hilaire, que toute visite sera la bienvenue.

Tala, dans toutes tes communications, écris à Dubreil, 11 rue Geoffroy St Hilaire - Paris

49 - Messe de la Septuagésime

C'est l'entrée dans la grande retraite qui prépare Pâques. Les âmes, absorbées par le monde, alourdies par leurs fautes et leurs imperfections, essayent de se reprendre.

Cette messe est toute faite de virilité et d'espoir en Dieu.

Introït

Le souvenir de nos luttes, de nos dangers, de nos épreuves.

La vision de la lutte spirituelle qui se développe dans le monde, des souffrances, de la misère, de l'ignorance des hommes, des dangers qui sans cesse menacent la civilisation, l'église.

Le recours en Dieu : ma force, mon soutien pour conserver tout ce qu'avec la grâce nous avons édifié en nous; mon refuge, mon libérateur pour m'élever au-dessus de ce monde qui reste, malgré ses séductions, un étranger pour mon âme.

Aimer Dieu pour ses bienfaits, c'est la première étape vers un amour plus parfait où on l'aime pour lui-même.

Épître (1 Co 9,24-10,5)

Elle reflète la virilité que suppose toute vie chrétienne.

Analogie du chrétien et du coureur : ascétisme. La course n'a de sens que si elle mène à la couronne, la vie chrétienne que si elle mène à la sainteté. Autant ne pas partir si l'on ne désire pas tout faire pour atteindre le but.

Proportionner les moyens à la fin et songer à la grandeur de la fin.

Les Israélites reçoivent tous les mêmes dons de Dieu, ils n'en tirent pas tous les mêmes effets. Pour que la grâce agisse en nous, il faut que nous y mettions du nôtre, la pratique des sacrements, les dispositions volontaires qu'elle suppose pour être féconde.

Graduel

A elle seule la volonté ne suffit pas. Nécessité de la miséricorde de Dieu, elle est accordée aux humbles. Heureux effets de nos chutes, de nos souffrances : l'humilité et la patience, fruit de l'humilité : "C'est par la patience que vous posséderez vos âmes".

Évangile : Comment la miséricorde de Dieu se comporte à l'égard des hommes (Mt 20,1-16)

Ceux qui sont appelés dès le début à la foi, à une religion plus personnelle, à une oeuvre et ceux qui sont appelés à la fin du jour.

Remarquez qu'ils ne sont pas restés chez eux, qu'ils ont subi sur la place la fatigue de la journée, malgré leur oisiveté, que, par malchance ou autres circonstances et sans qu'il y ait de leur faute, ils n'ont pas auparavant rencontré le maître, qu'ils ont accepté de se mettre au travail, même avec la perspective du peu de temps qu'il leur reste, en s'en remettant au maître pour le prix de leur pauvre travail.

Sous un rapport ou un autre, toute âme est un ouvrier encore disponible, elle doit désirer plus de foi, plus d'amour, se donner plus aux autres. Soyons dans cette attente vigilante. Dieu récompense cette attente et ce désir, à condition qu'ils soient sincères, autant que le travail matériellement réalisé.

Ne pas juger, ne pas jalouser les dons des autres, respecter le mystère des appels et des dons de Dieu.

Remarque sur le verset 16 : Le P. Lagrange est plusieurs exégètes pensent que ce verset est dû à un rappel du verset 22,14 mais ne fait pas corps avec ce qui précède.

50 - Catalogue littéraire

janvier 1930

Ces livres ne sont pas tous d'inspiration catholique mais ont tous une vraie valeur humaine. A ce titre, ils sont utiles à lire pour connaître les orientations spirituelles de l'âme moderne et en vivre dans toute la mesure où notre christianisme conquérant peut les faire siennes. Penser religieusement les aspirations de son temps est le meilleur moyen de vivre en plénitude son christianisme. Les grands convertisseurs d'hommes ont toujours été ceux en qui brûlait le plus intensément l'âme de leur temps.

Poésie

Barrès Le mystère en pleine lumière
Claudel Paul 1- L'annonce faite à Marie

2- Cantate à trois voix

3- Connaissance de l'est

4- Corona benignitatis

5- Cinq grandes odes

6- Feuilles de saints

7- La messe là-bas

8- Morceaux choisis

9- L'otage

10- Le père humilié

11- Le soulier de satin

12- Tête d'or

13- La ville

Fournier Alain Le grand Meaulnes
Franck Henri La danse devant l'arche
Gerlac Peters Soliloque enflammé
Jammes De l'angelus de l'aube à l'angelus du soir

J. de Pesquidoux Le livre de raison
 Le Cardonnel Poèmes
 Mansfield 1- Lettres 2- Journal
 Marie Noël 1- Les chansons et les heures
 2- Le rosaire de la joie
 3- Les chants de la merci
 Mercier Louis Voix de la terre et du temps
 Péguy 1- Morceaux choisis (prose)
 2- Le porche du mystère de la deuxième vertu
 3- Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc
 4- Morceaux choisis (vers)
 5- Mystère des saints Innocents
 Pourrat Henri Gaspard des montagnes
 Ramuz La grande peur de la montagne
 Ruskin Sésame et les lys
 Tagore 1- La maison et le monde 2- L'offrande lyrique
 Valéry 1- Eupalinos
 2- Poésies
 3- Variété I et II
 Verhaeren 1- Les heures du soir
 2- Les multiples splendeurs
 3- Les villes tentaculaires
 4- Les heures
 Verlaine 1- Poésies religieuses
 2- Sagesse
 Vildrac Le livre d'amour
 Webb Sarn
 Willibrod Verkade Le tourment de Dieu

Romans

Ancelet-Hustache Le livre de Jacqueline
 Arnould Louis Âmes en prison
 J. d'Arnoux Paroles d'un revenant
 Barrès La colline inspirée
 Bernanos 1- La joie
 2- L'imposture
 3- Sous le soleil de satan
 Bloch Sybilla
 Bloy 1- La femme pauvre
 2- Exégèse des lieux communs
 Bojer 1- La grande faim
 2- Le nouveau temple
 Bonsirven Sur les ruines du temple
 Bourget 1- Le disciple
 2- Un divorce
 Brontë Emily Les hauts de Hurlevent
 Chesterton L'homme éternel
 Conrad 1- Histoire inquiète
 2- La ligne d'ombre
 3- Lord Jim
 4- Typhon
 Dorgelès R. Le réveil des morts
 Dostoïewsky 1- Les frères Karamazoff
 2- L'idiote
 Duhamel 1- Civilisation 1914-17
 2- Confession de minuit
 3- Journal de Salaim
 4- Tel qu'en lui-même
 Fromentin Dominique
 Gide 1- Les nourritures terrestres

	2- La porte étroite
	3- Le retour de l'enfant prodigue
	4- La symphonie pastorale
Goethe	Faust
Green	1- Adrienne Mesurat
	2- Épaves
	3- Léviathan
	4- Mont Cinère
Huysmans	1- La cathédrale
	2- En route
	3- L'objet
Lefort Gertrude von	Le voile de Véronique
Malraux	1- La condition humaine
	2- Les conquérants
	3- La voie royale
Mann Thomas	1- La montagne magique
	2- La mort à Venise
	3- Tonio Kroge
Martin du Gard	Les Thibault
Mauriac	1- Le baiser au lépreux
	2- Dieu et mammon
	3- Le mystère de Frontenac
	4- Le noeud de vipères
Philippe Ch. L.	La mère et l'enfant
Psichari	1- Le voyage du centurion
	2- L'appel des armes
	3- Voix qui crient dans le désert
Saint-Exupéry	Vol de nuit
Schlumberger	1- St Saturnin
	2- L'inquiète paternité
Schwob	1- Ni grec ni juif
	2- Moi, juif
Tolstoï	La mort d'Yvan Illitch

Biographies

Dimier	Vie raisonnable de Descartes
Fabre	La vie des insectes
Germain J. - Stéphane Fays	Le général Laferrive
Halévy - Ch.	Péguy et les Cahiers de la Quinzaine
Legros	Vie de J. Fabre
Mauriac	1- Blaise Pascal et sa soeur Jacqueline
	2- La vie de Jean Racine
Mauroix	1- Ariel ou la vie de Shelley
	2- La vie de Disraëli
Roland R.	1- La vie de Rama Krichna
	2- Vie de Michel-Ange

Art et littérature

Barrès	25 années de vie littéraire
Brémond H.	1- Racine et Valéry
	2- Divertissement devant l'arche
“	et Grolleau
	Anthologie des écrivains catholiques du XVII ^e siècle
Brémond A.	La piété grecque
Claudiel	Positions et propositions
Dreyfus	Souvenirs sur M. Proust
Fumet	Le procès de l'art
Robin	La pensée grecque

Rodin L'art
Truc Paul Claudel

Divers

Bertrand La grâce du soleil et des paysages
Huc 1- Dans le Thibet
2- Dans la Tartarie
3- Dans la Chine
James Jeans 1- L'univers
2- Le mystérieux univers
Jardé La formation du peuple grec
Ossendowsky Hommes - Bêtes - Dieu
Termier 1- A la gloire de la terre
2- La joie de connaître
3- Mélanges
4- La vocation du savant
Tharaud Marakech
Tuffaux Légende de Guillaume d'Orange
Vincent d'Indy César Franck
51 - **Questionnaire sur l'apostolat**

- 1) Différentes formes d'apostolat
 - par la prière
 - par l'exemple
 - par l'action directe (la seule que nous verrons ici)
- 2) Auprès de qui peut-on faire de l'apostolat direct ?
 - les non catholiques
 - les catholiques
- 3) Comme concevez-vous l'apostolat dans ces deux cas ?
 - apostolat intellectuel
 - apostolat plus directement religieux
- 4) Conditions nécessaires pour faire de l'apostolat
 - se faire aimer et pour cela aimer les autres
 - représenter l'idéal chrétien de notre mieux
 - rôle de l'amitié et des qualités naturelles
- 5) Quelles difficultés vous paraissent devoir être surmontées ?
 - en vous-mêmes : timidité due souvent à un manque de formation danger que notre christianisme ne crée une barrière danger de l'esprit de propagande
 - dans les autres : esprit d'indifférence
esprit d'hostilité

Notre attitude dans ces deux cas

- 6) Importance de la formation
 - intellectuelle
 - religieuse

52 - Simon - Pierre I

"C'était à Béthanie non loin du Jourdain où Jean baptisait" (Jn 1,28)

La veille au soir, André et Jean se sont attachés aux pas du maître nouveau que le Baptiste leur désignait de la parole et du geste : "Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde". Ils ont passé la nuit entière à s'entretenir avec le jeune prophète dont la renommée est déjà si grande. Rien n'est venu jusqu'à nous de cette conversation intime, prolongée si avant dans la nuit. Rien n'est venu jusqu'à nous de ces toutes premières heures d'apostolat du maître, seul avec ses deux premiers disciples. Jésus leur révéla sans doute le grand mystère de sa mission, ce qu'ils en pouvaient porter à ce moment précis, au seuil de leur nouvelle vie. L'enthousiasme d'André nous le fait croire. Ne voulant rien retenir pour lui seul de la faveur dont il vient d'être l'objet, dès le matin, il court chercher son frère Simon dans le besoin de partager sa joie avec lui.

"Nous avons trouvé le messie"

Il l'amène au Seigneur. Dès que Jésus le vit, il fixa sur lui un de ces regards profonds qui plonge au fond des consciences et des coeurs. Il reconnut en ce Juif fidèle, mêlés encore à bien des scories sans doute mais que l'épreuve purifierait, les trésors de fidélité et d'amour dont il avait besoin pour asseoir son oeuvre naissante parmi les hommes, "quand l'heure serait venue pour lui de remonter vers son Père".

"Tu es Simon, désormais tu t'appelleras Céphas, ce qui signifie Pierre"

Pour cette fois, Jésus n'en dit pas plus et ne révéla rien à son disciple de la glorieuse et lourde destinée que présageait cette appellation mystérieuse. Par ce geste, il se l'approprie en quelque sorte et le marque déjà de son signe. Pierre n'est pas venu le premier à Jésus. Il n'en reçut ni le premier regard ni la première parole et déjà, cependant, plus que les deux autres, il se sent lié à lui par cette attention affectueuse. La vocation de Pierre, sa prééminence sur ses frères dans l'apostolat, est déjà tout entière dans ce regard du Christ et dans le nom nouveau qui lui est imposé. Ce n'est qu'un peu plus tard que Pierre et les disciples de la première heure quitteront tout pour s'attacher uniquement au Christ. Le maître va demander bientôt, à ces ouvriers de son oeuvre, une participation effective et totale à sa vie de rédempteur.

Ce jour-là, Simon et André son frère, avec les deux fils de Zébédée, sur la rive du lac, sont occupés à réparer leurs filets endommagés par la pêche infructueuse d'une longue nuit. Jésus est là aussi, pressé par la foule qui l'écrase. Pour lui parler plus aisément, il monte en la barque de Pierre amarrée sur le rivage et lui demande de donner quelques coups de rame afin de s'éloigner un peu de la foule. Quand il eut fini de parler, Jésus dit à Pierre : "Avance en pleine mer et jetez vos filets".

Pierre a peiné toute la nuit sans rien prendre. La manoeuvre des filets est longue et difficile. Il n'a réussi qu'à les déchirer, pas un seul poisson. Pourtant, il n'est pas un apprenti, il sait son métier. S'il n'a rien pris, c'est qu'il n'y a rien à faire. A quoi bon recommencer cette manoeuvre inutile et fatigante ? Mais le maître a parlé. Par déférence pour lui, malgré sa fatigue et son doute, Pierre se résout à tenter un nouvel essai. La simplicité de sa réponse met à nu le combat qui se livre actuellement dans son âme. Il oscille entre le doute nourri de son expérience et l'ascendant qu'exerce sur lui la parole de Jésus. C'est dans ces sentiments complexes que Pierre répond : "Maître, nous avons pêché toute la nuit sans rien prendre mais, sur votre parole, je jeterai le filet". Or la pêche dépassa tout ce qu'on pouvait humainement prévoir. Pierre héla Jacques et Jean toujours sur le rivage et les deux barques furent si chargées "qu'elles enfonçaient". *"Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pêcheur"*

Pierre a déjà vu plus d'un miracle du Seigneur. N'a-t-il pas guéri sa belle-mère d'une mauvaise fièvre, quelques jours avant ? Celui-ci lui fait peur. Les autres aussi dans leur barque, pour être muets, n'en sont pas moins saisis de frayeur. Tous ressentent dans leur chair ce frisson sacré que donne à l'homme, trop faible pour en porter le poids, la proximité du divin. Ceux-là se taisent. Seul, Pierre, emporté par la violence de son émotion, agit et parle en sa spontanéité naïve qui ne sait ni taire ni dissimuler les sentiments qui l'agitent. Là où Pierre a échoué, sur l'ordre du maître, il a pleinement réussi. La grandeur de Jésus et sa puissance surnaturelle lui apparaissent révélées soudain par ce miracle. De Jésus à lui, quelle distance ! En s'avouant pêcheur, l'ardent disciple confesse sa propre misère devant la sainteté. Toute l'âme de Pierre est dans ce geste et dans cette parole, franche et spontanée, impulsive et impétueuse, humble et passionnée. Telle, elle nous apparaîtra désormais dans toute la suite du récit évangélique. Peut-être comprend-il déjà que, par ce miracle, Jésus va se l'attacher pour toujours ? Le signe sur lui de ce nouveau nom dont le maître l'a revêtu dès la première heure lui revient à l'esprit. Ne pressent-il pas, comme il arrive souvent aux heures graves qui engagent une vie, tout l'inconnu des épreuves qui l'attendent au seuil de sa nouvelle vie ? Il a peur et il allègue son indignité : Votre don m'écrase, me fait peur, retirez-le !

Mais Jésus connaît son disciple. Il sait combien, en cette nature éminemment impressionnable, la chair est prompte à s'émouvoir mais que l'âme profonde de Pierre dément en quelque sorte les paroles de ses lèvres. Loin d'accéder à la prière de Simon, Jésus va l'initier, pour la première fois en termes clairs, à la glorieuse destinée qui l'attend, il vient au secours de sa fragilité humaine : "Ne crains pas ! Désormais, ce sont des hommes que tu prendras". Paroles étranges et mystérieuses dont Pierre ne devait comprendre que plus tard l'intense et lourde réalité ! Appel et promesse s'adressent d'abord à Pierre seul, c'est pour lui que le miracle semble avoir été fait. André, Jacques et Jean ne sont appelés qu'après et à cause de lui.

"Ayant ramené les barques à terre, quittant tout, ils le suivirent"

Aucune hésitation dans ce mouvement des disciples vers le maître. Leur adhésion au Christ est totale. Tout ce qu'ils possèdent, tout ce qui jusqu'ici a fait le centre de leur vie d'humbles pêcheurs, pays, famille, métier, Pierre et ses compagnons quittent tout, immédiatement, pour partager désormais la vie errante de Jésus.

De tous les privilégiés qui entourèrent la vie humaine du Christ et partagèrent son intimité, Pierre nous est le mieux connu. Plus que d'autres, il donne à la divine histoire son inimitable fraîcheur et sa simplicité. Plus que d'autres, Pierre est l'artisan de cette compénétration de l'humain et du divin qui donne aux récits évangéliques une atmosphère si particulière de réel et de vérité. Une nature heureusement douée, aussi libérée que possible du poids de la chair, une intelligence exceptionnelle des choses divines, prédisposent Pierre, plus que ses frères en apostolat, à une compréhension supérieure du message du Christ.

Quelles sont les qualités transcendantes, humaines et surnaturelles, qui ont valu toutes les prérogatives que la faveur attache à son nom dès la première rencontre pour faire de lui, plus tard, l'unique héritier de sa puissance et le sacrement de son autorité parmi les hommes ? A aucun moment Pierre ne nous apparaît comme un de ces sommets de l'humanité, capables d'arrêter le regard de Jésus, ni au moment où Pierre s'entend imposer sans le comprendre encore son nouveau nom, ni même à celui où, dans l'élan de générosité plénière, il quitte tout pour s'attacher définitivement au maître. NI plus ni moins clairvoyant que ses compatriotes, Pierre partage leurs vues erronées sur le messie attendu par Israël. Plus d'une fois, avec ses compagnons, il exercera la patience du maître par l'épaisseur de son esprit si peu compréhensif des réalités divines. Nous le voyons prompt à l'enthousiasme et prompt à l'abattement, confiant en sa force d'homme jusqu'à la présomption qui le fait s'opposer aux vouloirs divins parce qu'il ne les comprend pas. Pierre est bien de notre sang, il est de notre race. C'est notre espérance et notre consolation qu'il soit si profondément humain par ses faiblesses, humain jusqu'à la chute même. Il conserve ce caractère jusqu'à la nuit tragique du reniement suprême de son amour, reniement que l'humilité d'un repentir total devait expier un jour jusqu'à la mort sur la croix.

Pierre n'est pas l'homme des demi-teintes.

Son caractère s'inscrit en tons francs plus qu'en nuances et garde partout sa logique et son unité. Tel il nous apparaît en entrant en scène, tel nous le retrouvons à la mort de son maître. On ne voit pas en lui la progression régulière ni les étapes successives qui lui donneront plus tard la stabilité éprouvée dans la foi et dans l'amour.

Des apôtres et des disciples, il est celui qui, le premier, pénétra le plus avant dans le mystère de la nature intime de l'homme-Dieu. Saint Jean, après la disparition de Jésus, révéla au monde l'origine surnaturelle et l'essence divine de celui dont il fut aimé. Mais à Pierre, le premier des croyants, revient la gloire d'avoir proclamé avant tous les autres, la filiation divine du Christ et reconnu Dieu sous l'apparence humaine, le messie attendu. Mais cette vue transcendante des réalités divines n'est guère qu'un éclair qui traverse sa vie et le laisse inchangé. Après la pêche miraculeuse, le caractère spécifiquement divin de Jésus le saisit tout entier. Il l'exprime dans son cri spontané : Retirez-vous de moi... Dans la suite, il se comportera comme s'il n'avait jamais été saisi de ce pouvoir surnaturel qui l'atterre aujourd'hui. Entendons monter vers nous, du fond des siècles, toute chargée encore de l'émotion divine qui la fit proférer, la confession de Pierre, magnifique de foi lumineuse, précise, clairvoyante : "Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant". Parole qui suffirait seule à éterniser la mémoire de Pierre !

Pourtant, il reniera son maître jusqu'à affirmer avec serment qu'il ne connaît pas cet homme; lui qui, le premier, confessa sa nature intime et sa messianité. Après la grande défection de ses disciples, quand Jésus attristé se tourne vers les douze et leur demande : "Vous aussi, voulez-vous me quitter ?", Pierre, d'un seul élan, prend la parole au nom de tous et conforte, en quelque sorte, le coeur de son maître : "Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de vie éternelle. Pour nous, nous avons connu et nous savons que vous êtes le saint de Dieu".

Ainsi nous apparaît Pierre durant ces années d'intimité avec Jésus. Le bon et le mauvais se mêlent dans cette nature ardente et forte, éclatent au grand jour car il fait clair dans son âme, on sait ce qui s'y passe. On le pressent capable d'atteindre de hauts sommets mais aussi de rouler en de profonds abîmes. Au moment où s'achève dans l'ignominie de la croix la vie humaine du Christ, l'échec final où aboutit Pierre après trois ans de fidélité et d'amour aurait pu aboutir au désespoir et à la mort, comme pour tant d'autres. Il fut, pour lui, l'occasion d'un merveilleux rebondissement. Il y a dans l'âme de Pierre une extraordinaire puissance de redressement.

Un des traits les plus personnels de la physionomie si vivante de Pierre, celui qui domine toutes ses attitudes, la source de ses qualités et aussi de ses défaites, c'est sa **spontanéité**. De là cette candeur avec laquelle il s'exprime et qui nous le livre tout entier. Aucun détour en lui. Entre ce qu'il est et ce qu'il paraît, le synchronisme est parfait, il est tout entier dans ce qu'il dit et tout entier dans ce qu'il fait. La vivacité et la force de ses réflexes lui fait souvent prendre la parole le premier, soit pour traduire ses propres pensées, soit pour interpréter celles du groupe. Ses réactions sont promptes et violentes. Dans la nuit de l'arrestation de Jésus, sans attendre la réponse du maître, il tire l'épée et blesse un serviteur du grand prêtre. Ses décisions sont rapides. Nous avons vu avec quelle sûreté d'attitude il a tout quitté pour suivre Jésus en qui il a reconnu le caractère divin à la faveur de la pêche miraculeuse. Elles ont la promptitude qui semble devancer parfois la réflexion. Ainsi le jour où il sortit de la barque à la rencontre de Jésus sur les eaux. C'est un impulsif chez qui les actes sont mûs plus souvent par le coeur que par la raison. Après la résurrection, Jean reconnut, le premier, la divine apparition du rivage mais

Pierre seul se jette à l'eau pour rejoindre plus vite celui dont il avait si fortement expérimenté l'amour. Quand le Christ demande d'apporter le filet, c'est encore Pierre le plus prompt à obéir, il saute dans la barque et tire à lui le filet. Du grand miracle de la transfiguration, dont il fut avec Jacques et Jean le témoin privilégié, il n'a compris qu'une chose, qu'on était bien là et qu'il fallait y rester. Il l'exprime avec une naïveté qui nous déconcerte un peu parce que, plus heureux que Pierre, nous connaissons mieux le Christ que lui ne le connaissait à cette époque. Les trois tentes qu'il offre d'édifier nous font un peu sourire. Pierre n'a vu qu'avec ses yeux de chair et sa spontanéité tout humaine dénote une incompréhension totale du plan spirituel où Jésus voulait établir ses apôtres. Au soir de la cène, sans comprendre encore la grande action du maître qui lave les pieds de ses apôtres, Pierre, après avoir refusé de se laisser faire, avec quel empressement naïf et jeune n'offre-t-il pas ensuite non seulement ses pieds mais encore sa tête ! C'est cette nature constamment jaillissante qui donne à Pierre ce caractère primesautier et attirant, une véritable jeunesse d'âme, bien qu'il soit le plus âgé des douze.

La spontanéité de cette franche nature, son ingénuité presque, ne le laisse pas dépourvu d'un **solide bon sens** ni de cette science du réel si nécessaire au chef qu'il sera bientôt. Pierre n'est pas un rêveur, il vit dans le concret. En écoutant Jésus, moins que tout autre, il se contente de mots, il veut comprendre, il réclame des précisions et, quand il ne saisit pas, il interroge. Quand il entend Jésus promettre "un trésor au ciel" au jeune homme riche s'il quittait tous ses biens, Pierre se dit qu'eux aussi ont tout quitté pour lui, même s'ils n'avaient pas de grandes richesses et il demande ce qu'ils ont à attendre. Quand Jésus apprend à ses disciples la grande loi du pardon total, Pierre, qui sait d'expérience peut-être combien l'offense est dure à oublier lorsqu'elle s'inscrit dans notre propre chair, veut savoir combien de fois il faut pardonner à son frère. Il se croit bien généreux, il pense avoir bien compris le Christ en le lui octroyant jusqu'à sept fois. A cette question de l'apôtre, nous devons l'opposition si nette, si fortement explicitée, entre la miséricorde humaine toujours si parcimonieuse, et celle de Dieu, infinie, sans mesure.

Pierre oblige souvent Jésus à réitérer un enseignement déjà donné, à y revenir en le précisant davantage afin qu'il soit plus clair pour ces esprits lents à comprendre. Ainsi est-ce sans doute l'origine de ces paraboles dont Jésus lu-même nous a donné le sens spirituel caché sous le voile de l'allégorie. Quand il compare les Pharisiens à des aveugles conduisant d'autres aveugles, Pierre ne comprend pas. Il l'avoue simplement, tant pis si d'autres se scandalisent de son ignorance et croient mieux l'entendre que lui. En entendant la parabole du serviteur fidèle qui a toute la confiance de son maître, Pierre se demande si elle s'applique aux disciples seulement ou à tous. Il interroge Jésus à ce sujet. Les indications vagues données par le Christ, prédisant la ruine du temple, ne le satisfont nullement. Pierre y va carrément : "Dis-nous quand cela arrivera". Depuis bien longtemps, Jésus fait allusion au traître glissé parmi les douze. Pierre en est ému et inquiet. Pendant le repas d'adieu du maître avec ses apôtres, il y fit une allusion plus directe encore. Cette fois, Pierre n'y tient plus et c'est la scène émouvante de naturel et de simplicité de l'apôtre anxieux faisant signe à Jean penché sur le sein du maître : "Dis-moi quel est celui dont il parle". Enfin lorsque près de remonter vers son Père, Jésus vient d'instituer publiquement Pierre pasteur unique de son troupeau, montrant Jean qui les suivait, Pierre dit à Jésus : "Et celui-là, que deviendra-t-il ?" A travers toutes ces questions si nettes, si positives, on sent une âme extraordinairement vivante, qui ne reçoit pas d'une manière passive les leçons de Jésus. Ses réactions personnelles nous prouvent assez qu'il est de ceux qui savent recevoir d'une manière active et cependant docile l'enseignement d'un maître.

Plus encore que cette spontanéité naïve qui fait le charme de son caractère, plus encore que ses qualités d'esprit qui feront de lui le chef parfait, ce qui nous rend si attachante la physionomie de Pierre, c'est **son attachement pour son maître**.

Jusqu'à la grâce de Pâques, jusqu'à celle de la Pentecôte, Pierre aime Jésus humainement de toute la force de son cœur d'homme, simple et droit, totalement donné, jamais repris en dépit même de son abandon et de son reniement. Ce don total, il le manifeste dès la première pêche miraculeuse où, quittant tout, il le suivit. Les liens cependant qui l'attachent au monde, semblent plus serrés que ceux de Jean, Jacques ou André. Ceux-là sont plus jeunes que lui, ils sont libres. Pierre est marié, sa vie est humainement stabilisée. La générosité totale dont il fait preuve a pu lui coûter plus qu'aux autres. Cependant quelle promptitude dans sa décision ! C'est ce grand amour de Pierre pour Jésus qui lui vaut, par moments, cette perspicacité clairvoyante avec laquelle il s'élève au-delà des apparences charnelles et découvre en son maître le Dieu et le messie. Sans doute, "ni la chair ni le sang" ne lui ont révélé le grand secret mais "le Père qui est dans les cieux" a reconnu ce cœur fidèle, assez humble pour accepter la révélation sublime et la redire ensuite aux frères moins éclairés parce que moins aimant peut-être.

Une grande admiration est à la base de cet amour.

Il a expérimenté plus d'une fois la puissance surnaturelle de Jésus. Il sait qu'une seule de ses paroles peut opérer des miracles. Le figuier maudit par son maître est aujourd'hui desséché" Il ne doute pas que le Christ n'affirme de nouveau sa puissance en dérogeant aux lois de la nature : Si c'est toi, commande d'aller à toi sur les eaux".

Pendant ces trois années de vie avec Jésus, il a été frappé de la connaissance intime que son maître possédait des consciences et des cœurs. Aussi, avant d'expier son triple reniement par une triple protestation d'amour, Pierre,

que l'épreuve a visité, que l'expérience de sa propre faiblesse a rendu prudent, se retranche derrière cette connaissance surnaturelle de Jésus et n'ose plus affirmer de lui-même son amour devant l'insistance de ces trois questions réitérées : "Pierre, m'aimes-tu ? - Toi qui sais toute chose, tu sais bien que je t'aime".

Cependant cet amour profond de Pierre pour son maître est parfois maladroit, non seulement parce qu'il ne le comprend pas toujours, mais plus encore parce qu'il demeure sur un plan purement humain. C'est surtout pendant les derniers moments passés avec le maître que l'âme de Pierre se révèle plus à fond. Ces photographies d'une âme prises sur le vif achèvent de rassembler dans l'unité et de mettre en lumière tant de traits épars tout le long du récit évangélique. Quand Jésus annonce à ses disciples sa mort prochaine, Pierre s'y oppose de toutes ses forces, en des termes des plus catégoriques : "A Dieu ne plaise ! il n'en sera pas ainsi". Il n'écoute que sa tendresse ardente et s'attire la plus sévère des réprimandes. Pierre ne comprend rien encore au grand mystère de la souffrance divine rédemptrice.

Il pense en homme, il parle en homme, celui qui fut l'écho de la voix du Père en proclamant le premier la filiation divine de Jésus. Il sent profondément la dignité de son maître, sa grandeur et la distance infinie qui les sépare. Comment accepterait-il de le voir à ses genoux, lui laver les pieds ? "Seigneur, c'est vous qui me lavez les pieds !" Il souffre de l'humiliation que son maître s'inflige à lui-même et plus encore à la pensée d'en être l'objet. Il voudrait l'en empêcher mais Jésus répond : "Ce que je fais, tu ne le sais pas encore mais tu le sauras après". Voyant Jésus persister dans son intention, il ne peut supporter cette vue. Il éclate et c'est avec une sorte de passion qu'il s'écrie : "Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais !" A cette opposition violente à ses desseins, Jésus se fait presque sévère. "Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi". Il n'en fallait pas tant pour effrayer le coeur aimant de Pierre. Aussi passe-t-il immédiatement à l'extrême et on ne peut s'empêcher de sourire en entendant sa réponse : "Seigneur, non seulement les pieds mais encore la tête". Pierre n'a pas encore compris malgré sa soumission le mystère profond de l'humilité et la grandeur du service que Jésus vient apprendre aux hommes. Pierre est encore trop charnel, trop humain, pour en arriver là. Une étape douloureuse lui reste à franchir.

Humain, combien certes il le demeure car il n'est pas encore affermi. Sa foi suit toutes les fluctuations d'un esprit sur qui pèse la chair. Après avoir demandé au Christ de l'appeler à lui sur les vagues, il sort résolument de la barque mais, en présence de la violence du vent, la foi l'abandonne, il a peur. Mais sa plus lourde épreuve est assurément l'échec apparent de son maître que tout lui rend incompréhensible, sa foi en la puissance surnaturelle et ses illusions quant au règne du messie. Maintes fois, quand Jésus a tenté de lui faire entrevoir sa défection possible, il a protesté énergiquement de sa fidélité. Son ardent amour n'admet pas qu'il puisse être séparé de son maître : "Où allez-vous ? Pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant ?" Il se dit prêt à marcher vers la prison et la mort pour lui. Quand Jésus prédit la dispersion du petit troupeau, Pierre se met résolument au-dessus de tous les autres : "Quand tous seraient scandalisés, du moins pas moi, je donnerai ma vie pour toi". Jésus l'avertit alors de sa chute prochaine mais il n'en proteste que plus énergiquement de sa fidélité : "Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas".

Pierre, coeur ardent mais présomptueux !

Le rapprochement se fait instinctivement en notre esprit entre ces protestations énergiques d'amour et de fidélité et d'autres, non moins véhémentes, avec lesquelles peu de temps après, il affirmera devant une servante : "Je ne connais pas cet homme". Celui qui a proclamé Jésus le fils du Dieu vivant, trébuche et tombe lorsqu'il ne trouve plus en face de lui que le fils de l'homme. Pierre ne reconnaît plus en ce prisonnier que la foule injurie et maltraite le messie proclamé aux heures triomphantes de son ministère. Il suit de loin, il entre dans la cour pour voir comment cela finira. Il a peur de se compromettre en s'avouant l'un des siens et, par trois fois, nie le connaître. Quelle amère tristesse dut se charger le regard de Jésus lorsqu'il rencontra celui de Pierre, devant le triple reniement de celui qu'il avait établi chef de ses apôtres.

Nous serions tentés de prendre Pierre pour un imposteur, un menteur, à ne considérer que le dehors de sa conduite. Pierre est sincère en affirmant son amour, totalement sincère au moment où il parle, mais il compte sur sa propre force, il oublie la faiblesse de sa chair. Raçon de sa forte nature, il croit plus en lui qu'il n'espère en Dieu et c'est pourquoi il tombe. Son excuse est précisément la force aveugle de son amour. Celui qui aime se sent capable de tout, il n'a peur de rien, tout lui semble possible, il ensevelit sa vie en celle de l'aimé et veut mourir avec lui, s'il le faut.

Témérité du coeur, la plus touchante, la plus excusable de toutes parce que sincère, c'est elle qui perdit Pierre. Jésus ne se méprenait pas sur les mobiles de cette âme si impressionnable. C'est pourquoi le pardon fut si prompt. Pierre n'a pas cessé d'aimer son maître ni de croire en lui. Il suffit de voir le douloureux repentir qui éclate si violent dans son âme pour un seul regard désolé de celui qu'il aimait. "Il sortit et pleura amèrement". Que lui importe maintenant qu'on le reconnaisse pour un des compagnons du condamné ! Sa peine est immense comme celle qu'il a lui-même causée. Des larmes de repentir coulent de son coeur brisé, creusant en ses joues deux sillons profonds qui ne s'effaceront plus. Mais sa rénovation est commencée car il donne au maître en ce

moment une de ses plus grandes preuves d'amour. Loin de s'abîmer dans la désespérance, il croit au pardon divin et l'attend en portant courageusement le fardeau de sa lourde faute.

Chacun est tenté à sa mesure, aux natures moyennes, tentations moyennes.

Il fallait à Pierre cette chute aussi profonde pour arriver à l'exacte connaissance de lui-même, pour arriver à se défier de sa fouguese nature dont tant d'élans spontanément généreux avaient leur source dans son propre fond humain, plus qu'en Dieu, pour arriver à comprendre qu'un amour, si grand soit-il, tant qu'il ne s'appuie que sur l'homme, reste infiniment fragile et ne tient pas devant l'épreuve. Pierre, séparé du maître qu'il aime et dont il a si odieusement renié l'amour, dut passer trois jours d'atroces souffrances dans l'attente du pardon de Pâques qui devait le réhabiliter aux yeux de ceux qu'il lui faudrait bientôt confirmer dans la foi et dans l'amour.

La grâce de Pâques établit Pierre dans la foi totale et commence la mystérieuse transformation de son âme, que l'effusion du Paraclet va achever de rénover totalement en lui donnant la stabilité et la lumière du Christ. Il a expérimenté sa faiblesse mais il connaîtra la force de Dieu. Il compatira d'autant mieux à la misère de ceux qu'il devra gouverner. Il a renié son maître mais sa foi deviendra indéfectible quand l'esprit de son maître l'aura envahi et celui qui a tremblé devant la valetaille du grand prêtre marchera à la mort de la croix. Pierre ne perdra aucune des qualités humaines qui nous a rendu sa physionomie si attachante mais, sous le feu de l'épreuve, désormais pure de tout alliage, il n'est plus que l'écho fidèle de celui qui le meut tout entier. C'est bien maintenant le roc inébranlable sur lequel le Christ peut jeter les fondements de son royaume parmi les hommes. La force et la foi de Pierre ne défailliront plus parce que, vidé de lui-même, le Christ, à présent, vit seul en lui.

54 - Simon - Pierre III

On s'est proposé de réunir les textes du nouveau testament qui nous décrivent la personne de Pierre, sa psychologie, sa foi, son autorité. Le rapprochement de ces passages est un moyen précieux pour les éclairer mutuellement et en faire jaillir l'image vivante et réelle de l'apôtre. Ce fut une méthode employée par le Père de Foucauld. Dans ses papiers, on a retrouvé de longues suites de textes des écritures se rapportant à un même sujet. Pour qu'une telle lecture serve utilement aux méditations, il faut éviter de la faire trop rapidement. Il semble qu'on devrait s'attacher à porter particulièrement son attention sur l'image de Pierre telle que chacun des groupes de textes la fait deviner.

1) Le sens pratique de Pierre

Devant l'idéal que prêche Jésus, Pierre est celui qui se contente le moins de mots et réclame le plus de précision pratique. Il veut savoir :

- quelle sera la récompense de ceux qui ont tout quitté pour suivre le maître "Pour nous qui avons tout quitté, qui t'avons suivi, qu'y aura-t-il pour nous ?" (Mt 19,27).
- combien de fois il faut pardonner : "Seigneur, si mon frère pêche contre moi, combien de fois lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ?" (Mt 18,21)
- pourquoi Jésus compare les Pharisiens à des aveugles conduisant d'autres aveugles "Explique-nous cette parabole" (Mt 15,15).
- à qui s'adresse la parabole du serviteur qui a la confiance de son maître "Seigneur, est-ce pour nous que tu dis cette parabole ou est-ce pour tous ?" (Lc 12,41).
- quelle sera la date de la ruine du temple "Dis-nous quand cela sera" (Mc 13,4).
- quel est celui qui trahira Jésus "Dis-moi quel est celui dont il parle" (Jn 13,24).
- le sort futur du disciple bien-aimé « Seigneur, celui-ci, que deviendra-t-il ?" (Jn 21,21)

2) La spontanéité de Pierre

Les décisions sont souvent si rapides qu'elles semblent précéder la réflexion.

- deux fois, il se jette à la mer : "Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau" (Mt 14,29). "Entendant dire que c'était le Seigneur, il se jeta à la mer" (Jn 21,7).
- c'est lui qui se précipite le premier dans la barque pour relever le filet "Simon-Pierre monta dans la barque et tira le filet" (Jn 21,11).
- après la transfiguration, son premier réflexe est d'installer son maître "Seigneur, il est bon que nous soyons ici. Si tu veux, je vais faire trois tentes" (Mt 17,1-4).

- à l'arrestation de son maître, il n'hésite pas à tirer l'épée : "Simon-Pierre qui avait un glaive le tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite" (Jn 18,10).

3) La primauté de Pierre

- Jésus lui révèle sa vocation
"Désormais ce sont des hommes que tu prendras" (Lc 5,10)
- il lui impose le nom de Pierre, lui affirmant que, sur cette pierre, il bâtira son église "Il imposa à Simon le nom de Pierre" (Mt 4,18).
"Tu es Simon, le fils de Jean, tu t'appelleras Céphas" (Jn 1,40-42).
"Je te dis que tu es Pierre et, sur cette pierre, je bâtirai mon église" (Mt 16,18).
- Jésus révèle qu'un jour sa foi ne défailira pas et il sera capable d'affermir ses frères : "Simon, voici que Satan a obtenu de vous cribler comme le froment mais toi, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères" (Lc 22,31-32).
- Après avoir obtenu de Pierre l'aveu que celui-ci l'aime, il lui confie le troupeau "Paie mes agneaux" (Jn 21,15-17).
- Pierre est toujours nommé avant Jacques et Jean dans les moments graves :
à la résurrection de la fille de Jaïre : "Il ne permit à personne de venir avec lui si ce n'est à Pierre, Jacques et Jean" (Mc 5,37),
pour la transfiguration : "Il prit à part Pierre, Jacques et Jean" (Mc 9,2),
pour la préparation de la Pâques : "Il envoya Pierre et Jean (Lc 22,8),
pour veiller pendant son agonie : "Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean"
à Pierre plus qu'aux autres, il reproche de s'être endormi : "Simon, tu dors ! Tu n'as pu veiller une heure ?" (Mc 14, 33 et 37).
- Ressuscité, c'est à Simon qu'il apparaît avant de se montrer aux autres apôtres :
"Il est apparu à Simon" (Lc 24,34).
- L'entourage a conscience de la primauté de Pierre :
"Ceux qui percevaient les didrachmes s'approchèrent de Pierre et lui dirent : Votre maître ne paie pas les didrachmes ?" (Mt 17,24-27).
- Les anges le nomment : "Allez et dites à ses disciples et à Pierre" (Mc 16,7).
- C'est à lui que Marie-Madeleine annonce la résurrection :
"Elle courut donc et vint près de Simon-Pierre" (Jn 20,2)

4) L'affection de Pierre pour son maître, sa foi

Pierre a pour Jésus une affection admiratrice d'où jaillit sa foi pour lui.

- C'est le messie : "Tu es le christ, le fils du Dieu vivant" (Mt 16,15-19).
- Il possède des paroles de vie éternelle :
"Seigneur, à qui irions-nous ? Tu possèdes des paroles de vie éternelle" (Jn 6,67-69)
- Il sait toutes choses : "Toi qui sais toutes choses" (Jn 21,17).
- Un seul de ses mots est capable de faire des miracles :
"Rabbi, vois le figuier que tu as maudit s'est desséché" (Mc 11,21),
"Sur ta parole, je lâcherai le filet" (Lc 5,5),
"Si c'est toi, ordonne-moi d'aller à toi sur les eaux" (Mt 14,28).
- C'est un sentiment profond d'admiration qui lui fait dire à la pêche miraculeuse :
"Seigneur, retire-toi, je ne suis qu'un pêcheur" (Lc 5,8),
- qui lui fait repousser l'idée de la passion de son maître :
"A Dieu ne plaise ! Seigneur, il n'en sera pas ainsi" (Mt 16,22),
- qui le fait s'écrier au lavement des pieds :
"Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais" (Jn 13,6-8).

5) Cependant sa foi défaille parfois

- devant la fureur des éléments : "Voyant la violence du vent, il eut peur" (Mt 14,30),
- devant la non réussite humaine de son maître, il a beau lui dire :

”Seigneur, je suis prêt à marcher avec toi vers la prison et vers la mort” (Lc 22,33), “Quand tous seraient scandalisés, du moins pas moi” (Mc 14,29),

“Je donnerai ma vie pour toi” (Jn 13,37),

- le moment venu, il n’a plus foi que ce prisonnier soit le messie :
”Pierre suivait de loin” (Jn 18,15),

- il craint de se compromettre en s’avouant son disciple (Mt 26,69-75) :

”Il nia devant tous, il nia avec serment, il se mit à faire des imprécations et à jurer” - Pourtant son affection reste la même :

”Le Seigneur s’étant retourné regarda Pierre et Pierre se mit à pleurer” (Lc 22,61-62)

- A la résurrection, c’est son affection qui le fait courir au tombeau car, s’il avait la foi, il ne s’étonnerait pas de le trouver vide :

”Pierre, se levant, courut au tombeau et, avançant la tête, il ne voit que les linges. Il retourna chez lui s’étonnant de ce qui était arrivé” (Lc 24,12).

Les actes des apôtres

A ses qualités réelles de chef qui sont l’esprit et la décision prompte, une foi total lui a manqué jusqu’à présent. C’est la résurrection de son maître qui la lui donne.

1) Sa primauté

Après l’ascension, elle continue d’être reconnue par tous.

- c’est lui qu’on nomme : “Pierre et les apôtres répondirent” (Aa 5,29).
- c’est lui que le centurion Corneille appelle pour l’instruire (Aa 10,1-48)
- c’est lui qui réprimande Ananie et Saphire (Aa 5,2-11)
- à son ombre, on reconnaît un pouvoir miraculeux : ”On apportait les malades afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins couvrit quelqu’un d’entre eux” (Aa 5,14-15).

2) Sa foi

- il affermit ses frères :

“Il fallait que s’accomplisse ce que le saint esprit a prédit dans l’écriture” (Aa 1,16),

“Ce que vous voyez, c’est ce qui a été annoncé par le prophète Joël (Aa 2,16).

- il convertit les foules : ”Ceux qui reçurent la parole de Pierre furent baptisés et, ce jour-là, le nombre des disciples s’augmenta de 3000 personnes environ” (Aa 1,41).

- il fait des miracles :

”Il y avait un homme boiteux de naissance. Pierre lui dit : Je n’ai ni or ni argent mais ce que j’ai, je te le donne, au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche” (Aa 3,6),

“Enée, Jésus-Christ te guérit, lève-toi” (Aa 9,34),

“Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux et pria. Puis, se tournant vers le cadavre, il dit : Tabitha, lève-toi” (Aa 9,40).

- il affirme sa foi devant tout le peuple, lui qui tremblait devant une servante :

”Que toute la maison d’Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait seigneur et christ ce Jésus que vous avez crucifié” (Aa 2,36),

“C’est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins” (Aa 2,32),

“Vous avez fait mourir l’auteur de la vie que Dieu a ressuscité des morts, nous en sommes tous témoins” (Aa 3,16).

- il ne craint même plus le tribunal religieux :

”Alors Pierre, rempli de l’esprit-saint, leur dit : Chefs du peuple et anciens d’Israël, si on nous interroge aujourd’hui pour un bienfait accordé à un infirme, sachez-le bien, vous tous et tout le peuple d’Israël, c’est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth” (Aa 4,8-10).

- Il marche sans hésiter vers l’emprisonnement (Aa 12,1-7).

Idée générale : les enseignements que nous pouvons tirer d'un retour sur ce qui a été et ce qui est actuellement la vie de Dieu en nous, notre histoire religieuse, notre état présent.

Introït

Il montre, dans sa vivacité sentimentale, l'impression que l'âme ressentirait à la vue objective et vraie de ses misères et de sa solitude, si elle était plus lucide.

L'âme ne consent à prendre son parti ni de cette médiocrité ni même du silence de Dieu. Elle aspire à sortir de là : légitimité et nécessité de l'ambition spirituelle. Purifiée par l'épreuve et par l'expérience de sa faiblesse, elle met son espérance, non pas dans sa propre valeur personnelle (même idée dans la "collecte") mais dans le souvenir des bienfaits divins qui se sont répandus sur elle ou sur d'autres (méditation de la vie des saints).

Épître : c'est la vision du passé sous ses deux aspects (2 Co 12,1-10)

1) le bien : Saint Paul n'ignore pas tout ce qu'il a fait pour le Christ.

L'humilité n'exclut pas la vision objective du réel, elle doit se fonder dessus. Mais "parler ainsi, c'est parler en insensé, se glorifier n'est pas utile, Dieu le sait. Si je voulais me glorifier... je dirais la vérité mais je m'en abstiens" à cause du prochain, "la grandeur de ces révélations risque de m'enorgueillir".

Paul, que les circonstances obligent à se défendre pour défendre en même temps son apostolat et la cause de l'oeuvre de Dieu, ne le fait cependant qu'avec répugnance. Il n'ignore pas les dangers qu'un tel procédé peut présenter pour soi et pour les autres. L'humilité détourne naturellement l'âme de ces considérations. Voir le bien qui est en soi n'est pas toujours se glorifier quand on a assez de pureté intérieure pour ne s'intéresser au bien qui est en nous qu'en tant qu'il est un don de Dieu et non notre oeuvre à nous. "C'est pour cet être-là que je me glorifierai", l'homme nouveau que Dieu a établi et fortifié par sa grâce, "non pour ma personne".

2) le mal

L'écharde dans la chair, non seulement les faiblesses morales mais les incapacités, les infirmités physiques ou intellectuelles.

Nous devons lutter contre elles et prier pour en être délivrées. Elles nous approfondissent dans l'humilité.

Il entre peut-être dans les desseins de Dieu de nous laisser longtemps encore handicapés par telle incapacité, exposés à telle tentation. Accepter dès lors l'une et l'autre comme une épreuve sans cesser de lutter mais sans découragement ni révolte, persuadés que "la grâce ne manque jamais pour accomplir ce que Dieu veut de nous", puis être heureux de voir ainsi se manifester, au milieu de notre néant, l'action de Dieu en nous.

Évangile (Lc 8,4-8)

Considérer notre âme qui présente successivement et alternativement les différents aspects de la parabole. La parole est une semence, quelque chose qui n'a de sens de d'utilité que si elle se développe et prend racine.

1- la semence enlevée car elle n'a pas de racine.

Les vérités de foi ont été déposées en nous comme venant du dehors, donc forcément extérieures : instruction religieuse reçue dans l'enfance... Il est nécessaire de les intégrer dans notre vie afin que notre religion ne reste pas dans un compartiment étanche, quelque chose de séparé.

2- l'enthousiasme qui tombe.

La plante lève d'autant plus vite que la terre est plus légère mais le sol n'était pas vraiment ameubli et transformé, il est resté de pierre.

3- les mauvaises herbes poussent en même temps que la bonne, elles l'étouffent peu à peu. Elles sont le danger insinuant de l'embourgeoisement, de la tiédeur progressive avec une de ses causes, les soucis, manifestation de notre égoïsme.

4- On porte du fruit par la patience. La plante n'a de sens que si elle porte du fruit et c'est avant tout une affaire de persévérance.

Le Christ explique aux apôtres le sens de la parabole. Ils ont besoin de comprendre tout de suite pour pouvoir prêcher à leur tour. Aux autres, il parle en paraboles. Chacun ne les comprendra qu'à la mesure de sa générosité et de sa pureté. C'est sur cette compréhension qu'il sera jugé.

Aux apôtres, il a été donné de comprendre aussitôt mais ce n'est pas pour eux que ces grâces de compréhension leur ont été données, c'est pour les âmes que leur prédication doit atteindre. Quant à eux, c'est sur autre chose qu'ils seront jugés, sur leur fidélité et leur zèle à prêcher l'évangile. D'ailleurs la générosité qu'ils ont mise à suivre le Christ leur a déjà valu en partie cette vocation spéciale.

Dans cette messe, l'âme découvre la voie qui la sortira de son abjection pour la conduire en Dieu.

Introït : il expose les dispositions d'une âme agissant dans la foi.

- 1- Dans l'introït de la Sexagésime, l'âme malheureuse et pécheresse trouve la source de son élan vers Dieu dans la vision aiguë de sa faiblesse. Ici, la prière se fait plus sereine et plus confiante. L'âme n'est pas seulement animée du désir de sortir de son état mais elle a confiance en la clémence des desseins de Dieu sur elle "à cause de votre nom". Dieu tient plus à notre salut que nous n'y tenons nous-mêmes.
- 2- Non seulement Dieu nous libérera mais il veut faire en nous un travail positif : il sera notre guide par la révélation, les lumières intérieures et la nourriture qui nous donne la force pour persévérer.

Épître : la charité

- L'amour de Dieu profondément vécu donne à tous nos actes une efficacité d'un autre ordre que celle qu'ils auraient par eux-mêmes. Les mêmes paroles, les mêmes aumônes touchent plus profondément et prennent comme d'elles-mêmes un caractère religieux quand elle émanent d'un coeur pénétré de charité.
- La charité suppose d'abord l'oubli de soi, le contraire de l'envie, orgueil et ambition.
- Elle est une communion avec tout ce qui est bien et vrai en tous.
- Elle est plus qu'un moyen pour atteindre Dieu. Elle est déjà un but et elle est le but unique. La foi elle-même n'est qu'un moyen. La charité demeurera éternellement en nous. Au ciel, nous aurons un amour proportionné à la charité que nous aurons eue ici-bas.

Graduel et Trait

Cette charité nous donnera un coeur catholique, universel. Dieu ne sera plus seulement notre bienfaiteur mais celui de l'humanité. Nous en arriverons ainsi à un amour désintéressé de Dieu, fait d'admiration et de reconnaissance.

Cette charité nous fera entrer dans l'intelligence du lien d'amour qui fait l'unité du corps mystique du Christ, "nous qui sommes son peuple et les brebis de son pâturage".

Évangile

La charité exige l'oubli de soi. C'est la grande loi que le Christ a illustrée par sa passion et qu'il révèle maintenant aux Douze. Il a poussé cet oubli de soi jusqu'à accepter des humiliations et une mort qui devaient normalement mettre fin à l'oeuvre pour laquelle il s'était dépensé toute sa vie.

Dans une mesure qui peut varier suivant notre vocation, nous serons conduits aussi à de pareilles choses. Ce sont là des vérités dures à entendre. Comme les disciples, nous ne les comprendrons pas dès l'abord. Le Christ nous en donnera peu à peu l'intelligence. Pour des âmes encore trop faibles, elles pourraient être une pierre d'achoppement. Remarquez que le Christ prend ici les Douze à part.

Notre attitude devant ce mystère n'est pas de le sonder témérairement mais de désirer voir comme l'aveugle, en esprit de foi :

- il demande l'aumône : humilité,
- il s'enquiert du passage du Christ : vigilance,
- il supplie envers et contre tout, "Seigneur, que je voie" : persévérance.

Offertoire

Le but de notre vie est de pouvoir accepter l'évangile entièrement sans être scandalisé par quelques-unes de ses exigences, tout en comprenant totalement ce qu'elles impliquent.

Communion

Ce chemin qui paraît d'abord si contraire à nos désirs, si opposés à nos tendances humaines, les comblera au contraire après les avoir purifiées.

57 - La méditation contemplative
Vie Spir. nov. 1929

P. Joret O.P.

Si on étudie dans « La Somme théologique » le traité de la vie contemplative, on y voit que, pour saint Thomas, toute bonne méditation s'achève en contemplation mais la méditation dont il parle n'est pas du

tout l'exercice que l'on appelle couramment de ce nom. L'objectif en est tout autre. Il y a deux sortes de méditation.

La méditation, telle qu'on l'entend couramment, est l'ouvrage de la vertu morale de prudence par laquelle nous devons régler notre vie. Pour cela, nous délibérons devant Dieu et à la lumière de notre foi, nous faisons « l'élection » de ce qu'il convient d'accomplir, nous examinons tous les motifs capables de nous en persuader et les moyens les meilleurs d'en venir à l'exécution, bref nous prenons de bonnes résolutions pratiques. Voilà l'objectif propre de la méditation, c'est le fruit qu'elle doit produire et celle qui n'y aboutirait pas ne vaut rien. Sentant son impuissance et sa misère, l'âme prie Dieu de lui venir en aide pour tenir ces résolutions comme elle a dû le prier au commencement afin de voir clairement son devoir. Mais cette prière de demande n'appartient pas à la vie contemplative. Si la méditation se rattache à celle-ci, ce ne peut être que par l'intention de celui qui s'adonne à cet exercice à seule fin de devenir ainsi capable de contempler plus tard. Pour entrer dans la vie contemplative, il faudra sortir de ces procédés préalables dont l'office n'est que de déblayer le terrain en disciplinant les passions intérieures, en apaisant les agitations extérieures, en établissant la pureté au dedans, la paix au dehors et en permettant ainsi de vaquer à la contemplation.

Au contraire, il y a une **méditation qui appartient à la vie contemplative** elle-même. Elle consiste, dit saint Thomas, en un acte unique dans lequel elle se consomme finalement, à savoir la contemplation de la vérité. C'est de cet acte final qu'elle reçoit son unité mais elle comporte beaucoup d'autres actes qui la préparent à cet acte suprême. Certains de ces actes se rapportent à l'acquisition des principes d'où l'on procède à la contemplation de la vérité. Ce sera par exemple une lecture, l'audition d'un sermon. D'autres ont pour objet de déduire des principes la vérité que l'on cherche. C'est ici que se place l'effort personnel de méditation. La méditation s'entend du progrès de la raison qui, à partir de certains principes, de certaines données naturelles ou surnaturelles, s'achemine à la contemplation de la vérité. Dans la vie contemplative, c'est finalement Dieu que l'on veut contempler. On ne considère d'autre objet que comme un moyen de connaître les perfections divines. « La vie contemplative consiste principalement en la contemplation de Dieu à laquelle la charité nous pousse ». L'acte de contemplation ne saurait ici-bas se prolonger beaucoup à l'état pur mais la vie contemplative demeure, à cause de la charité qui est son principe et sa fin. C'est elle qui pousse à la méditation : « Lorsque l'homme s'est donné de tout coeur à la foi, il aime la vérité qu'il croit et alors elle devient l'objet de ses réflexions, il l'embrasse sous toutes les raisons nouvelles qu'il réussit à découvrir ».

Voit-on combien cette méditation est **différente** de la première dont nous avons parlé, la méditation au sens aujourd'hui usuel du mot ? Je dirais, pour employer des mots récemment mis à la mode, que celle-ci est plutôt anthropocentriste tandis que l'autre est théocentriste; ou, plus simplement, l'une est morale et l'autre, théologale. Voilà qui marque bien leurs objets si divers. Dans le cas de la méditation morale, je prends pour objectif direct le gouvernement de ma vie. Dans le sens de la méditation théologale, mon thème de réflexion est Dieu, ses perfections, sa vie en lui et en moi, c'est Jésus-Christ par qui Dieu s'est révélé et mis à notre portée, Jésus vivant autrefois sur la terre, Jésus vivant maintenant au ciel et vivifiant son église. Tandis que, dans le premier cas, je m'efforçais vers les résolutions pratiques, ici j'ai pour but l'intuition contemplative, le simple regard fixé avec complaisance sur le Dieu que j'aime. Ma méditation se simplifiera de plus en plus pour y aboutir le plus rapidement et pour s'attarder dans les affections diverses que cette intuition suscite tout naturellement. Une fois mon esprit bien approvisionné d'idées grâce aux considérations maintes fois faites, je ne perds plus de temps à méditer longuement. Les sentiments divers qui s'élèvent de mon coeur vers le Dieu que je regarde occupent davantage mon temps. Puis, je ne sens même plus le besoin de les multiplier, mon regard d'amour fixé sur Dieu ne lui dit-il pas tout ? Je le réitère le plus possible. Voilà à quoi aboutit peu à peu la méditation dont parle saint Thomas et que j'appellerais d'un mot qui me semble bien résumer sa pensée, « la méditation contemplative ».

L'autre méditation, si on veut y persévérer, nous laisse dans une impasse ou on en sortira en suivant le conseil que j'ai entendu donner jadis par un excellent maître : commencez par vous mettre en présence de Dieu et restez-y si vous vous y trouvez bien, abandonnant la méditation préparée. Sans doute, cette méditation est utile, nécessaire même, particulièrement dans les débuts de la vie spirituelle, plus spécialement au cours d'une retraite de conversion. C'est un exercice excellent que l'examen particulier, construit d'ailleurs sur le même modèle, prolongera avec grand profit. Il sera bon d'y revenir de temps à autre. Remarquons aussi que la méditation contemplative, par les actes d'amour qu'elle fait émettre tout naturellement et dans lesquels elle trouve sa fin, travaille par là même à notre progrès moral avec une efficacité supérieure car ce n'est pas de connaître notre devoir et de prendre des résolutions précises dont nous avons le plus besoin ordinairement, c'est de force pour y être fidèle. La grande force, c'est la charité qui nous attache à Dieu foncièrement, qui nous fait épouser toutes ses intentions et nous les montre se réalisant actuellement par telle résolution que, si souvent, nous avons prise en vain mais qui désormais a plus de chance d'être tenue. Il faut dire encore qu'il existe des combinaisons de ces deux sortes de

méditation. Après avoir contemplé Dieu en lui-même ou en Notre-Seigneur, la vierge Marie, les saints, on se regarde soi-même si différent et on s'applique dans la prière à communier à la perfection divine.

Les **moyens** ne manquent pas de s'appliquer à la méditation contemplative. Il y a d'abord l'étude des choses divines dans un ouvrage de théologie, la lecture d'un livre de spiritualité, à condition que cette étude, cette lecture, se développe sous l'influence de l'amour de Dieu et donne lieu à des affections. Ainsi un travail fait en chambre sur tel ouvrage de théologie ou de spiritualité se terminera dans un simple regard d'amour sur Dieu, tandis que bien des méditations morales, faites consciencieusement à la chapelle le matin durant le temps de l'oraison, n'y aboutiront jamais d'elles-mêmes. Une oraison, si elle est comprise comme nous l'avons dit, sous forme de méditation contemplative, y réussira mieux encore que l'étude théologique ou la lecture spirituelle car, pendant le temps qui lui est consacré, on se préoccupera moins d'acquérir des idées nouvelles que d'utiliser celles qu'on aura déjà acquises pour se recueillir en Dieu et le regarder avec complaisance. A la différence de la méditation morale, cette oraison sortira facilement de l'heure ou de la demi-heure qui lui est assignée pour se répandre dans la journée entière à l'état diffus. On vivra dans un commerce de foi et d'amour avec Dieu, commerce qui s'intensifiera au temps du culte liturgique, à la messe surtout, et aux différentes heures du saint office, à la visite du St Sacrement.

Ainsi donc entre la méditation et la contemplation, il y a un intermédiaire qui est la méditation contemplative, plus méditation que contemplation dans les débuts lorsque l'esprit doit travailler pour parvenir à l'intuition, plus contemplation que méditation à la fin quand le travail de l'esprit s'est forcément simplifié, quand il suffit d'un peu de recueillement pour pénétrer telle vérité, pour considérer tel mystère aimé. Ce que saint Ignace nomme une contemplation est du même genre, une scène évangélique facile à évoquer et qui facilite les affections du coeur.

58 - La psychologie de la foi D'après le cardinal Newman

Les passages qui ont été réunis ici, et reliés quand besoin était par quelques phrases de transition, sont extraits de divers sermons de Newman. Ces textes ont été traduits par H. Brémond dans "Newman - Psychologie de la foi", chez Bloud. C'est aux pages de ce livre que renvoient les références.

Newman revient fréquemment dans ses sermons sur les idées qui lui sont chères. Pour en rendre l'assimilation plus aisée, on a essayé de les exposer dans un ordre méthodique :

- 1 - qu'est-ce que la foi ?
- 2- la foi et nos autres moyens de connaître la vérité
- 3- les conséquences sur la nature de la foi
- 4- la conscience et l'accès à la foi
- 5- la sainteté et la diffusion de la vérité.

Il importe de préciser ce que Newman entend par "raison".

La raison ou la raison raisonnante n'est pas pour lui l'ensemble des facultés qui distinguent l'homme des animaux mais seulement la faculté de déduire et d'enchaîner des concepts. Il en exclut la connaissance intuitive et tout élément moral et volontaire.

I - Qu'est-ce que la foi ?

1- Le problème

Quelque soit la faculté ou l'état d'esprit désigné par ce mot, la foi apparaît certainement comme une pièce maîtresse du système chrétien. Elle apparaît dans l'écriture comme l'instrument choisi pour unir le ciel et la terre, comme un nouveau principe d'action des plus puissants : "Tout est possible à celui qui croit. - Le juste vit de la foi". En même temps, elle a été dès l'origine et sera toujours la risée du monde qui la regarde comme une folle : "Il plut à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication". Source de vie pour le croyant, objet de scandale pour l'incrédule, la foi pose problème.

Considérons d'abord ses caractères distinctifs à la lumière de l'écriture.

La foi est présentée comme puisant sa vie dans une certaine attitude morale, les dispositions intérieures jouent un rôle considérable dans son développement. Elle est aussi désignée comme un don surnaturel : "C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi; or cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu". Elle naît du témoignage porté par les apôtres du Christ et non pas, semble-t-il, d'un examen minutieux de preuves : "La foi vient par l'audition et l'audition par la parole de Dieu". Tous ces caractères, on l'aura remarqué, l'opposent assez nettement à la manière ordinaire par laquelle la raison arrive à la vérité et cela sans doute rend le monde incapable de comprendre la foi.

Si nous demandions à l'écriture des exemples de foi et non plus seulement une description de la foi, nous aboutirions à une conception analogue. Nombreux sont les exemples de conversion où l'on n'arrive pas à retrouver un élément de démonstration proprement rationnelle. Dans Athènes, Paul n'opéra aucun miracle, ne donna aucune preuve de la véracité de ses dires et cependant "un certain nombre d'hommes s'attachèrent à lui et crurent". Qu'une telle foi dût être cependant considérée comme agréable à Dieu, nul n'en saurait douter. Notre Seigneur n'avait-il pas dit déjà : "Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu".

Cependant il est impossible que la foi soit totalement indépendante de la raison et doive constituer un nouveau moyen d'arriver à la vérité. La grâce ne crée pas en nous des facultés entièrement nouvelles. Elle surélève et transfigure celles que nous possédons déjà. L'écriture elle-même semble insinuer en de nombreux passages l'existence de rapports entre la raison et la foi. Toutes les fois que les apôtres en appellent à l'ancien testament ou à leurs miracles pour authentifier leur message, ne sont-ce pas là des appels à la raison ? Il y a donc un problème.

2- Solution imparfaite

"On réduit souvent la foi à n'être qu'une qualité morale que l'on fait dépendre et précéder d'un acte de la raison antérieur et distinct, la raison garantissant sur une évidence tout à la fois ample et soigneusement examinée que l'évangile vient de Dieu, et la foi l'embrassant alors" (p. 163). "On affirme ainsi que la raison juge et l'évidence sur laquelle on doit admettre l'autorité de l'écriture et le sens même de l'écriture, que la foi suit alors ou ne suit pas suivant les dispositions morales, que nous nous décidons par la raison sans la foi pour arriver ensuite à obéir par la foi en dehors de la raison, que, quoique la foi repose sur le témoignage et non sur des raisonnements, la raison seule juge cependant et d'abord de la légitimité de ce témoignage et pour cela devient un préliminaire indispensable" (p. 137).

"Mais l'idée la plus conforme à l'écriture et évidemment aussi la plus en harmonie avec les faits semble être celle-ci : que l'acte de foi, au lieu d'être réellement le produit d'une série d'arguments d'où résulterait la croyance, est simple, élémentaire et complet par lui-même et ne dépend d'aucun exercice rationnel distinct et préalable... On prêche à un homme la parole de vie, il l'écoute, il y croit. Sur quels fondements ? Sur ces deux-ci, à savoir la parole de l'être humain qui en est le messager et la vraisemblance du message. Pourquoi le message lui paraît-il probable ? Parce qu'il se sent de l'amour pour lui, son amour étant fort quoique le témoignage soit faible. Il est vivement pénétré de l'évidence intrinsèque du message, il le désire vrai, il est frappé de sa ressemblance avec celui que la bonté divine accorderait, ce lui semble, si elle voulait en accorder un, vivement pénétré de la nécessité et de la probabilité d'une révélation. Ainsi la foi est le raisonnement d'un esprit religieux ou de ce que l'écriture appelle un coeur droit ou renouvelé qui agit plutôt d'après des présomptions que d'après l'évidence, qui spéculé et s'aventure sur l'idée d'un avenir que la raison ne peut démontrer. Et ce sont ces mêmes dispositions intérieures qui font sentir dans la parole et dans le rayonnement de l'apôtre, considéré lui-même comme une preuve nouvelle, objective, de la véracité du message" (p. 163).

Ce n'est pas que la raison n'ait son rôle à jouer dans la foi.

"Il est incontestable que, dans toute opinion et dans toute manière d'agir, la raison a un pouvoir de critique et d'analyse, que cela seul est vrai, que cela seul est bien qui peut être justifié et, dans un certain sens, prouvé par elle. Il est aussi, en conséquence, incontestable que, si les dogmes admis par la foi ne peuvent recevoir l'approbation de la raison, ils n'ont pas le droit d'être regardés comme vrais. Bien qu'il en soit ainsi, il ne suit pas nécessairement que, dans l'esprit du croyant, la foi soit réellement basée sur la raison, à moins que, toutefois pour citer un cas analogue, un juge proclamant l'innocence ou l'intégrité de ceux qui paraissent devant lui, ne puisse en être regardé comme l'origine. Un juge ne rend pas les hommes honnêtes mais il les acquitte et les déclare innocents. De même, la raison, pour être la pierre de touche de la foi et le moyen de la vérifier, n'en est pas nécessairement l'origine en tant qu'elle existe dans l'âme du croyant. Il faut donc éclaircir cette confusion qui fait regarder la raison, dans les recherches sur la religion, comme un pouvoir de création alors qu'elle est seulement un pouvoir de critique" (p. 138).

3- Description de la foi

Essayons en partant des réalités de serrer de plus près le fait de la foi.

"La différence qu'on pourrait établir entre la foi et la raison en les jugeant d'un point de vue populaire et extérieur mais réel, c'est que la raison n'admet rien sans une forte preuve, une plus faible suffit à la foi" (p. 141). Ainsi ceux qui, à la parole des apôtres, se mettaient à croire à la divinité de Jésus Christ, se convertissaient souvent sur des preuves que la raison ne pouvait que trouver insuffisantes. "Foi veut dire facilité, raison veut dire difficulté à se laisser convaincre" (p. 143). S'il en est ainsi, nous devons nous demander "comment il est conforme à la raison d'accepter une preuve inférieure en force à celle que la raison requiert... Si la foi s'oppose à la raison comme se contentant d'un minimum alors que la raison demande un maximum et si la raison est l'action morale de l'âme, il faut que la foi en soit la faiblesse" (p. 143-44).

Si nous cherchons à discerner pourquoi psychologiquement la foi ne demande pas une évidence aussi forte qu'il est nécessaire pour fonder ce qu'on considère communément comme une conviction rationnelle, nous constatons que c'est parce que la foi, toute foi est dominée par des considérations antécédentes. Voilà ce qui fait que ces deux principes, foi et raison, sont opposées l'un à l'autre. "La foi est influencée par des indices préalables, des prépossessions et (dans le bon sens du mot) des préjugés mais la raison par les preuves directes et précises. L'esprit qui croit est dominé par ses propres espérances, ses craintes et ses opinions tandis qu'un homme passe pour rigoureusement raisonnable lorsque, pour examiner un fait, il rejette tout, excepté la preuve réelle qui peut être produite en sa faveur" (p. 144)).

Il en est certainement ainsi pour tout ce qu'on appelle croyance, opinion : on croit ce qu'on désire être vrai, ce qui confirme ses théories... Newman ne craint pas d'affirmer qu'il en est ainsi, en fait, de la foi chrétienne. Il ne voit pas pourquoi on s'en scandaliserait. "La foi est un principe d'action et l'action ne laisse pas le temps de faire des recherches minutieuses et complètes... Rassembler soigneusement des preuves, examiner des arguments, poser la valeur de témoignages opposés, peut convenir à des personnes qui ont du loisir et sont à même d'agir quand et comment il leur plaît mais ne convient nullement à la multitude" (p. 144-45).

D'ailleurs "quels que soient le caractère et les conséquences des recherches purement intellectuelles, il est impossible de les mettre en oeuvre dans l'action" (p. 145), c'est-à-dire semble-t-il, qu'elles ne vivifient pas directement et à elles seules notre action. "C'est la probabilité antécédente qui donne de la portée à ces arguments tirés des faits qu'on appelle communément les preuves de la révélation. Si une pure probabilité ne prouve rien, de purs faits ne persuadent personne. La probabilité est au fait ce que l'âme est au corps. De pures présomptions peuvent n'avoir point de force mais de purs faits n'ont pas de chaleur. Une preuve mutilée et incomplète suffit pour persuader lorsque le coeur est vivant mais des preuves mortes, quelque parfaites qu'elles soient, ne sauraient créer qu'une foi morte" (p. 159).

Ainsi la foi, principe destiné à sauver les hommes et principe d'action "est influencée moins par des preuves, plus par des principes, des vues, des désirs dont l'âme est préalablement en possession" (p. 145).

Puisqu'il en est ainsi, notre foi vaudra ce que vaudront ces prédispositions. "Si nous invoquons des probabilités qui n'existent pas réellement, si nos désirs sont désordonnés ou nos opinions fausses, notre foi devient faiblesse, extravagance, superstition, préjugé mais, s'il n'y a rien à reprendre dans nos prédispositions, nous avons raison de croire ou de ne pas croire, même sur une preuve légère" (p. 147).

D'ailleurs si la raison est opposée à la foi quand elle pèse seulement l'évidence ou argue d'après l'expérience des choses visibles, elle est pleinement d'accord avec la foi dès qu'on cesse d'exclure des prémisses du raisonnement tout élément moral.

Il importe ici de bien comprendre ce que Newman entend par "sens moral". Pour lui, il est l'expression de l'obligation de la conscience. Les sentiments sont les attractions ou les répulsions que nous éprouvons devant tel ou tel objet. Le sens moral peut approuver ou combattre tel sentiment. En l'approuvant, il le cultive, en le combattant, il le réprime, de sorte que, dans une âme saine et généreuse, les sentiments concordent de plus en plus avec le sens moral. D'ailleurs, à mesure qu'une âme progresse en pureté, la voix du sens moral se fait toujours plus nette. "Ce sens moral qui, chez d'autres, peut être aussi incertain qu'un pur sentiment et ne se distinguer d'un effet de l'imagination que par l'autorité de sa voix puissante, devient fixe et défini, prend sa consistance d'un principe et, en même temps, passe en habitude" (p. 84).

Ainsi dans une âme droite, la voix du sens moral apparaît de plus en plus distincte de celle des sentiments au point qu'on peut de mieux en mieux les distinguer et, parallèlement, les sentiments deviennent de plus en plus conformes aux prescriptions du sens moral.

4 -Foi et superstition

Une telle conception de la foi se heurte, on l'aura remarqué, à une grave difficulté, "elle semble excuser toute espèce de préjugé et mène droit à la crédulité et à la superstition... On peut invoquer à juste titre les probabilités antécédentes pour ce qui semble vrai aussi bien que pour ce qui l'est en effet... Si un miracle a droit à notre considération par cela seul qu'il est affirmé, pourquoi pas les miracles du Bouddha aussi bien que ceux de Jésus. Si l'abstraite probabilité d'une révélation est, dans un cas donné, la preuve de sa vérité, pourquoi pas quand il s'agit de Mahomet aussi bien que quand il s'agit des apôtres" (p. 203-04).

Telle est la difficulté. Ici, une première solution se présente, apportée par des théoriciens dont nous avons déjà parlé tout à l'heure. C'est la raison, base de la foi, qui en constituera aussi le correctif indispensable et la gardera de dégénérer en superstition. "Cultivez la raison et, en proportion de cette culture, vous ramèneriez les hommes tout à la fois à la soumission à l'évangile et à la pratique éclairée de ses préceptes..., vous les préserverez de la superstition tout en élevant un rempart contre l'incrédulité" (p. 295).

5 -La sauvegarde de la foi par le sens moral

Cette solution, Newman ne la croit pas recevable. Pour lui, la sauvegarde de la foi, c'est une bonne disposition du coeur, disposition forgée sous l'effet d'une grâce prévenante de Dieu. C'est cette disposition qui permet à la foi de naître, c'est elle aussi qui la règle. C'est une vie droite, c'est la vie suivant la grâce et non pas la raison naturelle qui conduit l'âme à reconnaître en Jésus Christ son Dieu. "Une foi droite est la foi d'un esprit droit. La foi est un acte de l'intelligence, la vraie foi est un acte de l'intelligence fait dans une certaine disposition morale. La foi est un acte de la raison, c'est-à-dire un raisonnement sur des présomptions, une vraie foi est un raisonnement sur des présomptions saintes, pieuses, éclairées. Toute foi s'aventure et se hasarde, la vraie foi s'aventure et se hasarde délibérément, sérieusement, sagement, pieusement, humblement, calculant les risques et se plaisant dans le sacrifice. Selon que l'amour manque, la foi, en proportion, se jette dans des excès ou prend une fausse direction. Les fondements de la foi, lorsqu'elle est animée de l'esprit d'amour et de pureté, sont tels que ceux-ci, savoir qu'une révélation est vraiment nécessaire à l'homme, qu'il est extrêmement à désirer qu'un Dieu miséricordieux l'accorde, qu'il faut l'attendre, qu'il y a plus de probabilité du côté de ceux qui admettent comme révélation ce qui se donne pour tel que du côté de ceux qui nient toute révélation, que, si le Dieu tout-puissant se mêle des affaires humaines, son intervention ne sera pas en opposition avec ses attributs connus ni avec sa façon d'agir dans le monde ni avec certaines révélations antérieures de sa volonté, qu'elle se fera d'une manière digne de lui..." (p. 302-03).

6 -Ce sont ces dispositions qui garderont la foi de tout écart.

"Considérée comme un principe abstrait, il est vrai que la foi tend à faire incliner indistinctement l'esprit devant tout ce qui se donne pour surnaturel (p.303) mais une foi vraiment religieuse, la foi d'un esprit religieux pénétré d'amour pour Dieu et pour les hommes, apporte un discernement qui lui fait rejeter tout ce qui serait indigne de l'objet de sa croyance : "L'amour pour les hommes le fera reculer devant toute doctrine de cruauté, l'amour de Dieu l'empêchera de rien accepter qui dégrade l'objet de son amour" (p. 303).

Ce sont donc les dispositions morales qui, en s'améliorant constamment sous l'effet de la grâce, mèneront l'homme de l'incrédulité à la croyance et dans la croyance à une foi toujours plus pure et plus pleine. Quand Paul voulait convertir les Gentils et les amener d'une foi erronée à la foi plus pleine de l'évangile, il ne recourait pas à la raison, ne faisait pas la critique de leurs croyances mais "il rendait hommage aux vérités dont ils étaient déjà en possession, il leur montrait dans l'évangile la purification, l'explication, le développement et le complément plutôt que l'abrogation des vérités qu'on trouve ça et là dans le paganisme : Je vous prêche celui que vous adorez sans le connaître". Il les attirait, non pas en ruinant leurs croyances, mais au moyen de leurs propres croyances autant qu'il était possible, par des moyens positifs qui, tout en étant propres à entraîner par leur vérité et leur beauté naturelle, excluaient par leur présence même tout ce qui dans le paganisme était incompatible avec eux... Il en appelait à tout ce corps d'opinions, d'affections, de désirs qui constituait dans chaque homme son moi moral qui, contrairement à ce que feraient toute conjecture et tous efforts irréflechis, s'il était ce qu'il devait être, le faisait marcher résolument dans une direction fixe, le préparant à répondre à la doctrine de l'apôtre, comme les vibrations des cordes de deux instruments entre elles. Il apprenait aux hommes que, non seulement il y a un Dieu tout-puissant et qu'il est partout, mais qu'il a certains attributs moraux, qu'il est juste, vrai, saint, miséricordieux, que son image était gravée dans leurs coeurs, qu'il habitait déjà en eux comme un législateur et un juge, témoin leur sens droit et leur conscience du péché, que ce qu'il leur apportait était l'accomplissement de ce qui avait été commencé en eux par la nature. Et tout cela par des témoignages revêtus d'une telle apparence de vérité qu'ils forçaient tous ceux qui aimaient Dieu sous la religion naturelle à croire en lui comme révélé dans l'évangile" (p. 309-11).

Conclusion

Ainsi avons-nous vu se faire une véritable description de la foi. Newman va l'illustrer en revenant encore sur la façon dont Paul s'y prit pour présenter l'évangile aux Athéniens.

"S'adressant à des hommes qui tous portaient au coeur la conviction de la nature spirituelle de Dieu, il fit appel à cette conviction, à ce pré-jugé, en se donnant comme le messenger de celui qu'ils adoraient sans le connaître. Puis il les exhorta à se tourner vers le Dieu qui établit quelqu'un pour juger un jour le monde entier. C'était un appel à la probabilité antécédente d'une révélation, probabilité qui devait être appréciée différemment suivant le désir que chacun en avait au coeur... Comme preuve, il leur donna sa parole que Dieu avait ressuscité le Christ d'entre les morts. Personne ne trouvera l'argument très convaincant. Pourtant il suffit puisque quelques-uns se convertirent. Insuffisant en lui-même, il suffit à ceux qui aimaient et qui, par conséquent, inclinaient à croire. Paul ne fut qu'un discoureur et rien de plus pour ceux auxquels un autre monde n'inspirait ni crainte ni désirs ni vœux ardents ni espérance. Mais ceux dont les coeurs en étaient remplis, c'est-à-dire qui, selon les paroles de l'évangéliste, étaient prédestinés à la vie éternelle, ceux-là s'attachèrent à lui et crurent" (p. 164-65).

“Ainsi la foi apparaît-elle en cet exemple comme un acte de la raison mais de cette raison que le monde appellerait insuffisante parce qu’elle s’appuie plus sur la présomption et moins sur le raisonnement. De plus, ce passage des Actes ne semble guère s’accorder avec la théorie qui ferait de la foi un acte purement volontaire dépendant d’un exercice préalable de la lucide et prudente raison. S’il en était ainsi, on serait autorisé à croire que Paul n’avait nul droit à la foi de ses auditeurs avant de leur avoir soumis un argument valable au jugement de la raison, pour preuve que son message devait être accepté passivement par la foi” (p. 165).

“Cette conception de la foi semble s’accorder parfaitement avec la définition qu’en donne Paul : la foi est la substance (ou la réalisation) des choses que nous devons espérer. Elle consiste à tenir pour existant ce dont elle espère ou désire l’existence. Elle n’est pas la réalisation des choses prouvées. Son désir, voilà son évidence majeure ou, comme le dit expressément l’apôtre, elle est à elle-même sa propre évidence, “étant l’évidence des choses que nous ne voyons point”. Voilà pourquoi elle semble si déraisonnable au monde. Non pas qu’elle ne s’appuie nullement sur la raison, c’est-à-dire sur des preuves, mais parce que ce dont elle se contente est tellement au-dessous de ce qui serait nécessaire, abstraction faite de l’inclination de l’âme, que ses preuves semblent au monde comme rien” (p. 148).

Ailleurs Paul dit de la foi chrétienne que c’est la “fides formata caritate”, la foi informée par la charité. C’est pourquoi elle justifie car elle ne peut exister sans l’amour et le désir de ces choses qu’elle accepte et confesse.

II - La foi et nos autres moyens de connaître la vérité

Après avoir étudié la conception que Newman s’est faite de la foi, nous allons voir maintenant comme il la replace dans l’ensemble des opérations intellectuelles. Pour la façon dont l’écriture nous présente l’accès à la foi, rien n’apparaît en désaccord avec la manière dont nous arrivons ordinairement à la connaissance. “La foi n’est pas le seul exercice de la raison qui, soumis à la critique, serait appelé déraisonnable sans cependant l’être en effet” (p. 171).

Nul n’est capable d’explicitement les vraies raisons de ses motifs. Demandez à quelqu’un pourquoi il appartient à tel parti politique, pourquoi il a tel goût en littérature, il va sans dire que si vous mesurez leurs motifs aux raisons qu’ils en donnent, il ne vous sera pas difficile de vous moquer d’eux. Ce n’est pas qu’ils n’aient pas de motifs mais c’est qu’ils ne peuvent en donner les raisons. L’énoncé des principes profonds qui animent et soutiennent une vie ne représente jamais adéquatement ces principes mêmes. “Considérez la sagacité surhumaine avec laquelle un grand général connaît où en sont ses alliés et ses ennemis, quel sera et où s’effectuera le résultat définitif de leurs mouvements combinés. Supposez qu’il soit requis d’en faire la démonstration de vive voix ou sur le papier et dites-moi alors si toutes ses plus brillantes conjectures ne pourraient pas être réfutées et toutes les raisons qu’il produirait, regardées comme illégitimes” (p. 182).

Toujours les hommes vont de l’avant en s’appuyant sur des preuves qu’ils ne produisent pas ou ne peuvent pas produire. “La foi est, elle aussi, un procédé de la raison mais où les bases de l’induction sont si difficiles à produire... que le monde ne cessera de la tenir pour déraisonnable et digne de mépris. Pourtant l’acte par lequel une personne illettrée croit à l’évangile sur la parole de celui qui l’instruit peut être analogue à la sagacité d’un grand écrivain ou d’un grand général, une grâce surnaturelle faisant pour la raison sans culture ce que le génie fait pour eux” (p. 182-83).

“Observons ensuite que quelle que soit la plénitude des raisons que nous pouvons donner en faveur de quoi que ce soit..., cependant lorsque notre argument est réduit à ses simples éléments, il y reste toujours en dernière analyse quelque chose d’indémontrable... Par exemple, nous nous en rapportons à nos sens en dépit des erreurs dans lesquelles ils nous font souvent tomber... Et puis, ne nous auraient-ils jamais trompés que leur fidélité n’en serait point démontrée pour autant mais nous trouvons si forte la probabilité antécédente de leur fidélité que nous nous dispensons de la prouver” (p. 176-77).

“Dans un domaine plus intellectuel, ce sera la même chose. Les premiers principes sont indémontrables, les déductions elles-mêmes dans lesquelles nous enchaînons nos concepts ne sont pas à l’abri de tout soupçon. Pour qu’on pût avoir toute certitude dans la conclusion d’un syllogisme, ne faudrait-il pas que le contenu de la majeure et celui de la mineure fussent parfaitement délimités ?, ce qui n’est pas. Pour que nos déductions fussent logiquement certaines, il faudrait sans doute que nous fussions sûrs que les concepts mis en rapport absorbent toute la plénitude des réalités qu’ils désignent. Il le faudrait pour qu’il fût démontré qu’aux équivalences, aux égalités posées dans le domaine des concepts, il y a bien quelque chose qui correspond dans le réel. Or cela peut ne pas être.

Cependant, malgré les difficultés que la critique fait surgir de partout, bien qu’en tous domaines, pour arriver à prouver quoi que ce soit, nous soyons obligés de partir d’une chose admise sans preuve démonstrative, nous croyons et nous agissons, et à juste titre. “On peut objecter que, s’il n’en était pas ainsi, le monde ne pourrait aller son train. Cela est vrai et, pour la même raison, l’église ne saurait aller son train sans la foi. Acquiescer au

témoignage ou à une évidence dont la force ne surpasse pas celle du témoignage, telle est la seule méthode, au moins que nous connaissions, par laquelle le monde à venir puisse nous être révélé” (p. 178).

“Ensuite, posons en principe que notre acquisition de la science semble réglée par la loi suivante, savoir que plus une connaissance est à désirer..., plus la preuve sur laquelle nous la recevons est vague. Nous sommes constitués de telle sorte que, si nous voulons être aussi sûrs qu’il est possible à chaque pas que nous faisons, il faut nous contenter de ramper sur le sol sans jamais prendre l’essor. Si nous nous proposons de grandes choses, de grands hasards nous attendent. Privés de la certitude absolue de quoi que ce soit, il nous faut en toutes choses opter. De deux choses l’une, ou bien l’inertie du doute ou bien la conviction que nous sommes sous les yeux d’un Dieu qui, pour une raison quelconque, nous éprouve avec l’évidence la plus faible, quoi qu’il puisse nous donner la plus forte. Celui qui nous offre ces preuves est un Dieu qui nous aime. Il veut sans doute que nous les discussions du meilleur de notre esprit mais, ce faisant, que nous ne cessions pas de l’aimer. Il nous commande d’examiner les preuves de crédibilité, non pas froidement et avec un esprit de critique, mais avec le sentiment de sa présence et la pensée que peut-être, en ne nous accordant qu’une évidence incomplète, il éprouve l’amour que nous portons à ce qui en est l’objet, que, peut-être encore, c’est une loi de sa providence de parler moins fort à proportion qu’il promet davantage. Ainsi le toucher est le plus sûr de tous les sens mais aussi le plus borné..., l’oeil dont la portée est plus vaste n’a d’action qu’à la lumière. La raison qui s’étend au-delà du domaine des sens et du temps présent ne nous amène à la connaissance que par des circuits et des voies indirectes... A son tour, la foi qui nous fait connaître les choses divines, repose sur l’évidence du témoignage, preuve bien faible si on la compare aux faveurs excellentes qu’elle nous atteste” (p. 179-80).

“Considérons la délicatesse spéciale et la complication des procédés rationnels qui accompagnent l’acquisition de toute connaissance supérieure... Les triomphes des génies les plus fameux ont été obtenus avec des armes pour ainsi dire invisibles, à l’aide de pensées si mystérieuses et inextricables que la masse des hommes est obligés de les admettre sur parole, jusqu’à ce que l’événement ou une autre preuve vienne les confirmer. Telles sont les méthodes inventées dans les sciences mathématiques, méthodes qui ressemblent à des sophismes et finissent par conduire à la vérité... Admirons combien est déliée et immatérielle la preuve métaphysique, combien il est difficile de la saisir lors même qu’elle est présentée par des philosophes dans la lucidité desquels nous avons pleine confiance” (p. 181-82).

“Donc plus un objet est relevé, plus la façon dont on l’atteint est en dehors des règles communes. Disons aussi que moins l’action est conforme à des règles communes, plus elle est méritoire... L’homme d’Etat dont le nom passe à l’immortalité est celui qui ose prendre des mesures qui semblent périlleuses mais que néanmoins le succès couronne et qu’on ne peut justifier que lorsqu’elles ont été mises à exécution... Les hommes sont amenés à une obéissance volontaire par l’apôtre assez perspicace pour découvrir les principes et les sentiments ensevelis au fond de leurs coeurs et assez hardi pour en appeler à ces principes, à ces sentiments qu’eux-mêmes ne connaissent pas. Ce principe, ce sentiment, lui-même ne les entrevoit que par instants. L’intensité de son âme le porte en avant bien plus que sa claire raison ne l’éclaire. Ainsi donc, en toutes choses, de grands objets exigent qu’on s’aventure et le sacrifice est la condition de la gloire... Celui qui manque neuf fois et réussit la dixième a plus de gloire que celui qui cache son talent. Ainsi quand même les sentiments qui nous suggèrent de voir Dieu en tout, de reconnaître des interventions surnaturelles dans les choses de ce monde nous tromperaient quelquefois, quand même ils nous inspireraient de la confiance sur une preuve douteuse et nous feraient encourir justement par là le reproche de crédulité, toujours est-il qu’une foi qui embrasse avec générosité la vérité éternelle, dégénérât-elle quelquefois en superstitions, n’en est pas moins bien supérieure à ce ton froidement sceptique et critique de l’esprit qui n’a aucune sentiment intérieur d’une providence régulatrice et toujours présente, aucun désir d’approcher de son Dieu mais qui attend avec indifférence le terrible éclat de sa venue visible, tandis qu’il pourrait le chercher et le trouver à la demi lumière du monde présent” (p. 184-85).

III - Conséquences sur la nature de la foi

Il nous reste maintenant à rechercher avec Newman les conséquences qui découlent de cette conception de la foi.

1 -La foi, principe surnaturel

Nous comprenons maintenant comment la foi est un principe surnaturel.

“Si les lois de l’évidence et de la démonstration étaient les seuls arbitres de la foi, il s’ensuivrait que la foi ne pourrait avoir en elle-même rien de surnaturel. Mais l’amour du grand objet de la foi, sa contemplation attentive, la disposition à le croire tout proche, la facilité à croire à son intervention dans les choses humaines, la crainte de courir le risque de mépriser ou de perdre ce qui peut réellement venir de lui, voilà des sentiments qui ne sont pas naturels à l’homme tombé et ils ne peuvent être que l’oeuvre d’une grâce surnaturelle. Ce sont ces sentiments qui nous font regarder comme suffisamment prouvé ce qui, en soi, n’est pas fort de preuves. L’homme à l’état naturel n’a pas le coeur fait pour les promesses de l’évangile, il en dissèque les preuves sans respect, sans espérance, sans hésitation, sans trouble. Lorsque, peut-être, il l’analyse plus philosophiquement qu’un autre, le

discute avec plus de lumières et le résume avec l'habileté et la précision d'un légiste, il s'en tient là sans arriver jamais aux vérités plus hautes qui en sont l'objet, sans jamais aspirer l'esprit qui s'en exhale" (p. 152).

2 -La foi, principe moral

"Nous voyons aussi en quel sens la foi est un principe moral. Car ce sont moins des faits que des probabilités qui la font naître dans l'esprit et, comme les probabilités n'ont pas de valeur uniforme établie, ce sont les dispositions morales qui les font être ce qu'elles sont pour chaque individu. La probabilité est autre pour un homme vertueux, autre pour un homme vicieux. Des objets qu'au jugement d'un coeur droit on peut désirer et obtenir ne seront considérés par des hommes irrégieux que comme des imaginations. Une telle rectitude dans le jugement moral, une telle appréciation des choses, voilà le véritable milieu dans lequel les preuves du christianisme trouvent leur pleine influence" (p. 149).

"C'est pourquoi un homme est responsable de sa foi parce qu'il est responsable de ce qu'il aime et de ce qu'il n'aime pas, de ses espérances et de ses opinions, de tout ce dont sa foi dépend. Aussi les incrédules ont-ils tort quand ils prétendent que l'homme n'est pas responsable de sa foi parce qu'il ne dépend pas de lui de rendre forte une preuve faible et quand ils prétendent que s'ils se trompent dans leurs jugements, c'est pour eux un malheur mais nullement une faute... En vérité, quoiqu'une évidence donnée ne varie pas en force, la probabilité antécédente qui l'accompagne varie indéfiniment selon l'état de l'âme de celui qui l'examine" (p. 150-51).

IV - La conscience et l'accès à la foi

Comment peuvent se former chez l'incroyant ces dispositions morales qui l'amèneront à accepter la plénitude de la révélation, c'est ce que nous allons examiner maintenant.

Pour Newman, Dieu s'est assuré un allié au-dedans de tout homme. Cet allié, c'est la conscience, véritable lumière départie à tous. Chez tous les hommes, quels qu'ils soient, se manifeste intérieurement une voix qui donne des ordres.

"Ce n'est pas un simple sentiment ni une simple opinion... c'est une loi, une voix qui parle avec autorité et qui ordonne de faire certaines choses et d'en éviter d'autres. Ce n'est pas que ces injonctions soient toujours claires ni qu'elles soient toujours parfaitement d'accord avec elles-mêmes mais, ce qu'il faut remarquer, c'est que chaque fois cette voix commande... C'est quelque chose de supérieur à la personnalité de l'homme. L'homme n'a pas pouvoir sur elle, si ce n'est avec une extrême difficulté... Il peut refuser de l'entendre, lui désobéir mais elle demeure et il est très rare qu'il arrive à s'en émanciper complètement... Mais à mesure que nous prêtons l'oreille à cette parole et que nous nous y conformons, non seulement elle nous éclaire davantage, non seulement ses ordres deviennent plus clairs, ses leçons plus fermes, ses principes plus conséquents, mais son ton même devient plus fort, plus impératif et plus imposant. C'est ainsi qu'il est donné plus abondamment à ceux qui font fructifier ce qu'ils possèdent car, commençant par l'obéissance, ils parviennent jusqu'à la connaissance intime et jusqu'à la foi en un seul Dieu. Sa voix qui est au-dedans d'eux lui rend témoignage. Tel est le premier pas vers ces bonnes dispositions qui conduisent à la foi en l'évangile.

Cependant, malgré tout ce que cette voix fait pour eux, elle ne fait pas assez, ils le sentent eux-mêmes vivement et à leur grand regret. Ils trouvent une grande difficulté à séparer ce qu'elle dit réellement, prise à part, de ce que leur propre passion, l'amour-propre, l'orgueil, la prétention viennent y mêler. Que de fois ne peuvent-ils pas discerner ce que commande ce vrai guide intérieur et ce qui provient d'une source purement humaine. Ainsi le don de la conscience fait naître le désir de ce qu'elle-même n'enseigne pas pleinement. Elle leur inspire la pensée d'une autorité directrice, d'une loi divine et le désir de la posséder, non en fragments ou en parties, non par voie de suggestion intérieure, mais directement et dans toute sa plénitude... Elle fait naître en eux une soif, une impatience de connaître ce Seigneur, ce modérateur, ce juge invisible qui jusque-là ne leur parle qu'en secret, qui murmure dans leur coeur, qui leur dit quelque chose mais qui est loin de leur dire tout ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils ont besoin de savoir" (p. 283-85).

C'est ainsi qu'un homme religieux, c'est-à-dire un homme aux aguets, toujours soucieux du mieux, sera conduit par sa conscience à désirer et à écouter, le cas échéant, un souverain docteur.

"Mais aussi, plus un homme s'efforce d'obéir à sa conscience, plus il est alarmé de lui obéir si imparfaitement. Le sentiment qu'il a du devoir deviendra plus vif, la perception de ses fautes plus délicate. Il comprendra de plus en plus combien de choses il a à se faire pardonner" (p. 286).

Ce sentiment profond de culpabilité fera naître en lui le désir plus ou moins implicite

d'un pardon, d'un salut et, s'il vient à apprendre que ce salut a été apporté au monde, il

sera tout disposé à se jeter aux pieds du souverain rédempteur. Tel est l'état d'esprit de ceux que leur conscience achemine vers Jésus-Christ. Quant à ceux qui désobéissent à leur conscience, qui prêtent le moins d'attention possible à ses prescriptions, qui voudraient même s'en débarrasser s'ils le pouvaient, que sauront-ils de ces

convictions, de ces craintes, de ces espérances ? Éprouveront-ils quelque désir d'être délivrés de leurs ténèbres, eux qui négligent le peu de lumière qu'ils ont ? Auront-ils le souci d'être pardonnés, eux qui ne sentent pas le poids du péché ?

Maintenant prenez un homme de chacune de ces deux classes et supposez qu'en ce moment la nouvelle leur parvient à tous deux qu'il est arrivé un message du monde invisible, quelle sera leur conduite respective ? Il est facile de la dire. Celui qui était à la recherche, qui vivait dans l'espérance ou au moins dans le désir de cette miséricorde en sera profondément affecté, pénétré, en sorte que, si après examen le message est propre à répondre à ses besoins, il sera fortement tenté de le croire, s'il le peut, sur de très faibles preuves ou même presque sans preuve" (p. 287-88).

"En tout cas, il se mettra à rechercher quels en sont les fondements et il fera de son mieux pour les découvrir, de quelque nature qu'ils puissent être. De l'autre côté, l'homme qui n'a pas les dispositions religieuses que j'ai indiquées n'est nullement ému par la nouvelle. Il ne prend aucun intérêt aux bruits qui circulent et il ne se donnera pas la peine de s'en informer. Il restera chez lui et la pensée même ne lui viendra pas qu'il doit se mettre en mouvement et s'assurer de ce qui se passe. Il demeure dans une indifférence complète. Nous venons de signaler la différence essentielle entre ces deux classes d'homme. L'un est actif et l'autre demeure passif quand on annonce que Jésus-Christ est le sauveur du monde. L'un court au-devant de la vérité, l'autre s'imagine que la vérité doit venir le chercher. L'un cherche à s'assurer que Dieu a parlé, l'autre attend qu'on le lui prouve. Il ne sent en cela aucun intérêt personnel, il s'imagine que ce n'est pas là sa propre affaire mais plutôt, si je puis m'exprimer ainsi, l'affaire du tout-puissant. Il n'a nul souci de s'assurer de la vérité. Si on offre des preuves, il dit avec froideur : je ne vois pas cela ou bien cela ne s'ensuit pas, car c'est un critique et un juge, ce n'est pas un homme qui cherche la vérité et il négocie, il marchandé quand il devrait prier pour obtenir la lumière" (p. 288-89).

La foi, principe surnaturel, est aussi, nous l'avons vu, un principe moral. C'est là ce qui explique la fréquente impuissance pratique de ce qu'on appelle l'apologétique rationnelle. Sans nécessité pour les esprits religieux qui sont guidés vers l'évangile par les exigences de leur sens moral ou par la contemplation du fait de l'église, les arguments sont inefficaces et sans valeur pour les esprits irréguliers.

"De plus, insister beaucoup sur la partie dialectique que comporte toute apologétique risque d'égarer les esprits et d'amener les hommes à penser que la foi est surtout le résultat de l'argument, que la vérité religieuse est une matière légitime de discussion, que ceux qui la rejettent font plutôt une faute de jugement qu'un péché" (p. 156).

"Car c'est bien là l'erreur du monde, vouloir se constituer juge de la vérité religieuse sans avoir préparé son cœur à la recevoir. Pourtant le Christ a dit que "ceux dont le cœur est pur voient Dieu" et encore que "les ténèbres ne l'ont point comprise". C'est que, dans les écoles du monde, les chemins qui conduisent à la vérité sont considérés comme de grandes routes ouvertes à tous les hommes et en tout temps, quelles que soient leurs dispositions. Il est permis d'approcher de la vérité sans respect. Chacun est regardé comme n'étant pas plus que son voisin ou plutôt les facultés de l'intelligence, la pénétration, la sagacité, la subtilité et la profondeur sont regardées comme les guides qui mènent à la vérité. Les hommes pensent qu'ils ont tous les mêmes droits à discuter les sujets religieux. Ils abordent à l'impromptu, quand il leur plaît, les points les plus sacrés de la foi et, si l'occasion se présente, sans avoir préparé leur âme, dans leurs heures de récréation, au milieu des propos de la table. Faut-il s'étonner qu'ils finissent ordinairement par être indifférents et par conclure que la vérité religieuse n'est qu'un nom, que tous les hommes ont raison et ont tort... comme ils le sentent eux-mêmes par la conviction claire qu'ils ont que le terme inévitable de leurs propres recherches, c'est la nuit" (p. 157-58).

V - La sainteté et la diffusion de la vérité

Nous avons vu ce que Newman demande de l'incroyant qui veut se convertir. Voyons maintenant comment il conçoit l'apôtre.

La conversion d'une âme est un phénomène de l'ordre moral plutôt que de l'ordre intellectuel. Par conséquent, ce qui sera demandé à l'apôtre, ce seront des qualités morales, intérieures bien plutôt qu'intellectuelles. Sur le terrain dialectique de la raison raisonnante, la vérité court grand risque de succomber à l'erreur et cela pour deux raisons au moins.

"Chaque parcelle de la vérité, vue détachée de l'ensemble, devient une objection" (p. 93), "c'est que, envisagée comme système, la vérité est immense et s'étend au loin. Considérée dans ses dogmes pris à part, elle dépend de la combinaison d'un nombre d'évidences variées, délicates et dispersées ça et là, ce qui fait qu'il est à peine possible de les présenter dans un nombre donné de propositions. Son défenseur, s'il essaie, se trouvant incapable de produire autre chose qu'un fragment, doit en polir les extrémités rugueuses, rassembler les lignes vagabondes, par un procédé qui ne ressemble pas mal à celui par lequel on convertirait un récit historique en un conte. Voilà ce en quoi consiste l'art de la composition qui conséquemment ne peut être qu'à grand peine exempt d'exagération et d'artifice" (p. 95).

En second lieu, dans ses objections, “l’adversaire tombera même involontairement sur les parties les plus difficiles, ce qui est à la surface, étant à la fois ce qu’il y a de plus frappant et aussi de plus éloigné du centre d’où il dépend” (p. 93-94). “Qui ne voit pas que tout cela est favorable à la cause de l’erreur, à ce parti qui n’a pas assez de foi pour supporter patiemment les difficultés et a tout juste assez de talent pour regarder la clarté comme le principal mérite d’une doctrine” (p. 95).

Cependant la vérité a triomphé, le monde est devenu chrétien, “c’est que la vérité a été soutenue, non comme un système ni au moyen de livres ou des arguments... mais par l’influence personnelle de ceux que Dieu a faits apôtres” (p. 97). C’est leur exemple qui a élevé et disposé les cœurs. “Ici, il faut d’abord tenir compte de la beauté naturelle et de la majesté de la vertu que tous les hommes, à l’exception des plus dépravés, sentent plus ou moins. Il ne s’agit pas de la vertu abstraite, de celle qui s’étale dans un livre. Les hommes se laissent aller sans peine à se moquer des principes, à tourner les livres en ridicule, à bafouer le nom des saints mais ils ne sauraient supporter leur présence. C’est la sainteté revêtue d’un corps de chair qu’ils ne sauraient regarder en face, dont ils n’osent soutenir l’aspect, de sorte que la conduite silencieuse d’un homme vertueux lui concilie, dans les cœurs de tous ceux qui le contemplent, un sentiment qui n’a pas son égal dans tous ceux que fait naître la versatile et bavarde raison” (p. 98).

“De plus, la conduite d’un homme religieux les passe. En vain essaient-ils de l’imiter. Il peut être facile pour ceux d’entre eux qui ont de l’instruction de faire des discours ou d’écrire des livres. Une haute perfection morale est le propre d’une école à laquelle ils sont presque étrangers... Une seule petite action en vue de Dieu contre l’inclination de la nature, un acte de résignation et de patience, le support d’une injure, le calme devant le danger, le sacrifice d’un avantage, tout cela a en soi plus de puissance que toute la poussière et la paille d’une pure profession verbale, soit de candeur et de bienveillance éclairée, soit au contraire de haute foi religieuse et de zèle ardent” (p. 99).

“Même avec ces quelques considérations sous les yeux, nous trouverons difficile d’apprécier le pouvoir moral qu’un homme, formé à la pratique des vertus qu’il enseigne peut acquérir avec les années sur ceux qui l’entourent... Inconnu du monde, il n’en deviendra pas moins, pour ceux qui sont autour de lui, l’objet de sentiments différents de ceux qui ne sont excités que par la supériorité de l’intelligence. Ordinairement, les hommes illustres sont plus grands à quelque distance. A mesure qu’on s’en approche, ils se rapetissent. Mais l’entraînement exercé par une sainteté qui s’ignore a en soi une force, une énergie à laquelle rien ne peut résister. Cette vertu persuade le faible, le timide, le chancelant et celui qui est à la recherche de la vérité. Elle gagne l’affection et la confiance de tous ceux qui sont en quelque manière pareillement disposés. Elle exerce une puissance souveraine sur la multitude des insoucians et des pervers qu’elle intimide et réduit au silence. En vertu du droit divin qu’elle a de les gouverner, elle les force à reconnaître son titre héréditaire à leur obéissance, quoiqu’ils ne comprennent ni les principes ni les conseils de cet esprit “né non du sang ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l’homme mais de Dieu” (Jn 1,13). Si telle est l’influence personnelle du saint sur la foule mêlée avec laquelle il est en contact, quel sera son pouvoir sur les âmes qui ont déjà, dans un certain degré, formé leurs cœurs d’après la loi de Dieu et sentent pour ainsi dire que c’est à eux personnellement que s’adresse l’invitation de ces exemples?... Ce sont ceux-là que la providence de Dieu a destinée à devenir le sel de la terre, à continuer à leur tour la succession de ceux qui lui rendent témoignage afin que la ligne royale ne manque jamais d’héritiers, quoique la mort en fasse disparaître successivement chaque génération pour qu’ils aillent goûter le repos et recevoir leur récompense.

Ils se sont peut-être rencontrés par hasard avec celui qui était destiné à les engendrer à la vérité sans discerner tout de suite ce qu’il y avait en lui de grandeur réelle. Tout d’abord peut-être, ils ont regardé son enseignement comme chimérique et une partie de ses actions comme marquées au coin de l’extravagance et de la faiblesse. Des années ont pu se passer avant que ces préjugés aient disparu entièrement de leur esprit. Mais, par degrés, ils auront distingué de plus en plus sur lui les empreintes d’une majesté céleste, témoins parfois des épreuves qu’il avait à subir au milieu des différents événements de la vie. Ils auront trouvé que, soit qu’ils portassent leurs regards en haut ou en bas, la hauteur à laquelle il s’élevait et la profondeur où il allait prendre racine étaient incommensurables. Ils auront vu qu’ils avaient sous les yeux une image du Christ et, selon les paroles de l’écriture, ils auront glorifié Dieu dans son serviteur. Et tout cela pendant qu’eux-mêmes se transformaient en cette glorieuse image, objet de leur contemplation, pour devenir ses successeurs et continuer, comme lui, à la propager.

Dira-t-on que c’est là un être imaginaire et introuvable ? Non certes, tels étaient les apôtres. On pourrait, dans les nombreuses générations, en nommer d’autres qui ont succédé à leur sainteté. Ils communiquent leur lumière à une grande quantité de moindres flambeaux par lesquels, à leur tour, elle est distribuée dans le monde. Les premières sources de clarté sont toujours invisibles, même à la majeure partie des chrétiens sincères, invisibles comme l’est ce suprême auteur de la lumière et de la vérité, l’origine de tout bien... De tels hommes sont comme le prophète, placés en sentinelle sur leur tour et ils allument leurs fanaux sur les hauteurs. Chacun d’eux reçoit et transmet le flambeau sacré, rivalise de zèle avec ses prédécesseurs pour en entretenir la flamme, se proposant

bien de la laisser aux autres aussi brillante qu'il l'a reçue. Ainsi le même feu, allumé un jour par Jésus-Christ, quoiqu'il ait paru s'éteindre par intervalles s'est conservé jusqu'à nous et se transmettra de même, nous en avons confiance, jusqu'à la fin des siècles" (p. 101-105).

Pareilles considérations doivent nous amener à nous contenter du lot le plus humble et le plus obscur, en nous montrant que, non seulement il peut devenir entre nos mains l'instrument d'un grand bien mais que, rigoureusement parlant, il nous serait difficile d'être, dans quelque position que ce soit, des instruments directs de bien pour d'autres que pour ceux qui nous connaissent personnellement et dont le cercle sera toujours nécessairement restreint. Quant au bien indirect que nous pourrions faire dans une position plus élevée, qui est loin d'être méprisable, une place inférieure dans l'église ne nous le rend pas impossible. Certainement il est arrivé déjà que des postes comparativement obscurs ont été occupés par des hommes dont l'influence sur les destinées de la religion a été immense dans les temps qui les ont suivis. Il en est de même dans les choses de ce monde, souvent les grands bienfaiteurs du genre humain restent inconnus" (p. 105-06).

59 - L'ouverture d'esprit

L'ouverture d'esprit consiste à rester sensible aux idées qui circulent, aux influences qui s'exercent autour de nous mais en les dominant pour nous enrichir. Ce n'est pas une qualité très commune. Tant de choses concourent à nous rendre imperméables, impénétrables. Par une hérédité morale aussi réelle que l'autre, nous héritons de préjugés, d'idées toutes faites, généralement exclusives. Toute notre vie, le fait d'appartenir à un milieu déterminé, par notre condition sociale, par notre situation professionnelle, par nos convictions politiques ou religieuses, tend à nous soustraire aux influences qui s'exercent en dehors de ce milieu, à nous fermer aux idées qui n'y sont pas communément reçues. C'est là un grand mal, surtout pour un chrétien. Ces limitations restreignent l'étendue du champ où pourrait s'exercer son action bienfaisante car il faut comprendre les âmes pour leur faire du bien. Indépendamment de cette préoccupation d'apostolat, Dieu veut que notre âme soit, même humainement, la plus grande, la plus sensible, la plus intelligente possible puisque c'est avec ces facultés développées au contact des réalités de la terre que nous le glorifierons éternellement.

Il n'est personne qui ne croie avoir l'esprit ouvert, personne qui déclare se fermer à la compréhension d'aucune idée. Cependant observons notre attitude dans les conversations, dans les discussions et nous découvrirons peut-être en nous un bien singulier et bien inintelligent personnage. Ce n'est pas que nous interrompions notre interlocuteur ou que nous refusions de l'entendre, nous savons l'écouter ou plutôt nous le laissons exposer son point de vue en attendant poliment notre tour d'en faire autant. Ce n'est plus un dialogue, ce sont deux monologues qui s'enchevêtrent. Chacun suit son idée, attentif seulement à ne pas s'en laisser écartier par les paroles de l'autre.

En d'autres cas, nous donnons notre attention aux propos qu'on nous adresse mais nous en écoutons seulement ce que nous croyons pouvoir ramener à nos théories personnelles. Le reste tombe, négligé. Nous relevons avec empressement des formules générales sans bien chercher à savoir si notre partenaire met sous les mots les mêmes réalités que nous. Nous fermons les yeux sur les idées dont la nouveauté nous choque alors qu'en essayant de les comprendre, nous arriverions peut-être à saisir le point de vue particulier de notre interlocuteur. Nous profitons d'une expression d'un mot, pour essayer de tirer ses idées de notre côté et le persuader, nous persuader surtout, qu'il pense comme nous.

D'ailleurs nous ne sommes pas toujours si conciliants et bien souvent nous n'entendons au contraire que ce qui pourra nous servir à construire une réfutation en règle. La faiblesse de certains aspects nous cache ce qu'il pourrait y avoir d'intéressant dans l'ensemble de la théorie qu'on soutient devant nous.

Tout cela se fait d'ailleurs de la meilleure foi du monde. C'est instinctivement que nous prenons ces attitudes. A la source de ces travers, de ces façons défectueuses d'entendre, il y a un esprit paresseux, content de ce qu'il est, qui défend sa tranquillité, qui ne craint rien tant que d'avoir à penser et peut-être à modifier ses positions. Cela, nous ne voudrions jamais nous l'avouer. Si nous y prenions garde, nous remarquerions que le choix de nos expressions, le ton de notre voix; ces indices de nos vœux profonds et inconnus, sont bien plus commandés par une tactique de défense que par un sincère désir de comprendre.

Malheureusement, cette paresse n'est pas le seul défaut qui contribue à nous rendre bornés. Toutes les aversions, qu'elles qu'en soient les causes, que nous éprouvons à l'égard de tel ou tel, nous rendent leurs idées absolument inassimilables. Instinctivement là encore, nous cherchons à nous opposer. La passion de la contradiction, celle du paradoxe, viennent aussi de là. Qui de nous, sous l'influence d'une antipathie cachée, n'a pas vu ses idées se déformer pour l'attaque ? Qui ne s'est pas surpris à être convaincu successivement de la vérité d'opinions contradictoires adoptées tout à tour pour faire face à des interlocuteurs différents ?

Qu'elles proviennent du désir de garder nos idées ou de l'hostilité que nous éprouvons envers ceux que nous tenons pour nos ennemis, ces réactions sont en tout cas bien humaines. Certains les croient légitimes, ils y voient

les manifestations d'une sorte d'instinct de la conservation grâce auquel nous éviterions bien des tentations et bien des expériences funestes. Cette opinion est vraie en partie. Au point de vue religieux par exemple, il est possible que des âmes aient dû la conservation de leur foi à ces réactions instinctives qui leur faisaient, avant tout examen, repousser des objections qu'elles n'auraient pu sans danger considérer en face. Mais si une certaine prudence est nécessaire, surtout au sujet de ces questions d'ordre vital et dans la mesure où l'on est insuffisamment formé soi-même, il apparaît bien que, dans la fin de non recevoir que nous opposons si souvent aux suggestions d'autrui, il y ait parfois, en plus d'une indifférence coupable, une vraie lâcheté ou un manque de confiance en la vérité de nos propres positions.

D'autres pensent qu'il est impossible de faire autrement et que ces réactions sont l'indice d'une personnalité vigoureuse. En cela ils se trompent car il ne s'agit pas de tomber dans le dilettantisme ou dans un éclectisme déliquescent, il ne s'agit pas de tout prendre à son compte ou de renoncer à choisir, il s'agit de comprendre le plus possible et d'adopter, dans la mesure du possible, toutes les idées que nous croyons vraies. Si un examen sérieux nous amène à modifier nos positions, nous aurons fait le plus grand profit qui se puisse.

Si notre position est telle que nous ne puissions y intégrer une vérité nouvelle, c'est qu'elle est au moins incomplète. Car le caractère de la vérité, c'est de comprendre tout. Sans un effort constant vers cette intelligence plus large, il n'est point de véritable personnalité, il y a seulement de l'étroitesse.

Mais si on ne saurait parler de vérités qui s'excluent, n'y a-t-il pas, en philosophie par exemple, des conceptions, des systèmes, qui s'excluent, bien que les uns et les autres puissent être tenus pour vrais, au moins partiellement, et cohérents au même titre ? N'est-ce pas une nécessité pour l'intelligence humaine que de penser le monde sous un aspect systématique et par conséquent borné ? Il semble bien que nous touchons là une des limitations de notre intelligence même, une de ces limitations qui tiennent à notre condition d'homme. Dieu est le seul dont l'intelligence puisse embrasser sans exclusive ni contradiction la totalité des choses et la totalité de leurs rapports. Loin de nous faire gloire de cette limitation, nous devrions donc la considérer comme une des faiblesses de notre nature et craindre surtout de la restreindre encore par notre faute.

L'ouverture d'esprit est une qualité morale au moins autant qu'une qualité intellectuelle. son fondement véritable est l'humilité. L'humilité nous fera d'abord reconnaître où nous en sommes. C'est là l'origine de tout désir d'accroissement. Elle nous montrera l'étroitesse de notre esprit déjà cristallisé, borné. Puis elle nous fera accepter cette constatation avec douceur. Sans elle, nous pourrions être tentés de considérer notre déficience comme inévitable ou nous en faire gloire, nous buter. Avec elle, nous serons disposés à accueillir toutes les suggestions qui pourront nous venir du dehors.

Ceux qui sont vraiment humbles écoutent plus volontiers qu'ils ne parlent. Ils sont soumis à ceux qui leur parlent. Ils essaient de pénétrer leur pensée au lieu de s'ériger prématurément en juges. C'est une telle grâce que de recevoir communication d'idées qui sont nées ailleurs que chez nous, c'est un moyen de nous agrandir. Il n'y a pas que les humbles qui sentent cela.

N'y a-t-il pas pour l'esprit une joie profonde à sortir un moment de lui-même en s'abandonnant tout entier à la pensée d'un autre et n'est-ce pas un bien grand profit si, de cette excursion au-dehors de nous-mêmes, nous pouvons rapporter une vérité nouvelle que nous aurons faite nôtre. Il n'y a pas que les humbles qui connaissent cela.

A côté de l'humilité, il est encore une vertu qui nous aide puissamment à devenir ouverts, c'est la charité. Elle nous aide à marcher dans le chemin que l'humilité nous a laissé voir. Aimer, voilà le grand secret pour être attentif et pour comprendre. Dans les questions les plus intellectuelles, le cœur joue un grand rôle. Nous comprenons plus aisément les idées de ceux que nous aimons, même quand elles sont très différentes des nôtres parce qu'elles se présentent à notre esprit avec une nuance affective qui nous les fait prendre en considération sympathique et qui est une auxiliaire très puissante de l'intelligence. C'est pourquoi la véritable amitié peut contribuer à nous développer l'esprit. En cela comme en bien d'autres choses, elle est un des moyens providentiels que nous avons de sortir de nous-mêmes.

Il faut avoir une âme ouverte, compréhensive, vaste. Mais l'intelligence à elle seule ne sert de rien. Faisons nos efforts pour mieux comprendre mais n'oublions jamais que, de ces idées que nous aurons essayé de pénétrer, il en est certaines que nous devons rejeter et d'autres que nous devons essayer d'adopter et de vivre. Sans doute la recherche intelligente à laquelle nous nous serons livrés nous aura fait souvent trouver des vérités où nous ne croyions rencontrer qu'erreurs. Peut-être au fond de l'erreur, aurons-nous découvert quelque vérité défigurée. Nos jugements en deviendront moins tranchants mais l'erreur sera toujours l'erreur et le relativisme qui nous ferait tout admettre parce que nous croyions tout comprendre serait une apostasie de l'esprit.

60 - Messe du premier dimanche de Carême

Épître (2 Cor 6,1-10)

Dieu est toujours près de nous pour nous entendre et nous aider.

Il y a aussi des moments privilégiés. Sans que nous y soyons pour rien, souvent sans que nous ayons pu le prévoir, il prend lui-même l'initiative d'une visite plus intime. Il se penche vers nous avec plus de sollicitude, à l'occasion du Carême, des grandes fêtes, d'une retraite, de tel événement intérieur ou extérieur. Nous devons tout à la fois craindre de recevoir ces grâces en vain, désirer ces précieux moments, les attendre et se disposer à répondre. Ces grâces nous aideront à devenir de vrais serviteurs de Dieu et nous garderont d'être une pierre d'achoppement pour nos frères.

Elles produiront en nous :

- 1- la patience. Saint Paul y insiste aussi longuement que sur toutes les autres vertus. Dans notre vie, nous avons moins souvent à prendre des initiatives qu'à accepter tout ce que nous imposent nos obligations familiales, professionnelles. Cette attitude de soumission vaillante et laborieuse est tout aussi sanctifiante et édifiante.
- 2- les vertus chrétiennes par lesquelles une lumière brillera dans notre vie, aspect positif, actif de notre vie. Notre vie renouvelée sera ainsi, paradoxe du christianisme : mortification et joie, détachement et plénitude. Le monde ne peut s'y reconnaître. A nous-mêmes, notre vie paraît quelquefois une vie manquée, mesquine. Il faut la juger à la lumière de la foi.

Trait

Le Trait montre notre vie chrétienne telle que Dieu la pense. L'Introït en est le résumé.

- 1- La toute puissance de la prière : Dieu, heureux que nous mettions notre confiance en lui, n'attend que cela pour nous délivrer et nous combler.
- 2- La providence divine est la manifestation d'une ère nouvelle où, de nouveau, l'homme est enfant de Dieu. Nous n'avons pas seulement conscience de la multitude des dangers auxquels le mal nous expose. Dieu nous sauve et nous protège sans nous le faire sentir. Que de grâces suppose le fait que nous soyons chrétiens !

Évangile : trois fausses conceptions de la vie chrétienne, les tentations (Mt 4,1-11).

La solitude est le lieu des tentations comme celui des grâces. Nous y sommes plus conscients et plus nous-mêmes. La vie du monde par ses occupations nous garde du mal comme du bien.

- 1- nous servir de nos ressources spirituelles pour repousser, édulcorer l'épreuve qui nous purifierait, se consoler d'un deuil ou d'un échec par un détachement mal compris, voir surtout dans le christianisme un moyen d'embellir et de rendre intéressante notre vie humaine, nous servir de Dieu au lieu de le servir, ménager nos passions en nous contentant du strict minimum imposé.
- 2- nier systématiquement notre condition humaine faite de chair et d'âme, faire abstraction de tout ce qui nous révèle le corps, ne pas vouloir regarder cette réalité parce qu'elle ne nous paraît pas assez belle. La confiance n'est pas la présomption qui est fondée sur l'idée que Dieu nous doit quelque chose à cause de nos mérites particuliers. La confiance ne considère que sa bonté.
- 3- faire du mal un instrument de bien. Le Christ ne veut pas tenir sa royauté de son ennemi, il la conquiert sur lui de vive force par la croix, solution moins facile, plus coûteuse. Pour nous, ne jamais employer le mal pour obtenir le bien, pieux mensonges, insincérités, procédés indéliçats... C'est manquer de foi en la puissance de Dieu.

Les tentations une fois repoussées, les anges le servent et le réconfortent.

61 - Messe du deuxième Dimanche de Carême

Une description de la vie chrétienne

Introït - Graduel

L'âme chrétienne est toujours ici-bas en prise avec les tentations et les tribulations. L'imitation du Christ, la recherche des béatitudes tendent même à les augmenter : "les tribulations de mon coeur se sont multipliées, tirez-moi de mes angoisses".

La délicatesse de la conscience fait paraître lourd le poids du péché : "Voyez mon humiliation". Cependant la confiance en Dieu donne au fond de l'âme une stabilité toujours plus grande. Comparez à ce sujet le ton de cet Introït avec ceux de la Sexagésime et de la Septuagésime.

Épître : "La volonté de Dieu est que vous soyez saints" (1 Thess 4,1-8).

- 1- La pureté : être attaché aux créatures non par une jouissance égoïste prise pour fin mais pour monter vers Dieu, l'amitié chrétienne recherchée non pour les satisfactions sentimentales mais pour y trouver une aide à notre sanctification suivant ce que nous a dit le Christ : "Qu'ils soient un", la culture intellectuelle recherchée non pour s'y complaire mais pour découvrir Dieu et ainsi mieux l'aimer.

- 2- Cette pureté est capable de progrès continus “progresser de plus en plus”.
- 3- Le Christ collabore avec notre bonne volonté en nous enseignant ce qu’il faut faire et en nous aidant. La pureté est l’aspect proprement humain de “notre sanctification en Jésus-Christ, Notre Seigneur”.

Trait

Il montre qu’il faut non seulement nous purifier mais aussi louer Dieu pour lui-même : “Célébrez le Seigneur parce qu’il est bon”. Ces deux attitudes, loin de s’exclure, se complètent. La glorification de Dieu jointe à la confiance filiale assure la paix chrétienne.

Évangile (Mt 17,1-13)

Il dit comment Dieu veut se montrer à nous quand nous serons assez purs.

Jésus n’emmène avec lui que trois disciples, les trois qui seront à Gethsémani. Les autres n’auraient pas compris. Dieu ne peut donner ses grâces, grâces de lumière, d’apostolat, de ferveur, que dans la mesure où nous sommes déjà purifiés, sans quoi elles nous feraient plus de mal que de bien, orgueil, agitation, fausses idées.

Ils les emmène à part : idée de recueillement. La présence de Moïse et Elie fait comprendre aux apôtres la grandeur du Christ, aboutissement de l’ancien testament et c’est ce qui les rend heureux. Notre joie au ciel sera de voir combien le Christ est grand. Dès ici-bas, apprenons à voir que “tout se tient” (St Paul). Voyons-le dans notre vie qu’il a protégée, dans le monde dont il reste toujours, malgré les apparences, le grand animateur et le grand espoir. “Il nous est bon d’être ici” : Pierre voudrait accaparer, retenir ces précieuses minutes mais il faut être détaché de ces lumières et grâces sensibles, sans quoi elles deviennent obstacles entre Dieu et nous. “Écoutez-le” : c’est la leçon de la scène. Toute grâce reçue doit nous amener à servir Dieu plus docilement. Le Christ adoucit l’austérité de cette soumission. Par lui, elle pourra être oeuvre d’amour et non de crainte : “Levez-vous, ne craignez point”. “Jésus seul”. Nous avons pu entrevoir parfois la grandeur et la beauté de Jésus. Il nous faut le suivre toujours, même quand cette grandeur a cessé de nous être sensible et que la vie de tous les jours, sans illumination, reprend son cours.

62 - Messe du 3^{ème} dimanche de Carême

Introït et Trait

Le chrétien attend plus de l’aide de Dieu que de ses efforts la libération de son âme des entraves du péché. Sans se laisser absorber par la lutte contre les tentations, il consacre le meilleur de son activité à “regarder Dieu”, c’est-à-dire à l’admirer, à le louer “car c’est lui, et non pas moi, qui retirera mes pieds de leur entraves”.

Cette attitude religieuse s’oppose à l’orgueil de celui qui croit pouvoir se sanctifier par lui-même : attitude pleine d’humilité “comme les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leur maîtresse”, attitude pleine de patience “jusqu’à ce qu’il ait pitié de nous”.

Épître (Eph. 5,1-9)

Le chrétien ne cherche pas seulement à être moral mais à être “l’imitateur du Christ”. Cette imitation ne doit pas se borner à la reproduction d’actes extérieurs, elle se fait surtout par une participation aux sentiments du Christ : soumission au Père, amour des âmes..., participation dont l’amour est le moyen : “Marchez dans l’amour”.

“Comme une oblation”. Notre vie ne trouve pas son sens plein dans sa perfection mais dans l’offrande que nous en faisons à Dieu par le Christ. Cette offrande doit se faire tout le long de nos journées, dans le travail et dans le repos. Elle trouve dans le service du prochain sa manifestation la plus étendue. Elle se manifeste plus explicitement, plus totalement aussi à la messe. Cet esprit d’oblation qui doit animer tous nos actes est incompatible avec toutes les pensées, les paroles, les actes que Dieu condamne.

Cet esprit d’oblation peut s’entretenir toute la journée par de courtes invocations jaculatoires d’actions de grâce.

Évangile (Lc 11,14-28)

Les Juifs furent particulièrement appelés par Dieu à recevoir le message du Christ.

Nos âmes aussi, par toutes les grâces déjà reçues, sont des privilégiées de Dieu.

1) Obstacles mis par les Juifs ou nos âmes au développement du don de Dieu :

a) “demander un signe qui vient du ciel”.

Pourtant les signes, miracles, prédications, n’avaient pas manqué aux Juifs. C’est le manque de foi plutôt que le manque d’indications providentielles qui empêche les âmes de se donner plus totalement à Dieu. Seigneur, augmentez ma foi.

- b) interpréter en mauvaise part les signes donnés. Les Pharisiens avaient trop fait de la religion d'Israël "leur religion" pour pouvoir accepter un réformateur qui bouleverse l'idée qu'ils se faisaient de la perfection. Bien des âmes ne voient pas le sens des indications providentielles qui leur sont données car elles troubleraient trop leurs perspectives ordinaires. Elles y voient des imaginations, des rêveries exaltées. Il faut une âme pure pour voir Dieu : "Bienheureux les purs car ils verront Dieu".

2) "Celui qui ne recueille pas avec moi dissipe".

La persévérance dans le bien n'est pas seulement le fait de l'énergie humaine mais de la grâce de Dieu. Amasser hors du Christ, c'est vouloir lutter sans mettre Jésus au centre de notre vie par la prière et par l'amour. Ce n'est pas seulement pour progresser que la grâce est indispensable mais même pour rester ce que l'on est. Cette grâce est d'autant plus nécessaire que l'on est plus proche de la perfection car c'est en cet état que l'âme rencontre beaucoup de tentations. Si ces tentations la découragent et lui font perdre de vue l'aide actuel que Dieu veut lui donner, sa chute est plus profonde que si elle n'avait pas approché le Christ d'aussi près.

63 - Messe du 4^{ème} dimanche de Carême

Introit et Graduel

La joie du chrétien n'est pas une joie solitaire : "Réjouissez-vous avec Jérusalem".

Sa source n'est pas tant dans une satisfaction personnelle que dans la joie de l'église issue de la joie de Dieu : "Soyez dans l'allégresse à cause d'elle".

Les souffrances du chrétien, quand elles sont dues aux luttes contre les tentations et les épreuves qui lui barraient le chemin du Christ sont transformées en source de joie : "Vous avez été dans la tristesse afin que vous exultiez".

Collecte

La joie chrétienne n'ôte pas le poids du péché mais elle le transforme, il n'écrase plus. Le souvenir du pardon, mieux apprécié à sa valeur propre, renforce notre reconnaissance et notre regret d'avoir offensé l'amour divin. "Justement affligés à cause de nos péchés, nous respirions par la consolation de votre grâce".

Épître (Gal 4, 22-31)

Grâce qu'Christ, nous ne sommes plus dans un monde où Dieu est absent, où seul le mal et le péché règnent. Cette liberté, que Dieu nous a donnée en nous rendant ses enfants, ne nous était pas due, elle est l'effet d'une promesse que Dieu nous a faite dans son amour pour nous.

La gratuité de ce don n'altère pas la joie du chrétien car il est plus heureux de Dieu que de soi. De quelqu'un qu'on aime, il est plus doux de recevoir un don qu'une rétribution. Cette liberté est constamment niée ou haïe par ceux qui l'ont refusée parce qu'elle n'était pas d'eux. Pour recevoir un don, il faut un cœur humble et aimant.

Trait

La joie chrétienne est faite de sécurité, non sur la présomption des propres forces de l'âme, mais grâce à sa confiance en Dieu. Dieu ne rompt jamais le premier lien d'amour qui l'unit à ses enfants. Sécurité de paix, pleine aussi d'abondance : l'âme chrétienne sait allier un calme profond à une vie intérieure intense.

Évangile (Jn 6, 1-15)

L'évangile nous montre la multiplication des possibilités d'une âme chrétienne et le rôle qu'elle se trouve devoir ainsi assumer dans l'église :

- 1- La multitude qui attend du Christ sa nourriture sans le savoir : désirer, découvrir l'immense besoin religieux du monde, des âmes que nous frôlons chaque jour, de celles que nous ne verrons jamais.
- 2- "Où achèterons-nous des pains pour leur donner à manger", Jésus fait comprendre à l'âme son impuissance à agir seule afin qu'elle se remette entièrement à lui.
- 3- "Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons". 694/3

Malgré l'évidence qu'on ne peut rien faire avec de si maigres provisions, André les offre au Maître. Offrons-lui, à son exemple, notre pauvreté.

- 4- "Jésus prit les pains et les poissons...".
C'est en acceptant le don de tout ce que nous avons, car le jeune homme ne s'était rien réservé pour lui, que Jésus saura accroître nos possibilités et y faire participer l'église. La messe, où nous offrons du pain et du vin que Jésus, prêtre unique, agrège à sa divinité pour l'offrir à Dieu, est la réalisation de cette transformation. Nous y offrons aussi notre vie. Elle reçoit de ce chef un accroissement dans ses facultés surnaturelles.
- 5- Dans Matthieu 14,19, on lit que Jésus donna le pain à la foule par l'intermédiaire des disciples.

Tout chrétien, comme le jeune garçon, doit donner à l'église tout ce qu'il a. C'est ainsi que chacun fait avec l'église. Les actions d'ensemble ne se font que par l'intermédiaire de la hiérarchie.

6- "Ils remplirent douze corbeilles avec les morceaux qui étaient restés".

Les grâces reçues par l'âme lui sont souvent données pour qu'elle en fasse profiter l'église. Ce don l'enrichit elle-même en retour : "Qui perd son âme la gagne". C'est le mouvement de la communion après le sacrifice.

7- Nul ne saura jamais le nom de ce jeune homme, comme nul ne saura jamais les noms de tous ceux qui, par leurs oeuvres et leurs prières, font vivre l'église. C'est au ciel que le nom de chacun sera révélé. Jésus lui-même a fui la gloire de ce monde car il est le roi caché d'un royaume qui n'est pas de ce monde.

64 -La révélation de l'amour

1930

Note : Mon cher Perret, le 2 juin 1930

Voici une autre méditation, que je t'avais annoncée. Je rentre jeudi à 24 h. et serai au Saulchoir après la Pentecôte. J'espère t'apporter aussi le Vème dim. après la Pentecôte. Cela nous fait beaucoup de travail à mettre au point ensemble. Nous pourrions y travailler vendredi après-midi (après 15 h.) et samedi. Qu'en penses-tu ? Fraternellement à toi.

"Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive" (Mc 8,34).

Se renoncer, prendre sa croix serait déjà bien dur si seules nos épaules pliaient sous le fardeau, si seul notre coeur était transpercé. Mais il n'en est pas ainsi. Il y a dans le monde une telle solidarité, une telle (inter)dépendance, que toutes nos résolutions, tous nos actes ont une répercussion sur la vie de ceux qui nous entourent. Nous ne pouvons pas nous renoncer sans être, pour d'autres, l'occasion de renoncements. Notre croix impose d'autres croix à ceux qui vivent avec nous. Mystère troublant et angoissant.

Seigneur qui avez connu, au jour de votre calvaire, la souffrance de voir les autres souffrir à cause de vous, éclairez mon esprit, touchez mon coeur, afin que je puisse, avec votre grâce, apercevoir, derrière cette nouvelle épreuve souvent plus douloureuse à mon coeur que la mienne propre, un nouvel aspect du mystère de votre Rédemption. Souffrance de faire souffrir ceux qui vous aiment, mon Dieu, vous l'avez connu toute votre vie en la présence très aimée de votre Mère. Depuis le jour de votre présentation au temple jusqu'à votre croix, pendant votre vie missionnaire, votre montée douloureuse au Golgotha, sans cesse votre mère a souffert de votre vocation, de vos travaux apostoliques, de vos fatigues et votre coeur de fils a souffert de la voir ainsi. Mais ce n'était pas sans consolation pour vous. Elle acceptait. Elle avait confiance en vous. Elle savait même, au fond de son coeur, l'oeuvre que vous accomplissiez. Elle savait qu'en souffrant ainsi, elle accomplissait votre oeuvre avec vous. Elle était si près de votre coeur, si proche de vos travaux, si douloureuse de vos échecs, que votre oeuvre était son oeuvre et que votre Rédemption était aussi sa Rédemption, elle que vous avez appelée à être corédemptrice du genre humain.

Et derrière votre mère, Seigneur, vous voyiez tous vos saints. Vous ne donnez pas à tous de comprendre ce que fut votre vie ici-bas. Vous êtes parcimonieux de ces lumières trop crues qui en aveugleraient beaucoup. Vous préférez tenir la plupart de vos enfants dans une pieuse ignorance où ils trouvent un calme et une paix que la pureté de votre coeur et votre courage ne sauraient leur conserver devant l'inépuisable et dure vérité.

C'est à vos saints que vous la réservez, cette vision totale, avec votre croix rugueuse, de bois mal dégrossi, pas travaillé et vernis comme celle de nos maisons. C'est à eux que vous la confiez, cette vérité divine qui, derrière votre agonie du Jardin, leur montre votre communion à toute la souffrance du monde, l'assomption de tout péché et de toute misère. C'est à eux seuls que vous savez découvrir votre coeur comme à votre mère.

Vous ne le découvrez qu'à vos amis car il brûle et, lorsque vous l'appliquez ainsi à une âme qui vous aime, Seigneur, comme cela doit vous faire mal ! N'est-ce pas votre Passion qui s'actualise ainsi sur terre, qui se reproduit, se perpétue, qui vient se graver au coeur de votre disciple, comme votre sainte image sur le voile de Véronique ? Vous voyez toute la douleur amoureuse qui va étreindre son coeur, lui faire paraître amère toute joie humaine et lui faire sombrer l'âme, à la vue de votre innocence victime du péché et du mal, dans l'abîme sans fond de la pitié et de la compassion, du repentir devant les fautes des hommes, de l'angoisse devant leur misère.

Pauvre petit ! Mais là encore, ce n'est pas sans consolation car vos saints l'acceptent, mieux le désirent. Ils vous aiment au point de vouloir vous ressembler en tout, vous le savez !

Souffrance divine, insondable comme votre victoire, je vous adore, heureux de comprendre que vous voulez m'associer à votre plénitude. Puisse cette vocation être la mienne, être aussi celle des âmes très chères à mon coeur, qui vous aiment et qui pourront supporter la vue de votre Amour. Puisse ma souffrance multipliée me découvrir celle de vos saints, la vôtre et m'ouvrir ce secret de votre Amour où l'on apprend à souffrir de la souffrance de tous car elle fut la vôtre, mon Dieu.

Être ainsi l'occasion de souffrances pour ceux qui vous aiment vous est dur comme une autre croix. Mais eux-mêmes vous encouragent par leur constance et leur confiance. Vous les voyez triompher du mal et en tirer du bien. Mais que vous soyez l'occasion de chutes, d'hostilité, de haine, quel scandale pour nous, Seigneur, quelle douleur pour vous ! Je sais que je touche ici une souffrance ultime de votre coeur.

Dès votre naissance, on vous l'avait prédit que vous seriez un signe de contradiction. Le vieillard Siméon, qui vous a pris, petit enfant, dans ses mains toutes tremblantes, l'avait bien compris. On ne peut pas passer impunément à côté de vous, la Pureté et l'Amour incarnés. Malheur à ceux que les circonstances ont conduit sur votre chemin avec un coeur mal assuré, perfide sans le savoir peut-être. Ah ! si vous aviez eu moins d'intimité avec Judas, si seulement vous l'aviez appelée après votre résurrection, cette âme calculatrice, il aurait peut-être fait un chrétien comme tant d'autres, ni bon ni mauvais, aussi incapable de se dévouer que de trahir. Et Pierre, Pierre votre ami, celui que vous avez fait participer à votre Transfiguration, si vous ne lui aviez pas permis de vous suivre après votre arrestation et d'épuiser ainsi avec vous le comble de l'abjection, voile scandaleux de votre divinité, il ne vous aurait pas renié. Et cette foule, Seigneur, qui vous poursuivait au désert, qui voulait faire de vous son roi afin d'être toujours rassasiée des pains de ce monde, lui avez-vous fait du bien, ce jour où vous avez voulu lui révéler l'ultime manifestation de votre Amour pour les hommes ? Elle est partie déçue, pire que cela scandalisée. Seigneur, ce soir-là, vous étiez bien seul avec vos apôtres hésitants.

Depuis, cela continue et, chaque jour, mon Dieu, notre présence, notre action sont l'occasion de chutes pour les âmes. On voit d'étranges défections dans les rangs de ceux qui paraissent devoir vous servir le mieux. Tel semblait devoir consacrer sa vie à défendre l'église et s'épuise à la combattre. Tel autre semblait être une lumière pleine de charité et d'amour et se transforme en une charité crue, froide, railleuse, impertinente. Ce sont ceux que vous avez cru capables, comme Judas, de porter le fardeau du Vrai, la révélation de l'amour, et qui soudain se sont dérobés et ne vous le pardonnent pas. Tel autre était un bon chrétien, comme Pierre, et le voilà mêlé malgré lui, d'une façon plus active, à vivre la lutte en ce monde contre Satan. N'avait-il pas vécu, comme beaucoup, de cette heureuse conviction qu'ici-bas, dans une société bien policée, la vertu et le bonheur humain ne font qu'un ?

Les spectateurs forcés de l'héroïsme chrétien, bénéficiaires de vos lumières spéciales, trouvent dans cette découverte plus souvent le trouble et la révolte que l'Amour. Pourquoi faut-il que le mal surabonde là où la grâce a surabondé ?

Oui, Seigneur, les foules ne sont pas faites pour vous. Si, un jour, vous les fascinez par vos bienfaits, le lendemain, vous les effrayez par votre doctrine. Votre révélation est trop haute, vos exigences trop grandes. Vous passerez dans le monde et le monde ne vous recevra pas. Vous passerez dans ce monde avec le petit troupeau de vos disciples. Et pourtant, mon Dieu, vous avez pitié de la foule, vous l'aimiez, vous avez pleuré sur elle, vous êtes mort pour elle !

Mon enfant, ce spectacle infiniment douloureux des âmes qui se brisent contre mon propre Amour, les insensées !, fut la grande tentation de ma vie. Ce fut l'arme de Satan quand, au désert, il me conseilla de mettre mon enseignement à la portée de ce monde, de le nourrir d'abord du pain de la terre, de devenir d'abord son bienfaiteur et son roi pour qu'il accepte mieux après que je le soigne et le guérisse. C'était une méthode si naturelle, d'apparence si raisonnable, de succès si vraisemblable.

Mais mon Père n'a pas voulu et je ne l'ai pas voulu. Nous vous aimons trop pour ne vouloir vous donner que votre propre bonheur. C'est le nôtre que nous voulons vous faire partager. Ce n'est pas votre perfection que nous voulons vous faire atteindre mais la nôtre. "Soyez parfaits comme votre Père est parfait". Pour vous conduire à cette haute destinée, ce n'est pas seulement vos besoins qui doivent vous diriger, que je dois satisfaire, c'est une science que vous ne connaissez pas, qui vient du Père, et "qui connaît le Père, sinon celui qu'il a envoyé ?"

Pour vous faire partager la propre vie de Dieu, ce n'est pas seulement la pureté que votre sens moral vous apprend à aimer qu'il vous faut. C'est une pureté d'être que votre pauvre substance faite de terre ne connaîtra que lorsqu'il aura subi le feu divin qui transforme tout en lui. Oui, ma doctrine est haute, mes exigences sont grandes, mais c'est parce que mon Amour pour vous est immense.

65 - **Dimanche de la Passion**

6 avril 1930

Graduel et Trait

Le disciple du Christ est sujet, comme son maître, à la contradiction et à la persécution de la part des hommes parce qu'il est chrétien. Il lui faut veiller à ne pas confondre ces épreuves avec celles qui sont dues à ses fautes et à ses imperfections. Sa première attitude est de demander d'être délivré de ses ennemis et de les dominer. Ses souvenirs lui montrent que sa confiance en Dieu l'a toujours protégé.

Introït

Dans cette étape de la vie spirituelle, l'âme tend à se séparer du monde, de ceux qui la persécutent : "Séparez ma cause de celle d'une nation qui n'est pas sainte". Elle cherche Dieu pour elle-même et demande à cet effet lumière et force.

Épître (Hébr. 9,11-15)

Le Christ nous apprend, par son exemple, à donner notre vie pour nos ennemis.

C'est grâce à notre union avec lui que nous pouvons porter en nous ce qui manque à ses souffrances pour la rédemption de l'humanité. Comme lui, nous sommes nés dans une nouvelle création car, par le baptême, nous sommes morts avec le Christ et nous sommes ressuscités avec lui. Comme lui, le saint Esprit, son esprit, nous pousse à nous offrir à Dieu pour réparer le mal que nous avons commis ou qui se commet dans le monde. En union avec lui, tout le corps mystique déjà constitué dans l'église a un rôle médiateur entre Dieu et les hommes par la prière : "Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte" 1 P. 2,9)

Évangile (Jn 8,46-59)

Il montre un exemple de l'opposition par les hommes à la présentation de la vérité.

- 1- Jésus invoque la pureté de sa vie pour faire accepter l'autorité de sa parole : "Qui de vous me convaincra de péché ?". L'exemple que nous donnons autour de nous est un argument en faveur de la vérité de nos croyances.
 - 2- Jésus montre son désintéressement : "Je ne cherche pas ma propre gloire". Il faut être détaché de soi pour que les âmes ne voient pas se dresser, à côté de la vérité proposée, la menace d'une emprise sur elles ou la manifestation d'un orgueil satisfait de soi.
 - 3- Même si la vérité est ainsi proposée dans les meilleures conditions, elle ne s'impose pas nécessairement à l'esprit : "Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu". Pour être attentive et compréhensive, il faut que l'âme ait des dispositions convenables et que la grâce divine toujours proposée par Dieu soit acceptée avec humilité. C'est pourquoi on est responsable de sa foi et de son intelligence des appels divins. Notre aveuglement est souvent la conséquence de fautes, manque de générosité, de sérieux, d'énergie dans la lutte contre les tentations.
 - 4- On peut fuir la vérité en incriminant faussement celui qui nous la découvre : "Vous êtes possédé du démon". Sans aller jusqu'à accuser, l'antipathie que nous pouvons ressentir contre un tel nous empêche de découvrir la vérité que ses opinions contiennent.
 - 5- On peut fuir la vérité en l'opposant à des préjugés que nous refusons d'abandonner : "Êtes-vous plus grand que notre père Abraham ?". L'acquisition de la vérité suppose un grand détachement vis-à-vis des opinions que nous possédons sans les avoir jamais critiquées à fond.
 - 6- On peut fuir la vérité en chassant celui qui l'enseigne. Sans aller jusqu'à utiliser la force, en évitant de rencontrer telle occasion de s'instruire, on pêche contre Dieu.
- 66 - J'ai perdu mes illusions

Les illusions sont des fantômes séducteurs qui nous promettent le bonheur. Pleins d'espoir, nous répondons à leur appel. Nous ne ménageons ni notre temps ni notre peine. Nous suivons aveuglément ces guides dangereux qui, tout à coup, s'évanouissent à nos yeux, nous laissant seuls, blessés, aigris, sur le chemin. Mis en défiance, craignant d'être encore dupes, nous sommes alors tentés de boucher nos oreilles à tout appel s'adressant à notre générosité, fût-ce l'appel brûlant d'amour du Christ, suprême illusion qui estompe et défigure la seule réalité.

C'est un fait que l'éducateur, plus que beaucoup d'autres ouvriers, est exposé à des risques de cet ordre. Encore faudrait-il s'entendre, voir à quelles illusions il ne faut pas se livrer et découvrir peut-être, dans l'âcre contentement du maître délivré de ses illusions, la plus grave et la plus redoutable de toutes.

Nous risquons en premier lieu de nous faire des **illusions sur les êtres** qui nous sont confiés.

Avouons que c'est le plus souvent notre faute. En effet, quel temps réservons-nous, avec un cœur frais et un esprit attentif, à fréquenter nos élèves pour les connaître, eux et leur milieu ? Quelles recherches méthodiques et sympathiques faisons-nous pour savoir, de première main, quelles sont leurs conditions réelles de vie, la composition de leurs familles, l'état des santés, des cœurs, des bourses, des âmes, la nature et la qualité des récréations, distraction, lectures, fréquentations, relations, spectacles... ? Si nous avions ces renseignements de façon un peu précise sur chacun de nos élèves, sur la plupart au moins de ceux qui nous sont confiés plusieurs années consécutives, notre voix aurait un autre accent, nos conseils seraient moins théoriques, moins en l'air et nos illusions sur l'efficacité spontanée de nos leçons théoriques seraient évanouies. Que de reproches injustes ou à contre-temps seraient évités.

Appliquons-nous à lutter contre cette attitude inhumaine et stérile. Que nos élèves soient notre premier livre et notre plus grand sujet d'étude. Nous aurons ainsi vite perdu nos illusions sur leur valeur, leur docilité, leurs

aptitudes ou leur reconnaissance mais, en même temps, nous découvrirons en eux des ressources insoupçonnées, nous les découvrirons tels qu'ils sont. Nous opérerons ainsi un premier déblaiement indispensable pour faire oeuvre utile. Nous dissiperons l'ignorance où sont plongés tant de maîtres sur l'état d'âme de leurs auditeurs. Nous nous protégerons contre les fausses manoeuvres qui accusent l'existence d'un fossé entre le maître et ses élèves et brisent sans bruit son action. Cette connaissance exacte du milieu scolaire enrichira notre âme d'une substance moins indigeste que celle des livres et nous orientera vers la découverte d'un autre groupe d'illusions, non moins dangereuses ni moins graves, celles qui nous trompent sur nous-mêmes.

Nous les avons souvent préparées avec complaisance, avec naïveté et présomption, quand nous comptions sur nos seules ressources humaines pour faire oeuvre divine, quand nous nous préparions en toute bonne foi à devenir de bons maîtres. Dans ce bel élan de débutants, pétris d'illusions dit-on après coup, tout est-il pur ? N'y a-t-il pas plus encore que de l'ignorance d'autrui, une grande ignorance sur soi-même et une naïve présomption ?

Si on s'engage avec fougue, c'est qu'on est sûr de réussir.

Si on ne doute pas du succès, bien souvent c'est parce qu'on ne doute pas de soi-même ou, si on est assez sincère, assez perspicace pour apercevoir ses propres faiblesses, ses propres insuffisances, on se compare néanmoins à ses élèves, à nos camarades et on regagne vite sa propre estime. On se tient en haute et complaisante valeur, on évalue sans inquiétude ses ressources, ses titres, sa bonne volonté, ses efforts. Non seulement on s'estime et on s'apprécie mais on fait des démarches calculées et on escompte les résultats. On prévoit et on savoure d'avance cette douce et perfide jouissance du succès mérité, du triomphe de notre volonté ou de notre habileté supérieure sur les âmes dociles qui seront nos débitrices. Notre vanité s'ouvre pour recevoir ces douces satisfactions de la reconnaissance d'autrui comme les huîtres boivent le soleil lointain. On suppose inconsciemment que ces témoignages de nos obligés nous préparent l'estime de nos pairs, la protection de nos supérieurs et les éloges du public. On s'élançait devant la galerie. Ainsi s'édifie secrètement dans le coeur du débutant, durant cette période du premier départ, sa statue d'avant l'heure. Il l'admire, lui confère par anticipation des beautés, des effets, des droits. On substitue au ressort de l'amour désintéressé, celui de l'amour propre. Voilà le fantôme installé en nous, en vis-à-vis de l'ignorance des réalités extérieures. Celles-ci nous faisaient trébucher, celui-là nous dessèche, nous isole, nous stérilise et nous devenons les jouets de cette double illusion. Cette nouvelle illusion, cette insupportable prétention de notre propre valeur et de nos mérites, cette complaisance et cette escompte des douceurs d'une vanité qui s'épanouit en secret sont à pourchasser et à détruire avec autant de rigueur et de perspicacité que notre ignorance des conditions réelles de notre action.

Qu'arrivera-t-il en effet si nous ne nous mettons pas en présence de Dieu pour entreprendre notre oeuvre ? Dans le jeu des illusions sur autrui et sur nous-mêmes, les réalités égoïstes et rebelles ne tardent pas à se heurter. Le « je » créancier rigoureux poursuit, dans la mainmise sur autrui, une oeuvre décevante. Les élèves, fils d'Adam comme les débiteurs, défiants et insolubles, se dérobent. A la reconnaissance escomptée répond l'ingratitude noire. Le « je » perd ses illusions : c'est ça le noble métier d'éducateur !

Les conditions du bon éducateur

Nous avons oublié que la première condition pour être éducateur et pêcheur d'âmes, c'est le désintéressement total. La deuxième, c'est que pour pénétrer dans les coeurs avec tact et intelligence, il faut que l'amour tienne la lampe. Quand on s'appuie sur soi et qu'on ramène tout à soi, on est, par une imprescriptible disposition de Dieu, condamné à se heurter aux obstacles, à s'écarter des voies de la grâce, à échouer. On ne peut pas ne pas perdre ses illusions, à moins d'être un niais, ce qui est une grâce spéciale. Nous ne nous étonnerons pas et nous le déplorerons encore moins. Il est juste et salutaire que nous ayons de ces échecs, salutaire s'ils nous conduisent à faire un retour sur nous-mêmes. A ce tournant de notre vie morale, le risque est que nous trébuchions et n'apercevions pas ce qu'il peut se cacher d'aveuglement dans l'âme de celui qui déclare : j'ai perdu mes illusions, et qui s'en réjouit. Car commence une nouvelle illusion ou mieux surgit un nouveau fantôme pour prêter à notre égoïsme le visage de la vertu et à la seule réalité le masque de l'irréel.

Il y a plus que de l'équivoque dans le mot « illusion ».

N'y aurait-il pas une inconsciente hypocrisie, un aveu, un reniement, une fausse excuse. J'ai perdu mes illusions, je m'étais fait des illusions, formules courantes, c'est avouer d'abord un échec, une défaite et une dérobade que la vanité couvre bien vite d'une insultante excuse et d'une hypocrite justification. J'ai échoué mais ce n'est pas de ma faute, on m'avait induit en erreur, nos maîtres et nos livres m'avaient dit que ma tâche était belle, que la matière à oeuvrer était pure et respectable. Je n'ai pas refusé ma bonne volonté, j'y suis venu de toute mon âme, j'y ai mis mon coeur et mes mains. Or voyez ce que j'ai touché, ce que j'ai trouvé, paresse, sottise, grossièreté, indifférence, cruauté, insolence, révolte, ingratitude... Autant de mots, autant de condamnations d'autrui et de complaisants acquittements de soi-même dictés par l'orgueil. On m'avait trompé, je suis une victime ou une dupe, je suis à plaindre et non à blâmer. Il y a plus. L'idéal de charité, d'abnégation qu'on m'avait prôné, les choses divines qu'on m'avait fait entrevoir, je ne les ai pas trouvés parce qu'elles n'existent pas. Ce sont des

blagues pour les naïfs. Je ne suis plus un naïf, je l'ai été mais je ne risque plus de l'être, je suis guéri. Désormais je sais à quoi il faut s'attendre et je compterai mieux mes avances et mes peines. Donnant-donnant, voilà la vraie sagesse, celle des nations ! Je l'ai acquise, voilà la justification de l'économie de mon dévouement. Le monde est pétri d'égoïsme, chacun pour soi.

Comme cette condamnation du monde est pharisaïque et païenne.

Le mépris des âmes est un blasphème. C'est très hypocrite de mettre sur le compte des illusions et de vouloir justifier par une prétendue rencontre un peu tardive de la vérité la dérobade intime à l'invitation que nous a adressée le Christ. C'est nier le surnaturel, la grâce, la rédemption, l'évangile. C'est songer d'abord à soi lorsqu'il s'agit de se quitter. C'est se replier sur soi quand il nous est enseigné que nous sommes les enfants d'un même Père qui protège les bons et les méchants et dont nous n'avons pas à être juges. C'est perdre de vue que le Christ est en nous, qu'il est plus encore dans les enfants, dans les pauvres, dans les ignorants, dans les infirmes de l'âme et du corps, qu'il nous attend là, que c'est lui qu'il faut chercher et non pas notre moi satisfait et présomptueux. Nous avons tous, par l'élection du baptême, la grande et redoutable charge de nous donner dans la mesure où nous avons reçu. Rappelons-nous qu'il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints et non pas de craindre qu'on soit dupe de son zèle, de sa générosité, de sa bonne volonté, dupe des exhortations du crucifié. Cette crainte est la suprême illusion, l'illusion mortelle et coupable.

Quelles illusions faut-il détruire ?

Pour conclure, nous nous appliquerons donc à détruire nos illusions quand nous entendrons par là, d'une part, nos ignorances des misères et des grandeurs du prochain et, d'autre part, le masque qui recouvre notre orgueil, notre égoïsme, notre amour-propre et notre avidité. Bien fixés sur la misère de la nature humaine, celle des autres et la nôtre, nous ne commettons pas le péché d'appeler illusion, avec un sourire dédaigneux et satisfait, la valeur incomparable des âmes qui nous sont confiées, les raisons éternelles de se dévouer, de donner sans compter, d'aimer sans fin ni découragement ni conditions. Si nous apercevons, à travers le regard de nos élèves, le regard même du Christ qui nous invite à secourir, à éclairer, à entraîner, si, à travers les défaillances et les déficiences de ces enfants, nous percevons cependant l'appel profond des âmes et l'invitation à porter notre croix, si vraiment, avec saint Jean, nous croyons à l'amour, que l'amour est la grande force, la voie véritable et la vie essentielle, que nous importeront les déceptions, les échecs et les déboires ? Nous recommencerons nos tentatives généreuses aussi longtemps que Dieu voudra. L'amour purifiera nos oeuvres et nous préservera de l'aigreur. Nous garderons précieusement ce que les desséchés appellent des illusions.

Songez aux religieuses qui se consacrent aux filles perdues à Saint-Lazare ou aux vieillards qui sont souvent pires avec leurs tics et leurs manières incorrigibles. Peuvent-elle avoir des illusions sur les succès terrestres de leur apostolat, sur la conversion facile, totale et reconnaissante des malheureux qu'elles secourent ? La quasi certitude de jeter leur coeur au milieu de l'ordure ou de l'égoïsme sénile sert au contraire de point de départ à l'élan éperdu de leur confiance aux vertus surnaturelles de l'amour et de l'oubli total de soi. Bien loin de croire que leur sacrifice est une illusion, elles ont entrevu et touché la réalité transcendante, la seule digne des chrétiens. Plaignons les païens et les aveugles qui le nomment illusion et qui sont rassurés de l'avoir perdue.

Cette illusion-là, nous la gardons.

C'est en elle et par elle que nous restons chrétiens et que nous sommes frères dans le Christ. Il n'est pas besoin d'embrasser la vocation religieuse pour se placer sur ce plan. A remonter chaque jour notre pendule, nous nous remettons au plan divin. Il suit de là que, si nous nous dégageons des épaisses illusions sur les autres et sur nous-mêmes et gardons l'illumination des âmes éblouies de Dieu, bien loin de se refroidir avec l'expérience, notre zèle suivra nos progrès dans l'intelligence des choses, des hommes et des procédés de notre métier, qui est notre vocation et auquel il faut nous dévouer. Notre ardeur se réglera sur les progrès de notre piété et nous serons quelque jour des vieillards au coeur brûlant. Le ralentissement de notre activité sera imposé par la trahison de nos organes, il ne sera jamais une défaillance de nos âmes si elles restent vouées au service du Christ.

67 - La sainte liberté des enfants du Seigneur

Extraits d'une lettre de saint François de Sales

à Mme de Chantal - oct. 1604 Cagnac)

C'est un désengagement du coeur chrétien de toutes choses pour suivre la volonté de Dieu reconnue. Vous entendez aisément ce que je veux dire si Dieu me donne la grâce de vous proposer les marques, signes, effets et occasion de cette liberté. Nous demandons à Dieu, avant toutes choses, que son nom soit sanctifié, que son royaume advienne, que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel. Tout cela n'est autre chose, sinon l'esprit

de liberté car, pourvu que le nom de Dieu soit sanctifié, que sa majesté règne en nous, que sa volonté soit faite, l'esprit se soucie d'autre chose.

Première marque. Le coeur qui a cette liberté n'est point attaché aux consolations mais reçoit les afflictions avec toute la douceur que la chair peut permettre. Je ne dis pas qu'il n'aime et ne désire les consolations mais je dis qu'il n'engage pas son coeur en icelles.

Deuxième marque. Il n'engage nullement son affection aux exercices spirituels de façon que, si par maladie ou autre accident il en est empêché, il n'en conçoit nul regret. Je ne dis pas aussi qu'il ne les aime mais je dis qu'il ne s'y attache pas.

Troisièmement. Il ne perd guère sa joie parce que nulle privation ne rend triste celui qui n'avait son coeur attaché nulle part. Je ne dis pas qu'il ne la perde mais c'est pour peu.

Les effets de cette liberté sont une grande suavité d'esprit, une grande douceur et condescendance à tout ce qui n'est pas péché ou danger de péché. C'est une humeur doucement pliable aux actions de toute vertu et charité. Une âme qui s'est attachée à l'exercice de la méditation, interrompez-la, vous la verrez sortir avec du chagrin, empressée et étonnée. Une âme qui a la vraie liberté sortira avec un visage égal et un coeur gracieux à l'endroit de l'importun qui l'aura incommodée car celui est tout un, ou de servir Dieu en méditant ou de le servir en supportant le prochain. L'un et l'autre est la volonté de Dieu mais le support du prochain est nécessaire en ce temps-là. Les occasions de cette liberté sont toutes les choses qui arrivent contre notre inclination car quiconque n'est pas engagé en ses inclinations ne s'impatiente pas quand elles sont diverties.

Cette liberté a deux vices contraires : l'instabilité et la contrainte ou la dissolution et la servitude. L'instabilité d'esprit ou dissolution est un certain excès de liberté par lequel on veut changer d'exercice, d'état de vie, sans raison ni connaissance que ce soit la volonté de Dieu. A la moindre occasion, on change d'exercice, de dessein, de règle. Pour toute petite occurrence, on laisse sa règle et sa louable coutume et, par là, le coeur se dissipe et se perd et on est comme un verger ouvert de tous côtés, duquel les fruits ne sont pas pour le maître mais tous passants.

La contrainte ou servitude est un certain manquement de liberté par lequel l'esprit est accablé d'ennui ou de colère quand il ne peut faire ce qu'il a décidé, encore qu'il puisse faire chose meilleure. Exemple : je décide de faire la méditation tous les jours au matin. Si j'ai l'esprit d'instabilité ou dissolution, à la moindre occasion du monde, je différerai au soir, pour un chien qui ne m'aura laissé dormir, pour une lettre qu'il faudra écrire bien que rien ne presse. Au contraire, si j'ai l'esprit de contrainte ou servitude, je ne laisserai pas ma méditation, ores qu'un malade ait grandement besoin de mon assistance à cette heure-là, ores que j'aie une dépêche de grande importance et qui ne puisse être différée et ainsi des autres sujets.

Il me reste à vous dire deux ou trois exemples de cette liberté qu vous feront mieux connaître ce que je ne sais pas dire. Mais premièrement il faut que je vous dise qu'il faut observer deux règles pour ne point chopper en cet endroit. C'est qu'une personne ne doit jamais laisser ses exercices et les communes règles des vertus sinon qu'il voie la volonté de Dieu de l'autre côté. Or la volonté de Dieu se manifeste de deux façons : par la nécessité et par la charité. La deuxième règle est que, lorsqu'il faut user de liberté par charité, il faut que ce soit sans scandale et sans injustice. Ainsi c'est une fausse liberté aux femmes mariées de s'éloigner de leurs maris sans légitime raison, sous prétexte de dévotion et charité, de manière que cette liberté ne préjudice jamais aux vocations. Au contraire, elle fait que chacun se plaît en la sienne puisque chacun doit savoir que c'est la volonté de Dieu qu'on y demeure. Le P. Ignace de Loyola, le mercredi saint, mange de la chair sur la simple ordonnance du médecin qui le jugeait expédient pour un petit de mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fût fait prier trois jours.

Mais je veux vous présenter un soleil au prix de cela, un vrai esprit franc et libre de tout engagement et qui ne tient qu'à la volonté de Dieu. J'ai pensé souvent quelle était la plus grande mortification de tous les saints de la vie desquels j'ai eu connaissance. Après plusieurs considérations, je trouvai celle-ci. Saint Jean-Baptiste alla au désert à l'âge de cinq ans et savait que notre Sauveur et le sien était né tout proche de lui, c'est-à-dire à une journée ou deux. Dieu sait si ce coeur, touché de l'amour de son Sauveur dès le ventre de sa mère, eût désiré de jouir de sa douce présence. Il passe néanmoins vingt-cinq ans au désert sans venir une seule fois pour voir Notre-Seigneur et, sortant, s'arrête à catéchiser sans venir à Notre-Seigneur et attend qu'il vienne à lui. Après cela, l'ayant baptisé, il ne le suit pas mais demeure à son office. Quelle mortification d'esprit ! Être si près de son Sauveur et ne le voir point, l'avoir si proche et n'en jouir point. Qu'est-ce que cela sinon avoir son esprit désengagé de tout et de Dieu même pour faire la volonté de Dieu et le servir, laisser Dieu pour Dieu et n'aimer pas Dieu pour l'aimer mieux et plus purement. Cet exemple étouffe son esprit de grandeur.

Je pense que beaucoup d'archicubes, et notamment ceux qui ont quitté l'Ecole depuis assez longtemps, seront heureux d'avoir quelques renseignements sur la vie du Groupe pendant ces dernières années. Je ferai remonter ce petit historique à l'événement dont on imagine sans peine la répercussion profonde, **la mort du Père Portal**. Elle se produisit presque à l'improviste le 10 juin 1926. L'année tala s'était terminée une semaine auparavant par une journée à Gentilly au cours de laquelle le Père avait pris lui-même la parole. Il nous avait parlé, comme il aimait à le faire, de St Vincent de Paul. Quelques jours plus tard, nous apprenions qu'il avait une rechute. Il avait été très souffrant dans le courant de l'hiver. Presque aussitôt, nous étions surpris par la nouvelle de sa mort. Les tala perdaient en lui le prêtre qui, pendant 15 ans, les avait dirigés avec un si profond désir de leur donner, disons plutôt de les aider à acquérir, une vraie formation religieuse. Plusieurs parmi eux perdaient bien davantage, un Père spirituel et un véritable ami.

Dans une réunion tenue, je crois, peu de temps après sa mort, c'était en tous cas avant les vacances, le groupe décida de confier à Mr. l'Abbé Beaussart, alors curé de St Jacques du Haut Pas, choix plus que naturel puisque, depuis plusieurs années, 4 ou 5 il me semble, il venait chaque lundi secouer l'ignorance religieuse des Normaliens. Nous l'avions vu si souvent aux côtés du P. Portal, lui apportant une collaboration constante auprès du groupe, que nous ne pouvions pas penser à un autre qu'à lui. Il accepta, non sans quelques hésitations motivées par la crainte de ne pouvoir suffire à toutes les exigences de la direction du groupe et d'un ministère paroissial de plus en plus chargé. A la rentrée de novembre 1926, après une retraite prêchée par Mr. l'Abbé Renand à Gentilly, où les Pères Lazaristes nous ménageaient toujours le même accueil, le groupe reprit ses réunions hebdomadaires dans une salle paroissiale de St Jacques

Entre temps prenait corps le projet de fonder une association qui porterait le nom de Monsieur Portal et se proposerait comme premier but de conserver et d'entretenir sa bibliothèque, précieuse pour ceux qui veulent travailler à l'union des églises, comme but secondaire de soutenir les activités auxquelles le Père Portal s'était consacré et notamment de mettre à la disposition du groupe une salle où il pourrait se réunir à l'aise, dans la même atmosphère que jadis au 14 rue de Grenelle. Au mois de janvier, l'Association Portal réussissait à trouver un appartement 11 rue Geoffroy de St Hilaire. Cet appartement contient une grande salle où furent installées, avec la bibliothèque du Père, la table, les chaises et même le lustre de la rue de Grenelle. Au-dessus de la cheminée se trouve le portrait du Père, à droite celui du Cardinal Mercier, à gauche celui de Lord Halifax. Dès février, le groupe prit, chaque lundi soir, le chemin de la rue Geoffroy St Hilaire qui devint vite pour tous la « **rue Geoffroy** ».

Cette année-là, le groupe n'eut pas de retraite au Mardi-Gras. Je ne sais quelle épidémie s'était emparée de Gentilly, il était impossible de nous y recevoir. La retraite fut remplacée par quelques réunions de spiritualité, rue Geoffroy.

Pendant les grandes vacances de 1927, M. l'Abbé Beaussart se vit dans l'obligation de renoncer à la direction du groupe. Le groupe se tourna alors vers le président de l'Association Portal, M. L'Abbé Hemmer, l'actuel directeur du groupe. La retraite de la rentrée fut prêchée par le R.P. Crapez, supérieur de Gentilly, celle du Mardi-Gras, qui a laissé certainement un souvenir particulièrement profond chez tous ceux qui y participèrent, par le P. Teilhard qui, depuis hélas !, nous a quittés pour aller poursuivre en Chine ses travaux géologiques et paléontologiques. En novembre 1928, nous eûmes un Lazariste, le P. Reviron et enfin, à la Toussaint, le P. Plus, un Jésuite.

Non seulement pour les retraites mais aussi pour les traditionnelles « journées », Gentilly continue à nous ouvrir toutes grandes ses portes. Ces journées sont, comme par le passé, une des meilleurs activités du groupe, une de celles auxquelles les tala sont le plus attachés. Leur forme n'a guère changé. Après la messe du matin, un laïus d'un membre du groupe puis, l'après-midi après le déjeuner et les nombreux tours faits dans le jardin par petits groupes, l'exhibition, si j'ose dire, de quelque personnalité intéressante. Je citerai quelques noms pour donner une idée : le P. Huby, le P. Lebreton, MM. Maritain, Termier, Massignon.

Les réunions du lundi, elles, ont sensiblement changé d'aspect. Le cours suivi d'autrefois a fait place à des conférences, tantôt isolées, tantôt groupées par petites séries. Une de ces conférences sur deux, elle s'appelle alors un laïus, est faite par un normalien. Ainsi, les membres du groupe apportent à sa vie une contribution plus personnelle.

L'histoire du groupe pendant ces trois années serait incomplet si je ne faisais mention de la perte de deux de nos meilleurs camarades : Brossat, agrégatif de philosophie, enlevé par une fièvre typhoïde en août 1928, après une année de dur travail, et Talva, cube physicien, mort de tuberculose en avril 1929, après une maladie de presque deux ans. Depuis la guerre, le groupe n'avait jamais été si durement éprouvé.

Les archicubes et la vie

Quinze nouveaux camarades ont répondu à l'appel de l'Intertala. Sur les 120 archicubes auxquels nous avons envoyé le N° 1, 55 n'ont pas encore trouvé le temps d'y répondre. On dit que notre métier de fonctionnaire nous laisse de larges vacances !

Que ces feuilles nouvelles viennent ranimer leurs souvenirs normaliens !

Amiel Jean	1905	1925
Andral Emmanuel	1892	1909
Argelliers Jean	1895	1919
Cadiou René	1900	1919
Chauvet Robert	1897	1918
Chouard Pierre	1903	1924
Domargue Pierre	1903	1922
Flacelière Robert	1904	1922
Jouliia Pierre	1899	1919
Guillemin Henri		1923
Journaud Henri		1925
Lacombe Olivier	1904	1926
Légaut Marcel	1900	1919

Maître de conférence de Mathématiques à la Faculté des Sciences de Rennes.
Célibataire. Thèse sur les systèmes de points et les courbes gauches algébriques.
Deux autres mémoires sur les courbes gauches.

Léger Marcel	1893	1913
Levassor-Berrus André-Marie	1894	1913
Marrou Henri-Iréné	1904	1925
Martinot Lagarde André	1903	1920
Marvillet Joseph	1903	1924
Mènesplier-Lagrange Jacques	1900	1914
Mesnard Pierre	1900	1920
Monchoux André	1905	1924
Palanque Jean-Rémy	7 mars 1898	1917
Patronnier de Gandillac Maurice	1906	1925
Péguy Pierre	1903	1922
Perret Jacques	1906	1924

Agrégé de grammaire, célibataire, prépare une thèse sur « l'idée de Rome depuis Polybe jusqu'à la fin du 5^{ème} siècle », s'intéresse à la littérature latine chrétienne.

Nous donnerons dans le prochain numéro les notices de Cler, Guinard, Picard, Pons, Renaud, Robert, Terrane, Thiberge.

Dans le dernier numéro, quelques fautes malheureuses d'impression ont blessé l'orgueil paternel ou professionnel. Brégeon nous rappelle que sa première fille se nomme Soizic et non Soizie. Barbotte refuse l'avancement qu'on lui avait bénévolement donné et les normaliens se préparent une postérité nombreuse comme celle des patriarches.

Organisation d'une réunion à Pâques

La réunion projetée pour Noël 1929 n'a pu avoir lieu faute de combattants. Espérons que les provinciaux, fatigués du calme de leur ville, viendront nombreux jouir de l'agitation parisienne pendant les vacances de Pâques. Une date commode pour se retrouver paraît être le samedi avant Quasimodo. Que chacun compulse son agenda et prévienne Dubreil s'il compte prendre part à un pot fraternel le midi ou le soir ou encore à un thé dans l'après-midi du samedi.

Cette rencontre nous donnera le plaisir de nous retrouver. Elle a aussi une véritable importance si on veut que l'Intertala ne soit pas l'oeuvre de quelques-uns mais la manifestation vivante d'une amitié et d'une collaboration. Sans elles, les idées suggérées sont des formes en quête de substance, des âmes qui errent dans les lieux déserts sans y trouver de corps...

Proposition. Nous pourrions dans le numéro qui paraîtra fin juin donner la liste des localités où les talas iront passer heureusement les grandes vacances. Ces renseignements, sans équivaloir à la chronique mondaine des Débats, ne manqueront pas d'intéresser les camarades indécis sur la manière et le lieu où ils attendraient le premier octobre prochain. Pour toute communication avec l'Intertala, écrire à Dubreil, 11 rue Geoffroy St Hilaire, Paris 5°.

Introït et Trait

La vie d'un chrétien est faite de continuels renoncements pour atteindre Dieu. Ces renoncements impliquent, du point de vue humain, un véritable appauvrissement. Parfois notre nature réagit et s'effraye devant l'absence de biens qu'elle a plus ou moins sacrifiés et qu'elle regrette. Il se peut qu'alors elle ne trouve même plus dans la pensée de Dieu, l'appui qui la soutenait jadis. Son désarroi intérieur lui fait paraître Dieu loin, silencieux, indifférent. Ce silence de Dieu, cette impression de déréliction intérieure risque de lui apparaître comme la conséquence de ses péchés et lui faire croire que, par sa faute, elle n'est plus dans l'amitié de Dieu : "La voix de mes péchés éloigne de moi le salut". La parfaite sérénité divine, l'exemple des saints qui l'ont précédée dans la voie, loin de l'encourager, lui font ressentir son apparente pauvreté : "Moi, je suis un ver et non un homme". Les âmes moins religieuses qui ont assuré leur vie dans la sagesse du monde se moquent d'elle, prenant ainsi une obscure revanche : "tous ceux qui se sont moqués de moi". L'âme se libère de son trouble intérieur en dépassant tout regard sur soi, en faisant abstraction de toutes ses impressions et en continuant comme si de rien n'était à se consacrer à l'oeuvre de la glorification de Dieu dans le monde. Alors elle se découvre beaucoup de frères, la communion des saints, celle de tous les justes dispersés dans le monde et le temps qui, un jour, seront réunis pour l'éternité dans la louange de celui en qui ils ont cru.

Épître (Phil. 2,9-11)

L'épître nous montre dans le Christ le double mouvement d'appauvrissement et d'enrichissement qui a constitué sa vie, vie qui est le modèle et la source de la nôtre : "Ayez en vous les mêmes sentiments..., le Christ s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave". Le chrétien, sans faire cas des quelques sécurités humaines que lui donne sa vie naturelle, accepte de suivre le Christ en se dépouillant, suivant sa vocation, de tout ce qui l'empêche de répondre à l'appel divin.

Cette soumission peut aller jusqu'à la mort inclusivement, comme cela a été pour le Christ. Aussi ne faut-il jamais limiter a priori le dénuement que l'on consent à vivre pour le suivre.

"Aussi Dieu l'a exalté". Plus le chrétien se sera vidé de lui-même, plus Dieu viendra le remplir. Le nouvel homme croît sur les ruines de l'ancien. la vie a englouti la mort.

Graduel

L'âme qui réalise pleinement le plan providentiel par lequel Dieu, nous vidant de nous-mêmes, nous recrée en son Christ et transforme toute chose en bien, ne peut s'empêcher d'admirer et d'adorer. Tous les événements prennent alors pour elle un sens. Ils sont à chaque moment les espèces sacrées sous lesquelles Dieu se présente à sa créature. Ces mêmes événements, lorsque la foi ne les illumine pas assez, sont au contraire souvent des pierres d'achoppement car fréquemment les apparences semblent favoriser ceux qui ne font pas de Dieu leur seul amour.

Évangile (Mt 26, 36-46)

Non seulement le Christ nous demande de résister au mal qui brise notre coeur mais il veut aussi que nous veillions avec lui, que nous prenions notre part de la souffrance du monde, de sa rédemption.

- "Il prend avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée", ceux qu'il aimait particulièrement, qu'il avait déjà associés à la gloire de sa transfiguration.
- "Qu'il en soit, non pas comme je veux, mais comme vous voulez".

Un obscur pressentiment nous fait deviner que, si nous nous engageons dans la voie de la compassion au monde, si nous ouvrons notre coeur à toute sa misère, nous y serons engloutis. Le Christ, dans sa nature humaine, tressaille devant la mort et cette participation à toute la misère morale et physique du monde qu'est la rédemption. Il faut faire le pas, accepter, la volonté divine quelle qu'elle soit.

- "Veillez et priez afin de ne pas tomber en tentation".

Continuellement, notre nature tend à sauvegarder son bonheur humain en fermant nos yeux sur la misère d'autrui. C'est en luttant contre cette misère, c'est en priant Dieu de nous faire toujours davantage découvrir le monde, que nous résisterons à la tentation de nous endormir en nous-mêmes.

Dans cette lutte et cette communion à la souffrance humaine, nous resterons des isolés, des solitaires. Bienheureux ceux qui peuvent être aidés par des âmes fidèles. Dieu a permis que son Christ n'eut pas même cette consolation et cette aide.

70 - La vocation du jeune homme riche
« Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres puis viens et suis-moi » (Mt 19,16-22)

Cet appel que le Christ adresse au jeune homme riche, il le répète pour chacun de nous qui désirons monter plus haut, dépasser notre vie pour trouver la vie. Ce « sursum corda » qui palpète au fond de notre âme, qui nous laisse toujours insatisfait, quoi que nous fassions, n'est pas l'effet d'une ambition humaine qui cherche, là encore comme ailleurs, un bien à s'approprier, une supériorité à affirmer. La grâce divine en est la force cachée. C'est elle qui fait grossir ce bourgeon plein de promesses afin qu'un jour, le Christ lui-même vienne le faire éclore.

Jusqu'à ce jour, ta vie a été un enrichissement humain.

Le monde et ma doctrine t'ont nourri ensemble, éveillant ta sensibilité, affinant ton intelligence, développant ton sens du bien. Ta droiture d'âme donnait à ta réussite un charme de plus. Tes qualités humaines facilitaient ta vie intérieure. Dans la pureté de ta vie, tu trouvais la joie de vivre et, dans la joie de vivre, tu trouvais l'élan qui porte vers tout ce qui est grand. Le monde se faisait beau et bon pour toi. Il cachait son péché et sa misère à tes yeux purs et jeunes. Il te servait comme jadis il servait et mes commandements t'étaient source de sagesse et de force. Tout te souriait, tout te profitait. Maintenant, comme le fruit que la sève a gonflé, que le soleil a doré, il te faut être cueilli sinon tu pourriras sur la branche qui t'a porté et sous le ciel qui t'a mûri. Le monde ne peut plus te nourrir comme jadis car j'ai fait naître en toi des désirs qui ne sont pas de ce monde. Déjà tu as faim d'une autre nourriture que tu ignores. Mes seuls commandements ne peuvent plus te suffire à m'être pleinement fidèle car ce n'est plus un sujet docile que je veux trouver en toi mais un autre moi-même. Ces mêmes efforts qui jadis t'assuraient le perfectionnement et l'élévation de ton être ne feraient désormais que t'empêtrer dans l'humain et toujours de façon plus inextricable. Si tu bornes ton idéal à l'accomplissement méticuleux de mes commandements, si tu t'en fais un prétexte pour ne pas répondre aux appels secrets que je fais vibrer dans ton âme, ils viendront rapidement à se vider, pour toi, de toute sève nourricière.

Désormais, il faut que tu dépasses le soin de ta personne.

Il ne s'agit plus pour toi de te servir mais de servir. Ce qui fait que tant d'âmes vivent ici-bas impassibles, imperméables à tout ce qui les environne, c'est que leur vie n'est que la perpétuelle contemplation, le perpétuel souci de leur moi et de ses biens, et elles l'ignorent, les malheureuses. Pour ne pas étouffer, ton âme a besoin d'autres perspectives. Elle veut d'autres objets plus vastes pour son amour. Il faut que tu te fasses le cœur grand comme le monde, grand de la grandeur de celui qui, dans un jaillissement d'amour, le créa. Fais sauter les cercles qui ensèrent ta vie. Détruis ton attachement aux liens qui te lient à toi-même. L'accomplissement total de ce qui sourd en toi est lié à cette perte. C'est en perdant ta vie que tu trouveras la vraie vie. Vends tous tes biens. Pour posséder le tout, il ne faut être propriétaire de rien.

Surtout ne t'avise pas de vouloir reprendre ce que tu as une fois donné et pour toujours. Ta persévérance est à ce prix car cette nouvelle vie ne peut être vécue que si on n'attend d'elle rien pour soi. Pour pouvoir vraiment te détacher de tes biens et vivre dans le détachement, il faut aussi te détacher, avoir les yeux fermés sur tes impressions de dépouillement et de misère que tu ne manqueras pas de ressentir. Souvent le trouble viendra te visiter. On saura te rappeler la bonne vie heureuse, humaine, que tu menais jadis. On te fera ressouvenir de tes richesses, de tes talents passés que la folie du don de tout ton être a dispersés et négligés. On te parlera de gaspillage, de vie gâchée, de mysticisme. On te dira les espoirs qu'on avait mis sur toi. C'est vrai, tu n'as plus tes richesses mais le vide qu'elles ont fait en toi, c'est moi qui viens le combler. Ces paroles tentatrices, l'ennemi me les a dites, à moi aussi, avant de te les dire. Il les a dites à Pierre, à Jean, à Paul. Crois-tu que la vie que j'ai moi-même menée et que j'ai fait partager à mes apôtres était bien favorable à ce perfectionnement de la nature humaine où tu voyais jadis le tout de ta vie ? La vie saine et tranquille, mesurée et sage, où la vois-tu dans l'histoire de ces pauvres gens que je menais au milieu des tempêtes et des foules, autour de qui j'assemblais les démoniaques et les lépreux ; à qui j'offrais, pour finir, le plus grand des scandales : moi-même bafoué et tué.

Puisse la pauvreté entrer à fond dans ton âme, que nulle impression ne puisse t'enlever la foi en cette oeuvre cachée que je veux opérer en toi. Dépasse ces sentiments intérieurs, comme tu as dépassé l'attachement à toute jouissance extérieure. Accepte de voir et de sentir ton existence se répandre et se perdre comme la mienne. Alors le miracle se produira, ma vie s'ouvrira à tes yeux. Tu y puiseras une communication d'âme avec moi, fruit de cette petite flamme qui jadis brûlait au fond de ton cœur et que tu auras à jamais le mérite de n'avoir pas éteinte.

Alors je te montrerai le prochain comme je le vois.

Tes yeux s'ouvriront. Ton intelligence s'éclairera d'une lumière nouvelle. C'est justement cette lumière qui sera le signe que tu as bien tout rendu, que ton âme est dégagée de tout lien. Alors tu sentiras que tu dois à tes frères le prix de ces biens que tu viens de quitter. Le détachement te conduira au service par l'amour.

J'ai aimé tous ceux que je croisais sur mon chemin, la Samaritaine et la Cananéenne, le centurion et Nicodème. Ils venaient tous à moi pour être guéris de leurs pauvres misères, aveugles et boiteux, paralytiques. Le jour où j'ai croisé la veuve de Naïm, le soir où j'ai vu la tombe de Lazare, ce jour où ils étaient cinq mille avec moi en plein désert, le ventre vide. Pauvres gens, pauvres corps, pauvres âmes ! Ils me poursuivaient jusque dans la solitude, jusque pendant les nuits car je priais sans cesse pour eux.

Il en sera de même pour toi. L'amour du prochain entrera à pleins flots dans ton coeur. Ton proche, celui que tu côtoies chaque jour, à qui tu parles, sera tellement tien qu'il deviendra ton maître. Jadis, tu étais bon avec lui pour être bon toi-même. Maintenant, ce sera parce que tu l'aimes. Les répulsions, les aversions instinctives qui jadis t'empêchaient d'aimer certains de tes frères, tu sauras les dépasser car c'est encore se posséder que de s'attacher à ses premiers mouvements. Jadis, tu passais près de bien des misères sans les voir. Maintenant, tu souffriras de la souffrance des autres, aucune ne te restera cachée. Jadis, tu étais long à te donner, tu donnais comme quelqu'un qui sait qu'il donne. Maintenant, tu donneras comme quelqu'un qui se donne. Servir tes frères dans l'amour, tel sera désormais ton seul précepte. Sers-les en faisant totalement abstraction de tes aises, de tes désirs, de tes répulsions, de tes fatigues, ne disposant de ton repos que pour mieux servir et si je t'en donne l'ordre.

Vois-tu, je voudrais pouvoir encore servir et consoler les hommes comme jadis, leur rendre ces services, leur donner ces joies que seul peut leur donner un homme de chair et d'os comme eux, verser l'huile sur les plaies du blessé, réconforter d'une présence Marie qui pleure sur Lazare. Tout cela, je ne puis plus le faire que par toi.

Alors je te montrerai le monde comme Dieu le voit.

Je ne veux pas seulement t'appliquer au service immédiat de quelques hommes, tes proches mais te faire participer, en union avec moi, au travail de l'universelle rédemption, collaboration mystique à laquelle nul ne peut prétendre accéder de lui-même, collaboration qui requiert une âme pleinement détachée, toute vouée au prochain, jusqu'à donner sa vie, s'il le faut, pour lui.

Si je suis venu ici-bas, ce n'est pas seulement pour guérir et enseigner quelques Juifs rencontrés sur les chemins de Galilée et de Judée. Un prophète comme avaient été les prophètes d'Israël y aurait suffi. Je suis le fils de Dieu. Je suis venu pour l'humanité entière, celle qui m'a précédée et celle qui me suivra. Ce n'est pas seulement pour la guérir et pour l'enseigner mais pour la sauver d'un mal dont les hommes ignorent l'abominable perversité, être étranger à Dieu quand on aurait dû être son enfant bien-aimé. Je suis venu pour que le monde ancien se consume en ma mort et qu'un monde nouveau s'édifie en ma résurrection.

Tu ne sais pas ce que c'est que porter le monde dans son coeur comme moi, je l'ai porté, le monde avec ses misères et ses fautes, sa corruption et sa révolte initiale. Ce n'était pas simplement par cette sympathie qui unit les âmes et les aide à porter leur charge. Ce fut par une participation intime que seul je puis avoir avec le monde, moi son créateur, moi le centre suprême en qui tout se tient, vers qui tout converge. Si j'ai connu cette communication à tout le créé dès ma naissance, par ma divinité, ce fut principalement au soir de la cène, après avoir consacré mon corps à Dieu en le donnant au monde que, par ce don suprême, mon coeur d'homme se trouva possédé de la passion divine. L'amour de Dieu déçu, la souffrance d'un amour qui n'accepte pas d'être rejeté, écrasa mon coeur de chair, le fit mourir de la mort qui ronge le monde et l'anéantira, de celle que son péché lui a fait mériter. Ce fut l'angoisse unique de Gethsémani, le délaissement de la croix.

Toi aussi, tu as offert ta vie à Dieu en la donnant aux hommes. Ta vie ne t'appartient plus, elle est propriété divine, elle est sacrée. Je vais maintenant te faire accéder à ma vision du monde. En moi et par moi, tu connaîtras la passion de Dieu. En moi, par moi, comme moi. Laisse-toi faire. Alors qu'y aura-t-il en toi qui ne sera pas moi ? Nous serons un, toi et moi, comme mon Père et moi, nous sommes un.

Le jeune homme s'en alla tout triste.

D'une tristesse qui n'était pas celle du repentir ni même celle que le monde donne mais de celle que la joie du Christ ne peut pas vaincre, tristesse qui, dans une âme moins droite, deviendrait vite de la haine. Pauvre jeune homme ! Tes deux grandes ailes entrouvertes, prêtes au vol, sont retombées inertes car le vertige t'a pris avant même de partir. Habitué à calculer toute chose à ta mesure, ne sachant risquer qu'à coup sûr, tu t'es écrasé devant la muraille verticale dressée devant toi. Il s'en alla tout triste et le Christ le laissa partir, sans essayer de le rappeler. C'est au temps maintenant de laisser mûrir cette petite semence car tout n'est pas terminé. Ce n'est pas sans conséquence qu'on passe ainsi à côté d'une telle vocation. Désormais ce jeune homme ne pourra plus croiser le Christ ou ses disciples sans baisser la tête. Mille circonstances lui rappelleront son geste. Dieu n'abandonne pas de telles âmes. Il faudra qu'elle vienne ou qu'elle s'éloigne. Cette puissance mystérieuse qui animait sa vie sera pour sa gloire ou pour sa damnation. Qui est capable d'amour ne peut rester indifférent. C'est dans l'amour ou la haine qu'il se fixera éternellement, mystère d'amour qui fait le ciel et qui fait l'enfer.

Seigneur, notre foi est petite, nos désirs sont de notre taille, notre amour est un balbutiement qui se cherche. Donnez-nous de n'avoir pas peur de vous et de votre message. Donnez-nous d'être en simplicité ce que vous voulez que nous soyons. Donnez-nous l'esprit d'enfance qui se laisse conduire par la main en fermant les yeux, tellement il est un esprit de confiance.

Moi en eux (Jn 17,25)

J'ai été cloué à la croix avec Jésus-Christ et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (Gal. 2,19-20).

J'achève en moi ce qui manque à la passion du Christ, portant toujours et partout en notre corps la mort de Jésus-Christ (2 Cor. 4,10).

Vous êtes le corps du Christ (1 Cor. 12,27).

Le chemin de croix n'est pas une heure unique dans l'histoire, c'est une longue et douloureuse procession qui ne finira qu'avec les siècles. Commencée un jour à Jérusalem, elle s'achève et s'actualise en nous. Quelquefois, un regret nous prend de n'avoir pas été sur la route où passait jadis le Christ. Il nous semble que nous l'aurions secouru. Quelle erreur ! L'aurions-nous seulement reconnu, nous qui, malgré tout ce qu'il a dit et après 19 siècles de christianisme, ne pouvons regarder ce paralytique sans distinguer ses pieds cloués, cet ouvrier blessé sans reconnaître ses mains sanglantes, ce front cerclé de fièvre sans voir sa couronne d'épines.

Donnez-nous, Seigneur, une grâce de lumière assez forte pour ouvrir nos yeux et pour que désormais nous vous reconnaissons à travers cette humanité qui prête à votre amour, toujours sauveur, sa chair déchirée par le péché et son cœur affamé de justice par quoi se continue votre passion rédemptrice.

1- Jésus est condamné à mort

Dans la personne de tous ceux qui vont rendre leur âme à Dieu, le Christ est condamné à mort aujourd'hui même. Il y en a chaque jour 140 000. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde » (Pascal). Donnez, Seigneur, à tous les mourants la paix du Fils qui retourne vers son Père.

2- Jésus est chargé de sa croix

Comme autrefois à Jérusalem, les péchés et les égoïsmes vont charger aujourd'hui une croix sur ses épaules. La forme extérieure peut changer. Au lieu de deux traverses de bois, c'est une maladie incurable ou une épreuve sans issue mais, aujourd'hui comme hier, c'est toujours la croix, l'instrument de son supplice permanent qu'il reçoit.

Faites, Seigneur, que tous les éprouvés puisent dans cette certitude la force de faire servir leur épreuve au salut du monde.

3- Jésus tombe sous le poids de sa croix

Les membres du Christ fléchissent en ce moment sous le poids de la croix, ce poids imprévu, et pour la première fois senti. Comment recevoir sans fléchir les genoux une charge si accablante et si nouvelle ?

Relevez, Seigneur, votre fils accablé sous le fardeau.

4- Jésus rencontre sa mère

Tous ces condamnés à mort en qui vit le Christ, sa mère les regarde anxieuse : voici le moment décisif du salut. Sainte Marie, priez pour nous à l'heure de notre mort.

5- Simon de Cyrène est contraint de porter la croix de Jésus

Lorsque Simon fut obligé de porter un instant la croix, s'il avait su quel était celui qu'il soulageait, avec quel enthousiasme il l'eût fait ! Seigneur, ce médecin qu'on éveille en pleine nuit, cette infirmière fatiguée que la nécessité contraint d'être là, montrez-leur que, par eux, votre interminable passion est pour un temps allégée.

6- Une femme essuie le visage de Jésus

Ce condamné au visage tuméfié et souillé, est-ce le sauveur du monde ? Une femme jadis l'a cru et a traduit sa foi dans un geste d'amour. Cet être qui passe près de nous, défiguré par les péchés des hommes, humilié dans sa chair, confondu parmi les malfaiteurs, donnez-nous la force de saluer en lui un fils de Dieu, un sauveur du monde.

7- Jésus tombe pour la seconde fois

La route est longue et on ne s'habitue pas au poids de la croix.

Faites-le comprendre, Seigneur, à ceux qui s'impatientent et qui se scandalisent de ne pas vous voir impassible.

8- Jésus console les filles d'Israël

La pitié des foules va spontanément à la douleur physique. Pourtant combien de malades en qui le Christ achève sa passion pourraient répondre avec lui : Ne pleurez pas sur moi mais sur vous. En échange de l'humaine et

stérile compassion qu'ils ont aujourd'hui même pour vous, éclairez, Seigneur, les pauvres pécheurs sur l'état de maladie morale et d'infirmité spirituelle dans lequel l'égoïsme les a jetés.

9- Jésus tombe pour la troisième fois

Cette fois, toute énergie physique est à bout et rien ne pourra faire qu'il soulève et porte à nouveau la croix. Elle est plus forte que lui. L'esprit est vaincu et ne peut plus rien pour relever le corps. L'anéantissement des grands opérés et des mourants qui ne peuvent plus soulever la croix et gisent écrasés par elle, l'accablement des malades qui n'ont plus la force de faire un geste ni de dire une parole, continuent la muette prière de cette troisième chute. Mon Dieu, ayez pitié de votre fils !

10-Jésus est dépouillé de ses vêtements

Ta souffrance, ô Christ, se perpétue dans tous ceux qu'on dépouille brutalement de leurs vêtements et dont on expose sous le regard sans délicatesse la douloureuse nudité. Souffrances des âmes pures dans les hôpitaux.

Vierge sainte, soutenez de votre présence votre Christ qu'on dépouille aujourd'hui comme hier devant la foule indifférente.

11-Jésus est cloué à la croix

Il ne peut plus rien faire maintenant mais, pour l'avoir contemplé cloué sur la croix, des hommes quitteront tout et en son nom bouleverseront le monde.

Être pour d'autres une raison d'agir, c'est plus qu'agir, c'est multiplier à l'infini sa puissance. Apprenez-le, Seigneur, à ceux dont l'immobilité douloureuse actualise votre crucifixion.

12-Jésus meurt sur la croix

« Tout est consommé », sa tâche est achevée désormais.

« C'est pour cette heure que je suis venu », disait-il. C'est pour elle aussi que, jour après jour, nous ajoutons une page à notre vie jusqu'à ce que, tout étant consommé, nous remettons notre âme aux mains du Père. Aidez-nous, Seigneur, à vivre de cette pensée pour que nous puissions mourir avec vous dans la charité.

13-Le corps de Jésus est rendu à sa mère

A la mère douloureuse on rend le corps de son fils. Sa peine est sans révolte parce qu'elle l'a élevé, non pour son égoïste joie, mais pour le salut du monde. Par son consentement au sacrifice, elle achève en son cœur la passion.

O Marie, à travers les mères qui, après vous, tiennent l'enfant mort entre leurs bras, ouvrez les magnifiques certitudes qui vous ont soutenue.

14-Jésus est mis au sépulcre

Les disciples roulent en pleurant la pierre du sépulcre. C'est fini. Ils se disent entre eux : Nous espérions que c'était lui qui relèverait Israël. Leur espérance est morte.

Seigneur, ayez pitié de ceux qui vous mettent au sépulcre aujourd'hui, accablés de chagrin et que votre glorieuse résurrection qui se prépare dans le mystère du tombeau leur soit un gage que vous êtes, maintenant comme toujours et jusqu'à la fin des siècles,

la résurrection et la vie.

72 - Le péché de Judas

Cette grande solitude où son péché a jeté Judas, en le séparant de ses frères, l'a aussi conduit à se tuer. L'âme qui a rejeté Dieu en connaissance de cause et en pleine volonté se sent effroyablement seule. Solitude que l'on connaît dans la mesure où on avait auparavant connu l'intimité de Dieu, la joie transcendante de se donner à lui. L'âme qui n'a, par nature, vie et mouvement que dans l'acte de se donner, de s'unir, se trouve privée de celui seul à qui elle pouvait se donner sans limites. Elle est comme bloquée? Sa vie reflue douloureusement sur elle-même. C'est le sentiment douloureux d'une absence et d'une perte irréparable. Un vide s'est creusé que rien ne peut combler. Rien, si ce n'est le retour à Dieu, la réactivation de Dieu mais c'est de cela surtout que l'âme a horreur car maintenant elle déteste Dieu. Elle se voit rejetée non seulement de Dieu mais aussi de l'humanité tout entière. Elle sent que désormais le grand courant de la vie du monde, celui où les hommes travaillent pour plus de lumière, de spiritualité et de vérité passera à côté d'elle. Elle ne peut plus y avoir sa place parce que, pour y travailler, il faut croire à un absolu.

Le péché de Judas n'est peut-être pas si éloigné de nous qu'il semblerait tout d'abord. Il est surtout le péché de celui qui, ayant un temps suivi le Christ, l'ayant connu personnellement, se refuse un jour et l'abandonne. Faute qui peut n'être qu'une faute de lâcheté tôt pleurée et pardonnée comme fut celle de Pierre mais elle peut aussi, ratifiée et voulue, engendrer la haine envers Dieu et la mort.

N'avons-nous jamais senti, à tel moment où nous étions tentés de flancher, à côté d'un certain sentiment de remords et de tristesse devant notre lâcheté, la poussée soudaine d'un sentiment inexprimablement violent de haine et de révolte contre l'autorité souveraine qui nous demandait cet effort, ce sacrifice.

Sentiment dont la violence est tout à fait hors de proportion avec ce qui semble l'avoir provoqué. Ce qui en fut l'occasion semble alors disparaître. Nous ne le sentons plus comme un objet distinct. Tout est mis en question à la fois.

Sentiment dont tout élément de remords, de division avec nous-mêmes semble être complètement absent. Il semble que tout notre être s'y porte d'un bloc.

Sentiment qui nous fait porter une vraie haine contre ceux que nous voyons demeurer fidèles et tenir jusqu'au bout. Sentiment qui nous durcit dans notre attitude et auquel on ne peut s'arracher que tout d'un coup, en acceptant en bloc, aveuglément, sans conditions, tout ce que Dieu nous demande. Sentiment qui, une fois accepté, nous entraînerait, nous le sentons bien, aux pires choses comme si, en un clin d'oeil, toute notion de bien et de mal disparaissait et que, ayant accepté de commencer à dégringoler une pente, nous n'ayons plus aucune raison de nous arrêter jamais jusqu'à un fond impossible.

Accepter ce sentiment serait peut-être, en quelque manière, pécher comme le fit Judas. Cette tentation survient souvent au cours d'une vie où l'on se donne. Bien des saints l'ont connue.

« Matthias fut mis au rang des onze ». Cela a été un grand mal pour l'église naissante que Judas ait flanché de la sorte mais le plus grand mal, c'est à lui qu'il se l'est fait. Il en est ainsi de tous ceux qui détestent Dieu. Ce n'est guère qu'en eux et pour leur malheur qu'ils peuvent arrêter définitivement la vie. Dans le monde, la vie continue après quelques remous, en dehors d'eux.

73 - **Pâques**

20 avril 1930

Introït

La vie chrétienne n'est pas le simple perfectionnement de notre état humain comme serait un pur moralisme. Elle est une résurrection dans le Christ par le baptême. Il est rare d'expérimenter ici-bas les symptômes de cette réalité mais, par la foi, nous atteignons ce mystère de joie.

La suréminence du plan providentiel qui dépasse tout ce que nous pouvions imaginer ou désirer nous fait découvrir l'action personnelle de Dieu sur notre âme. « Vous avez mis votre main sur moi ». Elle nous fait aussi réaliser la transcendance de l'amour divin. « Votre science merveilleuse est au-dessus de moi ». La vie tout entière apparaît dirigée vers ce but unique, la résurrection, quand, dégagée de la complication des apparences, la foi et l'amour la montrent telle que Dieu l'a pensée pour nous. « Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous me connaissez ».

Graduel

Cette résurrection est l'objet de l'espérance chrétienne. Elle est ainsi la cause de notre joie, joie où on s'oublie soi-même pour être heureux du bonheur de Dieu, du Christ, auteur de tout ce qui est la raison de notre joie. « Voici le jour que le Seigneur a fait, passons-le dans l'allégresse ». Joie qui oublie de jouir d'elle pour rendre grâce à Dieu.

Épître (1 Cor 5, 7-8)

Cette résurrection, dont le baptême est le premier moment, ne se développera pas en notre âme sans nous. L'épître nous exhorte à rendre possible l'oeuvre de Dieu en purifiant nos intentions (sincérité) et en aimant par-dessus tout la vérité. « Purifiez-vous du vieux levain ».

Nous serons alors, grâce à l'action directe et positive de Dieu, un nouveau pain « sans ferment », comme ceux qu'on offrait à Dieu du temps des Juifs. Ainsi le Christ, en nous ressuscitant en lui, nous donne la vie pour que, à son exemple et en union avec lui, nous l'offrions à Dieu.

Évangile (Mc 16, 1-7)

L'évangile nous montre comment Dieu utilise notre amour pour redresser nos erreurs et comment, après nous avoir trouvés fidèles en de petites choses, il nous en demande de plus grandes.

- C'est l'amour fidèle dans les épreuves qu'elles portaient à Jésus qui donna l'occasion aux saintes femmes de découvrir la résurrection du Christ.
- Quoiqu'elles aient cru à la mort définitive du Christ, malgré ce qu'il avait dit sur sa résurrection, le Christ se montre aux saintes femmes d'abord. L'amour qu'elles avaient pour Jésus fut le moyen de réparer leur erreur

et d'en tirer la gloire d'être les premières à connaître la résurrection. Ainsi en est-il de l'âme qui aime, ses erreurs même lui sont une occasion de progresser en Dieu.

- « de grand matin »

La promptitude est le fruit de l'amour. Humainement, c'est surtout ce qui lui donne de réussir.

- « Qui de nous retirera la pierre de devant l'entrée »

L'amour chrétien ne rend pas aveugle sur les difficultés qu'il rencontrera. C'est en quoi il se distingue déjà, par l'extérieur, du simple enthousiasme humain qui porte à l'illusion. Mais ces difficultés ne l'arrêtent pas, comme elles n'arrêtent pas les saintes femmes sur leur chemin solitaire et matinal.

- « cette pierre... avait été roulée de côté »

Les obstacles dans la progression de la vie chrétienne sont plus dangereuses de loin que de près. Ils agissent plus par l'intimidation que par leurs propres forces. L'amour ne s'y laisse pas prendre car il est tout tourné vers Dieu et ignore ainsi la peur. Il sait atteindre ces difficultés sous un biais qui les fait concourir à son propre développement.

- Le Christ ne laisse jamais sans réponse les recherches d'un amour vrai. Soit par une heureuse circonstance extérieure, soit par une lumière intérieure, il rassure, instruit et donne à l'âme de nouvelles directions.
- Elles reçurent la mission d'apprendre la résurrection à Pierre et aux disciples. Lourde charge, à côté de l'oeuvre première qu'elles avaient entreprise et dont seul Jésus avait été le témoin.

Combien de fois cette charge ne fut-elle par donnée dans l'église à des âmes que nul caractère officiel ne venait aider pour l'accomplir : sainte Catherine de Siennes, sainte Jeanne d'Arc, Bernadette... Si les chrétiens étaient fidèles à leur vocation totale, chacun, suivant sa mesure, aiderait ainsi l'église à vivre plus intensément.

74 - Premier dimanche après Pâques

Introit : « Comme des enfants »...

Le Christ ressuscite à sa mesure d'homme parfait. Nous, nous ressuscitons comme des enfants, enfants qui ont en eux des possibilités de croissance presque infinies mais que la vie épanouira peu à peu et qui sont encore comme enveloppées.

Cette idée doit nous donner confiance, l'avenir est devant nous, comme il est devant un enfant. Si bien des choses nous semblent difficiles à comprendre, impossibles à réaliser, ayons foi qu'avec la grâce de Dieu, l'enfant deviendra un homme et qu'alors il se jouera de tout ce qui avait paru devoir être pour lui un obstacle insurmontable. Humilité aussi pour accepter cette perspective que nous sommes des enfants et que, dès lors, bien des choses nous échappent.

« Désirez... »

Le ressort de notre croissance spirituelle est le désir. Il doit être persévérant car l'enfant ne saurait, malgré toute sa bonne volonté, devenir homme du jour au lendemain. Il doit être pénétré d'amour car nous désirons, mûs par Dieu, un bien que nous connaissons à peine, la foi. Nous désirons, non pas tant notre perfectionnement moral, la délivrance de nos tentations, un apostolat plus fécond, mais la foi, puissance mystérieuse, inconnue du monde.

Épître (1 Jn 5, 4-9)

La foi, principe de victoire sur le monde

Que les chrétiens se disent qu'ils ont dans leur jeu un atout que nul autre qu'eux ne possède et qu'ils en prennent courage pour travailler, la foi.

La foi, principe de victoire, parce qu'elle ne tire sa force d'aucune réalité du monde mais de Dieu. Nous tendons nos efforts dans tel sens, non pas à cause de nos attraits, de nos succès, de nos avantages personnels, mais parce que nous croyons que Dieu le veut. Ainsi, nous avons un ressort que les autres ne connaissent pas.

La foi, principe de victoire, par sa merveilleuse puissance de changer, en le transposant sur un plan supérieur, le mal en bien, l'échec en victoire et cela en sachant reconnaître dans l'échec insurmontable, maladie, mort, la main de Dieu qui vient toucher son serviteur, l'humilier, le vider de lui-même afin de pouvoir, si ce serviteur accepte, régner plus pleinement en lui.

Le témoignage intérieur de Dieu.

La foi n'est pas seulement fondée sur le témoignage des hommes. Dieu lui-même témoigne directement en chacun de nous par son Fils. C'est la voix de la conscience surnaturalisée par la grâce sanctifiante. En tout homme de bonne volonté, cette voix parle. Confiance que nous devons en retirer pour notre apostolat et pour notre persévérance personnelle.

A moins d'une faute volontaire et grave, rien ne nous retirera ce témoignage intérieur, si voilé qu'il puisse être parfois. Par une vive intuition qu'aucun sentiment, aucune raison, ne pourrait parfois justifier pleinement, nous sentirons toujours que le christianisme est le vrai.

Évangile (Jn 20, 19-31)

Les disciples sont enfermés. Ils n'ont pas encore cette foi qui vainc le monde. L'évangile nous décrit la genèse de cette foi.

La foi, c'est Jésus-Christ lui-même qui vient au milieu d'eux. La foi chrétienne est toujours le fruit d'une présence de Jésus en nous. Jésus y vient comme prince de la paix. De lui-même, il donne des signes pour se faire reconnaître.

Sachons ne pas négliger les confirmations humaines que l'étude et autres... peuvent nous donner de notre foi. Utiles pour nous, elles le seront aussi pour nos frères, « ces miracles ont été écrits afin que vous croyez ».

Le Christ nous enseigne ensuite que cette joie de la découverte doit être une joie pleine de paix; il n'y a rien de nerveux, de haletant en elle. Cette foi ne reste pas inopérante mais, tout aussitôt, le Christ confie à ses disciples une mission. Toute lumière nouvelle doit nous engager plus avant dans son service.

Thomas refuse de croire au témoignage des disciples. Pourtant, il ne faisait que réclamer la preuve que Jésus avait spontanément donnée aux autres. Jésus blâme son empressement.

- 1- Il aurait dû croire au témoignage de ses frères car la foi de l'homme doit s'incliner devant le témoignage extérieur de l'église, constituée précisément par le Christ pour porter ce témoignage.
- 2- La vraie foi aimante, comme celle que Jésus aurait pu attendre de l'âme d'un ami, n'exige pas ainsi des preuves. « Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ».

La foi apparaît comme une vie « afin que croyant vous ayez la vie en son nom ».

75 - Le sacerdoce catholique

La tradition nous livre trois affirmations :

- 1- le Christ est seul prêtre,
- 2- tous les chrétiens sont prêtres,
- 3- quelques-uns seulement son prêtres.

Comment ces affirmations se concilient-elles ? Tel est l'objet de cette étude qui se divisera naturellement en trois parties.

I - Le Christ est seul prêtre

« Tout grand prêtre, pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés »

(Heb 5,1). Telle est la définition que nous donne saint Paul. Elle caractérise le prêtre par ce qui est son office essentiel : offrir des sacrifices à Dieu. Le mot employé ici pour désigner le prêtre est le terme de « hiereus », courant dans la langue profane pour désigner les prêtres des dieux, courant dans la langue de l'ancien testament pour nommer les prêtres de Yahvé.

Le nouveau testament applique ce terme au Christ à qui il convient éminemment pour deux raisons principales. Dans le Christ, le caractère sacerdotal n'est pas un caractère surajouté. Il est prêtre par sa constitution même. L'incarnation l'a consacré prêtre par l'onction de la divinité sur son humanité. En second lieu, le Christ absorbe en lui tout le sacerdoce : « Toujours vivant pour intercéder en faveur des hommes, il possède un sacerdoce qui ne se transmet point. Les prêtres de la lignée d'Aaron formaient une longue série parce que la mort les faisait disparaître mais lui demeure éternellement, prêtre pour toujours » (Héb 7,20-25). Le Christ est donc le prêtre unique après lequel nul ne saurait sans sacrilège se dire prêtre.

Quant à son oblation, nous dit saint Paul, elle n'a eu lieu qu'une fois et n'a pas à être réitérée : « Le Christ ayant paru comme grand prêtre des biens à venir, c'est en passant par un tabernacle plus excellent et plus parfait qui n'est pas construit de main d'homme, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création et ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux mais avec son propre sang qu'il est entré une fois pour toutes dans le Saint des Saints après avoir acquis une rédemption éternelle... Ce n'est pas pour s'offrir lui-même plusieurs fois comme le grand prêtre entre chaque année dans le sanctuaire avec un sang qui n'est pas le sien, autrement il aurait dû souffrir plusieurs fois depuis la fondation du monde, mais il s'est montré une seule fois dans les derniers âges pour abolir le péché par son sacrifice » (Héb 9,11-12, 25-26).

« Nous sommes sanctifiés par l'oblation que Jésus-Christ a faite une fois pour toutes de son propre corps. Et tandis que tout prêtre se présente chaque jour pour accomplir son ministère et offre plusieurs fois les mêmes victimes qui ne peuvent jamais enlever les péchés, lui au contraire, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu attendant désormais que ses ennemis deviennent l'escabeau de ses pieds. Car par une oblation unique, il a procuré la perfection pour toujours à ceux qui sont sanctifiés » (Héb 10, 10-14).

On aura remarqué l'insistance de saint Paul. Écrivant à des Juifs profondément attachés aux cérémonies et aux traditions de leur race, il veut faire ressortir l'originalité du sacerdoce unique et de l'oblation unique du Christ.

Après la lecture de ces textes, nous ne saurions nous étonner du fait que le terme de *hiereus* n'est jamais appliqué dans le nouveau testament aux ministres de la loi nouvelle qui, elle, ne connaît qu'un prêtre, le Christ. Cependant on l'y rencontre assez fréquemment pour désigner (en dehors du Christ) tantôt les prêtres des païens ou ceux des Juifs, tantôt, comme nous le verrons, l'ensemble des chrétiens. Mais il est remarquable que, pour désigner ses ministres, le christianisme semble avoir fui systématiquement l'appellation la plus obvie, recourant de ce fait à des termes vagues ou profanes : l'ancien (*presbyter*), le surveillant (*episcopus*), le président (*proestôs*), le chef (*higoumenos*). C'est donc que la notion de *hiereus* ne se présentait pas à l'esprit des premiers chrétiens quand ils pensaient à leurs ministres. Il ne leur est pas venu l'idée d'appeler leurs ministres *hiereis* ou, si cette idée leur est venue, ils l'ont toujours repoussée.

Le rite de l'église témoigne du même esprit. L'ancienne église n'a jamais songé à faire d'onction à ses ministres, ce qu'elle aurait certainement fait si elle les avait tenus pour des continuateurs du Christ, de l'oint. L'église se sert des huiles pour le baptême; c'est là qu'elle oint ses enfants. Pour ses ministres, elle se contente de les « ordonner », c'est-à-dire de les destiner à leur fonction au moyen de l'imposition des mains, rite polyvalent et de signification imprécise qu'on retrouve dans la pénitence ou la confirmation et dont le sens est qu'on appelle les grâces de Dieu sur quelqu'un. L'ancienne église ne connaît pas de costume hiératique. Le Pape Célestin a écrit en 428 aux évêques de Provence et blâme le port d'un costume ecclésiastique spécial.

Quand le paganisme fût moribond et le Judaïsme ruiné, l'église adopta et sanctifia un cérémonial et une terminologie différents de ceux qu'elle avait pratiqués jusqu'alors. Le tournant s'opéra au temps de saint Cyprien mort en 258. C'est de son temps que se généralisent, pour désigner les ministres chrétiens, les termes de *sacerdoce* et de *pontifex*. Toutes les fois que Cyprien emploie la langue officielle, il se sert de « *presbyter* », dans l'adresse des lettres par exemple : « *Cyprianus episcopus Luciane presbyterae salutem* ». De même quand il parle d'un prêtre déterminé : « *Frater noster Titus presbyter* ». Mais quand il veut pénétrer les fidèles de leurs devoirs envers les ministres du culte, il cherche des citations, des arguments dans l'ancien testament et les mots de « *sacerdos* » et de « *pontifex* » apparaissent sous sa plume. Ainsi s'opère le glissement de *presbyter* à *sacerdos* au moyen et sous l'influence du vocabulaire de l'ancien testament. Dans la liturgie, on peut distinguer une double couche : les parties les plus anciennes ne connaissent que *presbyter* et *episcopus* mais *sacerdos* et *pontifex* se rencontrent dans les textes plus récents.

Le malheur est que notre langue française s'est constituée en un temps où nos ancêtres ne connaissaient qu'une seule espèce de prêtre, le prêtre catholique. Il n'y a donc eu qu'un mot pour exprimer deux notions pourtant bien différentes et que distinguent le grec et le latin :

- *sacerdos-hiereus*, *pontifex-archiereus* désignent le sacerdoce réel du Christ ou le sacerdoce figuratif des Juifs ou le sacerdoce fictif des païens,
- *presbyter*, *episcopus* désignent les ministres du culte catholique, ministres dont la fonction est de permettre à tout le corps sacerdotal du Christ, (l'église) d'accomplir socialement des actes sacerdotaux.

Le hiératisme s'introduit ainsi dans les cérémonies liturgiques, toujours sous le manteau du symbolisme des prêtres de l'ancien testament auxquels sont indûment assimilés les ministres de la loi nouvelle. Les onctions s'introduisent dans les ordinations au 6^{ème} siècle, pour la première fois en Gaule et en Bretagne en même temps que dans le sacre des rois sinon même après et par imitation et on n'arrive jamais à les faire suivant des règles bien fixes. Quelque temps, les diacres même reçurent l'onction. L'église romaine resta longtemps réfractaire à la pratique de l'onction. D'ailleurs l'onction qui se fait actuellement à l'ordination du prêtre se fait non avec le saint chrême mais avec l'huile des catéchumènes. On ne se sert pas du saint chrême qui est réservé par destination à la consécration des néophytes au baptême et à la confirmation. Les prières même de la bénédiction du saint chrême le jeudi saint n'envisagent pas d'autre emploi que l'onction sacerdotale et royale des néophytes. L'onction n'est donc ni primitive ni essentielle, elle est purement un geste né du désir de rappeler Moïse oignant Aaron.

L'église a toujours été convaincu qu'il n'y avait qu'un seul « *sacerdos* » : le Christ, et que ses prêtres n'étaient point proprement « *sacerdotes*, *hiereis* ».

II - Tous les chrétiens sont prêtres

L'église étant le corps mystique du Christ le continue en toutes choses. Elle est sacerdotale comme corps, dans son ensemble. Cette vue, tirée de la nature du corps mystique, semble appuyée par l'écriture.

Dès l'Exode, Yahvé annonce ses desseins sur Israël, figure de l'église : «Maintenant si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez mon peuple particulier parmi tous les peuples car toute la terre est à moi. Mais vous, vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte » (19,5 ss).

Dans Isaïe, l'annonce est plus explicite : »Les étrangers seront là pour paître vos troupeaux, les fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vigneron. Mais vous, on vous appellera prêtres de Yahvé, on vous nommera ministres de notre Dieu » (61,5).

Mais comme toujours c'est à la lumière du nouveau testament que ces textes prennent toute leur valeur. C'est chez saint Pierre et chez saint Jean qu'il faut chercher les affirmations les plus nettes.

« Approchez-vous du Christ, pierre vivante, rejetée des hommes, il est vrai, mais choisie et précieuse devant Dieu. Et nous-mêmes, comme des pierres vivantes, entrez dans la structure de l'édifice pour former un temple spirituel, un sacerdoce saint afin d'offrir des sacrifices spirituels à Dieu par Jésus-Christ... Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte » (1 P. 11,4).

« A celui qui nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés par son sang et qui nous a faits rois et prêtres de Dieu son père, à lui gloire et puissance dans les siècles des siècles » (Apoc. 1,6). « Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection. La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux. Ils seront prêtres de Dieu et du Christ et ils régneront avec lui pendant mille ans » (Apoc. 20,6).

Des textes aussi catégoriques attribuant à tous les chrétiens cette dignité sacerdotale que les Juifs réservaient si étroitement aux descendants d'Aaron durent paraître aux Juifs aussi révolutionnaires qu'apparurent aux catholiques les pires outrances des protestants au 16^{ème} siècle. Ces textes affirment par rapport à tout le passé une position entièrement originale. L'église est un corps sacerdotal. L'onction sacerdotale qui fait de nous des chrétiens, des oints, se reçoit au baptême. C'est ce que suggèrent déjà les textes de l'Apocalypse. Le Père Allo dans son commentaire interprète la « première résurrection » comme un symbole du baptême. Il y a un rapport étroit entre le baptême et le sacerdoce.

C'est aussi l'opinion de saint Justin (mort en 167). Il écrit au Juif Tryphon : « Nous qui par le nom de Jésus avons cru au Dieu qui a fait toutes choses, qui par le nom de son fils premier-né avons dépouillé les vêtements sordides, c'est-à-dire les péchés, enflammés par le Verbe de sa vocation, nous sommes la véritable race archiprêtre de Dieu. Dieu lui-même le témoigne lorsqu'il dit que « en tous lieux parmi les nations, on lui offre des sacrifices agréables et purs ». Or Dieu ne reçoit de sacrifices de personne sinon de ses prêtres. Donc tous les sacrifices faits au nom de cet homme, sacrifices que Jésus-Christ nous a prescrit de faire, c'est-à-dire ceux de l'action de grâces du pain et de la coupe, et que les chrétiens offrent en tous lieux de la terre. Dieu témoigne par avance qu'ils lui sont agréables. Il refuse au contraire ceux que vous et ceux que vos prêtres lui présentent » (Justin c. Tryph. 116,3). Le rapprochement des expressions « en tous lieux, on offre des sacrifices agréables et purs; Dieu ne reçoit de sacrifices de personne sinon de ses prêtres; les chrétiens offrent des sacrifices en tous lieux de la terre » ne laisse aucun doute sur la pensée de Justin, non plus d'ailleurs que l'expression « race archiprêtre ».

Dans la Cité de Dieu, saint Augustin commente ainsi l'Apocalypse : « Ils seront prêtres de Dieu et de Jésus-Christ et ils régneront avec lui pendant mille ans. Il ne faut pas entendre cela des seuls évêques et des seuls prêtres, c'est-à-dire du véritable corps sacerdotal dans l'église mais comme tous sont appelés chrétiens à cause du chrême mystique, tous ainsi sont dits prêtres parce qu'ils sont membres d'un seul grand prêtre. Et c'est d'eux que l'apôtre Pierre parle ainsi : le peuple saint et le sacerdoce royal » (20,10).

En commentant le psaume 26, saint Augustin fait remarquer que sous l'ancienne loi,

« le roi et le prêtre étaient seuls à recevoir l'onction. En ces deux personnages était préfiguré celui qui serait à lui seul roi et prêtre, oint revêtu de ces deux dignités, Jésus-Christ. Mais, continue-t-il en faisant allusion à la doctrine du corps mystique, ce n'est pas seulement la tête qui a reçu l'onction mais aussi le corps et le corps, c'est nous... Jésus nous incorpore à lui, nous fait ses membres afin qu'en lui nous soyons aussi Christ. Aussi l'onction qui constitue roi et prêtre appartient-elle à tous les chrétiens, elle qui sous l'ancien testament était réservée à deux personnes seulement. Et à ceci il apparaît que nous sommes le corps du Christ : nous sommes tous oints. Tous en lui nous sommes Christ et Christ parce que d'une certaine façon le Christ total comprend la tête et le corps » (Enarr. in Ps 26,11 2. P.L. 36. 199).

« Ignorerais-tu, dit Origène, qu'à toi aussi, à toute l'église de Dieu, à tout le peuple des croyants le sacerdoce a été conféré ? Écoute ce que Pierre dit aux fidèles : race choisie, sacerdoce royal, nation sainte, peuple que Dieu s'est acquis. Tu possèdes donc le sacerdoce puisque tu es d'une race sacerdotale. Aussi dois-tu offrir à Dieu

l'hostie de tes louanges, l'hostie de tes prières, l'hostie de ta miséricorde, de ta pureté, de ta justice, de ta sainteté » (In Levit. homil. 9,1. P.6.12.508).

Saint Léon compare le sacerdoce transitoire d'Aaron avec le sacerdoce éternel du Christ : *« Le mystère de ce divin sacerdoce s'opère dans l'exercice de fonctions humaines. Mais il se transmet d'une façon toute différente de celui d'Aaron qui était héréditaire dans une famille; Au contraire, l'église reçoit pour chefs ceux que l'esprit saint lui a préparés afin que dans le peuple de l'adoption divine, peuple dont l'ensemble est sacerdotal et royal, ce ne soit plus l'origine terrestre qui mérite l'onction mais la faveur de la grâce divine qui engendre le chef » (Serm. 111. 1.P.L.54.145).*

Tous ces textes nous parlent d'un sacerdoce collectif détenu collectivement par tous les chrétiens réunis en l'église. L'erreur protestante a été de comprendre ces textes dans un sens individualiste et de dire que chaque chrétien est prêtre individuellement. En fait aucun ne peut accomplir isolément et individuellement les actes de ce sacerdoce qui est le bien indivisible de la collectivité entière, considérée comme un ensemble, comme corps mystique.

Des textes déjà cités, on conclura que le baptême constitue par l'onction du saint chrême la véritable consécration sacerdotale. Telle est en effet l'opinion des Pères.

Saint Cyrille de Jérusalem dans une catéchèse adressée à de nouveaux baptisés leur rappelle que *« dans l'eau le Seigneur les a purifiés de leurs péchés et que par l'onction ils sont devenus sacerdotalement participants de la dignité du Christ » (Catéch. 18,33. PG. 35.1055).*

Ailleurs, il assimile l'onction baptismale à celles qui constituèrent Aaron grand prêtre ou Salomon roi. Bien plus ces onctions n'étaient que la figure de celle qu'on impose maintenant aux chrétiens (Catéch. 21,6. PG. 35.1094). Saint Jean Chrisostome développera le même symbolisme : *« Tu deviendras par le baptême roi, prêtre et prophète. Roi, pour avoir jeté à terre tes actions mauvaises et avoir égorgé tes péchés. Prêtre, pour t'être offert à Dieu, avoir sacrifié ton corps et t'être immolé toi-même. Prophète enfin car tu connais ce qui sera, Dieu t'a pénétré et t'a marqué de ton sceau » (In ep. 2 ad Cor. hom. 3,7. PG. 61 417).*

Saint Maxime de Turin n'est pas moins explicite : *« Le baptême une fois reçu, nous répandons sur votre tête le chrême, c'est-à-dire l'huile de sanctification. Ceci signifie que Dieu confère aux baptisés la dignité royale et la dignité sacerdotale. Car sous l'ancienne alliance, ceux qui étaient choisis pour le sacerdoce ou pour la royauté recevaient sur la tête l'onction de l'huile sainte. Ils recevaient du Seigneur, les uns le pouvoir de régner et les autres celui d'offrir des sacrifices. Ainsi lisons-nous que le saint roi David et les autres rois ont été oints par les prophètes et ont été ainsi, par la vertu de l'huile sainte, transformés en rois, d'homme privés qu'ils étaient auparavant. Ainsi lisons-nous que le saint prêtre Aaron a été oint par Moïse, consacré prêtre du Seigneur de laïc qu'il était, grâce à la vertu de l'huile sainte. Mais sous l'ancienne alliance, cette huile conférait une royauté temporelle, un sacerdoce temporel. Au contraire cette onction qui vous a été imposée vous a conféré la dignité de ce sacerdoce qui, une fois conféré, ne doit jamais finir. Vous vous étonnez de ce que je vous dis que par cette onction vous avez reçu le sacerdoce et la royauté de la gloire future. Mais ce n'est pas moi, c'est l'apôtre Pierre ou plutôt le Christ par la bouche de Pierre qui affirme que cette dignité vous a bien été conférée. Car il parle en ces termes aux fidèles, c'est-à-dire à ceux qui ont été purifiés dans le baptême et consacrés par l'onction. Vous êtes une race royale et sacerdotale, une nation sainte, un peuple racheté. Annoncez la gloire de celui qui des ténèbres vous a appelés à son admirable lumière. Considérez donc l'honneur que vous avez reçu dans cette cérémonie et prenez garde, pécheurs que le baptême a faits fils du royaume, de ne pas devenir, Dieu vous en garde en péchant de nouveau, fils de la géhenne » (Tract. 3 de Bapt. P.L. 57 776).*

« Tous ceux, dit saint Léon, qui ont été régénérés dans le Christ, le signe de la croix les a faits rois et l'onction du saint esprit les consacre prêtres et donc que tous les chrétiens spirituels et raisonnables reconnaissent à côté du service spécial du ministère leur participation à la race royale et à l'office sacerdotal » (Serm. 4,1. P.L. 54 148).

C'est aussi ce que signifie le texte de la consécration du saint chrême où on rappelle pour l'appliquer à tous les chrétiens l'onction de Moïse sur Aaron. Le vêtement blanc symbolise la même réalité. Chez les Juifs, les Égyptiens, les Germains, les Grecs et les Romains, c'est le vêtement sacerdotal. Tout cela est magnifiquement exprimé par saint Jérôme : *« sacerdotium laici id est baptisma » (Adv. Lucif. 12) (le baptême est le sacerdoce du laïc). En accord avec les Pères mais non sans laisser subsister quelque indétermination, saint Thomas écrit : « Le baptême est une certaine participation des fidèles au sacerdoce du Christ » (111.qu. 63. art. 5).*

III - Quelques-uns sont prêtres

L'église est donc sacerdotale dans son ensemble comme corps. C'est elle, Christ total, qui est le sujet du sacerdoce. Comment va s'exercer ce sacerdoce commun ? Appartenant à la société entière, il ne peut être exercé par les individus, agissant individuellement sans ordre, « promiscus » comme dit le concile de Trente : *« Si quelqu'un soutient que tous les chrétiens sont sans distinction prêtres du nouveau testament ou pourvus d'un même pouvoir spirituel, il apparaît nettement en train de bouleverser la hiérarchie ecclésiastique ordonnée comme une armée en bataille » (Sess. 23,4).*

Qui dit acte social dit acte ordonné. Le sacerdoce, bien commun de tous, sera exercé par quelques-uns, légats de la communauté, procureurs de l'église comme les appellent les anciens textes ou plus simplement ministres publics de l'église. Comment ces ministres seront-ils distingués des autres membres de la communauté ? Par une délégation ? Non, c'est trop peu dire, une délégation ne crée pas une aptitude et elle est révocable. Les prêtres sont donc plus que des délégués. Pour comprendre ce qu'ils sont, il faut en revenir à la notion de corps mystique. L'église est un corps différencié, « plusieurs membres et un seul corps », comme dit saint Paul (1 Cor. 12,20). Certes, les actes vitaux émanent du corps tout entier mais ils ne sont pas accomplis « promiscue ». La fonction sacerdotale n'est pas exercée par tous mais de la part de tous parce qu'elle est le bien de tous. C'est la société qui possède le sacerdoce. Ce sacerdoce va se trouver, pour s'exprimer, un organe, l'évêque, bouche ou langue de l'église. Le sacrement de l'ordre l'habilite vitalemment à sa fonction. Il est seul à la remplir et il reste toujours seul à la remplir, de même que l'oeil est toujours fait pour voir, même s'il est aveugle. Il n'y a pas députation mais adaptation organique pour l'exercice du sacerdoce commun. Mais le sacerdoce commun n'en est pas pour cela concentré de façon particulière sur la tête du prêtre, ce n'est pas l'oeil qui voit, bien qu'il soit l'organe de la vue, c'est le vivant tout entier. Nous voyons nettement un aspect de la distinction entre sacerdos et presbyter. Le sacerdos est nécessaire comme médiateur entre Dieu et les hommes. Quand les offrants sont des profanes, c'est lui qui fait agréer leurs offrandes. Mais les chrétiens ne sont plus des profanes, ils n'ont plus besoin d'un médiateur mais seulement d'un organe. Le prêtre chrétien n'est pas un médiateur entre Dieu et un peuple profane mais l'organe, l'instrument d'un corps sacerdotal (notion de médiateur instrumental).

Nous trouverons une synthèse de cette doctrine dans un **sermon de saint Léon** dont nous avons d'ailleurs cité déjà un passage. C'était au jour anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Le peuple était accouru pour lui offrir ses vœux et il profite de l'occasion pour rappeler à tous ces chrétiens leur éminente dignité de baptisés, leur participation au sacerdoce du Christ, toutes choses qui d'ailleurs n'excluent nullement l'existence d'une hiérarchie.

« Je me réjouis, frères bien-aimés, de votre affection religieuse et dévouée et je remercie Dieu de ce que je reconnais en vous cet amour qui constitue l'unité chrétienne. Comme votre nombre l'atteste, vous comprenez que le retour de cet anniversaire doit nous rendre tous heureux et que le troupeau est à l'honneur quand on célèbre la fête du pasteur. Quoique l'église de Dieu soit ordonnée suivant une hiérarchie différenciée afin que par ses divers membres subsiste l'unité de son corps sacré, cependant, comme dit l'apôtre; nous sommes tous un dans le Christ. Personne n'est si séparé de l'office de l'autre que la plus humble partie du corps ne soit en rapport avec la tête. Dans l'unité de la foi et du baptême, la société est indivise, la dignité s'étend à tous selon cette parole du saint apôtre Pierre : Vous-mêmes comme des pierres vivantes, entrez dans la structure de l'édifice pour former un temple spirituel, un sacerdoce saint afin d'offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ. Plus loin : Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis. Tous ceux qui ont été régénérés dans le Christ, le signe de la croix les fait rois et l'onction du saint esprit les consacre prêtres afin qu'à côté de ce service spécial du ministère tous les chrétiens spirituels et raisonnables reconnaissent leur participation à la race royale et à l'office sacerdotal. Car qu'y a-t-il de plus royal qu'une âme soumise à Dieu et maîtresse de son corps ? Quoi de plus sacerdotal que d'offrir à Dieu une conscience pure et de lui présenter sur l'autel de notre cœur les hosties immaculées de l'amour ? Puisque, par la grâce de Dieu, tout cela est devenu le bien commun de tous, vous avez bien raison de vous réjouir de l'anniversaire de notre élévation à l'épiscopat comme d'un honneur qui vous appartient en propre ».

Dans les lignes suivantes, saint Léon ne semble pas avoir maintenu avec la même rigueur les conséquences de la doctrine qu'il venait d'exposer à la suite de saint Pierre. il continue en effet : « Afin que dans le corps entier de l'église, on célèbre le mystère unique du sacerdoce qui, après l'effusion de l'onction bénie, s'est communiqué plus abondamment aux parties supérieures mais est aussi descendu sans parcimonie sur le reste du corps » (Serm. 4,1. P.L. 54 148).

Après cette étude, nous pouvons résoudre les antinomies posées au début :

- unus sacerdos : un seul est sacerdos par sacre divin,
- omnes sacerdos : tous les chrétiens sont incorporés au sacerdoce unique et constituent une société, un corps sacerdotal. Ce corps est médiateur entre Dieu et ses membres pris individuellement. Ce sacerdoce est collectif et indivis, contre les protestants qui diraient : omnes sacerdotes.
- aliqui presbyteri : quelques-uns sont adaptés au ministère sacerdotal en faveur de tous, adaptation organique, donc définitive comme celle de l'oeil à la vision et non pas délégation révocable, fonction sociale et non pas médiation.

Conclusion

Ainsi paraissent expliqués sans altération tous les textes. Ainsi s'explique la grande liberté dont a usé l'église quant au sacrement de l'ordre : elle a elle-même le sacerdoce et en répartit à son gré les fonctions. Les variations

historiques dans la collation des ordres, dans leurs distinctions et leurs attributions cessent d'être gênantes. Ainsi s'expliquent l'unité et l'efficacité du sacrifice, unité parce qu'il n'y a proprement qu'un seul prêtre et un seul sacrifice, efficacité parce que le ministre a beau être indigne, le sacrifice est toujours accepté. L'état de péché personnel du ministre ne vicie pas l'acte de son sacrifice car ce n'est pas en son nom personnel qu'il offre, c'est l'église qui offre par ses mains, l'église indéfectiblement sainte. Le péché du prêtre appauvrit le corps mystique mais comme le ferait le péché d'un quelconque des chrétiens. C'est que la sanctification personnelle du prêtre, par quoi il est un chrétien comme les autres, est sur un plan radicalement distinct de sa fonction officielle où il n'agit plus comme personne mais comme organe de l'église. Quand le prêtre est en état de péché mortel, il ne s'associe pas personnellement au sacrifice que l'église offre par ses mains et c'est là le mal, mal analogue à celui qui serait si, dans l'assistance, se trouvait un chrétien en état de péché mortel, incapable de prendre part à l'oblation et communiant de façon sacrilège. Mais tant que le prêtre conserve la foi, garde au moins l'intention de faire ce que fait l'église, le sacrifice est bien effectivement offert. Ainsi est évité le grand inconvénient d'attribuer aux non-prêtres, c'est-à-dire aux non ministres, une conformité moins grande avec le Christ sacerdos. L'oeil est le seul organe visuel mais c'est bien le vivant qui voit. Le diaconat, le presbytérat et l'épiscopat n'ajoutent pas à la conformité avec le Christ sacerdos. C'est pourquoi ils peuvent être fuis louablement en certains cas. C'est ce que fit saint François d'Assise. C'est ce que firent tant de saints personnages qui, sans participer aux fonctions ecclésiastiques, trouvèrent sous l'habit monastique ou dans une vie toute donnée au prochain, le moyen que Dieu leur réservait pour s'unir le plus intimement au Christ. Ainsi est évité l'inconvénient de réduire les baptisés à l'état de profanes qui ont besoin de médiateurs et de multiplier ces médiateurs à l'encontre de l'écriture : « un seul Dieu, un seul médiateur » (1 Tim. 2,5)

Examinons plus en détail deux points particulièrement importants.

1) Le pouvoir d'ordre

D'après la généralité des théologiens, le pouvoir d'ordre (pouvoir sur le corps du Christ) est la racine du pouvoir de juridiction (pouvoir sur son corps mystique). Telle n'est pas la conception de l'écriture qui place en premier lieu le pouvoir de juridiction : *«L'esprit saint a établi les évêques pour gouverner l'église»* (Aa 20,28). Telle n'est pas la doctrine exprimée dans le code officiel de droit canon : *«L'ordre sépare dans l'église, de par une institution du Christ, les clercs des laïcs pour gouverner les fidèles et exercer le culte divin»* (Canon 948).

Les ministres de l'église sont avant tout des chefs. Tous les évêques ont une juridiction, l'église ne peut concevoir d'évêque sans diocèse, de là, l'existence d'évêchés *« in partibus infidelium »*. Le pouvoir d'offrir n'est que l'application particulière du droit réservé au chef de convoquer une assemblée pour que ses actes soient valides. Sans réunion régulière, régulièrement présidée, pas de synaxe (réunion des premiers chrétiens avec eucharistie). De même pour que les délibérations d'une réunion de sociétaires soient valides, il faut que la réunion ait été régulièrement convoquée et présidée. Un meeting de chrétiens n'a pas autorité pour consacrer.

« Vous devez tous révéler les diacres comme Jésus-Christ lui-même, l'évêque comme l'image du Père, les presbytres comme le sénat de Dieu et le collègue des apôtres. Sans eux, il n'y a pas d'église » (St Ignace ad Trall. 3,1).

« Ne regardez comme valide que l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de son délégué... Il n'est pas permis ni de baptiser ni de célébrer l'agape en dehors de l'évêque mais tout ce qu'il approuve est également agréé de Dieu. De cette façon, tout ce qui se fera dans l'église sera sûr et valide » (St Ignace ad Smyr. 8). Quand le chef est là, c'est alors toute l'église qui consacre et fait offrande par son ministère.

Nous comprenons mieux de ce point de vue la raison d'être de la multiplication des messes. Ce n'est pas la pluralité des messes en soi qui enrichit la communion des saints mais toutes ces messes ont pour but de donner au plus grand nombre de chrétiens possible la faculté de prendre une part directe à l'acte sacerdotal de l'église.

2- Théorie de la vocation

La vocation apparaît ainsi comme un phénomène social beaucoup plus qu'individuel. A proprement parler, il est inexact de dire que l'évêque ratifie ou authentifie par son appel la vocation d'une âme, il la fait, c'est son appel qui constitue la vocation.

L'histoire ancienne de l'église nous apporte une confirmation de cette théorie. Pierre, Paul, Jacques ou quelqu'un des douze vient d'évangéliser une cité. Avant de repartir vers de nouvelles conquêtes, il réunit le premier groupe de fidèles. Ensemble, on jeûne et on prie. Puis l'apôtre consultant l'assemblée impose les mains au plus respectable et le laisse pour chef à la jeune chrétienté. Une église est constituée, le corps animé par l'esprit a produit l'organe nécessaire. C'est ainsi que les Actes et les Épîtres apostoliques nous font voir la création du clergé primitif. Pas de trace d'une auscultation minutieuse des désirs personnels du sujet. On

ne lui demande que du dévouement. Qu'il croie et aime jusqu'à la mort, c'est assez de sa part. D'autres jugent son aptitude : on peut en faire un chef de l'église.

Même méthode, aggravée d'une pression parfois indiscrette, pour la nomination des grands évêques du 4^e et du 5^e siècle et des prêtres, leurs coopérateurs : Ambroise, Augustin, Basile, Jean Chrisostome, Germain, Rémi et cent autres. Qu'ils soient dignes, qu'ils soient saints, qu'ils soient prêts à tout pour le règne de Dieu, il le faut mais il suffit, le peuple se charge de leur faire entendre la vocation (vox populi, vox Dei) et l'évêque ratifie souverainement le voeu commun de la multitude (Pontifical Romain). Sans doute, ces cas, quoique fréquents, sont extrêmes mais ils n'en ont que plus de netteté car l'élément essentiel de la vocation, le bien commun du peuple de Dieu, y apparaît dégagé de tout accessoire.

Notre liturgie, ce conservatoire de la tradition, nous fait revivre ces scènes antiques de recrutement sacerdotal par la voix populaire. Encore aujourd'hui dans nos cathédrales, les jours d'ordination, c'est l'assemblée qui demande à l'évêque d'ordonner ceux qu'elle lui présente et l'évêque, avant de le faire, laisse au premier laïc venu le droit d'opposer son veto. En fait, il n'y a pas de nos jours beaucoup de ces âmes qui seraient prêtes à accepter le cas échéant l'appel de l'évêque. Aussi est-ce une louable chose que de se mettre ainsi à la disposition de l'église. Mais il ne s'ensuit pas que le désir de se donner tout à Dieu soit la preuve nécessaire et suffisante d'une vocation ecclésiastique car la vocation universelle à la sainteté, c'est-à-dire au don total de soi à Dieu, est l'apanage de tout chrétien.

Toute la confusion théologique survenue en cette matière provient :

- a) de l'infiltration tardive du vocabulaire et des rites empruntés à l'ancien testament (sacerdotes chez saint Cyprien, onctions épiscopales, presbytérales et diaconales). Au début, ces réminiscences n'ont été que des accommodations en vue d'effets édifiants puis elles ont été prises au sens littéral malgré l'écriture et la tradition primitive.
- b) de l'abus anticatholique que les protestants ont fait de la notion du chrétien-prêtre, interprétant dans le sens d'un prétendu sacerdoce individuel ce qui était vrai du sacerdoce collectif et indivis des fidèles.
- c) de la défiance que, par suite, les théologiens catholiques ont éprouvée pour cette même notion.

76 - Deuxième dimanche après Pâques

Introit

Depuis la résurrection du Christ, un monde nouveau est en train de s'édifier sur les ruines de l'ancien. Aux yeux de la foi, Dieu manifeste en toutes choses, circonstances de la vie, grandeur des spectacles naturels..., sa miséricorde et sa paternité.

Seuls les justes peuvent recevoir cette foi qui découvre la présence de Dieu sous des apparences qui sont, pour d'autres, vides de lui. Aussi sont-ils seuls à pouvoir le louer comme il convient.

Épître (1 P 2, 21-25)

Saint Pierre invite à méditer sur l'attitude du Christ envers ceux qui le traitent injustement. C'est une attitude de patience et de réparation.

- 1- Le pardon est toujours, en quelque mesure, l'acceptation et l'oubli d'une injustice, une renonciation à obtenir son droit. Le chrétien refuse de se défendre avec les armes de ce monde, « outragé, il ne rend pas l'outrage ». Car le désir qui occupe son cœur n'est pas le désir de se défendre contre les agressions, « maltraité, il ne fait point de menaces ». Ce qui le touche dans l'injustice commise à son égard, ce n'est pas qu'elle ait été commise à son égard mais qu'elle soit une injustice, une offense à Dieu. Recourir à l'injure, à la menace, ne serait pas réparer cette offense mais ajouter un second désordre au premier. Ce serait aussi très souvent provoquer de nouvelles injures, de nouvelles menaces, et multiplier ainsi, par des rebondissements sans fin, les offenses faites à Dieu.
- 2- Le chrétien ne se borne pas ainsi à supporter les injustices dont il peut être l'objet. Par son union avec le Christ, il supporte, d'une certaine manière, la faute de celui qui l'offense, de tous ceux qui offensent Dieu, « il a porté nos péchés sur le bois ».

Ces péchés du monde, il les a en charge dans la mesure où, s'étant offert à Dieu d'une façon plus complète, il prend conscience de tous ces péchés comme d'offenses faites à Dieu qu'il aime et il en souffre comme le Christ en a souffert. Cette souffrance intérieure du Christ, vraie meurtrissure dont l'autre n'est que l'image, a rendu possible la rédemption. A mesure que nous croîtrons dans l'amour, elle prendra en nous une place toujours plus grande.

Évangile (Jn 10, 11-16)

La différence fondamentale entre le pasteur et le mercenaire, c'est que les brebis appartiennent au pasteur. En notre qualité de créatures et de chrétiens, nous sommes unis au Christ et lui à nous, par une relation absolument unique.

Cela a plusieurs conséquences.

- 1- Le pasteur ne saurait abandonner les brebis. Elles sont siennes, elles sont son bien indissolublement, inséparablement. Dans la prise de conscience de cette relation se trouve le fondement de la confiance chrétienne et, dans l'amour de ce rapport d'appartenance, une des sources de la joie chrétienne.
- 2- Le pasteur va jusqu'à donner sa vie pour ses brebis. Quand elles sont menacées, il s'expose aux attaques de l'ennemi jusqu'à y perdre sa vie car il a le pouvoir, qu'elles n'ont pas, « de donner sa vie et de la reprendre », c'est-à-dire, une fois mort, de ressusciter à une vie nouvelle.
En notre qualité de chrétiens et par la foi, nous participons au pouvoir qu'a le pasteur de ressusciter. Aussi devons-nous, en union avec lui, donner notre vie pour nos frères, particulièrement pour ceux qui, n'étant pas chrétiens, n'ont pas cette foi qui permet de triompher du mal. Nous prendrons volontiers sur nous leurs fardeaux en les aidant le plus possible, de toutes façons, collaboration professionnelle, assistance matérielle..., qui eussent été pour eux des épreuves sans lendemain, une mort sans résurrection. Nous les prendrons, quitte à en être abîmés, sur nous, qui avons le pouvoir de les transfigurer par la foi.
- 3- Saint Jean rapproche ici : connaître, être connu, donner sa vie. Ces trois choses sont inséparables. Les âmes distinguent comme d'instinct ceux qui sont vraiment donnés. D'autre part, on ne connaît vraiment que ceux pour qui on est prêt à donner sa vie. Rien ne rend intelligent comme le don de soi. C'est ainsi qu'on arrive à comprendre les âmes. Ainsi arriverons-nous à connaître vraiment nos élèves.
77 - Troisième dimanche après Pâques 11 mai 1930

Épître (1 P. 2, 11-17)

Étrangers et voyageurs, ces mots caractérisent l'attitude chrétienne : « étranger » présente l'aspect négatif, le chrétien sait ne s'attacher à rien; « voyageur », le chrétien sait qu'il est en route pour la patrie.

Cette attitude de détachement qui tient en somme à ce que le chrétien est possédé d'un autre et plus grand amour n'exclut nullement, nous le verrons, la pratique des vertus humaines mais il importe de ne jamais l'oublier.

Dans ce monde où Dieu nous a placés, comment vivre notre foi devant nos frères non chrétiens ?

- 1- C'est en pratiquant les vertus les plus spécifiquement chrétiennes, renoncement, humilité..., que nous arriverons à les gagner « afin que, sur le point même où ils vous calomnient comme des malfaiteurs (savoir : votre profession de vie chrétienne), ils remarquent vos bonnes oeuvres ». Ce n'est pas en dissimulant notre christianisme que nous le ferons accepter et aimer. Peut-être pourrions-nous nous faire accepter et aimer, nous, parce que le monde nous reconnaîtra pour siens, mais cela ne servira à rien pour la cause de Dieu.

Il faut consentir à être calomniés comme des malfaiteurs. Notre douceur sera jugée hypocrite, notre humilité, faiblesse... Mais ceux qui nous calomnient verront nos oeuvres et, s'ils ne comprennent pas tout de suite, ils en béniront peut-être Dieu un jour. Il y a une sorte de scandale du bien devant lequel il ne faut pas reculer a priori.

Il faut avoir confiance que, pour tout coeur droit, il y a un moment où Dieu le visite. Le souvenir des excès passés, calomnies, mensonges, devient alors principe de conversion. Puisse-nous, en prévision de cette visite, avoir contribué par notre attitude, même en les choquant quelque peu, à leur faire prendre conscience du problème chrétien.

- 2- Saint Pierre recommande aussi la pratique des vertus humaines. La pratique de ces vertus ne sera pas directement le moyen de les amener à glorifier Dieu mais elle « fermera leur bouche », elle fera tomber leurs préjugés, les acheminera à reconnaître en nous « les bonnes oeuvres » spécifiquement chrétiennes qui pourront être un jour l'occasion de leur retour à Dieu.

Dans l'autorité humaine, sachons aussi reconnaître un reflet de celle de Dieu régissant le monde. Le chrétien ne peut se désintéresser d'un monde dont Dieu ne se désintéresse pas.

L'épître se conclut sur un rappel de ce qu'est la liberté chrétienne. « Soyez libres comme des serviteurs de Dieu ». Les chrétiens sont libres par rapport au monde dont ils ont secoué le joug. Ils doivent n'être plus esclaves de ses préjugés, de ses conventions mais, en cette liberté, il faut qu'ils montrent leur unique souci de servir Dieu et qu'ils n'en tirent pas prétexte pour justifier leur égoïsme.

Il y a une grande différence entre le service du monde et celui du Christ, le premier est toujours subi, le second seul peut être objet d'amour.

Évangile (Jn 16, 16-20)

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus »

Les disciples, après la mort du Christ, ne l'auront plus parmi eux. Bien plus, ils ne reconnaîtront plus, dans ce qui arrive au Christ, ce qu'ils attendaient de lui. C'est que leur espoir dans le Christ était trop uniquement humain.

Nous aussi, nous attendons du Christ plus ce que nous espérons pour nous, santé, intelligence, bonheur humain, que ce qu'il veut nous donner. Aussi lui est-il nécessaire de disparaître parfois de notre vie pour purifier notre espérance.

« Vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira »

Le silence de Dieu, la sécheresse où se trouve l'âme chrétienne pour sa propre purification, est marqué du signe de la tristesse. Elle n'est déjà plus assez du monde et trop du ciel pour se réjouir avec le monde et comme lui. Elle n'est pas assez du ciel et encore trop du monde pour goûter la joie des élus. C'est la période de l'enfancement, la mort du vieil homme, la croissance délicate du nouvel homme. On ne s'étonnera pas de ces souffrances si on pense à la profonde transformation que le Christ veut opérer en nous. Nous rendre capables de voir Dieu face à face, d'être incorporés au Christ, suppose une pureté, donc une purification, qui doit atteindre l'être au fond de sa substance.

Cette épreuve est passagère, « un peu de temps ».

En général, elle est d'abord discontinuée. Des périodes de joie viennent aider à supporter ces tristesses. Elles nous donnent un avant-goût de la joie continue du ciel. Déjà cette joie est nôtre, « dès ici-bas, comme dit saint Paul, notre vie est dans les cieux ».

L'épreuve est passagère, comme le nuage qui peut arrêter plus ou moins longtemps les rayons du soleil mais qui n'affecte pas sa présence. Comme dit l'épître, traversons ces épreuves « en étrangers et voyageurs », étranger qui sait ne s'attacher à rien de ce monde jusqu'à ses évidences et ses impressions du moment, voyageur qui sait qu'il trouvera plus tard un bon gîte quoiqu'il ignore comment cela sera.

« Votre tristesse sera changée en joie »

L'amour tire plus sa substance de la souffrance, même présente, supportée avec courage et persévérance, que de sa propre jouissance.

« Personne ne ravira votre joie »

Cette joie n'est pas à nous, ce n'est pas nous qui l'avons faite. Nous participons à la joie du Christ, joie du Christ triomphant qui trouve, dans le monde renouvelé par la rédemption, la réponse à l'amour qui le lui avait fait créer.

78 - La présence du Christ dans nos frères

Pour découvrir la présence du Seigneur dans nos frères, il faut être vivant. Il semble bien que la vie dont parle Jésus est différente de la vie physique puisqu'il la promet à ses disciples comme une chose qui leur adviendra par la suite.

C'est cette vie dont saint Paul dit qu'elle est "vraiment la vie".

"Vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous" (Jn 14,19-20).

Étant vivants, nous n'aurons qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître le Christ

- 1- dans les personnes de ceux qui conforment leurs pensées et leurs actes aux pensées et aux actes de Jésus
"Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure" (Jn 14,23).
- 2- dans la personne des petits enfants qui, reçus à cause de lui, sont accueillis comme de futurs sauveurs du monde
"Quiconque reçoit un de ces petits à cause de mon nom, il me reçoit" (Mc 9,37).
- 3- dans la personne de tous ceux qui, affamés, assoiffés, dépouillés, souffrants et condamnés comme lui par l'égoïsme des hommes, achèvent dans leur chair sa douloureuse passion
"J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'étais sans gîte et vous m'avez recueilli. J'étais sans vêtement et vous m'avez vêtu. J'étais malade et vous m'avez visité. J'étais en prison et vous êtes venus à moi... En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait à un de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait" (Mt 15,31-46).

- 4- dans la personne de ceux qui, ayant tout quitté pour annoncer la bonne nouvelle, continuent sa vie apostolique : prêtres, religieux, missionnaires...
“Celui qui vous reçoit me reçoit” (Mt 10,40).

Nous allons bien souvent de la prière à l'action ne sachant pas toujours choisir entre le service de nos frères qui nous sollicite et la prière qui nous donne la force de l'accomplir. Nous allons de l'un à l'autre, usant nos forces dans ce double mouvement et poursuivis par la pensée de n'avoir jamais fait l'essentiel.

La contemplation du Christ dans la personne de ceux qui nous entourent est seule capable de faire la synthèse de la prière et de l'action.

79 - Quatrième dimanche après Pâques

1930

Épître (Jacq 1, 17-21)

“Tout don parfait... descend du Père des lumières”

Saint Jacques nous invite à reconnaître en toute excellence, en toute supériorité, de tout ordre, un don de Dieu. L'expression “Père des lumières” est justement en relation avec ce rôle cosmique, illuminateur de Dieu. En ce Père des lumières que confessent le savant et l'artiste aux heures les plus sublimes de leurs inspirations, le chrétien reconnaît son Dieu, le Père de Jésus-Christ. Le chrétien se trouve dans le monde comme un enfant dans la maison de son père. Nul-le grandeur ne l'effraie ni ne l'inquiète. Il sait que tout vient du Dieu qu'il adore. Reconnaisant dans le Père l'auteur de ces lumières, il se gardera bien de les dénigrer, de prendre une attitude hargneuse à l'égard de tout ce qui est grand dans le monde : découvertes scientifiques, progrès matériels ou autres..., sous prétexte que ce n'est pas spécifiquement chrétien. Plus qu'aucun autre, il sera heureux de ce qui grandit et embellit la vie et les perspectives humaines. Il en remerciera Dieu. Il fera aussi confiance à Dieu. Si tous ces dons que l'homme reçoit incessamment viennent vraiment du Père de Jésus-Christ, il ne se peut pas qu'ils ne soient en quelque façon un acheminement vers la pleine reconnaissance de Jésus-Christ, une préparation de son règne. Dieu n'est point inconstant ni divers en ses desseins, “en lui, point d'ombre ni de changement”.

« Il nous a engendrés »

Mais cette vue de l'action universelle de Dieu dans tous les domaines, en tous les hommes, chrétiens ou non, n'entraîne pas saint Jacques à minimiser le rôle et la vocation unique des chrétiens. “Il nous a engendrés”, un rapport nouveau apparaît ici, le Père des lumières se fait notre Père. Père des lumières était en rapport avec son activité créatrice. Ici, il s'agit du rapport nouveau institué dans l'incarnation et la résurrection.

« parce qu'il l'a voulu »

Il nous a ainsi engendrés “parce qu'il l'a voulu”, par pure bonté. Ceci doit animer notre reconnaissance. Mais aussi en vue de nos frères non chrétiens, en vue de toutes les créatures dont nous devons être “les prémices”. Comme des prémices n'ont de sens que par rapport à la totalité de ce dont elles sont les prémices, ainsi ne se fait-on une idée de ce que doit être le chrétien que si on le replace dans ce monde qu'il est appelé à sanctifier et à consacrer tout entier. Nous sommes seulement ceux en qui Dieu inaugure le nouvel ordre des choses institué en puissance à la résurrection et dans lequel tous se reconnaîtront comme les fils de Dieu.

Ce qu'il y a d'admirable dans les écrits apostoliques, c'est l'alliance des vues les plus profondes avec les recommandations les plus pratiques. Saint Jacques n'ignore pas qu'il parle à des hommes. A ces hommes à qui il recommande de ne pas se mettre en colère, il ne veut pas laisser ignorer les beautés les plus sublimes de leur vocation chrétienne. C'est d'ailleurs là qu'ils trouveront la force de persévérer. Ces conseils pratiques, il ne les donne pas d'ailleurs en simple moraliste mais dans la perspective chrétienne. S'il nous recommande de rejeter la colère et la précipitation, c'est pour que nous devenions capables d'accueillir cette parole d'ailleurs “déjà greffée en nous et qui peut sauver nos âmes”. Saint Jacques dénonce ici deux écueils qui nous paralysent le plus dans notre sanctification : l'agitation intellectuelle et l'agitation affective.

Évangile (Jn 16, 5-14)

Les apôtres savaient où allait Jésus. Ils n'éprouvaient plus le besoin de le lui demander et cependant ils restaient tristes. Cette tristesse ne venait pas d'un manque de foi. Jésus ne leur en fait pas le reproche. Les vérités de la foi, même crues sincèrement, ne pénètrent pas ni ne transforment d'emblée notre sensibilité. C'est pourquoi le sacrifice nous coûte toujours, que sa perspective nous révolte et qu'il ne faut pas s'alarmer de ces réactions intimes.

Bien que cette tristesse ne soit pas un péché, Jésus ne veut pas y laisser ses disciples. Coupable ou non, elle les paralyse, les stérilise. Pour les en tirer, il les achemine à prendre une possession de leur foi qui pénètre plus totalement leurs âmes.

Il procède de deux manières :

- a) par une affirmation réitérée : "Je vous dis la vérité",
 - b) par des explications pour leur permettre de prendre possession de leur foi.
- Ainsi devons-nous procéder à l'égard de nous-mêmes et à l'égard des autres.

Dans la méditation personnelle, ce seront les moments où nous nous offrirons à Dieu, envers et contre tout, pour lui dire que nous voulons le servir, croire pleinement tout ce qu'il demande, pour lui demander d'augmenter notre foi et de nous transformer tout entiers. Avec nos frères dans l'épreuve, nous tâcherons que notre présence, tantôt muette, tantôt plus active, constitue pour eux un témoignage extérieur et sensible de la vérité du christianisme. Au contact d'un chrétien vraiment sanctifié, l'âme éprouvée se rassérène toute entière. Ce Dieu à qui elle n'adhérait que sur la foi, elle l'expérimente presque sensiblement dans l'âme de son serviteur. Dans cette manifestation visible, elle trouve un appui qui la tire de sa détresse. Ces explications, nous les demanderons au Christ dans notre prière. Souvent il nous les donnera. Il faut que nos épreuves nous soient une occasion de poser des questions au Christ et de mieux découvrir l'originalité et les conséquences de notre foi. Nous essaierons aussi d'éclairer nos frères, non pas en les consolant avec les raisonnements impuissants de ce monde mais, comme Jésus le fait dans ce texte, en les aidant à approfondir leur foi. Le Christ console ses disciples en leur promettant un surcroît de lumière avec l'Esprit :

- 1- Il commence par leur rappeler leur petitesse : "*J'ai encore beaucoup de choses à vous dire mais vous ne pouvez pas les porter maintenant*". Seul l'orgueilleux ne peut plus espérer parce qu'il se croit déjà en possession de tout et que de ce qu'il a, il ne saurait se contenter.
- 2- « *Il vous conduira vers la vérité tout entière* ». Il achemine vers toute vérité il vous annoncera l'avenir, promesse merveilleuse que Dieu seul peut tenir. Par la foi, nous atteignons à la racine de toute vérité, l'avenir même nous est révélé : le triomphe final du bien, l'impuissance du mal à fonder rien de durable.
- 3- Il vous acheminera
Ce mot indique la discrétion de l'action de l'Esprit. Il faut être bien attentif pour percevoir les inspirations intérieures, les appels divins que Dieu fait retentir en notre âme et par lesquels il nous fait assimiler la révélation du Christ.
- 4- Il me glorifiera. C'est à ce signe que l'église a toujours discerné les manifestations authentiques de l'Esprit, à leur accord fondamental avec le message du Christ. C'est à la lumière de l'évangile que nous jugerons, nous aussi, nos attraites intérieurs.

Notes explicatives (d'après les commentaires du P. Lagrange)

Épître : « Recevez avec douceur la parole entrée en vous »

Le mot « entrée » traduit mal le latin de la Vulgate et le grec du texte original, c'est « entée » qu'il faut lire.

Évangile (Jn 16, 5-14)

- 1- « Aucun ne me demande : où allez-vous ? »

Le passage de l'évangile fait partie du deuxième discours de Jésus aux apôtres.

Dans le premier (14, 5-28), Pierre a interrogé le maître sur ses desseins et celui-ci lui a répondu. La parole du verset 5 ne saurait donc être un reproche, elle se comprend mieux sous la forme : « Or maintenant, je vais vers celui qui m'a envoyé et aucun de vous ne me demande... ».

Elle équivaut donc à dire : maintenant, vous ne me demandez plus... Le doute intellectuel formulé par Pierre est en partie dissipé sans que la tristesse soit abolie, Jésus fait cette double constatation.

- 2- « A propos de la justice, parce que je vais vers le Père et parce que vous ne me verrez plus ».

On comprend que le retour de Jésus à son Père, témoigné par la venue et les manifestations de l'esprit dans les disciples prouve sa justice. On comprend moins que sa disparition aux yeux des apôtres la prouve aussi. Les dernières paroles de Jésus annoncent simplement un fait imminent.

Leur meilleure version est la suivante : « parce que je vais au Père et vous ne me voyez plus », le présent exprime ici un futur prochain.

- 3- « Il vous enseignera toute vérité »

Le mot « enseignera » est trop fort. Il vaut mieux dire : « il vous guidera vers la vérité tout entière ».

On peut alors interpréter dans l'un ou l'autre des deux sens suivants :

- l'esprit éclairera les apôtres dans l'explication de la révélation de Jésus,
- l'enseignement de l'église est compatible avec l'un et l'autre : la révélation qui constitue l'objet de la foi catholique a été complète avec les apôtres.

80 - Quatrième dimanche après Pâques

Le Père des lumières

“Tout don excellent... descend du Père des lumières” (Jacq. 1,17-18)

Saint Jacques nous invite à reconnaître en toute excellence, en toute supériorité, de tout ordre, un don de Dieu. L'expression “Père des lumières” est justement en relation avec ce rôle cosmique, illuminateur de Dieu. En ce Père des lumières que confessent le savant et l'artiste aux heures les plus sublimes de leurs inspirations, le chrétien reconnaît son Dieu, le Père de Jésus-Christ.

Le chrétien se trouve dans le monde comme un enfant dans la maison de son père. Nulle grandeur ne l'effraie ni ne l'inquiète. Il sait que tout vient du Dieu qu'il adore et que ce Dieu est plus grand que tout cela.

Reconnaissant en Dieu l'auteur de tout ce qui est bon et beau, le chrétien rejette avec horreur l'attitude impie qui consiste, pour faire ressortir la grandeur de Dieu, à déprécier les présents qu'il nous a faits, les lumières qu'il nous a données. Il se gardera bien de prendre une attitude défiante à l'égard de tout ce qui est grand dans le monde (découvertes scientifiques, progrès matériels ou autres...) parce que ce n'est pas spécifiquement chrétien. Plus qu'aucun autre, il sera heureux de ce qui embellit la vie et agrandit les perspectives humaines; Il refusera d'opposer Dieu et la science, Dieu et l'art, Dieu et le monde. Mais “sachant que les choses invisibles manifestent les perfections de l'invisible” (Rom. 1,20), il essaiera de rendre grâces pour toutes choses et d'adorer à partir de toutes choses. Il ne pensera pas que ce soit une chose négligeable de progresser dans la connaissance des grandeurs du monde car plus on se fera une idée grande, harmonieuse, majestueuse du monde, moins l'idée qu'on se fera de Dieu sera indigne de lui.

Le chrétien fera aussi confiance à Dieu. Si tous ces dons que l'homme reçoit incessamment viennent vraiment du Père de Jésus-Christ, il ne se peut pas qu'ils ne soient en quelque façon un acheminement vers la pleine reconnaissance de Jésus-Christ, une préparation de son règne. Dieu n'est point inconstant ni divers en ses desseins, “en lui, point d'ombre ni de changement”. Sans doute, l'homme peut-il abuser des lumières reçues et les faire servir pour un temps à l'oeuvre des ténèbres ? Mais on ne peut détenir longtemps la vérité captive, elle se dégage avec le temps des mauvais emplois qu'on en a faits, devenue alors elle-même principe de vie et de libération. “Frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est beau et grand, tout ce qui est juste, que ce soit là l'objet de vos pensées” (Phil. 4,8).

“Il nous a engendrés”

Cette vue de l'action universelle de Dieu dans tous les domaines et en tous les hommes n'entraîne pas saint Jacques à minimiser la vocation des chrétiens : “Il nous a engendrés...”. Un rapport nouveau apparaît ici : le Père des lumières se fait notre Père. Quand nous disons que Dieu est notre Père, nous n'entendons pas exprimer seulement sa bonté, sa providence ou qu'il nous a créés. Nous entendons dire quelque chose de nouveau, de réel. Ce n'est pas une métaphore car celui qui nous a appris à prononcer ce nom de Père est celui qui seul peut se dire par nature le “fils”, celui qui seul connaît la profondeur de ce mystère de filiation, Jésus-Christ. C'est lui aussi qui, ayant revêtu notre humanité, nous ayant incorporés, recréés en lui, a fait de nous en lui des fils de Dieu à la façon dont il l'est lui-même. “Fils de Dieu” n'a pas d'autre sens. Nul n'est “fils de Dieu” que Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Nul ne peut appeler Dieu son Père que par l'esprit de Jésus qui crie dans son coeur : “Abba, Père !” (Gal. 4,6).

Pourquoi nous a-t-il ainsi engendrés, “parce qu'il l'a voulu...”, c'est-à-dire que, dans l'ordre naturel des choses, rien ne requerrait ce bienfait nouveau. Cependant Dieu a voulu que les hommes deviennent ses enfants. Entre ces deux grands desseins, celui de la création et celui de l'incarnation, il y a un lien étroit car ils sont tous deux l'effet d'un même amour.

“Pour être les prémices de sa création”

Ceux que le Père a engendrés et dont il a fait ses fils valent à ses yeux comme les prémices de la création toute entière. Nous chrétiens, nous sommes d'abord les prémices de la grande famille humaine, comme son avant-garde détachée au-devant du roi, comme ceux en qui il inaugure le nouvel ordre des choses institué dans notre monde déchu par l'incarnation et la rédemption et dans lequel tous les hommes de bonne volonté se reconnaîtront comme les fils de Dieu. S'il est vrai que Dieu aurait pardonné à Sodome pour quelques justes qu'elle eût comptés, avec quelle tendresse ne doit-il par voir maintenant cette humanité immense sur le visage de qui apparaissent déjà vaguement les traits de son Fils. Mais nous sommes aussi les prémices de la création toute entière. N'est-il pas dit qu'elle aussi attend sa délivrance, sa rédemption “pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu, gémissant toute entière et souffrant les douleurs de l'enfantement” (Rom. 8,21-22).

Comment cela peut-il se faire ?

Comme les prémices sont la partie la plus exquise et la plus noble de l'ensemble qu'elles représentent, ainsi les hommes dans le monde. En faisant d'eux ses enfants, Dieu les a élevés à une dignité transcendante et l'honneur en a rejailli sur la création toute entière. Dans cet immense courant de la vie en Dieu par lequel le Père engendre éternellement le Fils tandis que le Fils se réfère éternellement à son Père et cela dans un amour mutuel qui est le saint Esprit, voici que désormais, depuis l'incarnation, la nature humaine assumée par le Verbe s'est trouvée comme prise et entraînée.

Devenus membres du corps mystique, appelés à connaître Dieu comme il se connaît et à l'aimer comme il s'aime, possédant dès maintenant en nous le germe de cette connaissance et de cet amour, nous vivons de la vie que Dieu a en lui-même, introduits comme au sein de la Trinité.

N'est-il pas vrai que la création entière y est entraînée avec nous dans la mesure où ses influences multiples ont façonné nos puissances de connaître et d'aimer ? Et tout cela en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, *“lui en qui Dieu a voulu réconcilier toutes choses avec soi-même, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de la croix”*

(Col. 1,20).

81 - Ascension

« Il leur recommanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem » (Aa 1, 1-11)

Dans l'attente de l'esprit qui donnera aux apôtres la force de confesser personnellement le Seigneur, le Christ dit à ses disciples de rester groupés les uns près des autres de façon qu'ils puisent, dans cette vie commune, le courage de persévérer et la patience d'attendre avec foi la venue du Paraclet.

Nous aussi, nous devons trouver, dans nos petits groupes fraternels, le courage et la patience d'attendre et de recevoir la formation intérieure qui nous donnera une personnalité chrétienne.

« Seigneur, le temps est-il venu ? »

Les apôtres reviennent sans cesse à leurs préjugés juifs pour interpréter ce que leur dit le Christ. Ce fut une grosse difficulté qu'il rencontra pour se faire comprendre d'eux. Il la rencontre aussi près de nous. Ce ne sont pas les mêmes préjugés qui nous écartent d'une compréhension complète du Christ mais ce sont aussi quelques grands courants de pensée qu'imprègnent notre culture sans que nous nous en rendions clairement compte : un certain humanisme qui voit, dans le bonheur sur terre, la seule fin proposable à notre activité; un certain agnosticisme qui confond aisément la difficulté de découvrir la vérité avec la négation de son existence ou avec l'impossibilité de la découvrir, au moins en partie.

Le Christ ne va pas directement contre les préjugés des apôtres car il sait que cela ne servirait de rien mais il reprend ce qu'il y a de juste dans leur idée, d'un établissement du royaume, pour leur signifier clairement leur mission dont on remarque la gradation

- 1- Jérusalem et la Judée, perspective naturelle aux apôtres,
- 2- la Samarie, perspective plus difficile pour eux si on se souvient du mépris des Juifs pour les Samaritains,
- 3- les extrémités de la terre, c'est-à-dire le monde païen tout entier. Il faut se rappeler les difficultés que Pierre rencontra dans la primitive église de Jérusalem lorsqu'il baptisa le centurion Corneille (Aa 11).

Le Christ fait de même avec nous, en utilisant ce qu'il y a de bon dans les tendances de notre nature et les opinions de notre esprit. Il purifie les unes et éclaire les autres à mesure que nous les exerçons et les suivons avec un coeur droit et généreux. C'est ce qu'il faut faire avec les âmes que la providence veut toucher par notre intermédiaire.

« Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel ? »

La stupeur des apôtres a sans doute égalé leur effondrement lorsqu'ils virent le Christ arrêté au jardin des Oliviers. Dans les deux cas, il les quittait et brisait leur espoir d'un messie, du roi temporel que les Juifs attendaient. Les paroles du Christ ne purent les détourner de leur erreur. Des événements; comme celui de l'Ascension, eurent sans doute plus de force; c'est eux qui leur rappelèrent et leur firent comprendre ses paroles. Pour nous aussi, c'est plus souvent par les événements que par les livres que le Christ nous instruit. Le livre se laisse toujours interpréter. L'événement a une force plus brutale. Il nous fait comprendre ce que le christianisme nous enseigne, pourvu que nous ayons un coeur droit et une conscience pure. Comme les apôtres, nous avons tendance à rester dans la vision du passé, de ce qui n'est plus. Instinctivement, nous penchons à croire que l'idéal de l'avenir est le retour du passé. C'est un manque de foi dans la divine réalité du christianisme qui se développe dans le monde.

« Il en reviendra de la même manière que vous l'avez vu monter »

Cet espoir vivant du deuxième avènement du Christ a été le soutien du premier siècle de l'église. Cette perspective prendrait tout son sens pour nous :

- 1- si nous pensions que nous avons à préparer et à hâter la venue du Christ ici-bas en rayonnant autour de nous plus de bonheur, plus de justice et plus de vérité,
- 2- si nous pensions aussi qu'en ce jour, ce n'est pas seulement un jugement sur des individus qui aura lieu mais la manifestation du corps mystique désormais accompli et que l'oeuvre essentielle de notre vie n'est pas tant celle de notre salut individuel mais la collaboration à cette grande oeuvre qui nous dépasse, l'édification du corps mystique du Christ à partir de l'humanité toute entière.

Évangile (Mc 16, 14-20)

« L'incrédulité et la dureté de leur coeur »

Jésus met en relation les dispositions intérieures avec l'aptitude à croire.

Les signes extérieurs, témoignages, faits extraordinaires..., ne suffisent jamais à emporter l'adhésion. A côté de la grâce, toujours donnée, la pureté et la générosité sont indispensables. Nous sommes responsables de notre pureté et de notre générosité.

« Celui qui ne croira pas sera condamné »

Jésus se place ici dans la perspective où l'évangile sera découvert clairement à une âme. Dans ces conditions, l'incrédulité ne peut provenir que de la défectuosité des dispositions intérieures. Mais dans le cas où le message total du Christ n'a pas encore été découvert clairement, l'âme sera jugée sur la pureté et la générosité avec laquelle elle aura cru les vérités qu'il lui aura été donné de découvrir, obligation morale, existence de Dieu, relations de Dieu avec l'âme...

« Ne pas avoir cru ceux qui l'avaient vu ressuscité »

Le témoignage est à la base de notre foi puisque nous croyons aux dogmes, non parce qu'ils nous paraissent rationnellement évidents, mais parce que le Christ et à sa suite, l'église nous les ont enseignés. Le témoignage est à la base de notre développement spirituel car, autrement, nous ne pourrions pas profiter de l'expérience et des conseils d'autrui. Ainsi Dieu ne veut pas que nous nous sanctifions seuls. C'est grâce à nous qu'ils le seront ou qu'ils le sont. On voit alors la raison très forte qui motive les reproches du Christ. Sans la confiance mutuelle, sans l'union des coeurs, le christianisme ne pourra pas grandir dans le monde.

« Voici les miracles » : la force extérieure des miracles dépend de l'état de civilisation de la société où ils se produisent. On retrouve, dans les pays de mission, des miracles tout à fait semblables à ceux de l'évangile. De notre temps, la même puissance est donnée au croyant mais elle revêt souvent des apparences plus spirituelles :

- par sa pureté, sans qu'il agisse nécessairement dans cette intention, il est l'occasion de purification pour ceux qu'il rencontre,
- par sa charité, il émeut le fond des coeurs et leur parle le langage qui les touche,
- le mal n'a plus prise sur lui car, par la foi, il sait le métamorphoser en bien, sachant tirer le bien du mal; il sait voir la main divine, même sous les apparences les plus malfaisantes, maladie, pauvreté, mort...

82 - Messe de l'Annonciation

“Je vous salue, Marie, pleine de grâce” (Lc 1,26-38)

L'oeuvre de Dieu se prépare dans l'obscurité et le silence. Elle est déjà sur le point d'éclater en plein jour que tout encore se cache. Marie fut prévenue de la grâce divine avant qu'elle ait pu soupçonner la vocation qui l'attendait.

Dans l'oeuvre de l'incarnation, on ne peut pas séparer la naissance du Christ de la préparation mystérieuse de l'âme de Marie. Ce n'était pas spécialement dans les aspirations conscientes de son âme, dans les lumières de son esprit que se manifestait le plus efficacement ce travail profond. C'était une préparation par la base, une construction sainte sur le roc d'une pureté sans tache qui la rendrait capable un jour, à l'heure utile, de tout croire, de tout accepter, de tout supporter et de tout comprendre. Marie, la fille d'Anne, devint la mère du messie et, après, au Golgotha, la mère de tous les hommes.

Vocation unique, que ses enfants reproduisent, chacun suivant sa grâce, en l'imitant. Ils participent, d'une manière spirituelle, à cette maternité divine et le Christ, en chacun d'eux, naît, se développe et trouve une humanité de surcroît. Le Christ mystique grandit et fait du monde son propre corps. Puissions-nous, comme Marie, répondre fidèlement à la grâce qui appelle. Puissions-nous, comme elle, à l'heure propice, accepter, supporter et, un jour, tout comprendre.

“Marie, l’ayant aperçu, fut troublée de ses paroles et elle se demandait ce que pouvait bien signifier cette salutation”

Première prise de conscience d’une vocation vers laquelle toute sa vie passée était orientée à son insu.

Le chrétien, dans sa mesure, connaît aussi ces heures décisives. Elles sont dans sa vie comme des signaux particulièrement expressifs. Ce sont les jours où il voit croître en lui de grands désirs, des aspirations élevées, parfois des sentiments violents, que sa vie quotidienne et modeste, ne saurait expliquer totalement. Souvent, c’est pour lui aussi une occasion de troubles mais il est des troubles qui viennent de notre fond mauvais et il en est d’autres qui sont les fruits délicats et précieux d’une grâce puissante. Beaucoup se troublent parce que l’ambition de paraître, la passion de dominer, viennent donner à leurs aspirations les plus saintes, la violence tout humaine des désirs de jouissance. Bien vite, la passion tombe, usée ou distraite par d’autres séductions et plus rien ne reste. On ne peut pas croire aux appels divins quand on est esclave de ses passions.

Beaucoup se troublent parce que la peur les saisit. Ce ne sont pas les moins intelligents ou les plus infatués d’eux-mêmes qui ont ainsi peur car ces derniers ne comprennent rien aux conséquences sévères que comporte le don de soi au Christ dans sa vocation. Ce sont déjà des âmes fines et déliées.

Pauvres arbrisseaux qu’un soleil trop ardent vient dessécher au lieu de féconder ! Souvent elles paient ainsi leurs lâchetés passées, accumulées et qu’un œil inexpérimenté ou négligent n’a pas su reconnaître. Donnez-leur, Seigneur, de rencontrer le chrétien qui leur apprendra, par sa conduite et son exemple, la vitalité chrétienne qui fait les apôtres et les martyrs. Il faut être très courageux pour croire aux appels divins car, quand la peur saisit, le doute vient puissamment enlever le grain jeté. C’est pourquoi, en général, le Seigneur ménage sa voix quand il nous parle. Il ne nous découvre pas tout d’un coup notre devoir. Il le fait dans la mesure où nous avons répondu déjà pratiquement à ses premiers appels, dans la mesure où nous devons pouvoir entendre utilement ceux qu’il veut encore nous faire. Ce que la Vierge apprit en un jour, nous l’apprendrons, suivant notre mesure, dans le patient travail de longues années. Bienheureux ceux qui n’enjambent pas sur la providence et qui savent être patients dans leur générosité même !

Marie, la toute pure et la très courageuse, ne connut pas ces troubles et elle crut. Elle connut le trouble qui vient non d’un regard sur soi mais du zèle pour l’oeuvre de Dieu, signe d’un amour qui, un jour, la fera mourir. Jésus, lui aussi, fut dévoré par le zèle de la maison de Dieu. Dans la salutation angélique, Marie se demandait non ce que cela allait lui apporter, non ce que cela allait exiger d’elle mais ce que cela serait aux yeux de Dieu. Aussi elle ne fut pas écrasée par la grandeur inouïe de sa vocation unique. Aussi elle ne fut pas écrasée par tout ce que cela pouvait comporter de bouleversements dans sa vie simple et cachée de Nazareth. Elle crut, pendant et après.

“Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu”

Ce n’était pas la crainte de celui qui a peur pour soi ni même de celui qui se trouve ouvrier trop chétif pour être mêlé à une oeuvre dont il pressent, sans trop se le dire, la grandiose importance. C’était la crainte qui s’exhale de la perception réelle, directe, du néant de la créature vis-à-vis de son Dieu, crainte faite de respect, de saisissement respectueux dans son silence et son inexprimabilité même.

Crainte qui bannit l’orgueil, où pourrait-il s’accrocher maintenant ? Crainte qui bannit la peur, peur de quoi quand on n’est rien ? Crainte dont la grâce divine vient faire une adoration. L’amour divin est d’autant plus grand qu’il se développe dans une âme plus vide de soi. Marie est bien prête à entendre le message de sa vocation maternelle.

“Vous enfanterez un fils et lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand”

Quelle merveilleuse vie se découvre aux yeux de Marie ! L’ange lui découvre sa vocation divine mais il omet de lui dire par quel chemin elle devra passer pour la réaliser. Il omet de lui dire les tribulations de la première enfance, les délaissements de la séparation, les angoisses d’une mère qui voit son fils soupçonné, malmené, la désolation du Calvaire. Cela viendra après, en temps utile.

C’est souvent dans la perspective d’une vie réussie et féconde que l’âme se comprend appelée à travailler à l’avènement du royaume de Dieu. L’aurore a souvent cette fraîcheur et l’orage ne vient qu’après. Cela vaut mieux ainsi. Qui se déciderait à faire le pas qui met à la suite du Christ s’il savait combien il devra souffrir pour devenir le disciple du crucifié ?

Cette vision heureuse n’est pas due seulement à l’inexpérience de la vie qui ignore les souffrances réservées à ceux qui suivent le Christ. Elle est la vision heureuse qui restera après la vie, quand le calice aura été bu jusqu’à la lie. Les souffrances et les échecs sont vite oubliés quand ils sont la semence féconde de la joie du fils de la maison qui revient le soir, le labeur accompli. Souvent, pendant la longue réalisation de la vocation, au milieu des tribulations, l’âme voit moins exactement le sens de la vie, sa raison d’être, que dans ces premiers moments.

“Comment cela se fera-t-il ?”

Ce n'est pas la question d'un curieux. Ce n'est pas la question de Zacharie qui cherchait un signe pour soutenir sa foi défaillante. C'est la question de celle qui veut être fidèle à l'appel reçu. Elles sont rares les âmes qui savent un jour se poser d'une manière vraie, efficace, cette question. Beaucoup manquent du courage qui leur donnerait le sens des réalités. Beaucoup se bornent à de bonnes paroles et à des méditations savoureuses. Aussi elles restent des médiocres qu'un rien berce et endort. L'oeuvre de Dieu chôme entre leurs mains.

“L'ange lui répondit : l'esprit saint viendra sur vous”

L'ange ne dit pas à Marie tout ce qu'elle aura à faire, de même qu'il ne dit pas tout ce qu'elle aura à pâtir. Il ne lui révèle que le but final de sa vie et le premier pas qui la commence, l'alpha et l'omega. Demain apportera de nouveaux devoirs, de nouvelles réalisations.

Ainsi en est-il pour l'âme fidèle. C'est chaque jour qu'on lui donne le travail à faire. A la fin de sa vie, cela fera une grande oeuvre et “le serviteur fidèle en de petites choses sera établi sur de plus grandes”.

Bienheureux ceux qui se décident à partir ainsi. Les soucis de l'avenir n'appesantiront pas son élan ni sa marche et “celui qui regarde le ciel, jamais ne sèmera”.

“Déjà Elizabeth, votre parente, a conçu un fils dans sa vieillesse”

Zacharie avait demandé un signe mais c'était chez lui manque de foi et l'ange le lui refusa et l'aveugla. Marie qui avait cru sans signe en reçoit un.

L'âme fidèle rencontre elle aussi un signe qui l'assure de sa vocation, la lui confirme. Souvent, c'est la joie intense ou la paix profonde que donne la conviction qu'on est à sa place. C'est aussi le développement des facultés qu'appelle la réalisation de l'oeuvre à laquelle on est consacré, les muets deviennent éloquents et les timides, courageux. C'est surtout l'enrichissement de la vie intérieure qui développe au maximum la personnalité religieuse et donne à l'âme un rayonnement que nul effort humain, nulle ascèse ne peut procurer. La sainteté est au bout d'une vocation fidèlement et avec persévérance suivis.

“Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole”

Seigneur, faites qu'un jour, nous vous donnions cette réponse pour de vrai !

83 - Dimanche de la Pentecôte

Épître (Aa 2,1-11)

“Ils étaient tous ensemble dans un même lieu”

La venue du saint Esprit sur les disciples se fit à l'issue de la première retraite chrétienne, celle qu'ils firent ensemble sur les conseils du Christ. Souvent pour nous aussi, ce sera dans des réunions de ce genre que les dons de notre baptême et de notre confirmation se développeront, s'explicitent et feront de nous des âmes d'apôtres.

“Comme celui d'un vent qui souffle avec force”

Cette première image montre la plénitude et l'universalité de l'action divine. Dieu remplit toute chose de sa présence créatrice sans se confondre cependant avec sa créature à laquelle il reste transcendant. Dieu est un milieu (comme l'air) d'où tout être reçoit son existence, sa croissance, sa fin (St François de Sales). Nous saisissons son action sans voir d'où elle procède comme nous le faisons pour celle du vent (Jn 3,8).

“Comme des langues de feu qui se partagent”

Cette seconde image montre que l'action divine revêt avec les âmes un caractère personnel. Le feu, symbole de l'amour, se partage et vient sur chaque disciple. Dieu a avec chacun des relations d'amour personnelles. Ces relations sont une par la divinité qui les crée. Elles sont multiples comme les âmes qui en sont l'objet. De même qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père, de même il y a beaucoup de manières pour Dieu d'aimer une âme et de l'enrichir de ses dons. L'une sera sanctifiée par la souffrance, l'autre découvrira Dieu dans la joie.

“Et ils se mirent à parler d'autres langues”

Les apôtres se voient subitement doués de possibilités nouvelles. Elles ne sont pas le développement de leurs possibilités antérieures mais comportent un élément radicalement nouveau. Jamais les disciples n'auraient pu penser ou désirer un tel don. Nous aussi, nous ne pouvons pas concevoir actuellement tout ce que Dieu veut peut-être faire en nous et par nous. Il importe donc de ne pas nous persuader a priori, du fait de nos limitations actuelles, que certaines tâches ne nous seront jamais demandées.

“Selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer”

Si on peut se préparer à recevoir les dons du saint Esprit, on ne peut pas les acquérir par ses propres moyens. A la différence des facultés naturelles qui se développent normalement par l'exercice, c'est moins en exerçant les dons du saint Esprit qu'en nous purifiant de toute satisfaction égoïste ou orgueilleuse à leur égard que nous collaborons à leur développement. Ces dons demeurent dans l'âme sans lui appartenir. C'est l'Esprit qui en reste le maître. De même qu'il les a donnés, il peut toujours les retirer. L'âme qui vit de Dieu, qui a été fidèle à répondre aux grâces de son baptême et de sa confirmation, sait parler, elle aussi, quand cela lui est donné, le langage qui convient pour atteindre les âmes.

“Or parmi les Juifs, il y avait des hommes pieux”

Il y en avait d'autres aussi mais seuls, ces premiers entendent avec profit les disciples parler leur propre langue. L'âme pieuse, même quand elle ne connaît pas Dieu tel qu'il s'est révélé aux chrétiens, est déjà de Dieu et entend dans sa propre langue le langage de Dieu que parlent ses disciples. Les langues par lesquelles s'expriment ou désirent s'exprimer les aspirations spirituelles des hommes pieux, c'est-à-dire qui désirent se soumettre à une vérité plus totale, sont très nombreuses comme “les nations qui sont sous le ciel”. Mais quand le message chrétien leur est présenté dans sa pureté et sa plénitude, tous y reconnaissent ce qu'ils voulaient exprimer. Par la vraie piété se trouve réalisée l'union de ceux qui parlaient des langues diverses, tandis que le péché et l'orgueil amènent à ne plus se comprendre ceux qui jadis parlaient la même langue (Tour de Babel).

“D'autres disaient en se moquant : ils sont pleins de vin nouveau”

Ce verset montre l'incompréhension des hommes qui ne sont pas pieux. Les mêmes faits extérieurs leur étaient objectivement proposés. Ceux qui étaient bien disposés s'en étonnèrent et se demandèrent “ce que cela pouvait être”. Ils furent ainsi préparés à recevoir la prédication de Pierre. Les autres trouvèrent tout de suite une explication qui les rassura et leur permit de se moquer des apôtres et de ce qu'ils allaient prêcher. Nous sommes responsables de notre foi car notre foi dépend de nos dispositions morales.

Évangile (Jn 14,23-31)

“Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. Celui qui ne m'aime pas ne gardera pas mes paroles”

On ne peut pas séparer l'amour de Dieu de la soumission à ses commandements et de la persévérance dans une foi vivante. Ces éléments coexistent et ne peuvent exister séparément. La présence de l'un d'eux est une assurance, si cela était nécessaire, de la présence des autres. Si nous obéissons à Dieu, nous aimons Dieu et nous avons une foi vivante, même si nous ne le sentons pas. Si nous aimons Dieu, nous le servons, même si, par le fait des circonstances, fatigue, tentations, impossibilités physiques..., nous n'avons pas l'occasion d'agir beaucoup pour lui.

“Et mon Père l'aimera”

L'amour du Père ne doit pas être séparé de l'amour du Christ. Ils coexistent. Le Christ est l'intermédiaire unique et nécessaire entre l'âme et Dieu. Par là, il est la voie qui conduit au Père. Il est la vérité qui permet de concilier ces deux propositions en apparence contradictoires : Dieu est infiniment distant et transcendant à l'homme et il est infiniment intime à ses enfants.

“L'Esprit vous enseignera tout et vous rappellera ce que je vous ai dit”

Les paroles du Christ sont esprit et vie. Elles opèrent par elles-mêmes, dans les âmes bien disposées, comme ferait un sacrement. C'est pourquoi Bossuet compare la présence du Christ dans l'évangile à celle dans l'eucharistie. C'est le saint Esprit, l'Esprit du Christ, qui fait fructifier la parole du Christ dans l'âme qui la garde : tel passage obscur devient clair, le sens caché d'un texte bien connu se révèle, telle harmonie, telle vision synthétique de la foi se découvre, telle parole devient un ordre et change une vie, tel saint François d'Assise et tant d'autres.

Cette croissance de la parole de Dieu a trouvé chez les disciples une forme particulièrement expressive le jour de la Pentecôte. Les Actes des apôtres montrent que, chez les premiers chrétiens, la réception de l'Esprit était souvent accompagnée de la manifestation de charismes. De notre temps, le saint Esprit agit tout aussi puissamment sur les âmes mais, en général, les manifestations extérieures, accommodées aux besoins actuels des âmes, sont plus discrètes.

“Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix”

Toute oeuvre de Dieu en l'âme est une oeuvre de paix,

- une paix qui ne trouve pas comme celle du monde son assurance dans la possibilité qu'on aurait d'y atteindre par ses propres forces,
- une paix qui ne supprime pas les tentations de trouble ou de crainte mais qui donne la force de ne pas s'y abandonner,

- une paix qui est construite sur l'oubli de soi et le bonheur de voir Dieu heureux : "Vous vous réjouirez de ce que je vais au Père".

"Je vous ai dit ces choses"

Souvent les âmes comprennent d'abord intellectuellement ce qu'elles auront plus tard à vivre. Comprendre tel aspect de la vie intérieure du Christ, sa pauvreté, son don de soi, c'est déjà un signe qu'on peut être appelé à le vivre plus particulièrement. Plus tard, quand on a vécu cet état du Christ, le souvenir de nos compréhensions passées offre un signe visible de la providence de Dieu sur nous. C'est une nouvelle raison de croire.

"La parole que entendez n'est pas de moi mais du Père qui m'a envoyé. J'agis selon le commandement que mon Père m'a donné"

Le Christ montre par l'exemple qu'il ne sépare par l'amour de son Père de l'obéissance qu'il lui doit.

84 - Premier dimanche après la Pentecôte

15 juin 1930

Épître (1 Jn 4, 8-21))

On peut considérer cette épître comme orientée toute entière pour donner confiance à l'âme dans l'amour de Dieu pour elle.

a) Dieu nous aime

1- « Son amour s'est manifesté dans l'envoi du Fils »

L'amour de Dieu n'est pas une chose dont nous ayons à faire la découverte, il s'est déjà manifesté par tout notre passé :

- par les grâces générales comme l'envoi du Christ. Il faut lire l'évangile avec cet esprit d'y voir l'amour du Christ pour tous et chacun de ceux qui l'entouraient car, en lui, s'est manifestée la bonté de Dieu,
- par les grâces particulières dont nous aimerons, en esprit de reconnaissance, à retrouver la trace tout au long de notre passé.

2- « C'est lui qui nous a aimés, non pas nous »

L'amour de Dieu n'est pas à considérer comme une réponse à nos efforts. Il est prévenant. Aussi nos lâchetés, notre tiédeur, ne doivent pas nous décourager. Dieu ne se lasse pas d'aimer, « il se tient à la porte et il frappe ». L'amour dont il nous a aimés le premier, avant même que nous en ayons conscience, nous est comme un gage qu'il n'abandonne pas l'oeuvre commencée en nous. Il faut croire à cet amour.

3- « Aimons donc puisque Dieu nous a aimés »

La contemplation de cet amour nous amènera d'elle-même à aimer. Tandis que nous contemplons les vertus du Christ, il les imprime dans notre coeur. Pour nous exercer à l'amour, ruiner notre égoïsme, pensons à l'amour et au détachement du Christ.

b) Nous aimerons nos frères.

C'est à cela que se reconnaît le bon aloi de notre amour de Dieu. L'amour, étant en son fond la volonté de se donner, trouvera pour s'exercer un plus grand nombre d'occasions vis-à-vis de nos frères « que nous voyons ». Il est plus facile de prendre le change sur nos désirs de nous donner à Dieu. Cette expression risque, pour nous, de n'avoir pas de sens concret. Au contact de nos frères, nous verrons au contraire si notre âme est animée de la volonté de se donner, donc d'amour.

c) « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui »

Si nous aimons, Dieu demeure en nous. Dieu, aspirant à se communiquer, réside dans les âmes dans la mesure où elles sont transparentes, perméables, à son amour.

1- Il nous donne de son esprit.

Vivant dans le christianisme, notre mentalité se transforme peu à peu. Nous arrivons à voir le monde avec les yeux du Christ. L'amour fait ressembler celui qui aime à l'objet aimé. Nous sommes de ce monde, non pas tels que Jésus-Christ était, mais « tel qu'il est ». Notre vie n'est pas une reproduction de sa vie passée sur la terre mais elle est animée, pénétrée, de son esprit éternel.

2- L'amour bannit la crainte car la crainte, au sens où elle est peur d'un châtiment et non pas crainte révérentielle, adoration respectueuse, est un sentiment égoïste. Celui qui aime ne pense pas à lui, il ne craint pas.

Notes explicatives

Pour saisir l'unité interne de ce passage, quelques explications semblent nécessaires car les modes de composition en usage chez les écrivains de langue sémitique sont assez différentes des nôtres.

L'idée générale est l'amour de Dieu pour nous : « Dieu est amour » (8).

Elle est développée sous trois aspects différents :

1- Dieu nous aime

Son amour s'est manifesté par l'envoi du Fils (9), nous l'avons vu et l'attestons (14); s'il y a amour, ce n'est pas parce que nous avons aimé mais c'est lui qui nous a aimés (10); nous avons connu et nous avons cru à cet amour (16); aimons donc puisque Dieu nous a aimés le premier (19).

2- Donc nous aimerons nos frères

Si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons nous aimer les uns les autres (11). On ne peut pas aimer Dieu si on n'aime pas son frère (20-21).

3- Alors Dieu viendra en nous. si nous nous aimons les uns les autres.

Dieu demeure en nous (12), nous le connaissons à ce qu'il nous donne de son esprit (13). L'amour de Dieu est parfait en nous (12) et ceci se manifeste à notre confiance qui exclut la crainte (17-19).

Évangile (Mt 7, 1-5) présente quelques aspects de cette charité fraternelle dont l'épître nous a montré la place dans notre vie : «Soyez miséricordieux comme votre Père ». La vie de charité du chrétien est toute à l'image de celle de Dieu. Le Père céleste fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants. Le chrétien ne se dispensera pas trop facilement de rendre un service, d'apporter une aide par crainte qu'il en soit fait mauvais usage ou qu'on abuse de sa personne. Il faut avoir foi en la puissance spirituelle qui travaille toute âme. Même l'abus des bienfaits peut être l'occasion, au moment propice, d'une véritable conversion. Le refus ou le blâme a plus rarement la même conséquence. Cela n'empêche pas qu'il faut s'efforcer d'aider son prochain sous la forme qu'il lui sera le plus facile de bien utiliser ou le plus difficile de mal utiliser.

« Ne jugez point..., ne condamnez pas »

1) Du fait que nous avons à agir, c'est-à-dire à choisir, à décider, il est inévitable que, d'une certaine manière, nous soyons amenés à juger. Ce jugement est tout pratique, il ne porte pas sur les intentions mais sur des réalités objectives que nous pouvons atteindre, actions, paroles, aptitudes, inaptitudes.

- Ce jugement est très délicat, tant par la difficulté que présente la connaissance de ces réalités objectives, que par l'impureté de notre âme qui nous empêche de voir avec un oeil clair, à cause des prétentions qui modifient notre jugement sans que nous en ayons conscience ou dont nous avons conscience mais qui faussent notre jugement sans que nous puissions corriger une déviation dont nous ignorons l'amplitude. Aussi ne devons-nous juger ainsi qu'en cas de nécessité.
- D'ailleurs, même en ce cas, nous ne porterons pas, sur les actes et aptitudes de nos frères, un jugement objectif de la même façon que nous constaterions un fait du monde physique. Ce serait une impiété. Il faudra y joindre l'amour et la compassion. comme une mère, qui peut juger son enfant plus objectivement qu'un étranger parce qu'elle le connaît mieux mais cependant avec amour. Ce jugement, qui est nécessité par l'action, n'en est pas un à proprement parler mais une constatation.

2) Dieu seul juge les consciences.

Nous n'avons ni les moyens ni l'autorité pour le faire. Donc en ne jugeant pas,

- nous éviterons l'injustice qui scandalise et démoralise les âmes les meilleures. Que de rancunes et de découragements évités si on savait faire comprendre au prochain qu'on distingue ses actes et ses paroles de ses intentions qu'on s'abstient de juger,
- nous développerons en nous, à propos du mystère de chaque âme, une vertu spécifiquement chrétienne, le sens du mystère. Par elle, nous arriverons à prendre conscience et à accepter humblement qu'il y ait pour nous des choses inconnaissables. Ce sens du mystère est une des bases du progrès spirituel. Par l'humilité qu'il suppose, il dispose l'âme non chrétienne à recevoir la foi. Par l'attente et la vénération qu'il entretient, il met dans notre âme les dispositions qui lui permettront, avec la grâce, de se dépasser et d'atteindre Dieu.

« Pardonnez... Donnez » : par la pratique de ces commandements,

1) le chrétien lutte avec Dieu contre le mal. En pardonnant, il arrête les répercussions indéfinies que peut avoir une faute, la rancune qu'elle peut faire naître dans le coeur de l'offensé et dans celui de ses amis, les désunions, les dénigrements qui, sans le pardon, gagnent comme une lèpre... Comme le passé pèserait moins sur le présent et sur l'avenir si vraiment les chrétiens pardonnaient !

En donnant, il oppose le bien au mal et sert d'instrument à la bonté de Dieu.

2) le chrétien se rend capable de recevoir le don de Dieu et de le voir face à face.

Ces commandements cultivent l'oubli de soi. C'est dans cette vertu que nous trouverons la possibilité de ne plus centrer le monde autour de nous et de nous mettre à notre place. Il faut s'aimer comme on aime son prochain, pour l'amour de Dieu.

« La paille et la poutre »

Naturellement, bien que nous soyons pécheurs, nous sommes clairvoyants sur les défauts de notre prochain. Cependant nous ne pouvons découvrir, avec notre perspicacité naturelle, que des défauts purement superficiels, particulièrement ceux qui nous gênent, vanité, indécatesse... C'est une vraie paille à côté du mal profond qui gît dans notre âme comme dans la leur mais que nous ne voyons pas, le mal intime par exemple qui nous empêche d'être sincères avec nous-mêmes, d'accepter de faire ce qu'on voit devoir être fait, et de croire ce qu'on voit être vrai, de nous connaître en vérité et de connaître Dieu. C'est cette poutre qui nous empêche d'ôter la paille de l'oeil de notre frère par les réactions intimes qui viennent de ce mal profond et qui nous empêchent de pratiquer utilement la correction fraternelle (aigreur, acrimonie...). Une fois purifiés de ce mal profond, nos conseils porteront car on les sentira pénétrés de charité et de désintéressement. Nous pourrions aussi voir la poutre qui est dans l'oeil de notre prochain car ce n'est plus seulement sur des apparences superficielles que portera notre regard mais sur une partie plus intime de l'âme que, seule, peut entrevoir une perspicacité surnaturelle, développée par la grâce, dans l'oubli de soi, la droiture de la conscience et l'amour du Christ présent dans nos frères.

85 - Deuxième dimanche après Pentecôte

22 juin 1930

Épître (1 Jn 3, 13-19)

Ce passage de l'épître de Jean est toute entière orientée dans le sens de la confiance.

« Ne vous étonnez pas si le monde vous hait »

Ce qui pourrait troubler notre confiance, c'est la haine du monde. Pour le chrétien, la haine du monde est dangereuse, non pas tant en ce qu'elle risque de l'intimider, mais surtout en ce qu'elle risque de l'étonner, de le faire douter qu'il est dans la bonne voie. Par exemple, il se trouvera amené à penser qu'il exagère, qu'il se fait du christianisme une conception fautive puisque la vie chrétienne soulève, autour de lui, l'hostilité et la défiance. Les difficultés que nous rencontrons doivent être pour nous l'occasion d'un examen de conscience loyal car ces frères qui nous entourent et chez qui le spectacle de notre vie soulève parfois la haine, nous n'avons pas le droit de les scandaliser par notre faute.

« Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie »

Ceci fait, nous ne nous étonnerons pas de cette haine que Notre-Seigneur avait prédite. Devant cette haine du monde, nous rassurerons nos coeurs en pensant que nous avons passé de la mort à la vie. Le chrétien pense souvent à cet état magnifique où Dieu l'a élevé et il apprend, par l'étude religieuse, à pénétrer tout le réalisme de cette expression, « passer de la mort à la vie ». C'est dans cette pensée pleine de gratitude et d'adoration que nous trouverons l'équilibre intérieur.

« Parce que nous aimons nos frères »

Cette vie, nous en reconnaitrons la présence en nous à ce signe que nous aimons nos frères. La première manifestation de la vie est l'amour. La différence entre un mort et un vivant, c'est que l'un aime et l'autre n'aime pas. L'un pense surtout à soi et se considère plus ou moins implicitement comme le but de sa vie, il ne considère les hommes et les choses que comme des moyens grâce auxquels il arrivera à enrichir sa personnalité pour lui. Dans l'amour même, il se cherchera toujours de quelque façon. C'est l'attitude décrite comme universelle par La Rochefoucauld et les moralistes païens, c'est, en son fond, l'attitude commune à tous les animaux.

L'homme nouveau, incorporé au Christ, aspire, comme lui, à se donner. C'est ce qu'il cherche dans l'amour. Même dans la lutte quotidienne pour l'acquisition des vertus, il cherche moins un gain à faire qu'une occasion de se soumettre à plus grand que soi, de s'oublier, de mieux servir, car il aime.

« Nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères »

Nous reconnaitrons la présence de cet amour à ce signe que nous donnerons notre vie pour nos frères, non pas métaphoriquement mais très réellement.

- 1- Par un service direct où nous nous donnerons et finalement, peut-être, nous nous perdrons. comme les apôtres qui un jour ont laissé leur barque et ont fini par laisser leur vie au service de leurs frères, comme saint François d'Assise, saint Bernard, tous les saints qui ont semé et abandonné peu à peu leur vie, au long des

routes, dans les écrits ou les paroles, et cela jusqu'à ce qu'il ne leur reste rien. Déjà, par le moindre renoncement, nous témoignons que nous sommes de leur race.

2- Par la prière qui doit accompagner tout service direct, qui donne l'intuition des services à rendre et qui reste toujours possible. Par là aussi et même s'il nous devenait impossible de rendre aucun service, maladie, suspicion généralisée..., nous donnerons notre vie pour nos frères, ne serait-ce qu'en souffrant de ne pouvoir mieux les aider, comme le Christ se consumant d'amour à Gethsémani.

Alors si ces dispositions sont vraiment dans nos coeurs avec tout le détachement qu'elles impliquent, nous serons dans la bonne voie, « nous pourrions rassurer nos coeurs (19) et la haine ne nous ébranlera pas.

Évangile (Lc 14, 16-24)

Le maître prépare son repas pour les invités. Les invités peuvent ne pas venir, le repas reste prêt et inutile. Dieu lui aussi s'est engagé, il a mis sur pied l'édifice de la rédemption, il a donné son Fils au monde pour le cas où les hommes voudraient en profiter. Si beaucoup refusent, le sacrifice déjà accompli est rendu inutile au moins en partie. Rien n'est plus désolant que d'avoir fait quelque chose pour quelqu'un et de voir qu'il n'en profite pas.

Les invités refusent unanimement car, malgré la diversité des motifs, les causes profondes sont les mêmes. Ils refusent :

- par inconscience, ça ne les intéresse pas,
- par manque d'amour, ils ne pensent pas au maître,
- pour des motifs futiles.

Chacune de leurs occupations aurait pu être remise et ce qu'on leur demande n'est pas si considérable. Il n'est personne qui ne puisse alléguer des motifs. C'est la grande et universelle lâcheté qui désole le Christ. Tous ces prétendus obstacles, ce sont eux-mêmes qui les ont créés puisqu'ils se savaient invités en ce jour.

« Amène ici les pauvres »

Ce sont des invités moins reluisants mais, comme ils n'ont ni terre ni paire de boeufs, ils acceptent et se trouvent nourris à la place des riches de tout à l'heure. Souvent ceux que Dieu avait préparés, par une bonne éducation, formation, instruction, aptitudes naturelles..., à recevoir beaucoup de grâces et à bien travailler dans l'église ne font rien de leur vie et ce sont d'autres qui les remplacent. C'est pourquoi les oeuvres de Dieu vont souvent moins bien qu'il le voudrait, ont un caractère improvisé, tumultueux, comme ce festin bigarré. C'est pourquoi ceux qui se donnent se sentent parfois ployer sous une charge que des épaules plus fortes auraient dû porter. Mais qu'ils ne reculent pas et ne s'accusent pas de témérité, Dieu les soutiendra et le pauvre qui sent la honte de ses haillons, il le revêtira de la robe nuptiale.

« Il y a encore de la place »

Non seulement il y a de la place pour tous ceux qui désirent entrer, pour toutes les bonnes volontés, mais la table est si grande qu'elle semble presque toujours déserte.

« Presse-le d'entrer »

Le maître ne se borne pas à ouvrir sa maison aux pauvres, il va les chercher, même au loin, non plus ici sur les places de la ville, mais au long des chemins. Il insiste auprès d'eux, ce qu'il n'a pas fait auprès des premiers invités, comme s'il avait besoin d'eux « afin que ma maison soit remplie ».

Peut-être, Jésus a-t-il été nous chercher de la sorte, insistant dans son amour d'une façon que nous avons pu juger indiscrette, par l'action d'un ami, par l'évidence d'un ordre intérieur qui nous contraignait moralement à obéir, quoiqu'en regimbant... Notre zèle serait moins souvent découragé par la mauvaise volonté, même réelle, de ceux à qui nous nous adressons, si nous pensions que ce n'est pas seulement leur affaire mais que, quels qu'ils soient, Dieu les désire, les veut à sa table.

86 - Troisième dimanche après la Pentecôte

29 juin 1930

Épître (1 P. 5,6-11)

“Humiliez-vous sous la main de Dieu”

Saint Pierre s'adresse ici aux chrétiens dans l'épreuve et il leur apprend à reconnaître Dieu au travers de cette épreuve. Cela nous est si difficile parce que nous nous arrêtons à l'extérieur des choses, manquant de foi pour reconnaître au moment critique, dans l'accident banal qui nous paralyse, une épreuve permise par Dieu et qui a son message à nous apporter. Pourtant ces épreuves préparent le terrain pour les grâces à venir.

“Afin qu’il vous élève”

Dieu désire nous élever pour nous faire travailler dans le monde. Mais pour que nous puissions recevoir sans danger pour nous les grâces qui feront de nous “la lumière du monde”, il faut que le vieil homme ait été bien humilié et détruit, sans quoi il s’approprierait ces grâces égoïstement, orgueilleusement, et elles nous perdraient. Plus Dieu veut agir dans une âme et par une âme, plus il la prépare longuement dans l’obscurité. Ainsi saint Jean-Baptiste, saint Paul passent de longues années dans les déserts. C’est l’élévation future qui justifie ces longues préparations.

- 1- Profitons, pour nous former, de la situation où Dieu nous maintient actuellement. Le chrétien ne doit pas désirer porter trop vite des fruits car, lorsqu’on commence à être tout au service des âmes, il n’est plus accordé un moment pour se reprendre et se former comme par le passé (Mc 6,30). La fatigue est source de découragement, de diminution du pouvoir spirituel pour les âmes qui ne savent pas encore en tirer du bien.
- 2- Désirons aussi que Dieu nous élève, c’est-à-dire qu’il nous rende capables de mieux l’aimer et le faire aimer. Ce désir est essentiel pour que notre âme demeure attentive aux appels divins et généreuse pour y répondre. L’humiliation, l’obscurité, l’inaction n’ont de sens qu’en fonction d’une élévation et plénitude futures. Ne nous résignons jamais à ne rien faire.

“Afin qu’il vous élève au temps marqué”

Ce désir doit être accompagné de soumission et de respect devant les desseins de Dieu. Ainsi éviterons-nous l’inquiétude et le faux empressement, nous souvenant que “Dieu prend soin de nous”. Cette soumission patiente sera le meilleur garant que notre désir d’être élevé procède bien du désir de mieux servir Dieu et non pas d’un désir égoïste et intéressé d’agir, d’exercer de l’influence...

« Soyez sobres, veillez »

La confiance, l’abandon à Dieu, ne doit pas être confondue ni contaminée par une certaine défaillance de la volonté. Les tentations de paresse, de lâcheté qui vont contre tout règlement de vie sont perfides car elles demandent, pour être reconnues, une grande attention sur soi. Les fautes qu’elles nous proposent ne sont pas de celles qui nous font naturellement honte ou peur. Elles se laissent excuser par l’exemple du monde, souvent aussi par des prétextes, qui peuvent quelquefois être humainement légitimes, de convenance, de repos, de distractions. C’est pourquoi il faut veiller, sans oublier cependant que Dieu “se charge de toutes nos sollicitudes” afin d’éviter une tension intérieure nuisible à l’action divine en nous, action qui est toute de paix.

“Fermes dans la foi, sachant que vos frères”

Le chrétien ne doit pas résister aux tentations comme un païen. Il croit au corps mystique du Christ; Il croit qu’il en est une cellule. Il sait que la vie du corps entier et celle de chaque cellule est influencée par celle de son âme. Aussi fait-il, de tous ses actes, de tous ses combats, une affaire où Dieu est intéressé, dont l’oeuvre de Dieu est l’enjeu. Il agit, dans tous ses actes, dans tous ses combats, en communion avec tous ses frères qui luttent comme lui et “endurent les mêmes souffrances”. Ses victoires et ses défaites sont aussi leurs victoires et leurs défaites et inversement.

“Après quelques souffrances”

Saint Pierre indique, pour finir, le rôle de la souffrance. C’est souvent par là que Dieu achève son oeuvre en intervenant directement dans notre vie et d’une façon irrésistible. Par elle, il rend possibles des renoncements qui paraissaient impossibles ou que nous n’aurions pas osé faire. Par elle, il nous purifie souvent en un coup de tendances mauvaises, défauts, égoïsmes..., que nos efforts n’avaient pu extirper ou dont nous n’avions pas une conscience nette et que, par conséquent, nous n’aurions jamais pu détruire. Par elle, il nous fait souvent progresser dans l’amour. On ne peut s’unir à Dieu sans passer par la souffrance. Il faut nous dépouiller de tout ce que nous sommes pour aller à lui et, pauvres créatures que nous sommes, arriver à vivre de la vie même de Dieu. C’est alors que nous serons “affermissés et inébranlables”.

Évangile (Lc 15,1-10)

“Laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert”

Le pasteur laisse, sans les protéger et les diriger, toutes ses brebis fidèles pour aller à la recherche, problématique peut-être, de celle qui s’est égarée. Ainsi, il montre sa confiance aux brebis fidèles et son amour à toutes car, s’il aime à ce point la brebis égarée, combien n’aime-t-il pas les autres (Lc 15,31). Le chrétien, fidèle disciple du Christ, doit voir dans la sécheresse de sa prière, les dégoûts de sa méditation, une manifestation de la confiance que lui fait le Christ qui sait que cette âme ne le recherche pas seulement pour les goûts spirituels qu’elle tire de sa piété. Le chrétien doit les offrir pour que les nouveaux convertis, les commençants, aient au contraire de grandes joies spirituelles et beaucoup de satisfactions dans leur dévotion.

“Il la met sur ses épaules”

L'âme qui se repent trouve souvent dans son repentir la source d'un bonheur et d'une paix qu'elle a cherchés en vain en succombant à la tentation. Le Christ porte cette âme. Lorsqu'elle sera de nouveau affermie dans son amour, il la mettra à terre pour qu'elle marche. Alors il semblera, en apparence, moins près de cette âme. Cependant il l'aimait jadis parce qu'elle pouvait venir dans son troupeau. Cet amour n'est pas diminué mais a augmenté. Cependant le Christ traite cette âme plus virilement pour qu'elle se purifie et l'aime d'une façon plus désintéressée.

“Réjouissez-vous avec moi”

La cause de la joie du pasteur est aussi celle de la joie des amis du pasteur, de tous ceux qui l'aiment. Le Christ est intéressé aux âmes chrétiennes parce qu'elles sont toutes appelées à entrer dans son corps mystique. Il se réjouit de la conversion d'une seule de ces âmes de la même joie que lui donnera éternellement son corps définitivement constitué. Les chrétiens qui sont dans le corps mystique prennent part à la joie du Christ, d'abord comme à celle du chef qu'ils aiment, ensuite parce qu'ils aiment ce corps dont ils font partie, dont ils sont les membres. Aussi font-ils fête au nouveau converti.

Mais si cette joie et le caractère fraternel de cet accueil ne proviennent pas seulement de ce pur amour du Christ et de son corps mystique, ils cessent vite. Toute joie humaine cesse vite et la routine l'éteint. La brebis égarée a peut-être pris dans le désert des habitudes qui, sans être mauvaises, ne sont pas celles du troupeau. Le converti parle un autre langage, il a ses manières de penser. Il faudra qu'on aie à son égard plus d'amour car il faudra être avec lui plus compréhensif (Ex. Newman).

“Il y aura plus de joie”

La contemplation de la miséricorde divine est source de joie comme celle de toutes les grandeurs de Dieu. Il y aura aussi plus de joie au ciel car, par cet unique pécheur, Dieu sera peut-être plus aimé que par les autres : “Celui à qui on pardonne peu, aime peu” (Lc 7,47). Le souvenir de ses fautes et de leur pardon avec toute la suite des grâces qui le pressèrent de se repentir devient source d'action de grâce pour le pécheur pardonné. Ainsi le mal que furent ses péchés est lui aussi transformé en bien car ils sont pour lui l'occasion de mieux aimer.

87 - Quatrième dimanche après la Pentecôte

Évangile (Lc 5,1-11)

“Il monte dans une de ces barques”

Ce premier service que le Christ demande à Simon en appellera d'autres et de plus en plus grands. Si Pierre était resté pour laver ses filets, il manquait sa vie. Dieu, pour commencer, demande à chacun d'entre nous de petites choses. C'est d'elles que dépend l'oeuvre totale de notre vie. Heureuse l'âme généreuse et pure qui sait les reconnaître et les réaliser.

“Avance en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher”

Il a fallu, pour écouter cet ordre, que Pierre eût une grande confiance car le Christ n'était pas du métier, il était charpentier. “Ils avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre”. Ils avaient lavé leurs filets et recommencer la pêcher, c'était les salir à nouveau.

Pour nous aussi, nous devons éviter de mesurer l'autorité des conseils à l'autorité purement humaine de celui qui les donne. Il y a un sens religieux, un amour vrai des âmes qui supplée et parfois dépasse l'expérience pratique, la connaissance des situations. Nous devons ne pas opposer nos échecs, nos expériences passées malheureuses aux conseils de ceux qui veulent nous voir grandir dans le Christ. Nous ne devons pas opposer aux conseils l'inertie de nos habitudes acquises ou de nos défaites acceptées.

C'est encore plus nécessaire quand Dieu parle au fond de la conscience. Souvent le but proposé, la sainteté et, d'une façon plus précise, tel moyen particulier d'y atteindre, tel genre de vie, tel travail, paraît et est en réalité au-dessus de nos forces. Il faut savoir suivre le Christ “sur sa parole”. Il faut aussi lui faire confiance sur parole dans l'immense oeuvre qu'il veut entreprendre en chaque âme.

“Avance en pleine mer”

Ce n'est pas un petit essai que le Christ demande à Simon, il lui demande d'y aller à fond, sans ménager son temps ni sa peine. Même lorsque l'oeuvre que le Christ nous demande est petite, il veut que nous nous y donnions totalement. Ce ne doit pas être un geste qui tranquillise une conscience scrupuleuse ni une occupation au milieu d'autres, ce doit être une oeuvre à laquelle on croit.

“Ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompaît”

Celui qui se donne au Christ ne peut pas rester stérile, les pierres crieraient “le nom de son maître”. Il devient bientôt un centre spirituel, le serviteur des âmes puis leur proie. Ainsi le Christ (Lc 4,42) et les saints à sa suite (le curé d’Ars). Ses forces humaines, ordinaires, sont chargées à se rompre. Il est alors générateur d’autres apôtres. C’est ce que fit le Christ, ce que firent, après lui, comme lui, en union avec lui, toutes les grandes âmes.

“Ils firent signe à leurs compagnons”

S’ils n’étaient pas venus, les poissons auraient été perdus. La fécondité spirituelle est attachée à la collaboration parce que les forces et les moyens de chacun sont limités, que la fin de la race humaine est le corps mystique du Christ, société dont on ne peut exagérer ni la cohésion organique aussi forte que celle dont le monde physique donne l’exemple, ni la souplesse respectueuse de la personnalité de chacun.

Bien des causes meurent avant leur heure avec leur fondateur parce qu’il n’a pas su ou pu trouver des collaborateurs. Bien des oeuvres naissent inutiles sans que le besoin s’en fasse sentir parce qu’on est plus facilement fondateur que collaborateur. Bien des oeuvres végètent parce qu’elle ne vivent que de l’esprit d’un seul.

“Ils vinrent et ils remplirent”

Les autres pêcheurs, Jacques et Jean, n’avaient pas eu à rendre directement service au Christ. Ils n’avaient pas eu à faire l’acte de foi de Pierre. Mais parce qu’ils ont su collaborer à une oeuvre qu’ils n’avaient pas eux-mêmes entreprise, il leur a été dit comme à Simon qu’ils seraient “pêcheurs d’hommes”. Tous ne peuvent pas être des initiateurs. Il y faut un don spécial et des circonstances convenables. Tous peuvent être des collaborateurs. Il y faut du zèle et de l’humilité, toujours les événements sont propices. Les uns et les autres ont la même récompense car on est jugé sur la générosité et la pureté qu’on met à faire ce que Dieu commande et non sur les miracles qu’on fait (Mt 7,22-23).

“Ils remplirent les deux barques au point qu’elles enfonçaient”

La moisson sera toujours une charge surhumaine pour les moissonneurs parce qu’ils sont peu nombreux et que la moisson est immense, si immense qu’elle a terrassé le Christ lui-même, le moissonneur dont tous les autres tiennent leur mission, en le clouant sur la croix.

“Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur”

La prédication du Christ avait pu donner à Simon une grande vénération pour lui mais elle eut moins d’effet que la pêche miraculeuse qui le retourna complètement. C’était en effet dans ce domaine que l’âme de Pierre était vraiment adulte, compétente, savante.

Chacun a aussi son domaine propre où il est spécialement compétent, spécialement formé. C’est sur ce terrain qu’il est particulièrement préparé à reconnaître l’autorité et la personne du Christ, c’est sur ce terrain que l’apostolat doit lui faire découvrir le Christ. L’âme qui s’est donnée au Christ voit dans sa fécondité spirituelle une marque de l’oeuvre de Dieu. Elle sent le besoin de s’affirmer pécheresse parce que, connaissant mieux Dieu et sa sainteté, sa misère fait contraste, et pour affirmer la propriété de Dieu sur tout ce qu’elle fait de bien.

“Aussitôt, ramenant leurs barques à terre, ils quittèrent tout”

C’est plus le miracle que les résultats magnifiques de la pêche considérés en eux-mêmes qui a bouleversé les apôtres. Des âmes moins hautes se seraient attachées à ces résultats et n’auraient pas tout quitter.

Que d’âmes s’attachent ainsi aux premiers fruits de leur apostolat et n’ont pas comme Pierre la foi de n’y voir qu’un appel vers quelque chose de plus grand. Elles se cantonnent dans l’action quand on les appelle à l’amour et à l’action faite dans l’amour. La montée vers Dieu est un perpétuel détachement de ce qu’on a dépassé. Les apôtres sauront reprendre leur barque quand cela sera utile pour gagner leur vie, pour voyager avec le Christ. Quelle différence cependant avec jadis.

88 - Cinquième dimanche après Pentecôte

13 juillet 1930

Épître (1 P 3, 8-15)

“Ayez tous unité de pensée, communauté de sentiment, charité fraternelle, bonté de coeur, humilité. Ne rendez pas le mal pour le mal”

Comment vivre avec nos frères dans le Christ ? Saint Pierre nous donne d’abord quelques conseils à ce sujet. Il marque le but à atteindre : unité de pensée et communauté de sentiment, tous deux convergeant et

atteignant leur plénitude dans la charité fraternelle. Puis il indique quelques conditions indispensables de cette union : bonté de coeur, humilité, pardon.

L'unité de pensée a son fondement dans la foi. A mesure que nos conceptions seront plus pénétrées de l'esprit chrétien, nous nous rapprocherons les uns des autres. Bien des divergences qui séparent les chrétiens sur des matières, politiques sociales, philosophiques..., qui ne relèvent pas directement de la foi, tiennent à ce qu'ils ne sont pas suffisamment chrétiens. Ils ne comprennent pas que les conceptions chrétiennes doivent tout transformer et qu'un chrétien doit regarder toutes les réalités du monde avec un oeil nouveau. A leur insu, ils mêlent souvent à leurs idées beaucoup de conceptions païennes. Pratiquement, ces divisions nuisent beaucoup à la vie de l'église. Il ne suffit pas de penser les mêmes choses les uns à côté des autres, il faut que chacun ressente ce que ressent l'autre, par une sympathie analogue à celle qui, dans un même corps, unit les membres entre eux. Sans cela, il n'est pas possible de nous comprendre, de nous aider.

Cette communauté de sentiment a son fondement dans l'appartenance de tous les chrétiens à un même être, le corps mystique du Christ. Cette sympathie est rendue possible par la communauté de l'amour. Les chrétiens sont unis dans l'amour du même objet et, par conséquent, tout ce qui chez l'un fait échec à cet amour sera ressenti aussi vivement par l'autre. Par exemple, nous souffrirons vivement de tout ce qui empêche ou risque d'empêcher nos frères de réaliser pleinement leur vocation d'amour, péchés, soucis, tentations, épreuves... Nous nous réjouissons aussi de tout ce qui les aide à progresser. Dans la mesure où nos vies, jusque dans leurs détails en apparence les plus infimes et les plus profanes, seront animées de l'amour unique de Dieu, nous nous découvrirons et nous nous sentirons frères. Ce qui nous sépare, ce sont nos désirs, nos préoccupations égoïstes que les autres ne peuvent pas partager parce qu'elles sont centrés sur nous et non pas orientés vers Dieu.

A côté de l'humilité, saint Pierre recommande d'avoir bon coeur. C'est là une vertu toute humaine, naturelle, mais très importante pour la réalisation de l'union. Les chrétiens ne doivent pas négliger la culture des vertus naturelles. Ils auront à coeur de présenter à l'action de la grâce une nature aussi souple et parfaite que possible. Par la brutalité et le manque de coeur irréflechis, on fait parfois autant de mal que par une véritable faute contre la charité. Malgré tout, il est impossible qu'il n'y ait pas dans l'église même des heurts. Le chrétien saura pardonner, souffrant des divisions comme il souffrirait de voir sa propre famille divisée. Il se souviendra que la grande famille chrétienne a été appelée dans son ensemble à recevoir la bénédiction et quel scandale anormal et insupportable y constitue la désunion.

Le chrétien vit aussi dans le monde et, s'il peut espérer que dans l'église, en général, "nul ne peut lui faire du mal s'il est appliqué au bien", il ne doit pas s'attendre à la même charité et bienveillance de la part du monde car il n'est pas du monde. "En souffrant pour la justice", il se rapproche de son maître que le monde a haï sans raison et "il sanctifie ainsi son coeur", ce coeur que le Christ veut tout entier pour prolonger sa vie humaine ici-bas. Pourquoi "craindre les menaces et se laisser troubler" puisque le Christ a vaincu le monde ?

Évangile (Mt 5,20-23)

"Si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des Pharisiens"

Les scribes, les intellectuels, voient facilement le bien qu'il faut faire et le font plus rarement car souvent la volonté leur manque (Mt 23,3). La justice du chrétien consiste surtout dans l'observance pratique de la volonté divine. Les Pharisiens, les "honnêtes gens", sont plus soumis que d'autres aux convenances et ont tendance à mettre le tout du devoir dans ce qui se voit à l'extérieur. Le chrétien sera jugé par celui qui sonde les coeurs et les reins.

La justice du chrétien doit dépasser celle du non chrétien parce que le Christ est venu compléter et "accomplir" la loi des Juifs et la loi naturelle, celle de l'homme au coeur droit (Mt 5,17), et parce que le Christ demande qu'on lui obéisse, non dans un esprit de servitude, mais dans un esprit d'amour. Ne pas se scandaliser de voir les non chrétiens manquer à ce perfectionnement de la loi morale, en particulier de la tolérance et de la charité que seul le christianisme, vécu en vérité, peut donner. Ne pas trouver prétexte dans les excès possibles de faire comme eux ou pire qu'eux, en croyant qu'il faut se défendre avec les armes de ceux qui nous attaquent.

« Et moi, je vous dis »

Dans tout ce chapitre, cette expression revient constamment. C'est la première fois que le Christ laisse deviner son rôle de messie et son autorité en s'affirmant supérieur à la loi. Sans qu'il découvre explicitement sa mission, que ses auditeurs n'auraient pas encore pu comprendre, il commence, à

l'occasion de cette prédication morale, suite naturelle de celle de saint Jean-Baptiste, à les préparer à en recevoir l'annonce.

Admirons et imitons cette prudence et cette méthode. Combien d'âmes ont été rebutées parce qu'on n'avait pas pris les ménagements nécessaires pour leur découvrir le christianisme ? Combien d'autres ont été rebutées parce qu'on a trop séparé à leurs yeux la morale chrétienne de la personne du Christ ?

“Si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi”

Non seulement on doit pardonner à son frère, mais il faut encore faire tout son possible pour que notre frère se réconcilie avec nous. Le premier geste de la réconciliation ne doit pas venir nécessairement de l'offenseur. Cependant, la réconciliation n'exige pas seulement notre bonne volonté mais aussi celle de l'autre. Un échec dont il n'est pas responsable ne peut pas empêcher le chrétien d'offrir sa vie à Dieu mais il doit conserver dans son âme un regret, analogue à la componction après le péché pardonné, qui l'empêche de prendre son parti de cet échec. Ce pourra être un jour l'amorce d'une réconciliation véritable.

Agir ainsi, c'est lutter contre le mal avec Dieu car c'est essayer d'arrêter les conséquences mauvaises d'une maladresse, d'une faute. C'est aussi préparer à Dieu un cœur pur de toute attache à soi car rien n'est plus contraire à nos tendances intimes que de nous humilier devant une âme qui nous a offensé.

“Lorsque tu présentes ton offrande à l'autel”

Présenter son offrande, c'est d'abord et surtout offrir à Dieu son cœur, sa volonté, sa vie. Peut-on le faire en vérité quand on refuse à Dieu le concours de sa volonté pour lutter contre le mal ? Quand on conserve en soi des soucis, rancunes, haine, où Dieu est totalement absent ? L'offrande, mouvement de l'homme vers Dieu, appelle la communion, mouvement de Dieu vers l'homme, le ferment de l'unité qui fait grandir ici-bas le corps mystique du Christ. Comment participer à cette fécondation spirituelle quand on est, par sa faute, une occasion de désunion ?

89 - Sixième dimanche après la Pentecôte

20 juin 1930

Évangile (Mc 8,1-9)

“Une grande foule qui n'avait pas de quoi manger”

Ceux qui étaient restés aux villages voisins n'ont pas connu cette faim. Ce fut le privilège de ceux qui suivirent le Christ. Les âmes qui n'écoutent pas les appels intérieurs de la grâce ou qui n'y répondent pas avec persévérance (voilà trois jours...) ne connaissent pas la faim spirituelle. Elles sont rassasiées de leur pauvreté. “Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice” (Mt 5,6). “Il a comblé de biens les affamés” (Lc 1,53). Avoir faim du vrai, du bien et suivre le Christ, c'est tout un.

“Si je les renvoie sans nourriture, ils tomberont de défaillance en chemin”

Les âmes qui ont suivi le Christ longtemps et avec courage sont incapables de retourner en arrière et de vivre de nouveau comme elles l'ont fait jadis.

- 1- Si elles restent fidèles, le Christ leur a montré un idéal trop beau pour qu'elles puissent jamais l'oublier. Le Christ, dans son amour, se doit de les aider à le réaliser: ”J'ai compassion”. Autrement, leur état serait plus malheureux que le précédent et se consumerait dans une vaine aspiration. Aussi la véritable découverte d'un idéal est un signe que Dieu veut nous appeler à le réaliser et nous y aidera.
- 2- Si elles n'ont pas été fidèles, le souvenir de l'idéal abandonné est pour elles une pierre d'achoppement et les empêchera de vivre comme jadis. Avant le Christ, le monde était païen. Maintenant, il ne peut plus être païen comme jadis mais anti-chrétien.

“Car plusieurs sont venus de loin”

La générosité et la persévérance que demande le Christ peuvent aller jusqu'à des risques qu'on devrait raisonnablement éviter. Ceux qui étaient venus de loin étaient, plus encore que les autres, dans l'impossibilité de se nourrir et ils étaient isolés, perdus dans la foule. C'est principalement pour ces âmes particulièrement généreuses que le Christ fait le miracle qui profite à tous grâce à la solidarité qui unit tous les hommes.

“Comment pourrait-on trouver ici, dans un désert, assez de pains pour les rassasier ?”. Devant l'immensité des besoins, les disciples ne pensent qu'aux moyens matériels qui pourraient les satisfaire. Quand une âme a été amenée à découvrir les besoins matériels et spirituels du monde, elle se sent écrasée par la disproportion entre les moyens humains dont on dispose et ce qu'il faudrait faire. Devant cette impuissance, elle découvre la nécessité

de la puissance divine du Christ, et qu'elle lui abandonne tout ce qu'elle est pour lui donner l'occasion de se manifester.

« Il prit les sept pains »

Le Christ multiplie les pains à partir des sept pains qu'on lui a donnés. Le don qu'on lui fit de ces sept pains lui permet de faire le miracle. C'est à partir des possibilités spirituelles des âmes fidèles que le Christ veut nourrir le monde et lui donner la vie. C'est grâce au don de soi qu'elles font au Christ que Jésus peut le faire. Après la première initiative de la grâce, au début du développement de toute action divine en ce monde, il y a un élément humain, les pains, et une acceptation humaine, l'offrande qui est faite.

« Il les rompit »

Ce geste est le signe de la profonde action du Christ sur les possibilités spirituelles de ses fidèles qu'il veut donner au monde, une dépossession de soi dont on peut ne pas connaître toute la portée avant de la subir et qui est réalisée fortement.

« Il les donna à ses disciples pour les distribuer »

C'est à l'occasion de « plusieurs » que le Christ fit le miracle. C'est avec les sept pains qu'on lui apporta qu'il nourrit la foule. C'est par l'intermédiaire de ses disciples qu'il est la vie du monde. Cette vocation du chrétien à servir d'intermédiaire entre Dieu et le monde lui donne son rôle sacerdotal. Ce sacerdoce de l'église se particularise et se diversifie suivant les besoins (1 Cor 12, 4-30).

« Et on emporta sept corbeilles des morceaux qui restaient »

Le Christ ne donne pas au monde une nourriture parcimonieuse ni une nourriture qu'on puisse assimiler en une seule fois. Il donne à chacun « une bonne mesure, pressée, secouée et débordante » qui répond à la mesure avec laquelle on se sera donné à lui et au prochain (Lc 6,38).

C'est pendant toute la vie qu'on découvre Dieu et qu'on se nourrit de lui.

90 - Septième dimanche après Pentecôte

Évangile (Mt 7, 15-21)

« Les faux prophètes »

Les vrais prophètes sont les adorateurs de la vérité seule. Les faux prophètes sont ceux qui trouvent dans la recherche de satisfactions intellectuelles ou sentimentales l'élan et la conviction qui leur donnent le désir et la puissance de convaincre.

Souvent l'esprit s'attache à une doctrine parce qu'elle lui paraît logique et bien construite. Il y goûte une sorte de jouissance esthétique. Il y trouve une matière qui lui permet de faire jouer et de faire briller sa puissance intellectuelle, il s'y satisfait. Ainsi il se désintéresse de rechercher si la doctrine est vraie en elle-même, si ses prémisses ne sont pas fausses ou incomplètes (esprit de système).

Souvent le coeur s'enthousiasme pour une idée généreuse et belle mais c'est qu'il y trouve surtout une occasion de se faire illusion ou de faire illusion sur sa générosité ou sa grandeur, ou encore le moyen, sous des apparences généreuses, de donner libre cours à son besoin d'expansion sentimentale. Elle peut lui être aussi une occasion de fuir le contact austère des réalités humaines (esprit romanesque).

Souvent on s'attache aux théories extrémistes, en politique, en philosophie, en doctrine sociale... On y trouve l'occasion de se rassurer sur l'originalité de son esprit et la force de son caractère, ou encore de satisfaire ses instincts de violence sous un prétexte légitime (esprit paradoxal, esprit de secte).

« Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis »

Les faux prophètes ressemblent aux vrais par l'extérieur : même enthousiasme, même conviction, même abnégation. Leur message, lui aussi, ressemble souvent à celui des vrais prophètes. Ce qui est vrai est logique; ce qui est logique n'est pas toujours vrai. Ce qui est vrai est généreux; ce qui est généreux n'est pas toujours vrai. Ce qui est vrai est fort; ce qui est fort n'est pas toujours vrai.

Toutes ces déviations proviennent de ce qu'ils n'ont pas su aimer la vérité pour elle-même. Ce sont, malgré les apparences, des « loups ravisseurs » car, en prêchant leur doctrine, c'est toujours pour eux qu'ils travaillent, qu'ils le sachent et n'osent se l'avouer ou qu'ils l'ignorent.

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits »

Un fruit qui n'en est pas un et sur lequel on ne peut pas juger le prophète, c'est la réussite. C'est seulement après sa mort que le Christ attirera tout à lui. Les échecs des saints.

Les véritables fruits se manifestent :

1) dans l'âme de ceux qui ont écouté le « prophète ».

Il n'est pas contestable que la parole ou l'exemple même d'un « faux prophète » puisse toucher une âme et lui faire du bien. Ainsi un apôtre communiste peut faire découvrir à une âme égoïste le sens de la fraternité humaine. Mais les éléments troubles contenus dans ce message et dont on n'avait pu d'abord ne pas s'aviser, ont tout vicié dès l'origine. Peu à peu ils prendront la place principale, comme l'ivraie dans le champ de blé, et ce qu'il pouvait y avoir de bien avortera dans son développement, étouffé.

Il y a beaucoup de manières de commencer l'ascension spirituelle. Les « faux prophètes » peuvent y aider comme les autres maïs, finalement, ils mènent au précipice ou à l'impasse. Seule, la vérité conduit au sommet.

2) dans l'âme du « prophète » lui-même.

a) L'exercice même de leur apostolat développera chez les « faux prophètes » la recherche de soi, intellectuelle, sentimentale, qui en est la source. Leur besoin de se retrouver et de jouir de tout s'exaspérera. Il se manifestera inévitablement malgré les dissimulations plus ou moins conscientes par lesquelles ils s'efforcent de masquer la source impure de leur zèle, d'abord à eux-mêmes, puis aux autres. Au contraire, l'amour de la vérité, pur de tout retour sur soi, détache l'âme peu à peu d'elle-même et la rend progressivement plus transparente à la vérité. L'âme devient comme la vitre sans défaut qui disparaît dans la lumière du soleil.

b) Les contradictions, les oppositions que rencontre nécessairement tout « prophète » atteindront le « faux prophète » dans son amour de soi et lui seront ainsi occasions de révolte, d'abattement. Il ne pourra cacher longtemps la violence et l'amertume de ses sentiments.

L'amour de la vérité, qui détache de soi, n'empêche pas de ressentir douloureusement ces difficultés mais c'est en l'âme souffrante rédemptrice d'amour. Elle ne s'en trouble pas car sa stabilité n'est pas en elle mais en Dieu, la vérité subsistante.

« Toute arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu »

Non seulement les fruits de l'arbre seront manifestés mauvais mais l'arbre lui-même sera détruit.

Souvent, l'intérêt sensible qu'il porte à ses doctrines disparaîtra et le « faux prophète » n'aura plus l'élan et la conviction qui séduisent. Souvent aussi, les échecs, les luttes retentiront si amèrement dans son cœur, tout occupé de soi, qu'il abandonnera ce rôle où la souffrance vient remplacer les premières satisfactions intimes.

S'il persévère cependant, grâce à une volonté qui s'exaspère et tire sa force de l'ardeur de la lutte et de son orgueil, il viendra grossir les rangs des enfants de révolte que Satan recrute dans le monde. Ce ne sera qu'à la fin, quand toutes les apparences seront déchirées, que Satan et ses fidèles seront, comme l'arbre mauvais, coupés et jetés au feu.

91 - Circulaire pour la retraite à la Villette Paris, le 10 juillet 1930

Mes chers amis,

La retraite n'est plus loin et déjà nous devons y penser comme le voyageur pense à l'étape prochaine. Car notre retraite est d'abord une période de repos où l'on regarde le chemin parcouru, où l'on regarde aussi le chemin à venir, en se mettant devant ces réalités, comme Dieu les voit.

Pendant toute l'année, nous avons vécu dans un monde qui méconnaît l'éternelle finalité de son existence; nous avons aussi vécu avec nous-même, trop souvent partagé entre l'amour de Dieu et notre propre égoïsme.

Sous le poids de la médiocrité qui coule à pleins flots en nous et autour de nous, qui peut assurer qu'il n'a pas lâché un peu le pur idéal de force et d'amour que le Christ nous propose. Ce sera le moment de remettre toute chose au point.

Et l'oeuvre chrétienne monte devant nos yeux. Les âmes, autour de nous, cherchent sans souvent bien le saisir elles-mêmes la vérité qui sauve, la force qui vivifie. Malheur à nous si, par notre faute, le Christ reste caché ou méconnu ! Devant le poids d'une telle responsabilité, nous découvrirons mieux quelle est la route qui convient à ceux qui ont reçu beaucoup; nous comprendrons mieux que nous ne nous appartenons plus.

Voici les méditations que nous ferons :

1- les vierges folles	Mt 25, 1 à 13	
2- les malédictions du Christ	Mt 11, 20 à 30	- L'esprit d'enfance
3- les réponses à l'appel de Dieu	Lc 9, 51 à 62	
4- le rôle social du chrétien	Mt 16, 13 à 23	
5- le Christ en nos frères	Mt 25, 31 à 46	
6- les apôtres poursuivis par les âmes	Mc 6, 30 à 37	
7- les noces de Cana	Jn 2, 1 à 12	
8- la fécondité spirituelle	Jn 15, 9 à 17	
9- l'union au Christ	Jn 16, 22 à 33	

La retraite aura lieu au Collège de la Villette, près de Chambéry, où nous avons inauguré l'heureuse tradition de ces réunions fraternelles. Elle aura lieu du 18 août, jour de l'arrivée au collège, au 28 août, jour de la séparation.

Comme l'an passé, les six premiers jours seront consacrés à la retraite;

les trois derniers, à des séances plus particulièrement professionnelles où nous mettrons nos efforts en commun pour dominer notre métier et ainsi mieux servir. Vous en trouverez ci-dessous le programme.

Soyons un dans le Seigneur !

Nota - 1/ pour se rendre à la Villette, descendre du train à Chambéry

2/ prévenir Légaut vers le 15 août de l'heure d'arrivée en gare de Chambéry

à l'adresse suivante : Collège de la Villette - La Ravoire (Savoie)

Questionnaire préparatoire aux séances professionnelles

Au cours de l'année qui va s'achever, nous avons appris, parfois à nos dépens, des recettes utiles, des procédés; en un mot, nous avons acquis de l'expérience sur tel ou tel point. Nous pouvons aider maintenant ceux que nous aimons et qui se trouvent aux prises avec les mêmes difficultés que nous en leur livrant nos expériences personnelles. Ainsi nous nous mettrons en garde contre des dangers à éviter et ensemble nous pourrions résoudre aisément les petits problèmes quotidiens qui nous arrêtent ou qui alourdissent notre marche. Chacun pourra penser aux questions posées ci-dessous et donner par écrit les réponses qu'il jugera utiles.

La réponse au premier groupe de questions sera envoyée à Matthieu, prof.,
4, boulevard de la Liberté, Bourges

La réponse au deuxième groupe sera envoyée à Rosset, prof. E.N. de Bonneville
avant le 20 juillet 1930

Comme l'an dernier, pendant les vacances, des conversations alimentées par les réponses reçues seront engagées entre nous.

A) Comment résoudre les problèmes d'ordre matériel qui se posent à qui débute ou occupe un nouveau poste ?

- 1- avant de rejoindre le poste : - à qui écrire
 - que demander au collègue qu'on va remplacer
 - que demander au directeur
- 2- comment régler en arrivant l'installation matérielle
 - choix du restaurant
 - choix du logement - confort minimum
- 3- l'outillage indispensable
 - ouvrages de fond et manuels
(donner la liste des manuels jugés indispensables dans un enseignement)
 - articles de bureau vraiment utiles et qui simplifient le travail
- 4- les premières préparations
 - comment alléger son travail et notamment la correction des copies
 - sur quel point porter son attention dès le début (tenue des cahiers, interrogations, habitudes à faire prendre aux élèves)
 - emploi du temps de la journée
- 5- relations - rapports avec les collègues, le directeur
 - question des visites

- peut-on accepter des leçons particulières, des heures supplémentaires
- rapports avec la population, les parents

B) La discipline

1- le but à atteindre

- a) maintenir le bon ordre extérieur - tenue des élèves
- b) avoir du prestige - ne tolérer aucune atteinte à cette autorité personnelle
- c) obtenir des résultats au prix d'efforts de la part des élèves
- c) comment gagner leur confiance, les faire se décider eux-mêmes à travailler à se corriger

2- les procédés employés

- a) pour obtenir le silence et l'attention en cours :
 - cours particulièrement agités
 - travaux manuels
 - projection de vues
 - dessin
 - gymnastique
 - silence en étude
- b) pour veiller à la tenue des cahiers : manière de prendre des notes
- c) pour contrôler le travail : interrogation - devoirs
- d) comment établir une atmosphère saine, gaie, enthousiaste : petites lectures, petits laïus, façon de présenter les leçons, piquer la curiosité, éveiller l'enthousiasme

Comment en somme obtenir du travail, plus de vie intellectuelle et morale en s'appuyant le moins possible sur la contrainte ?

3- les sanctions autorisées par le règlement et efficaces : dosage - comment peu punir, tout en faisant travailler les élèves - les récompenses. Préciser de quelle classe et de quelle école il s'agit

4- les bons ouvrages sur le sujet

Ce cadre n'est tracé qu'à titre de schéma. Ne pas hésiter de répondre à des questions jugées intéressantes, même si elles ne sont pas formulées ici.

92 - Intertala N° 3

Notre camarade Guyon avait promis de nous donner quelques lignes de sa prose, toute chaude du soleil méridional. Pour une raison grave, que certains peuvent deviner et dont l'intertala rendra compte prochainement sous une de ses rubriques spéciales, l'article est resté dans le monde des possibles.

Les Archicubes et la Vie

Guinard Paul 5 décembre 1895, promotion 1919 (démobilisée),
agrégé d'histoire 1921, marié, trois enfants (Paul/1921, François/1924,
Michelle/1936) - Directeur adjoint de l'Institut français de Madrid

Publications :

- Barrès et Greco, Revue hebdomadaire, juillet 1924
- Un poète catholique de la jeune Espagne : Huberto Perez de la Ossa, Revue des jeunes, janvier 1925
- St François dans l'oeuvre du Greco, revue d'histoire franciscaine 1925
- chapitre "Espagne" dans "Histoire et historiens depuis 50 ans", Alcan 1928
- Goya et l'art français du 19 ème siècle, Aragon, n° spéciale 1928
- L'oeuvre et les leçons de Philippe Gonnard, revue des jeunes, 1929
- notes diverses dans Revue de l'art - Revue musicale - Revue de musicologie - La vie intellectuelle

Husson Léon 19 avril 1897 - promo spéciale 1919
Prof. de philo. au lycée à Agen, 52 rue Mirabeau
Secrétaire général adjoint de l'Union nationale des membres de l'EP
Marié, deux enfants (Monique/18 juin 1928; Geneviève/4 juillet 1929)
Publications : compte rendu de l'enquête de l'Union sur "l'école unique" dans le bulletin de cette Union

- thèse de philosophie du droit en préparation

Moulinier Louis 17 avril 1904 - promo 1923
Prof. au lycée Chateaubriand à Rome, 78, via Nomentana

- Marié - Publication (récente) : traduction de la "Docte ignorance" de Nicolas de Cusa, Alcan 1930
- Petiet Pierre 1898 - 1917
agrégé de mathématiques
ordonné prêtre en 1927, vicaire à Ste Anne de la Maison-Blanche (13°)
- Pons Roger 1905 - 1924
Prof. de deuxième au lycée de Lille, 47 rue Caumartin
célibataire, prépare une thèse sur l'empereur Julien
s'intéresse à la littérature grecque chrétienne
- Renaud Marcel 1903 - 1922
Prof. de seconde au lycée d'Alger
célibataire et résolument jusqu'à nouvel avis
prépare une thèse sur la Grèce préhellénique dans Hérodote
- Ricard Robert 1903 - 1918 célibataire
Agrégé de lettres, prof. à l'Inst. des Hautes Études marocaines à Rabat
A publié de nombreux mémoires relatifs à l'histoire religieuse des colonies espagnoles
dans des revues catholiques et philosophiques
Deux thèses en préparation : 1- la conquête spirituelle du Mexique (essai sur l'évangélisation de la Nouvelle Espagne (1523-1572)
2- le régiment de Don Jorge de Mascarenhas, gouverneur de Mazagan
- Robert Louis 1904 - 1924
agrégé de lettres en 1927, membre de l'école d'Athènes
en congé à Leysin depuis novembre 1928, villa la Fauvette, les Esserts (Vaud)
a publié divers mémoires sur l'antiquité grecque
dans des revues philologiques et archéologiques
- Terrasse Henri 35 ans promo 1919 Veuf (un fils, Jean, 9 ans)
directeur d'études d'archéol. et d'art musulmans à l'I.H.E.M. à Rabat
Publications :
 - Les arts décoratifs au Maroc, illustrations Jean Hainant, Paris, Laurens 1925
 - Sanctuaires et forteresses almahades, en collaboration avec Henri Basset (promo 1926), coll. Hespéris, revue de l'Institut
 - articles variés, dont l'Islam et les missions catholiques dans Rev. apologétique 1928
 - à paraître : l'art hispano-mauresque des origines au 13 ème (sa thèse)
Résidences :
 - Institut des Hautes Études Marocaines à Rabat
 - La Croix Allard, Vrigny aux Bois (Loiret)
- Thiberge Lucien 1900 - 1920 (séjour à l'École, 1925-26)
Prof. de math. spéciales au lycée d'Orléans, 1 Place Dunois
marié, deux enfants (Jean - 1928; Pierre - 1929)
prépare une thèse de géométrie infinitésimale
s'intéresse aux questions liturgiques
- Waline Pierre 1894 - promo spéciale 1919
agrégé d'histoire - marié - 88 boulevard Magenta (10°)
directeur des questions internationales à l'Union des Industries
métallurgiques et minières
conseiller technique du délégué patronal français à la Conférence Internationale du travail et au conseil d'administration du BIT
maître de conférences à l'École des Sciences Politiques
collabore à la Nouvelle Revue des Jeunes, au Correspondant...

Nouvelles des Archicubes

Festugière, O.P., a été ordonné par l'Archicube Baudrillart
le jeudi 22 mai 1930 à l'église des Carmes

Marrou s'est marié avec Mlle Jeanne Bouchet, le 7 avril 1930 à Grenoble

Dubreil s'est marié avec Mlle Jacotin, ex-normalienne et mathématicienne, le 28 juin à Paris

Chouard a eu son premier héritier du nom de Jean, le 1 er mars 1930.

Chronique

- 1) Le samedi 26 avril, dans la salle de l'Association Fernand Portal, a eu lieu le premier pot Intertala. Étaient présents : Bacuvier, Barbotte, Fugier, de Gandillac, Guyon, Légaut, Levassor Berrus, Martinot Lagarde, Perret, Petiet, Thiberge.
Nous désirons tous que cette initiative devienne une tradition. Après cette bonne soirée fraternelle, nous nous sommes donnés rendez-vous à Noël prochain.
- 2) Une retraite où participeront élèves et archicubes aura lieu pendant ces vacances à Valfleury (Loire) du 9 au 13 septembre. C'est Avril qui la prêchera.
Les camarades qui voudraient y assister pourraient avoir plus amples renseignements en s'adressant à Perret, 11 rue Geoffroy St Hilaire, Paris 5°.

Adresses de vacances

Palanque Alleyras (Haute-Loire) du 15 juillet au 15 septembre
Cadiou Keranster Ploujean (Finistère)
Fugier 46 route de la Chartreuse, La Tronche (Isère)
Husson Courthézon (Vaucluse) et Sorbiers (Loire)
Mesnard Villa le Torrent, Avenue Delcassé, Ax les Thermes (Ariège)
Terrasse La Croix Allard, Vrigny aux Bois (Loiret)

93 - L'affadissement

*« Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur ?
Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes ».*
(Mt 5,13)

Que de mal dans les âmes ! Que d'impuretés, que d'orgueil, que de jalousie, que d'égoïsme, que de haine, que d'ignorance !

Combien d'âmes se laissent glisser dans le péché parce que la tentation est forte, parce que leur solitude dans la lutte les affaiblit, parce que le respect humain les paralyse ! Combien d'âmes perdent pied et se laissent aller peu à peu au fil de l'eau ! Elles sont, de jour en jour, ballottées par le mal, le mal qui les environne et le mal qu'elles possèdent en elles, mal qui ronge les âmes à tel point que l'on pourrait croire parfois que ce monde spirituel marche à sa ruine.

Vous êtes le sel de la terre. Il faut que nous luttons contre toute cette décomposition. Il faut que, par tous les moyens, nous nous efforcions d'arrêter le développement du mal, le développement de cette putréfaction. Nous sommes le sel de la terre.

Mais pour que le sel puisse conserver les aliments, il ne faut pas qu'il ait perdu sa valeur, il ne faut pas qu'il se soit affadi. De même, pour vraiment lutter contre le mal, le mal qui est dans nos frères et le mal qui est en nous-mêmes, il ne faut pas nous affadir.

« Je me sens une âme ardente », disait sainte Thérèse d'Avila. Ce sont les ardents qui vont le plus rapidement et le plus loin dans la sainteté.

- Cette ardeur est un amour pur de Dieu, amour qui n'existe pas pour gagner le ciel mais qui existe parce que Dieu doit être aimé pour lui-même.
- Cette ardeur est un don de soi. C'est ne pas avoir peur des sacrifices, c'est ne pas avoir peur de faire pour Dieu quelque chose qui coûte.
- C'est un élan d'amour qui surmonte tous les obstacles et qui peut nous porter, si nous le conservons, jusqu'à l'union à Dieu.

Nous affadir, c'est perdre cette ardeur, cet élan, cette vigueur spirituelle. C'est ne plus tendre avec force vers Dieu, c'est se laisser aller dans la matière. La corde d'un arc doit être tendue si l'on veut envoyer une flèche loin et droit. Plus la corde est tendue, plus la flèche va loin et droit. Il faut que notre volonté soit tendue vers Dieu pour que notre âme puisse s'élancer vers Dieu. Si notre volonté se détend, notre âme n'ira point aussi vite et aussi loin vers Dieu.

Nous ne serons plus alors de vrais chrétiens, des gens qui vivent pour le Christ. Notre apostolat en souffrira, nous ne serons plus forts ni bien armés pour lutter contre le mal, à tel point qu'il nous envahira tout entier car nous nous serons affadis.

On peut s'affadir de différentes façons. On peut s'affadir par paresse.

Nous avons en nous comme la semence du mal, comme des graines de mauvaises choses qui travaillent sourdement et se développent lentement :

- penchant à la violence qui se nourrit de chacun de nos mouvements de colère non réprimée,
- penchant à l'impureté qui s'accroît à chaque occasion où nous laissons l'impureté entrer dans nos coeurs,
- penchants à l'orgueil, à l'égoïsme qui se développent dès que nous ne luttons plus contre eux,
- penchants mauvais de toutes sortes qui poussent de toutes parts en nous, rapidement, comme des mauvaises herbes avec lesquelles il faut toujours avoir la bêche en mains.

Tous ces manquements non réprimés, toutes ces petites défaillances quotidiennes auxquelles on se laisse aller sans trop réagir développent notre paresse et nous font circuler dans l'affadissement spirituel, affadissement qui peut aller jusqu'à l'anéantissement. Au début, c'était de simples graines mais voilà qu'elle se sont développées, elles poussent de plus en plus profondément leurs racines. Elles usent toutes nos vertus, puisant de la force dans cette destruction. Elles nous enserrant peu à peu de toutes parts, paralysent nos bons mouvements sans même que nous en ayons parfois clairement conscience.

Il y a un affadissement qui naît de la peur.

On a été développé un jour par une grâce du Christ plus forte. On a senti son amour pénétrer plus activement en nous. Nous avons vibré. Nous avons voulu répondre à cet amour, aimer à notre tour. Cela nous conduisait à quelques changements dans nos habitudes, à quelques améliorations de notre pureté, à quelques recherches plus vives des vertus, à quelques ruptures d'amitié mauvaise, à quelque chose enfin qui nous faisait souffrir.

Alors on a tremblé. Devant la douleur que l'on voyait venir, on a eu peur, on s'est arrêté. On a réfléchi. Cet objet dont on doit se détacher prend peu à peu des proportions inquiétantes. Il arrive à paraître comme l'objet auquel nous tenons le plus, qu'il nous paraît impossible de quitter. Et l'on a dit : Mon Dieu, ne me demandez pas cela, autre chose mais pas cela. Ainsi on a repoussé l'amour de Dieu. En fin de compte, on a repoussé Dieu. Nous avons eu peur du Christ, de sa vie, nous avons préféré croupir dans le monde. Ainsi notre âme s'alourdit.

Il y a aussi un affadissement qui vient de l'orgueil.

On entend parfois des paroles qui condamnent notre façon de faire. On voit parfois chez d'autres des actes qui sont pour nous des reproches muets. Devant ces paroles ou ces actes, nous nous redressons par orgueil. On trouve toutes sortes de raisons pour se prouver que celui qui a accusé ou agi ainsi n'est pas plus que nous, pas meilleur que nous, pour se dire que la parole ou l'acte n'a pas grosse importance, après tout, que cela est bon pour quelques-uns, pour des dévots mais que cela ne convient pas à un homme intelligent, un homme qui a l'esprit large, à un homme enfin qui est un homme. Nous étouffons par orgueil cet enseignement qui aurait pu nous ouvrir des voies splendides vers la vérité et la vie. Nous piétons sur place, nous tournons stupidement dans la petite place que notre orgueil nous a bornée. Nous nous affadissons.

Méfions-nous de l'affadissement. Cela gagne comme une enflure qui prend tous nos membres, qui nous engourdit, nous paralyse, nous coupe tout élan. Soyons des ardents, toujours en éveil, tournés vers Dieu, afin de donner à notre catholicisme chaque jour plus de vérité, plus de vie, afin que nous ne soyons pas du sel affadi « qui n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes ».

Ne nous affadissons pas par paresse.

Pour des jeunes de vingt ans, quelle déchéance ! Ne nous affadissons pas par orgueil, quelle stupidité ! Ne nous affadissons pas par peur; celui qui nous appelle, c'est le Christ, celui qui a tant aimé les hommes qu'il a donné sa vie pour eux, celui qui est passé en faisant le bien, celui qui est venu nous donner la paix et qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et sous le fardeau et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur et vous trouverez le repos de vos âmes car mon joug est doux et mon fardeau léger.

Chapitre 1 : La vie du groupe

- 1- Comment est-elle organisée ? Quels en sont les résultats en nombre et en ferveur? Les résultats que vous espérez ? Croyez-vous à la nécessité de constituer des groupes partout ? Pourquoi ? Comment avez-vous recruté les membres de votre groupe ?
- 2- Que faites-vous dans ces réunions ? (messe ? prière ? causerie ? lecture ? conversation ?). Quel est l'effectif moyen de ces réunions ? Leur périodicité ? Quels sont les professeurs ou prêtres qui s'occupent de vous ? Préférez-vous des exposés du professeur ou du prêtre ou bien de l'un d'entre vous ? Quels sujets vous

intéresseraient surtout : littéraires, philosophiques, religieux ? Quels sujets vous ont été traités en 1929-1930 ? Y a-t-il un plan d'ensemble ? Jugez-vous nécessaire qu'au début de l'année, on se fixe les grandes questions à étudier ?

Ne pensez-vous pas qu'il serait bon, pour christianiser notre profession, d'étudier, du point de vue religieux, quelques questions professionnelles comme l'autorité, les punitions, l'enseignement de la morale... ? Pour les études purement religieuses, pensez-vous que leur caractère délicat et leur difficulté les écartent de nous ?

- 3- Dans quelles conditions vous trouvez-vous pour les pratiques religieuses ? Peut-on les améliorer ? Comment ?
- 4- Cette organisation que vous vous êtes donnée suffit-elle aux normaliens et aux instituteurs ? Quelles sont les améliorations que vous souhaiteriez pour accroître la vie du groupe ? Quelles sont les difficultés auxquelles vous vous heurtez pour intensifier votre vie intérieure ?
- 5- Un danger qui nous guette tous, c'est de trop compter sur le professeur ou le prêtre. Or le travail personnel est le seul fécond pour faire de nous des lumières. Comment un instituteur ou un normalien pourront-ils s'adonner à ce travail personnel ? Préférez-vous, pour l'étude personnelle, les livres ou bien les topos que quelques groupes se sont mis à tirer et qui résument une leçon d'un dimanche passé chez le professeur ou chez l'aumônier ?

Ne serait-il pas désirable que le groupe reçoive gratuitement les principales revues professionnelles : Aux Davidées, Bulletin vert, Bulletin Joseph Lotte, Après ma classe ?

Avez-vous, pour votre part, résumé la matière d'un livre, d'une conférence ou d'un article ? Ne pensez-vous pas que chacun pourrait se choisir un sujet qu'il étudierait personnellement pendant toute l'année ? Lequel vous plairait ?

- 6- Ne croyez-vous pas que, pour l'instituteur comme pour le normalien, les vacances sont une occasion privilégiée pour se cultiver ? Le groupe ne pourrait-il pas, pendant la dernière réunion de l'année (se reporter au chap. 1, N° 9) pour confier à chacun de ses membres un sujet littéraire, philosophique, à étudier ou bien leur demander un compte-rendu d'un livre religieux et même de tout autre livre qui mérite d'être connu ? Comment concevez-vous ce travail de vacances ? Sous quelle direction ? Doit-il se conclure par une conférence qui serait faite au cours du 1^{er} trimestre ? Quelles sont vos relations pendant les vacances ?
- 7- Pour les instituteurs qui sont éloignés du centre de réunion (en général, ce centre est dans la même ville que l'E.N.), quels moyens suggèreriez-vous pour qu'ils ne perdissent pas le contact avec vous ? Le groupe le plus voisin ne pourrait-il pas les adopter totalement, comme Fluchaire et Chomizard ont été adoptés par Lyon ? Ou encore ne pensez-vous pas que des réunions hebdomadaires pourraient grouper, un soir, après la classe, les instituteurs d'une même région ? Comment comprendriez-vous ces réunions ?

Enfin, ne serait-il pas possible de faire parvenir à l'isolé l'essentiel de ce qui a été dit à la réunion ? Comment ? Le grand nombre de topos qui émaneraient de tous les groupes ne nous incite-t-il pas à désigner des centres de polycopie ? Ces centres se chargeraient de les envoyer et de les stocker. Par exemple, désigner un centre pour les topos de spiritualité et un centre pour les topos de culture générale. Lesquels ?

- 8- A côté des réunions régulières ne pourrait-on pas sacrifier un congé de 2 ou 3 jours pour des journées de recollection ? Par exemple, à la Toussaint, à Pâques ou à la Pentecôte ? On peut les rendre inter-groupes.
- 9- Une proposition a été faite de finir l'année scolaire par une journée de recollection pour faire bénir nos vacances, commencer l'année scolaire par une autre journée pour faire bénir nos travaux. La croyez-vous sensée ? La mettez-vous en pratique ? A quelles dates car les instituteurs ne sont pas libres en même temps que les normaliens ? Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de demander aux plus dévoués d'aller faire une retraite, deux à deux, où ils s'uniraient dans une fraternelle amitié.
- 10- Pour vos groupes, des difficultés sont-elles venues de l'extérieur ? Ont-elles suscité l'intervention des autorités ? Quelle ligne de conduite tenir en pareil cas ? Dans quelle mesure parler de nos groupes à des collègues incroyants et aux prêtres ?

Chapitre 2 : Relations entre les groupes

- 1- Pour lutter contre l'isolement qui équivaut à l'enlèvement et pour bénéficier de la communion des saints, ne pensez-vous pas qu'une étroite relation doit exister entre les groupes ? Comment la réaliser ? Ne jugez-vous pas que les retraites, journées de recollection, journées d'études, visites, lettres personnelles et circulaires, sont autant de moyens à employer pour fortifier l'amitié et accroître l'ardeur apostolique ? Pour le normalien, pensez-vous qu'il puisse écrire beaucoup ? Alors comment le mettre en relation avec les autres ?
- 2- Retraites
Doit-on multiplier les centres de retraites ? Pourquoi ? Le minimum de participants pour que la retraite soit profitable, quel est-il ? Ce minimum n'interdit-il pas à plusieurs groupes de se rencontrer ? Quels sont les

centres qui doivent offrir les meilleures facilités d'accès ou de commodité ? Ne serait-il pas heureux de s'entendre à l'avance (par ex. aux J.U., voir même chap. N° 4) pour fixer les retraites à des dates qui ne chevauchent pas les unes sur les autres pour permettre à ceux qui le désirent de se rendre aux retraites qui leur plaisent ?

Ne pourrait-on pas demander à chaque groupe de déléguer un de ses membres à une autre retraite ? Par ex., demander au groupe de Besançon de déléguer un de ses membres à la retraite du Laus.

Pour votre groupe particulier, quel est le lieu qui vous conviendrait le mieux ? Quelle date choisiriez-vous de préférence ? Pourquoi ? Ne serait-il pas désirable de fixer les retraites entre le 15 août et le 15 septembre ? Faites vos objections.

Quels sont les groupes qui voisinent avec vous et avec lesquels vous pourriez organiser une retraite ? Quelle durée aura-t-elle généralement ? Pour le prédicateur, pensez-vous qu'il est plus souhaitable qu'on s'adresse à des aumôniers des groupes primaires (donc qui connaissent notre formation) plutôt que de s'adresser à un prêtre éminent qui ne nous connaît pas ?

Comment concevez-vous l'esprit et le programme de la retraite ? Silencieuse ou non silencieuse ? Pourquoi ? Nombre des exercices ?

- 3- Tout en laissant à chaque groupe la liberté de faire ce qui lui plaît, nous aimerions cependant avoir votre opinion sur les journées intellectuelles ou pédagogiques, aussi bien pour les normaliens que pour les instituteurs, leur durée, les sujets que vous souhaiteriez qu'on y traite. Les voudriez-vous avant ou après la retraite ? Pourquoi ?
- 4- Ne croyez-vous pas que les Journées Universitaires peuvent nous servir de cadre pour une assemblée générale ? En ce cas, chaque groupe s'obligerait à envoyer au moins un délégué. Est-ce possible toujours ? Placerait-on cette assemblée avant, pendant ou après les J.U. ?
A chaque fois, nous avons eu à déplorer la dispersion dans plusieurs locaux des éléments masculins. Cela tient à un manque d'organisation. Alors ne pourrait-on pas exiger, en toute fraternité, que chaque groupe envoie pour le 15 janvier la liste probable des participants ? Quelqu'un bien placé centraliserait les adhésions. Ce quelqu'un serait celui qui pourrait assez facilement se rendre au lieu des J.U. Alors ne vaudrait-il pas mieux le désigner chaque année puisque le lieu change chaque année ? Il recueillerait les adhésions et se chargerait de tout organiser (coucher et repas).
Pour les isolés, ne faisant partie d'aucun groupe, comment recueillir leur adhésion ?
- 5- Nous parlions de visites.
Comment résoudre les difficultés d'accès et de temps ? Est-ce bien nécessaire ? Alors ne vaudrait-il pas mieux profiter des journées de récollections pour inviter les groupes voisins (se reporter au chap. 1, N° 8).
- 6- Nous parlions de lettres personnelles.
Ne croyez-vous pas qu'il serait opportun d'organiser la correspondance entre les groupes afin d'éviter dispersion et perte de temps ?
- 7- Pour subvenir aux frais occasionnés par retraites, déplacements..., que proposez-vous ? Ne serait-il pas nécessaire d'attribuer à chaque groupe une certaine somme d'argent qu'il utiliserait au mieux de notre sainte Cause ?
Mais où se procurer cet argent ? Ne pourrait-on pas demander à chacun de nous une cotisation proportionnelle à ses moyens ? A qui la verserait-il ? Au groupe ? Ainsi chaque groupe ferait face aux dépenses de ses membres, tout en recourant largement et simplement au groupe voisin en cas de besoin ?
Ne pourrait-on pas aussi demander l'appui de personnes très dévouées à notre mouvement ? L'avez-vous fait ?
- 8- Chaque groupe aura-t-il sa bibliothèque ? Ou ne vaudrait-il pas mieux développer celle de la rue Geoffroy à Paris ? Alors comment le groupe y participerait-il ? En travaillant à l'accroître par l'achat de livres intéressants. Ne pourrait-on pas demander à chaque groupe une cotisation qu'on enverrait à la rue Geoffroy ? Comment utiliser cette bibliothèque ? Ne serait-il pas pas préférable que chaque groupe désigne un bibliothécaire chargé uniquement des relations avec la rue Geoffroy ? Toutes les commandes passeraient par lui, cela simplifierait le travail.
Cette bibliothèque n'appelle-t-elle pas une bibliothèque pour sympathisants ? Quels livres lui proposez-vous ?
- 9- Désirez-vous un bulletin qui serait l'expression discrète de notre mouvement ?

“Le lien” vous paraît-il pouvoir devenir opportun si on lui apportait des modifications ? Lesquelles ? En fera-t-on un moyen d’apostolat dans le genre de “Après ma classe” ? Mais alors ne serait-il pas préférable de le supprimer au lieu qu’il fasse double emploi ?

Au point de vue spirituel, il y a le bulletin des “Davidées” et, au point de vue intellectuel, “Après ma classe”. Ne vaudrait-il pas mieux, en définitive, le supprimer et envisager une collaboration à “Après ma classe” ? Porter ses efforts au travail en profondeur surtout, n’est-ce pas le but essentiel ?

Chapitre 3 : Notre apostolat

- 1- Quelles sont vos relations avec les autorités ecclésiastiques de votre diocèse ? Ne pensez-vous pas qu’il est temps que nous instruisions les prêtres et tous les autres groupements catholiques de notre mouvement ? N’y aurait-il pas urgence à réclamer aux écoles libres des candidats aux E.N. ? Comment avez-vous travaillé à lutter contre les suspicions exagérées des catholiques contre l’enseignement laïque ?
- 2- Qu’a fait votre groupe pour entrer en relation avec les autres ordres d’enseignement de votre Académie ? Avez-vous ébruité ces relations ? Pensez-vous qu’il soit utile de le faire ? Pourquoi ? Ne croyez-vous pas qu’il soit absolument nécessaire pour tous nos amis de faire partie de “l’Union nationale des membres de l’enseignement public” ?
Connaissez-vous la Jeunesse Étudiante Catholique (J.E.C.) ? Ne vous paraît-il pas imprudent d’y adhérer officiellement mais excellent d’avoir des relations avec elle pour nous faire connaître ?
Que pensez-vous des retraites avec lycéens et étudiants ? Les recommandez-vous ? Pourquoi ? Que pensez-vous des réunions mixtes avec les institutrices de votre Département ? Avantages et inconvénients.
- 3- Quelles relations entretenez-vous avec des camarades qu’on pourra, avec la grâce de Dieu, amener plus tard au groupe ? Peut-on les inviter aux Journées intellectuelles ? aux réunions de votre groupe ? Avantages et inconvénients.
- 4- Comment faire naître un groupe là où il n’y a que des chrétiens isolés ?
Ne pourrait-on pas commencer par réunir d’abord tous les catholiques dans un seul groupe (collégiens, lycéens, étudiants, instituteurs et supérieurs) ? Ne devons-nous pas nous intéresser à tous les groupements catholiques, quels qu’ils soient ? Dans quelle mesure y participer ?
- 5- Comment la vie de votre groupe peut-elle préparer à la charité fraternelle vis-à-vis des autres camarades ? A la tâche scolaire et professionnelle ?
Comment éviter que votre groupe prenne dans l’école l’allure d’un clan ?

95 - Préparez le chemin du Seigneur

« Une voix retentit au désert : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux unis. Et toute chair verra le salut de Dieu » (Luc 3, 4-6)

C’est ainsi que l’évangile parle de Jean-Baptiste, de celui qui eut mission de préparer en Israël la venue de Jésus. Nous aussi, nous devons préparer la venue du Christ. Nous devons la préparer en nous car le Christ veut venir en nous. Il l’a dit à la cène : « Si quelqu’un m’aime, il gardera ma parole et mon Père l’aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14,23). Le Christ désire de son désir puissant de fils de Dieu venir en nous avec son Père mais, pour qu’il puisse faire cela, il faut que nous gardions sa parole, c’est-à-dire qu’il nous faut, après l’avoir entendue, la garder au fond de notre âme contre toutes les déformations et diminutions que voudrait lui infliger le mal, déformations et diminutions qui la réduiraient à une simple doctrine morale qui ferait de nous des hommes « de bonne vie et moeurs », rien de plus.

Il nous faut la garder dans sa totale splendeur de doctrine divine qui veut, par la rédemption, faire de tous les hommes sans exception des enfants adoptifs de Dieu en les dégageant du vieil Adam révolté, en les replaçant dans l’amour de Dieu par l’incorporation au Christ mystique et par la vie d’union avec lui. Il nous faut garder sa parole et nous efforcer de la faire entrer dans notre vie. Pour pouvoir réaliser cela, il faut que nous aimions le Christ : « Si quelqu’un m’aime... », il faut que nous l’aimions non pour la joie et les avantages qu’il nous donne mais pour lui-même, parce qu’il doit être aimé pour lui-même. Il est Dieu et il nous a tant aimés. Aimer le Christ et garder sa parole exigent de tous un travail, travail qui doit faciliter la venue de Dieu en nous, qui doit aplanir ses sentiers : toute vallée doit être comblée, toute montagne et toute colline doivent être abaissées, les chemins tortueux doivent être redressés et les raboteux unis.

Toute vallée doit être comblée. Que de choses nous manquent, surtout la connaissance des choses de Dieu et la volonté ferme de faire notre devoir qui sont des trous dans notre âme, comme des trous laissés dans un mur par des pierres enlevées. Nous ne connaissons pas les choses de Dieu. Il y a beaucoup de points obscurs dans notre connaissance de la religion et sans doute, au fond, nous ne savons pas ce qu’est la vie chrétienne. Nous prouvons

par l'organisation de notre vie que nous ignorons la rédemption. Si le Christ n'était pas venu sur la terre, nous n'aurions pas beaucoup à changer de notre vie pour vivre comme les incroyants. Le Christ n'a pas pris place dans notre existence. L'évangile est pour nous une histoire, ce n'est pas encore une doctrine qui dirige nos pensées et nos actions. Nous ne connaissons pas les choses de Dieu, c'est une première vallée à combler. Nous manquons de volonté pour faire notre devoir. Que de fois avons-nous eu connaissance de paroles à dire, d'actions à faire, que nous n'avons pas dites, que nous n'avons pas faites car nous sommes lâches. Nous sommes lâches devant les autres. Le respect humain nous a fait ses esclaves. Nous parlons et agissons comme des incroyants malgré notre conscience, parce que, le dimanche soir au café, nous tremblons devant la raillerie grossière et le sourire des copains attablés devant une bouteille. Nous sommes lâches devant nous-mêmes. Nous ne faisons rien contre notre paresse qui nous fait trouver toute chose ennuyeuse. Nous nous donnons toutes sortes d'excuses, que nous voulons avoir la paix, que nous ne voulons gêner personne, que nous ne pouvons pas faire telle chose. Au fond, nous sommes des êtres sans énergie. Nous sommes lâches devant le devoir. Voilà une vallée à combler !

Toute montagne et toute colline doivent être abaissées. Notre orgueil et notre désir des jouissances de toutes sortes sont des montagnes qui barrent la route au Christ. Notre orgueil nous empêche de voir ou de corriger ce qu'il y a de mal en nous. Notre orgueil nous fait croire que, malgré les défauts que nous avons, nous sommes les meilleurs des jeunes gens parce que les autres ont aussi de gros et même de plus gros défauts que nous, parce que nos qualités valent et dépassent parfois les leurs. Notre orgueil fait naître en nous la jalousie et nous fait repousser les conseils et les avertissements que l'on nous donne. Notre orgueil refuse parfois l'obéissance au Christ et nous conduit, si nous n'y prenons garde, à la haine de Dieu. Notre orgueil, quelle montagne à abaisser !

Notre désir de jouissance nous donne la fièvre, certains soirs, et toujours nous ramène vers nous-mêmes, vers la satisfaction de nous-mêmes, comme la chaîne qui fait tourner stupidement les chèvres autour du même piquet alors que leur nature les porte à gambader dans la montagne. Les satisfactions que l'on se donne, satisfactions de luxure, de gourmandise, d'avarice, d'amour-propre, satisfactions de tous genres et de toutes formes, ne sont que passagères et laissent en nous un plus grand désir de jouissance. Si on ne réagit pas, elles nous entraînent dans un cercle infernal où on s'épuise et meurt après avoir perdu toute valeur morale et intellectuelle, toute valeur humaine. Ce sont là deux montagnes qu'il nous faudra aplanir si nous voulons voir le Christ venir en nous.

Les chemins tortueux doivent être redressés. Bien souvent, nous ne sommes pas loyaux. Nous nous mentons à nous-mêmes, à notre intelligence, à notre volonté, à notre coeur, à notre conscience. Quand notre intelligence nous montre quelque chose à faire, l'esprit du mal qui est en nous parle aussitôt, s'efforce de prouver que cette idée est fautive ou mal adaptée ou mal à propos. Il dit à voix basse à notre volonté qu'elle n'est pas assez forte pour faire cette action, que tous ses essais pour réaliser le bien échoueront. Et il réussit à la convaincre. Il dit à notre sensibilité que la voie est très dure, pleine de sacrifices. Il dit à notre coeur qu'il y souffrira beaucoup, qu'il ne trouvera aucune compensation dans cette aventure, qu'il s'y racornira. Et notre coeur se laisse gagner. Il jette le trouble dans notre conscience, mettant en doute ses affirmations, aidant notre ignorance, notre lâcheté, notre orgueil, notre désir de jouissance, à affaiblir cette conscience qui est au fond de nous la seule chose qui travaille pour Dieu. Ainsi notre âme devient tortueuse et la vérité, à travers ces méandres sans nombre, ne peut arriver à se faire entendre. Nous la tuons volontairement. Nous tuons ainsi l'envoyé du Seigneur (Mt 21,35-40).

Les sentiers raboteux doivent être unis. Que d'obstacles, que de cailloux nous mettons ainsi, volontairement ou non, sur le sentier par où Dieu doit passer, comme si nous ne voulions pas qu'il vienne vers nous et sans que cela paraisse aux yeux d'autrui. On pourra nous dire que nous sommes de braves jeunes gens. Tout le monde, incroyant comme catholique, pourra nous faire toutes sortes de compliments alors que notre âme ainsi déformée n'offre à la venue du Christ en nous que des obstacles. Enlevons avec joie, avec ardeur, avec coeur les cailloux du chemin du Seigneur.

Quand nous aurons lutté contre cela, quand nous connaîtrons mieux les choses de Dieu, quand nous aurons acquis assez de volonté pour faire notre devoir, quand notre orgueil et notre désir de jouissance seront matés, quand nous serons loyaux avec nous-mêmes, en un mot, quand nous aurons préparé le chemin du Seigneur, la rédemption dans toute sa grandeur et dans toute sa plénitude se développera dans notre âme et, par nous, dans les âmes de nos frères. Une vision de plus en plus nette du mystère du Christ développera notre vie. Nous nous rendrons compte alors de la résurrection de notre être que le Christ a commencé au baptême, développé dans notre vie et qu'il achèvera à notre mort. Nous nous rendrons compte que le Christ est vraiment le sauveur et, à travers nous-mêmes ainsi sanctifiés, « toute chair verra le salut de Dieu ».

Au lieu des souhaits impuissants et stériles de ce début de l'année, voulez-vous, chères Davidées, quelques simples paroles, bien préférables aux souhaits du monde. Ceux-ci, quand ils ne tiennent pas compte de Dieu, nous montrent le mirage du bonheur, celles-là vous en diront le vrai chemin.

- Le bonheur, où est-il, mon Dieu ? J'en ai faim, tellement faim...
- Il n'est pas loin. Si tu veux, le bonheur est au-dedans de toi.

Tu dis : il me faut ceci ou cela sinon je ne puis pas être heureuse : de l'argent, un peu plus de confort, des livres, de la science, de la considération, un meilleur poste, la faveur des puissants, de la santé, des amitiés... Ma pauvre enfant, il y en a qui ont tout cela, qui en sont comblées et qui en sont lasses et qui s'ennuient. D'autres qui n'ont rien de tout cela rayonnent de joie, non pas un moment mais toujours. Le bonheur est au-dedans de toi, à ta portée. Comment veux-tu que Dieu qui t'aime fasse dépendre ton bonheur de toutes sortes de choses hors de la portée de ta main ?

Avec quoi est-on heureux ?

Par le corps, par les sens, comme le jeune animal qui folâtre dans l'herbe drue, comme l'alouette qui monte dans l'azur en se grisant de lumière et de musique, comme les hirondelles qui se poursuivent dans l'air limpide avec des cris sans fin ? Le bien-être du corps, épanoui dans la joie de la santé et de la beauté, c'est quelque chose de bon sans doute mais le corps en nous n'est que le serviteur.

Il y a l'âme. Il ne suffit pas que le serviteur soit satisfait. L'âme, la reine, ne sera heureuse que si elle voit réaliser ses secrets espoirs, son rêve impérieux, les désirs profonds qui la tendent vers un but souverain. Ce but mystérieux, jamais atteint puisque nos désirs sont à peine satisfaits que nous rebondissons vers de nouveaux objectifs, ce but mystérieux que nous appelons le bonheur, que nous croyons trouver au bout de l'horizon et qui est toujours aussi loin comme la lune brillante qui nous regarde par une belle nuit d'été, ce but nous attire comme un aimant irrésistible. Quel est-il donc ? C'est l'infini, c'est Dieu, c'est lui que, sans le savoir, nous cherchions quand nous courrions après le bonheur. Nous le cherchions et voici qu'il nous cherchait aussi et nous nous sommes rencontrés.

Mon Dieu, du jour où vous êtes entré dans ma vie, du jour où je vous ai reconnu pour celui que je cherchais sans le savoir, ma vie a été changée. C'est le bonheur qui est entré en moi avec la lumière illuminant mon esprit, avec un splendide amour enivrant mon coeur, avec la pureté de mon âme désormais séduite par l'attrait de la perfection, avec l'harmonie de toutes mes puissances soumises généreusement à votre loi.

Vous êtes en moi, mon Dieu. Vous y étiez déjà depuis le commencement, comme vous êtes partout, me donnant l'être. Vous y étiez aussi avec votre amour, guettant l'éveil de mon coeur et l'appelant doucement. Vous y étiez alors même que je m'éloignais de vous par mes désirs, ne permettant pas que je puisse trouver la paix loin de vous. Maintenant, vous êtes en moi avec un amour nouveau auquel répond le mien, vous y êtes avec votre infinie bonté, attentive à tous mes besoins, à toutes mes prières, accueillante à tous mes entretiens et me gardant pour les jours de l'éternité.

Pourquoi faut-il que si souvent le vain tapage de ce monde m'empêche de vous entendre ? Pourquoi la fièvre des besognes terrestres m'ôte la joie de vous entretenir dans le silence et la paix ? Pourquoi mon coeur tiraillé par mille désirs n'a plus la liberté de se fixer en vous ?

Heureux qui sait que vous vivez en nous et qui peut se replier sur soi-même, non pour une stérile contemplation de sa propre personnalité mais pour y prendre conscience de votre présence et de votre action, pour s'unir à vous par un amour sans cesse grandissant, pour penser, sentir, raisonner, vouloir, agir, travailler avec vous, par vous, comme vous.

« De temps en temps, écrivait à sa soeur le Père de Foucauld, baisse tes yeux vers la poitrine, recueille-toi un quart de minute et dis : vous êtes là, mon Dieu, je vous aime. Cela ne prend pas plus de temps que cela et tout ce que tu feras sera bien mieux ayant une aide et quelle aide !, au lieu d'être seule, vous serez deux à remplir tes devoirs ».

Voilà à la lettre la vie intérieure, la vie secrète qui échappe aux regards du monde et qui fait la consolation, le soutien, la force, la joie enivrante de l'âme pleinement chrétienne.

Résolutions :

- à tout prix, vouloir vivre intensément cette vie intérieure,
- préserver jalousement nos possibilités de solitude et de recueillement,
- nous efforcer de penser souvent à notre grand ami présent en nous.

A Davidée

(Ne pas s'en tenir au négatif mais faire du positif)

C'est l'hiver. Le froid s'attarde. Le cultivateur n'a encore rien à faire dans les champs ou les jardins. Tout au plus commence-t-il à tailler ses arbres et ses vignes. La terre est nue ou couverte de neige. Pas besoin de lutter contre les herbes folles et les insectes nuisibles, il n'y en a pas. Mais il n'y a rien non plus à cueillir dans les jardins et les champs, ni légumes ni fleurs ni fruits. C'est encore le triste hiver.

Vive l'été ! Sans doute la mauvaise herbe envahit les planches du jardin et partout les insectes qui pullulent prélèvent sur nos récoltes une part considérable. Mais qu'est-ce en comparaison des moissons magnifiques et de la végétation puissante qui couvre le champ fertile ? A ces moissons, à ces fleurs, à ces fruits songe le laboureur quand il déchire la terre, quand il retourne le sol, quand il arrache les mauvaises herbes. Cet espoir de la récolte donne l'élan à son courage.

Ainsi il faut savoir nous encourager nous-mêmes dans la culture de notre âme en fixant les yeux avant tout sur la vie heureuse et magnifique qui nous est proposée. Ce n'est pas une bonne manière de prendre son travail que de se buter contre ses défauts, de s'hypnotiser sur ses fautes et de ne point oser contempler l'idéal de la vie parfaite tant qu'on trouve en soi du mal à extirper. Du mal, il y en aura toujours et à mesure que la conscience devient plus délicate, elle en découvre davantage et s'en effraye plus vivement. C'est attristant et décourageant si l'on n'a d'autre but que cette purification. Dans cet effort toujours à refaire, dans cette entreprise purement négative, d'extirper tout ce qui est mal, beaucoup d'âmes sont tentées de désespérer ou même abandonnent la lutte.

Allons, chère Davidée, regardez plus haut que vous-même. Ne laissez pas votre âme se rétrécir ni votre coeur se dessécher dans l'unique préoccupation de ne pas commettre le péché. Bien sûr qu'il ne faut pas et à aucun prix commettre le péché mais, si votre ambition se borne à cet idéal négatif, il arrivera selon votre tempérament que, scrupuleuse à l'excès, vous serez hantée à chacune de vos actions par la crainte obsédante d'y mêler quelque mal et vous serez paralysée dans votre élan vers le bien, ou au contraire, soucieuse de vous en tirer au meilleur compte, d'acheter le ciel au plus juste prix, vous serez toujours préoccupée de ne pas trop en faire et vous éviterez le péché ordinairement mais vous garderez, sans vous en douter peut-être, l'affection au péché.

Avec vos enfants, vous le savez bien, vous obtenez de meilleurs résultats en leur proposant de belles actions à faire qu'en les fatiguant de reproches sur leurs défauts. Élevez votre âme comme vos enfants. Montrez-lui l'exemple des meilleures de vos amies, leur piété, leur paix, leur égalité d'humeur, leur joie rayonnante. Voyez ce qui fait la beauté séduisante de leur vie et, séduite à votre tour, dites-vous à vous-même : je veux arriver à vivre ainsi. Mieux encore, lisez la vie des saints, les plus près de nous particulièrement car leur exemple est plus impressionnant, leur vie s'étant écoulée dans un monde pareil à celui où nous vivons mais aussi parce que ces vies sont généralement présentées sous leur vrai jour, sans cacher les défauts, les obstacles, les tentations. L'église les a mis sur les autels non seulement pour que nous les évoquions mais pour que nous les regardions et les imitions.

Regardez surtout Jésus dans son évangile, dans votre coeur.

C'est là, le grand secret. Regardez Jésus, aimez-le, apprenez vite à l'aimer comme il faut, aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. Qu'attendez-vous ? D'avoir arraché de votre âme tous les défauts ? Mais où prendrez-vous la force, le courage, la générosité de vous refuser toute satisfaction mauvaise, de répéter sans cesse les mêmes sacrifices ? Il n'y a que l'amour pour nous soulever ainsi au-dessus de nous-mêmes et nous rendre capables des plus héroïques renoncements. L'amour, le bel amour de Jésus est si aimable, de Jésus si bon, de Jésus toujours présent à notre âme. Voilà qui donnera à notre coeur son aliment, sa force, son ineffable joie ! Alors vos misères, vos tentations, vos défauts... Comme vous serez joyeuse d'avoir quelque chose à sacrifier et avec quelle horreur vous entendrez les suggestions du mal. Avec quel soin vous éviterez les moindres fautes pour ne pas contrister le Dieu aimé. C'est compris, n'est-ce pas chère Davidée ! Du jour de votre conversion, et qui n'a pas eu un jour ou l'autre à se convertir ?, vous avez renoncé au mal. Sans tarder, donnez à votre vie ce but et ce moyen, qui est en même temps le but suprême : aimer Dieu toujours plus.

Vers l'amour par l'amour !

97 - Dix-huitième dimanche après Pentecôte

12 octobre 1930

« Je rends de continuelles actions de grâces à votre sujet » (1 Cor 1, 4-8)

Saint Paul n'oublie pas les âmes qu'il a engendrées au Christ. La vision des grâces qui leur ont été données est pour lui source de joie et de reconnaissance comme les propres bienfaits qu'il a reçus du Christ, image de cette joie du ciel où chacun sera content de la joie de tous, dans toute la mesure de ses moyens, image de la louange éternelle. La fidélité chrétienne qui aide les âmes et prie pour elles s'épanouit en actions de grâces.

« Pour la grâce de Dieu qui vous a été donnée en Jésus-Christ ». Dans cette joie, la pensée de Dieu est essentiellement présente car on s'attache plus à Dieu qui donne et qui se complait dans le Christ total qu'au progrès individuel de chacun. Ainsi la vision du travail qui s'opère dans les âmes aboutit à la contemplation de Dieu lui-même. L'apostolat s'achève en adoration.

« Riches en toute parole et en toute connaissance »

La bouche parle de l'abondance du coeur. Celui qui aime passionnément le Christ, fût-il muet, deviendra vite éloquent, non de l'éloquence qui tire sa beauté du style de la technique, mais de celle qui tire sa force de la vie qui sourd en lui. Les disciples de Paul n'en savent pas plus essentiellement que ce que Paul leur a enseigné mais ils le savent maintenant mieux qu'au moment de sa prédication. Ils dominent cet enseignement, ils en relient les divers développements qui s'éclairent mutuellement, ils en tirent de nouvelles conséquences. Ce n'est pas seulement le résultat du travail de leurs esprits car tous ne sont pas intelligents des choses humaines ni instruits. C'est le fruit de la vie divine en eux (Mt 13,52). Cet approfondissement de la connaissance religieuse détermine aussi un perfectionnement de notre personnalité intellectuelle, même pour des choses non religieuses, « riches en toute connaissance ». Le chrétien éclairé et purifié par l'évangile est mieux en place pour juger du monde avec vérité et le comprendre dans sa complexité organique.

« Le témoignage du Christ ayant été solidement établi parmi vous »

Ce témoignage du Christ existe en toute âme de bonne volonté. Il pousse à adhérer au vrai et à se soumettre au bien, tels qu'ils lui sont connus. Mais la parole de l'apôtre, en enseignant la vérité révélée, établit ce témoignage intérieur dans plus de solidité, de clarté, d'autorité. L'âme connaît plus complètement et plus justement le vrai et le bien. En retour, le témoignage intérieur du Christ donne sa puissance au témoignage de l'apôtre. La grâce divine, avec ses prolongements dans l'intelligence qu'elle éclaire et dans la volonté qu'elle fait goûter à la vérité proposée, donne à une vraisemblance ou à une possibilité ce qu'il faut pour être une évidence et une certitude et, à cette évidence et certitude, ce qu'il faut pour être crues et vécues.

« Il ne vous manque aucune grâce »

La persévérance dans la foi vivante, dans la vie forte et pure qu'elle demande, est une réussite divine. Pour qu'il ne lui manque aucune grâce et pour que toute grâce soit pleinement efficace, il faut que l'âme soit toujours à la rencontre des deux fils qui forment la trame de sa vie, celui des sollicitations intérieures et celui des sollicitations extérieures, d'où la nécessité d'être fidèle à sa vocation. Il faut de plus que l'âme soit capable, à chaque instant, de tourner en son bien spirituel et en celui des autres toute circonstance extérieure ou intérieure.

« A vous qui attendez la révélation de Notre-Seigneur »

La révélation reçue appelle une révélation future. Pour être fidèle à la révélation reçue, il faut attendre et désirer la révélation future et non pas considérer ce qu'on a reçu comme quelque chose d'achevé et qui se suffise. Cette révélation future, ce sera « l'évangile du saint-esprit » (Père de Caussade) que l'Esprit écrit sans cesse dans toutes les âmes fidèles au Christ et à l'église en les amenant progressivement à une connaissance plus directe du mystère de Dieu et de sa création.

« Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis » (Mt 9, 1-8)

Le paralytique, dans l'élan de foi qui le porta à demander sa guérison au Christ, se trouva pardonné. Ce n'était pas ce qu'il avait demandé mais il y avait au coeur de sa foi une telle confiance, une telle remise de soi, qu'elle contenait implicitement le repentir de tout ce qu'il avait pu faire contre le vrai et contre le bien, contre la loi et contre Dieu. Ce repentir implicite a rendu possible le pardon que Jésus signifiait au paralytique. Toute prière de demande, digne du nom de prière, contient cet élément de confiance et de soumission à un plus grand que soi. C'est cela qui fait que cette demande est une prière. La demande n'est qu'une orientation de la prière. Souvent, les biens que nous demandons à Dieu nous sont proposés pour exercer ce sens profond de la prière. C'est en les désirant et les demandant à Dieu qu'on apprend à l'adorer et lui faire confiance. Mais l'inverse arrive vite ensuite. Alors c'est parce qu'on adore et fait confiance qu'on ose désirer et demander. Dieu ne déçoit jamais une prière faite avec foi mais il dirige son fruit de grâce suivant la direction générale de sa pensée, de sa providence sur chacun de nous. Notre prière est plus l'occasion attendue et exigée de Dieu pour nous donner ses grâces que l'indication de celles qu'il veut nous communiquer. Pour être exaucés suivant ce que nous demandons, il faut demander ce que Dieu veut pour nous.

« Les scribes dirent en eux-mêmes : cet homme blasphème »

Les scribes critiquent les paroles du Christ parce qu'ils sont instruits de la religion juive et qu'ils aperçoivent ainsi mieux les conséquences qu'on peut tirer des enseignements du Christ. Cette plus grande intelligence, qui pourrait les aider à découvrir une vérité plus totale, ne sert qu'à leur condamnation car ils préfèrent leurs préjugés juifs à la vérité. Ces préférences par lesquelles ils mettent leur préjugés avant la vérité, leur orgueil de chefs avant le service de Dieu, beaucoup n'en conviendraient pas mais elles sont au fond de leur cœur. Ils en sont responsables dans la mesure où ils auraient pu et dû les découvrir et les combattre. Ils critiquent aussi le Christ parce qu'ils sont chargés d'enseigner le peuple et qu'ils voient dans le Christ un concurrent qui n'est pas sorti de leurs écoles, qui se présente aux âmes avec d'autres titres que les leurs. L'autorité et le respect attaché à leur mission auraient pu aider grandement le Christ. Ils ont été source de chute pour eux car ils ont préféré s'en servir pour la satisfaction de leur orgueil que de les mettre au service du Christ.

« Lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison »

Le paralytique fut exaucé, moins à cause de sa prière qu'à cause des âmes qui assistaient à la scène. Dieu ne sépare pas l'amour de chaque âme de l'amour de toutes. Les grâces faites à l'une rejaillissent sur les autres car tout se tient dans le corps mystique et la sanctification d'une âme aide à celle du corps total. Mais il est des grâces faites à une âme qui visent seulement la sanctification des autres, qui seraient presque pour cette âme une occasion possible de tentations. Ainsi une certaine puissance d'apostolat, certains dons naturels sont occasions d'orgueil. La guérison du paralytique n'apporte rien de plus à sa sanctification, c'est la foule qui glorifie Dieu et la reconnaissance est plus rare que la demande.

98 - Dix-neuvième dimanche après la Pentecôte

19 octobre 1930

« Renouvelez-vous dans votre esprit et dans vos pensées » (Ep 4, 23-28)

Il y a mille impondérables qui pèsent sur nos jugements sur tous ceux qui ne dérivent pas immédiatement de la simple application de principes premiers (principe d'identité, principe de non contradiction).

Se renouveler, c'est éliminer toutes les influences étrangères et ne cultiver que le souci unique de la vérité et de la justice afin de penser selon « l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité ». Beaucoup d'âmes pensent comme elles vivent, trouvant ainsi le moyen de se justifier. Beaucoup pensent instinctivement dans le sens qui leur est le plus avantageux. Beaucoup affirment plutôt qu'elles ne pensent, trouvant ainsi le moyen de se rassurer sur la force de leurs convictions ou de rassurer les autres. C'est pour ces raisons que beaucoup tiennent tant à leurs jugements malgré le peu d'estime et de désir vrai qu'ils ont de la vérité et de la justice.

Peu d'âmes découvrent les raisons obscures qui étayent leurs jugements car peu acceptent de se voir tels qu'elles sont. Souvent par un redoublement d'aveuglement mi-conscient, on rejette fortement en paroles ce qui est la raison cachée de nos déchéances pour pouvoir mieux s'assurer et se rassurer que ce mal n'est pas en nous. A force de se refuser à cette vérité totale sur soi, on devient incapable de concevoir qu'elle puisse exister en dehors de nos désirs. « Aussi la lumière est venue en ce monde et le monde ne l'a pas reçue ».

Certes, on a besoin d'amis purs et courageux pour nous aider à arracher parfois malgré nous les oeillères qui nous cachent à nous-mêmes. Certes, on a besoin qu'un plus grand que soi, le Christ, nous fasse mourir à toutes nos duplicités, « au vieil homme corrompu par les convoitises trompeuses » et nous fasse ressusciter en lui de sorte que notre droiture, notre pureté, soient sa droiture, sa pureté, que notre vie soit sa vie.

« Que chacun parle selon la vérité puisque nous sommes membres les uns des autres »

Cette duplicité qui empêche l'homme de recevoir intérieurement la vérité et de l'affirmer, empêche aussi la société de la lui procurer par l'extérieur car elle met obstacle au seul

moyen de collaboration spirituelle qui existe et qui consiste à dire la vérité à chacun dans toute la mesure où il est capable de la supporter et de l'utiliser. La nécessité de cette collaboration est manifeste quand on pense à tout ce que la société nous donne, « on reçoit plus qu'on ne se fait ». Elle est rendue indispensable du fait des possibilités limitées et variées de chacun. La collaboration de tous les membres est nécessaire pour la croissance spirituelle de chacun. Souvent on ment par faiblesse, par peur de faire de la peine, manque de courage intellectuel, désir de paraître une personnalité, en semblant approuver l'erreur. De plus, le mensonge sépare définitivement les âmes quand, étant découvert, il ruine la confiance mutuelle. St Paul appuie le précepte de dire la vérité sur le devoir de la collaboration fraternelle dans la société. Quand la vérité ne peut pas aider le prochain et lui servir, quand au contraire elle ne peut que lui nuire ou devenir entre ses mains une occasion de nuire, c'est un devoir stricte pour nous de nous guider suivant le précepte supérieur de la charité.

« Qu'il s'occupe en travaillant des mains à quelque chose de bon pour avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin »

Le Christ demande l'esprit de pauvreté à tous car, pour aller à lui, il faut se détacher de tout ce qui n'est pas lui. Cet esprit de pauvreté porte des conséquences divers dans la vie de chacun suivant sa vocation. A quelques-uns, ce sera le renoncement à la propriété personnelle à laquelle on substituera la propriété collective. Pour tous les autres, ce sera la pauvreté qui résultera naturellement du service du prochain. Se réserver le nécessaire, faire servir son superflu, c'est dans la discrimination du nécessaire et du superflu que chacun sera jugé. Rendre ce service matériel, c'est encore aider à la découverte de Dieu car on ne peut pas séparer ce travail de recherche et d'ascension spirituelle des conditions physiques et sociales où il se fait.

« Le royaume est semblable à un roi qui fait les noces de son fils » (Mt 22,1-14)

C'est bien à la joie d'une noce que toute âme est conviée car la joie du ciel est la participation à celle du Christ voyant sa création achevée et parfaite et s'unissant à elle dans la glorification de son corps mystique.

« Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces »

Le maître a pris les devants. Dieu, lui aussi, « nous a aimés le premier ». C'est longtemps à l'avance qu'il prévient et prépare chaque âme pour le moment décisif où il l'appellera. Par les circonstances intérieures et extérieures, par les sacrements, il vient lui donner lumière et force et tout converge vers la croisée des chemins où Dieu nous attend.

« J'ai préparé mon festin, mes boeufs et mes animaux engraisés sont tués »

Le maître s'est engagé dans la préparation du festin au point qu'il ne peut plus revenir sur sa décision, annuler ses dépenses. Dieu lui aussi s'est engagé si fortement dans l'oeuvre de la sanctification des âmes et de la rédemption du monde que le Verbe s'est incarné et que le Christ est mort sur la croix. Si les invités ne viennent pas, le festin est perdu. Si les âmes ne répondent pas à l'appel universel de Dieu, le sacrifice du Christ et son incarnation sont vaines.

« Mais ils ne s'en inquiétèrent pas »

Combien de ces âmes qui ont connu le Christ, à qui l'évangile a été prêché, agissent comme si le Christ n'était pas venu ici-bas pour nous, comme si tout ce qu'elles ont reçu de grand et d'élevé, de chrétien, n'étaient pas dû au dévouement, à l'abnégation, au sacrifice d'âmes innombrables qui, dès le début du monde, ont servi et adoré le vrai et le bien, autres noms de Dieu, que le Christ est venu incarner dans sa personne humaine.

« Ils s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son négoce »

On ne peut pas oublier un pareil spectacle quand on l'a vu vraiment une fois. Beaucoup, pour y atteindre, s'absorbent dans leurs travaux, ils font de leur devoir d'état un bouclier contre Dieu, le transformant en une loi, une convention en dehors de laquelle toute demande de Dieu est illégitime.

« Les autres se saisirent de ses serviteurs et les tuèrent »

D'autres refusent plus franchement et transforment en occasion de révolte haineuse les occasions qui leur étaient offertes de revenir à une obéissance d'amour. Ils se saisissent des âmes qui leur manifestent par leurs paroles ou leur existence les appels de Dieu et détruisent en elle la vivante image de ce qu'ils haïssent, la vérité et la justice qui existent sans eux et qui régneront éternellement malgré eux. Ainsi les Juifs firent avec le Christ et avant, avec tous les prophètes. Ainsi dans tous les temps, l'homme vrai et juste sera la pierre d'achoppement qui « révélera les pensées cachées des coeurs d'un grand nombre ».

« Allez dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux qui seront là »

Ainsi l'église n'est pas une société d'âmes saintes qui travaillent à la sanctification du monde; elle est une société mêlée où se trouvent les bons, les médiocres et les méchants. Chacun participe aux grâces qu'elle livre au monde suivant ses moyens, grands ou petits, suivant son intention bonne, médiocre ou nulle.

« Mon ami, comment es-tu entré sans avoir la robe nuptiale ? »

Tous sont invités à entrer dans l'église pour découvrir Dieu et participer à la joie du Christ. Certains n'y entrent que pour s'y satisfaire (situation sociale, satisfactions sentimentales...), sans nul vrai souci de Dieu. Ceux-là en seront rejetés comme les premiers invités que la naissance, la culture, les circonstances avaient placés dans une situation privilégiée pour entendre l'appel de Dieu et y répondre.

“Regardez exactement comment vous marchez”

(Eph. 5,15-21)

Saint Paul recommande aux fidèles un examen attentif de leur vie. Beaucoup s'égarèrent parce qu'ils vivent dans l'inconscience de ce qu'ils sont. Se surveiller, c'est évidemment s'étudier à mieux faire mais il faut auparavant

s'étudier pour se connaître. Peu de gens sont capables de porter sur eux-mêmes un jugement objectif et comprennent que ce serait une chose désirable. Pour tromper l'amour-propre qui nous aveugle, sachons reconnaître, à propos d'un geste, d'une parole qui nous échappe, les tendances profondes qui nous animent. Sachons voir aussi, avec un certain recul, les lignes générales de notre vie passée. Nous retrouvons dans ce passé qui est devenu de l'objectif la trace, l'empreinte de ce que nous sommes.

“Que ce ne soit pas comme les fous mais comme des sages”

C'est souvent par manque de logique, par irréflexion, que les âmes sont retardées dans la voie de la sanctification. Au regard d'un observateur objectif, elles apparaîtraient plutôt illogiques que coupables d'actions qu'elles commettent presque sans en avoir conscience. Mais c'est cet illogisme, cette obscurité intérieure qui est leur grande faute dans la mesure où elle résulte d'un manque de loyauté et d'une peur, plus ou moins implicite mais acceptée, de voir la vérité en face. C'est sur ce mensonge intérieur, non sur la multitude de leurs sottises, qu'elles seront jugées.

“Comprenez ce qu'est la volonté de Dieu”

La logique que le chrétien doit installer au centre de sa vie n'est pas une logique naturelle, construite à partir de données humaines, elle est suspendue toute entière à la connaissance de la volonté de Dieu. Cette connaissance et la connaissance de soi sont les deux bases sur lesquelles travaille la logique chrétienne. Pour mieux nous connaître, il faut sortir de nous pour nous regarder comme de l'extérieur. Pour connaître la volonté de Dieu, il faut rentrer en nous, la saisir au-dedans de nous. Un observateur extérieur ne peut nous la révéler. Cette volonté se manifeste à nous par le sentiment incommunicable de l'obligation morale.

“Rachetez le temps car les jours sont mauvais”

Les jours sont mauvais parce que le monde, désaxé et déséquilibré depuis le premier péché, n'est plus ordonné naturellement à Dieu “étant assujéti à la vanité” (Rom 8,20). Le chrétien étant en contact avec toutes ces réalités du monde, art, science, sait en tirer profit pour sa croissance spirituelle et pour la gloire de Dieu. Ce sont les “richesses d'iniquité” (Lc 16,9) dont il nous faut faire un usage éternel. Comme la plante tire sa nourriture des éléments du sol et, en se les assimilant, les élève vers le ciel, ce qui était mauvais se trouve par là en quelque sorte racheté. C'est en ce sens aussi que l'homme est prêtre de la création. Dans ma mesure où il la connaît et en vit, il s'en sert pour découvrir Dieu et monter vers, il lui faut faire retour à Dieu.

“Rendez grâces en tout temps et à propos de toutes choses”

Il nous faut prendre l'habitude de découvrir en toutes choses le bienfait divin dont elle peut être l'occasion pour nous. Même les épreuves, les échecs les plus décidément négatifs, peuvent prendre pour nous un sens positif si nous savons reconnaître la grâce de Dieu nous attendant dans cette diminution même pour réparer, sur un plan surnaturel, la défaite que le mal a infligé à Dieu sur un plan naturel, dans la personne d'un de ses enfants. Toujours rendre grâces parce que Dieu nous présente toujours quelque bienfait. Rendons grâces même malgré nos péchés, malgré notre médiocrité car nos déficiences ne changent rien au fait que Dieu nous a prévenus de ses grâces. Si nous en avons abusé, en demander pardon mais aussi et toujours rendre grâces.

“Rendez grâces au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ”

Pour être aussi universelle que le demande saint Paul, cette action de grâces doit dépasser nos perspectives individuelles et se mettre à l'échelle du Christ. Remercier Dieu du don du Christ qu'il a fait au monde et le remercier comme le Fils rend grâces éternellement au Père. C'est là toute sa vie.

“Si vous ne voyez des signes et des miracles” (Jn 4,46-53)

Jésus a souvent blâmé les Juifs d'exiger des miracles comme preuves avant de croire (Mt 16,1-4). Ici, l'officier ne demande pas le miracle afin de croire mais il semble s'intéresser seulement à Jésus en tant que celui-ci peut faire des miracles. Jésus préférerait qu'on s'intéressât davantage à lui et que de l'accessoire on ne fît pas l'essentiel. Le même déséquilibre existe souvent dans notre piété, dans la mesure où, plus ou moins consciemment, nous cherchons surtout dans le Christ une consolation, un appui du même ordre que celui que nous aurions désiré trouver dans le monde et que nous n'y avons pas trouvé.

“Seigneur, descends avant que mon fils ne meure”

L'officier continue à croire et à prier malgré la réponse peu engageante du Christ. Sa prière se purifie en se faisant plus humble.

“Va, ton fils vit”

La manière même dont Jésus exauce l'officier lui est encore une occasion de purifier sa foi. Il n'obtient pas ce qu'il demandait, la venue de Jésus à Capharnaüm. Il doit se contenter d'une parole, d'une assurance que rien ne

garantit. Jésus lui apprend ainsi combien sa manière d'agir est différente du monde. Nous désirons souvent voir notre perfection se réaliser suivant nos conceptions. Nous voyons que la fin nous dépasse mais nous assignons à Dieu nos moyens. Ce que nous avons peine à croire, ce n'est pas que Dieu puisse nous sanctifier mais bien qu'il le fasse par des voies qui nous dépassent. Nous aussi, bien souvent, nous serons guéris, réconfortés, aidés, exaucés mais sans le voir et cela nous acheminera à détacher notre pensée du bien matériel que nous demandions et que nous ne voyons pas, même quand il nous est accordé, pour le reporter entièrement sur le Christ.

« Il crut, lui et toute sa maison »

Tout à l'heure, il avait cru sans voir, sur la parole de Jésus. C'est parce qu'il avait cru sans voir l'efficacité de la parole de Jésus qu'il a été capable de croire en voyant. Il n'a pas attribué cette guérison à un hasard ou à une coïncidence. L'officier a cru d'abord sur la renommée du Christ, il a continué malgré la réponse dilatoire du Christ. Maintenant, il croit absolument, c'est-à-dire qu'il croit en Jésus, non pas seulement en la puissance surnaturelle de Jésus mais en Jésus avec tout ce que cette foi contient implicitement de confiance en un plus grand que soi, d'adoration et de certitude illimitée. Nous aussi, nous avons commencé à croire pour des raisons extérieures. Nous arriverons un jour à cette foi de tout l'être en Jésus, quand nous aurons, comme l'officier, été suffisamment purifié, priant avec persévérance, acceptant de ne pas être exaucé par les moyens que nous prévoyions.

100 - Vingt-unième dimanche après Pentecôte 2 novembre 1930

« Contre les embûches du diable » (Ep 6, 10-17)

Toute haine de Dieu s'épanouit en scandales. Déjà ici-bas les âmes qui ont assez connu Dieu pour pouvoir l'aimer d'une façon personnelle et qui l'ont abandonné à cause de ses exigences, ne peuvent que le haïr. Elles ne peuvent pas cacher ou contenir ce sentiment. Il explose dans leurs paroles et leurs actes. Elles se font apôtres de satan, elles qui étaient appelées à être apôtres du Christ. Ainsi en est-il de tous les êtres libres que Dieu a créés et qui se sont révoltés contre lui. Nous avons à lutter contre la puissance même qu'ils ont reçue de Dieu et qu'ils ont tournée contre lui.

« Afin de pouvoir résister dans le jour mauvais »

De même qu'il est des moments décisifs dans la vie où le Christ nous attend à la croisée des chemins, nous appelle, de même il est des jours mauvais où l'inertie de notre être concourt avec le scandale extérieur pour nous faire tomber. Souvent ces moments de haut et de bas se succèdent, soit que l'appel du Christ précède les réactions de l'être qu'il provoque et qu'on utilise, soit que l'humiliation de l'âme menacée la rende plus attentive et plus soumise aux appels du Christ et pour ainsi dire les rende possibles. La prévision de ces moments de notre vie fait de chaque jour un effort organisé et conscient vers plus de pureté et plus de générosité. Combien d'âmes sont tombées ou n'ont pas su faire à temps le pas décisif que le Christ leur demandait parce qu'elles se sont endormies dans le petit train-train journalier qui ne comporte ni grosse tentation ni action particulièrement généreuse. Elles ont manqué de prévoyance comme les vierges folles.

« Pour rester debout après avoir tout supporté »

Ce sera un aspect de notre joie au ciel que d'avoir passé au milieu de tant de dangers, de tant de tentations et d'être restés, malgré tout, ce que le Christ voulait de nous. Maintenant, nous sommes dans la lutte et cette vision synthétique de la vie nous est en général impossible. Cependant, à certains moments privilégiés, retraite, lecture, ceux qui ont déjà beaucoup travaillé, beaucoup lutté pour le Christ, peuvent en avoir la perception pleine de joie reconnaissante comme le « magnificat ».

« Vos reins ceints de la vérité »

Le chrétien est une âme vraie. Quand l'amour et la recherche de la vérité ne sont pas à la base d'une vie chrétienne, elle se perd vite dans le formalisme ou dans la culture d'un monde conventionnel où on cherche à s'abriter contre les rigueurs du réel.

« Revêtus de la cuirasse de la justice »

Le chrétien est une âme juste. Quand l'amour et la recherche de la justice n'entrent pas dans une vie chrétienne, elle devient vite du sectarisme. Combien d'âmes sont ainsi devenues des partisans pour avoir d'abord toléré par lâcheté l'injustice envers les autres.

« Les pieds chaussés de zèle pour l'évangile de la paix »

Un chrétien qui n'est pas un apôtre ne rencontrera jamais le Christ dans sa vie. Il ne connaîtra jamais non plus les grandes attaques. Pourquoi les esprits révoltés contre Dieu brutalisent-ils les gens qu'ils peuvent si aisément laisser dormir d'un sommeil sans révolte ?

Le chrétien doit propager « l'évangile de la paix ». Le désir de la paix provoque bien des lâchetés lorsqu'on la veut à tout prix pour en jouir. La paix doit être aimée et recherchée pour le monde et non pour soi. Elle est le fruit de la douceur et de la force dans la vérité et la justice. Ses apôtres n'en jouiront pas souvent car ils devront la conquérir pour les hommes au prix de leurs fatigues et souvent de leur vie. Le zèle leur sera bien nécessaire.

« Le bouclier de la foi au moyen duquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du malin »

La foi est le grand moyen que le Christ a donné à ses disciples pour transformer le mal en bien. Nous devons d'abord lutter contre le mal selon tout notre pouvoir. Ainsi donner nos biens pour lutter contre la pauvreté, pardonner pour lutter contre toutes les conséquences mauvaises de la désunion, de la rancune... Mais il est des maux trop puissants pour être vaincus. Ainsi la pauvreté quand nul ne nous vient en aide, la maladie qui nous diminue, la mort... C'est alors que la foi nous fait voir et accepter en eux la main du Christ qui vient nous saisir et qui, après nous avoir aidé à grandir hors de lui, nous fait décroître en lui pour nous unir totalement à lui.

« Le casque du salut, l'épée de l'esprit qui est la parole de Dieu »

Ordinairement les lumières intérieures d'une âme chrétienne lui suffisent pour se diriger et savoir ce qu'il faut croire. Elle a une évidence interne des dogmes et des préceptes qui les lui fait admettre pratiquement comme si c'était cette évidence qui était le fondement de notre obéissance et de notre foi. Cependant cela n'est pas. Le fondement, c'est la parole de Dieu. Il est des moments où toute évidence s'évanouit et où il lui faut en revenir à cette base pour se défendre contre le relativisme, l'agnosticisme où l'âme semble devoir chavirer. La parole de Dieu est « le casque » qui protège l'esprit contre tous les doutes qui le paralysent jusqu'à parfois l'empêcher totalement de s'exercer.

« Qui lui devait dix mille talents » (Mt 18, 23-35)

Nous avons tout reçu de Dieu, l'être qui fait que nous existons, la grâce qui fait que nous l'aimons comme notre Père. Ces dons ne constituent pas une dette dans le sens précis du terme mais ils exigent la reconnaissance et l'acceptation de cette entière dépendance. C'est l'essence de l'adoration. Jésus est venu nous apprendre à adorer Dieu comme ses enfants. Le don que Dieu nous fait n'a pas sa fin en soi. Nous sommes faits pour le Christ et le Christ pour Dieu. Dans son sens strict, nous « devons » tout à Dieu parce que nous devons être tout entiers au Christ.

Or nous ne sommes pas tout au Christ, nous sommes insolubles

- parce que nous avons péché (responsabilité personnelle) et parce que nous sommes dans une société pécheresse. Il y a une telle solidarité entre les vies spirituelles des âmes que les déficiences volontaires des unes entraînent des déficiences involontaires chez les autres. Ainsi naître dans une famille qui pêche contre Dieu.
- Nous le sommes aussi parce que nous sommes soumis à un déterminisme aveugle et amoral, conséquence de la déchéance de l'homme. Ainsi la maladie, l'accident qui empêche de participer aux sacrements, de rencontrer le missionnaire qui nous évangéliserait... La bonne intention ne répare pas entièrement un tel mal si la foi ne vient lui prêter main-forte.

Ces trois causes se mêlent souvent de façon inextricable. Les conséquences de ces trois causes, qui viennent toutes en définitive d'un péché volontaire, frustrent Dieu dans son Christ.

« Ayez patience envers moi, je vous rendrai tout »

Le serviteur reconnaît ainsi sa dette. Peut-il vraiment s'engager à la payer ? Elle est si importante. Nous devons aussi reconnaître notre dette, les déficiences dont nous sommes responsables par nos péchés dans l'édification du Christ mystique. C'est le repentir. Il faut aussi voir les déficiences qui sont en nous la conséquence du monde pécheur et désaxé où nous vivons. Il faut en souffrir, non que nous en soyons responsables, mais parce que Dieu se trouve frustré à cause de ces manquements.

« Le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette »

Reconnaître sa dette n'oblige pas le maître à la lui remettre. Se repentir n'impose pas à Dieu le pardon. C'est la miséricorde de Dieu qui en est la raison, si notre repentir en est l'occasion. Dieu nous pardonne pour nous rendre capables de collaborer à nouveau à l'édification du Christ total car lui qui voit tout en vue du Christ mystique aime mieux permettre à une âme, si abîmée soit-elle par les conséquences de ses fautes, de travailler à nouveau pour son Christ que la laisser à l'écart.

« Rends-moi ce que tu me dois »

Nous ne possédons que ce que Dieu possède par notre intermédiaire. Dans son sens strict, nous ne possédons pas comme Dieu, nous sommes son intendant. Par sa dette, le compagnon du serviteur est donc moins lié envers le

serviteur qu'envers Dieu. Et le serviteur doit agir envers le compagnon comme Dieu agirait puisqu'il ne fait que gérer les biens de Dieu, en définitive.

Ce qui constitue la faute de celui qui ne pardonne pas, c'est :

- qu'il ne fait pas comme Dieu ferait mais préfère la stricte justice à l'amour du Christ mystique,
- qu'il agit comme s'il considérait comme sien ce que Dieu lui a seulement confié pour le faire fructifier.

101 - Liminaire

Antoine Martel

Ensemble, pendant trois jours, nous avons fait route aux côtés du Seigneur et, plus heureux que les disciples d'Emmaüs, nous avons reconnu dès l'abord Celui qui rompait pour nous le pain à chaque aurore. Notre communion avec Lui et entre nous fut si douce que nous n'avons pas éprouvé le besoin de nous justifier à nous-mêmes le pourquoi de notre bonheur. Et maintenant encore, le chaud souvenir que nous gardons de ces journées nous invite plus à une contemplation priante du Maître qu'à une méditation sur le détail du bien qu'il a opéré dans nos âmes.

Approchons pourtant avec piété des traces que cette poussée de vie a laissées dans nos âmes et essayons de dire à ceux d'entre nous qui ne furent pas présents de corps à nos journées, pourquoi nous nous sentons maintenant plus forts et plus ardents.

La première grâce qui nous fut donnée, ce fut celle de la joie, d'une joie qui chaque jour battait nos coeurs, plus large et plus profonde. Joie de nous trouver neuf cents; joie des messes pieuses et des communions émouvantes; joie de l'honneur que nous faisaient le Nonce en venant célébrer pour nous la messe du jeudi, le Cardinal Verdier en présidant notre dernière séance; joies plus intimes de retrouver notre vénéré aumônier, l'Abbé Paris, de saluer notre Président retenu d'abord loin de nous, de reconnaître sur l'estrade ou dans la foule nos chefs de groupe, nos directeurs spirituels, nos amis; de découvrir tant de jeunes visages illuminés du désir de servir. Un jour, la splendeur neuve de Montmartre nous accueillait puis c'était l'émouvante chapelle des Carmes et enfin la magnifique cathédrale de Chartres.

Faut-il rappeler encore la simplicité de nos réunions, celle de nos repas aux réfectoires de l'accueillant Stanislas, la cordialité du pèlerinage ? Oui, nous fûmes heureux en ces journées et cette joie bien différente de celle que le monde donne, nous a laissés dilatés, plus purs.

Puis, la grande impression que nous gardons de ces journées, c'est qu'elles furent recueillies, profondément chrétiennes. L'attention avec laquelle la messe était suivie, le grand nombre de communions..., même à Chartres où, en dépit du voyage et de l'heure tardive, nous fûmes plusieurs centaines à recevoir le Seigneur, marquaient déjà bien que les participants du Congrès donnaient spontanément aux journées la signification d'une retraite. Et en dehors des sanctuaires, n'avons-nous pas senti vibrer nos âmes au cours des séances d'études ? Il est remarquable de noter combien les rapports qui nous furent présentés étaient comme tout naturellement conçus sur le plan religieux. Professeurs, instituteurs, certes nous le sommes de toute l'âme mais, tout autant et plus encore, nous nous sentons des ouvriers du royaume que soucie l'unique nécessaire du salut du monde par le Christ. Les mouvements des auditeurs marquaient bien qu'ils suivaient avec une attention ardente ceux qui leur parlaient de la sublimité de leur vocation et de l'esprit de renoncement nécessaire pour y correspondre. Il y avait des silences bien significatifs du passage de l'Esprit. Cette atmosphère permit aux prêtres qui nous parlèrent de nous faire partager beaucoup de leur idéal sacerdotal. Le Père Pinard de la Boullaye nous rappelait que des souffrances intimes attendent ceux qui s'abandonnent à l'oeuvre de la purification intérieure. Monsieur l'Abbé Paris nous disait la nécessité de la "conversion du coeur" pour les "renés". Le Cardinal nous invitait à la vie d'oraison et Monsieur l'Abbé Beaussart, avec la façon directe qui lui est propre, nous disait simplement : "Votre vocation est d'être des saints" et, le plus étonnant, c'est que notre égoïsme, notre faiblesse ne se soient pas rebellés devant ces perspectives magnifiques. Oui, nous avons cru Monsieur l'Abbé Beaussart et nous continuons à le croire. Si le Seigneur Jésus est mort pour nous, s'il nous inspire si visiblement d'entrer dans le travail, c'est qu'il veut notre sanctification et, quelque misérable que nous nous sentions au-dedans de nous-mêmes, nous n'en répondons pas moins de toute notre bonne volonté un "fiat" à l'annonciation qui nous est faite du Christ à faire naître en nous et autour de nous.

La confiance enfin ou plutôt la grande vertu d'espérance fut notre compagne en ces journées.

"Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure".

Seigneur, vous avez vu en ces jours que nous vous aimions, que nous vivions intimement de votre évangile, de votre parole intérieure, des enseignements de votre sainte église, de votre liturgie, de ses sacrements. Aussi, avons-nous plus que confiance, nous avons foi que vous ferez votre demeure de nos coeurs et de cette université où déjà tant de nos frères vous appartient, qu'ils connaissent toute leur dignité et tous leurs devoirs de baptisés, ou que, dans la loyauté de leur conscience, ils vous cherchent, vous, la Vérité. Certes, nous le savons bien, nos écoles ne répondent pas par leur programme et leur organisation à l'idéal parfait que le Pape Pie XI nous trace dans son encyclique sur l'éducation. Mais comme le remarque le saint Père "C'est moins la bonne organisation que les bons maîtres qui font les bonnes écoles" et, définissant ces bons maîtres, il écrit : "Que parfaitement instruits et préparés, chacun dans la partie qu'il doit enseigner, ornés de toutes les qualités intellectuelles et morales que réclament leurs si importantes fonctions, ils soient enflammés d'un amour pur et surnaturel pour les jeunes gens qui leur sont confiés, les aimant par amour pour Jésus-Christ et pour l'église dont ils sont les fils privilégiés et, ayant par cela même sincèrement à coeur le bien véritable des familles et de la patrie". N'est-ce point là l'idéal que nous voulons être ? Travaillons donc vaillamment à le réaliser, nous travaillerons ainsi à l'avènement du royaume et nous mériterons, avec les bénédictions du Christ, celle que son Vicaire a daigné nous faire parvenir, celle que son Éminence le Cardinal Verdier est venu nous apporter.

Et maintenant, en parcourant ces pages qui demeurent comme un témoignage de notre volonté de servir et d'aimer, ayons une action de grâces à Notre-Dame de Paris et de Chartres et un élan d'adoration profonde envers le Seigneur Jésus qui a déjà fait tant de grandes choses dans l'âme de ses "petits enfants" de l'université. Que par lui, avec lui et finalement en lui, nous rendions gloire au Père en consacrant sans réserve nos intelligences, nos coeurs et nos âmes pour que son règne arrive.

102 -Questionnaire de Belleville

qui était destiné à préparer la journée de Jeunes Primaires à Limoges. On l'étudiera à la Journée Primaire de Paris du 3^{ème} dimanche d'avril : Vie personnelle et vertu de force.

1) La force de Notre-Seigneur et des saints

- Quels sont les passages de l'évangile dont la méditation vous a révélé la force de Notre-Seigneur ?
- Quels sont les traits de cette même vertu qui vous ont particulièrement frappé dans la vie des saints que vous aimez ?

2) Notre force

a) Où trouver la force ?

- Comment organiser et discipliner votre vie spirituelle pour pouvoir puiser largement aux sources de la force ? Quelle place tiennent dans votre vie la prière, les sacrements, la liturgie ? La force et la foi ?
- Avez-vous pu retremper votre force au sein de "communautés chrétiennes" où vous avez ressenti la "douceur et la force de la communion catholique" ?

b) Comment pratiquer la vertu de force ?

1- Nécessité de la vertu de force pour réaliser l'équilibre dans sa vie :

- Comment maintenir son équilibre physique ? Problème des repas, repos, sport... L'importance d'une certaine ascèse.
- Comment éviter la dispersion, la dissipation ? Problème de l'emploi du temps, de l'étude et des lectures, des divertissements et des fréquentations.
- Comment vaincre l'ennui et le découragement ?

La solitude et la vertu de force - Valeur du silence - Les dangers du rêve.

2- Nécessité de la vertu de force pour l'accomplissement de son devoir d'état :

- Qu'est-ce qui vous coûte le plus dans le travail quotidien ?
- Comment devenir une force pour ses camarades, ses collègues, ses élèves ?
- Pouvons-nous répondre aux exigences profondes de la vocation enseignante sans la vertu de force ?
- Quel soutien avez-vous trouvé pour cela près des groupes universitaires ?

En guise de conclusion : vertu à la fois personnelle et sociale, la victoire qui vainc le monde : "notre foi"..